



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

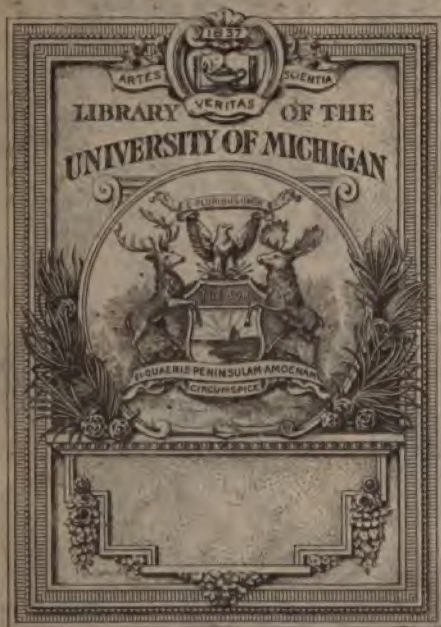
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.


Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





A 449676

1512

L



G. Vol.



D. Cayrol

**LA RÉPUBLIQUE
ROMAINE.**

1875
1876

LA RÉPUBLIQUE ROMAINE ;

OU

PLAN GÉNÉRAL DE L'ANCIEN GOUVERNEMENT DE ROME,

Où l'on développe les différens ressorts de ce Gouvernement, l'influence qu'y avoit la Religion ; la Souveraineté du Peuple, & la manière dont il l'exerçoit ; quelle étoit l'autorité du Sénat & celle des Magistrats ; l'administration de la Justice, les Prérogatives du Citoyen Romain, & les différentes conditions des sujets de ce vaste Empire.

*Par M. DE BEAUFORT, Membre de la Société
Royale de Londres.*

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez { SAILLANT, Libraire, rue S. Jean
de Beauvais.
DESAINT, Libraire, rue du Foin
S. Jacques.

M. DCC. LXVII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



REPUBLICAN PARTY STATE COMMITTEE

MEMBERS
OF THE
LEGISLATURE

AND
MEMBERS
OF THE
JUDICIAL
BRANCH

OF THE
STATE OF
NEW YORK

FOR THE
YEAR
1900

AND
FOR THE
YEAR
1901

AND
FOR THE
YEAR
1902

AND
FOR THE
YEAR
1903

AND
FOR THE
YEAR
1904

AND
FOR THE
YEAR
1905

AND
FOR THE
YEAR
1906

AND
FOR THE
YEAR
1907



T A B L E

D E S A R T I C L E S

contenus dans ce Volume.

DISCOURS PRELIMINAIRE.

A R T I C L E I.

*Du travail des Modernes sur l'Histoire
& les Antiquités Romaines. pag. 1.*

ON a beaucoup écrit sur l'Histoire Romaine. Ce sujet paroît épuisé ; mais ne l'est pas. Défaut des Histoires Romaines écrites par des modernes. Du travail de l'Auteur. Sources où il a puisé. Son exactitude. Son Plan.

A R T I C L E II.

*Regles que l'Auteur se propose de suivre
pour distinguer le certain de l'incertain. pag. 11.*

Objection qu'on peut faire à l'Auteur
Réponse. Regles qu'il se propose de suivre
Tome I.

pour démêler ce qu'il y a de certain dans l'Histoire Romaine. Négligences des anciens Historiens. Caractere de TITE-LIVE. De DENIS d'Halicarnasse. En quoi on peut s'en rapporter à leur autorité. Moyen de séparer ce qu'il y a de certain d'avec l'incertain. Regles qu'il faut suivre pour cela.

ARTICLE III.

Sur les Rois de Rome. Pag. 23.

Sur le regne de ROMULUS. Ce qu'il peut y avoir de probable. Sur quoi fondé on attribue l'origine de certains usages à ROMULUS, ou à NUMA. Sur le regne de NUMA. Sur les deux regnes suivans. Sur le regne de TARQUIN l'ancien. Sa domination étoit fort étendue. Le nombre des habitans de Rome. Preuve qu'elle avoit un territoire assez étendu. Comparaison de Rome & d'Athènes. Etendue du royaume de TARQUIN l'ancien. SERVIUS TULLIUS. S'il est vrai qu'il penchoit pour le gouvernement démocratique. S'il a abaissé le Sénat & les Patriciens. Autres raisons qui détruisent l'opinion de DENIS d'Halicarnasse. Idée abrégée du regne de SERVIUS TULLIUS, selon TITE-LIVE. TARQUIN le superbe.

DES ARTICLES. m

ARTICLE IV.

De la Révolution. Pag. 48.

Des suites de la Révolution. Traité des Romains avec les Carthaginois. Quelles étoient les bornes du territoire de Rome. Des peuples qui bordoient ses frontieres. Etat de ces peuples. De l'affectation des anciens Historiens en exagérant le nombre des ennemis des Romains. Des Toscans qui assiégèrent Rome. Rome est obligée de se rendre à PORSENNA. Il étoit contre l'intérêt des Toscans de rétablir TARQUIN. Projets de PORSENNA pour de nouvelles conquêtes. Son armée est défaite devant Aricie. Mécontentement des Latins contre les Romains. Raisons qui obligent PORSENNA à remettre les Romains en liberté. Embarras où se trouvoient les Romains. Guerre contre les Sabins. Cause de la guerre entre les Latins & les Romains. Intrigues de TARQUIN à Rome. Bataille de Regille. Suites de la victoire des Romains.

ARTICLE V.

Sur les guerres des Romains en général.

Pag. 76.

1. Les Historiens mettent toute une nation au lieu d'une partie. 2. Ils multiplient

1. 12

2.

3.

4.

5.

6.

7.

8.

JC

88

.B37.

G. Vol.



D. Cay
C.

**LA RÉPUBLIQUE
ROMAINE.**

CHAPITRE V.

La Religion des anciens Romains étoit entièrement subordonnée à la politique. Pag. 301.

Le sacerdoce étoit soumis à l'Empereur. C'étoit le Sénat & le peuple qui ordonnoient de la Religion. Comment les uns dépendoient du Sénat & des magistrats, & les autres du peuple. Tout ce système de Religion ne tendoit qu'à rendre les Grands maîtres du gouvernement. Les Patriciens s'en prévalurent long tems pour se maintenir dans la possession des dignités & des sacerdoces. La Religion & les Auspices étoient les principaux ressorts de la politique du Sénat. Les sacrifices de quelques Généraux étoient les seuls moyens dont on se servoit pour inspirer la confiance au peuple. Les Romains mettoient ces moyens en usage avec une adresse & une habileté. Des livres des Sibylles, ou des Supplications, en est manifeste. On voit ces Livres. Abus qui se vit dans les derniers tems de la République des Romains. Leur attachement à Rome des Dieux étoit attaché à la Religio

DES ARTICLES. ix

CHAPITRE VI.

De l'influence que la Religion avoit sur les mœurs des Romains. Pag. 348.

Le respect des Romains pour la Religion les rendoit honnêtes gens. Leur fidélité dans l'administration des finances. Ils conservent long-tems leurs principes. La corruption devient générale dans le septième siècle de Rome. Les grands crimes leur paroissent un effet de la colère des Dieux. Leur respect pour le serment. Jusqu'où ils pouvoient le scrupule à cet égard. Influoit sur toute leur conduite.

LIVRE II.

Des trois Ordres du Peuple Romain.

CHAPITRE I.

Du Sénat. Pag. 364.

• Division du Peuple Romain en trois ordres. Origine du Sénat. Nombre des Sénateurs. Ils ne furent qu'au nombre de 300 jusqu'au tems de SYLLA. SYLLA en augmenta le nombre. JULES CESAR l'augmenta encore. De l'élection des Sénateurs. Elle dépendoit entièrement des Censeurs.

Regles auxquelles ils étoient obligés de se conformer dans cette élection. Changemens arrivés à cet égard. Opinion de ceux qui attribuent l'élection des Sénateurs au peuple. Sur quels fondemens elle est appuyée. 1. Réfutation de la premiere objection tirée de l'exemple de ROMULUS. 2. De celle qui est tirée de l'exemple de SYLLA. 3. De celle qui est tirée de l'autorité de TITE-LIVE. 4. Objection appuyée de l'autorité de CICERON. Du Prince du Sénat. De la revue du Sénat. Qualités requises pour devenir Sénateur. 1. La naissance. Sénateurs Plébéïens dès le commencement de la République. La noblesse des nouvelles familles Patriciennes est antérieure à BRUTUS. Leur nombre n'étoit pas grand. Que BRUTUS n'a point créé de Patriciens. Les premiers Sénateurs Plébéïens étoient peu considérés. De l'ordre. Charges qu'il falloit avoir exercées. Députations libres. Marques de distinction des Sénateurs. Si la tunique bordée de pourpre étoit déjà une marque distinctive des Sénateurs sous la République. Formule de convocation du Sénat. Sénateurs pédaïres. Tout commerce étoit défendu aux Sénateurs. Ils ne pouvoient s'éloigner de Rome sans un congé. Quand les Tribuns du peuple & les Questeurs devinrent Sénateurs par le droit de leur charge. Il falloit avoir trente ans pour devenir Questeur & Sénateur. De la convocation du Sénat. Des lieux où s'assembloit le Sénat. Des tems marqués pour les

DES ARTICLES. xj

assemblées du Sénat. Du nombre de Sénateurs requis pour donner force à un Sénatus-Consulte. Ordre observé dans les suffrages. Privilège de quelques Sénateurs. Ordre observé dans les délibérations du Sénat. Prérogatives de celui qui présidoit. On pouvoit faire diverses propositions dans une même séance. Manière d'opiner.

*Fin de la Table des Articles du
premier Tome.*

DISCOURS



DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

§ I.

*Du travail des Modernes sur
l'Histoire & les Antiquités
Romaines.*

L O N convient générale-
ment, qu'entre tous les
anciens Peuples, le Peuple
Romain est celui qui s'at-
tire le plus notre attention ; & que
son Histoire fournit la partie la plus
intéressante de l'Histoire ancienne.
Aussi a-t-elle été l'objet le plus chéri
des études de nombre de Savans. A
la renaissance des lettres, on ne son-
gea qu'à mettre au jour les monu-
mens qui avoient échappé à l'injure

On a beau-
coup écrit sur
l'Histoire
Romaine.

A

des tems. On s'oublia , pour ainfi dire, foi-même , pour ne fonger qu'à bien connoître les Grecs & les Romains , & pendant tout le feizieme fiècle , ils furent prefque les feuls objets des recherches des Savans. Quoique cette étude foit moins générale aujourd'hui , elle ne peut manquer de partifans. En effet, l'Hiftoire Romaine eft fi abondante en traits intéreffans , le gouvernement de l'ancienne Rome a quelque chofe de fi beau & de fi grand , cette fameufe République parvient à un fi haut degré de gloire & de puiffance , qu'elle nous étonne , nous fixe , & nous fait rechercher avec avidité les caufes de ces progrès rapides & furprenans. De-là cet amas immense de volumes fur l'Hiftoire & les Coutumes des Romains , fruit du travail de tant de Savans , & auquel on ajoute encore tous les jours. Car quoique nous ne vivions pas dans le fiècle de l'érudition , on aime à s'entretenir des Romains ; on aime à voir éclaircir quelque point de leur hiftoire , de leurs loix , de leur gouvernement & de leurs ufages.

Il est vrai qu'on a tant écrit sur ce sujet, qu'on croiroit que la matiere doit être épuisée. En considérant cette foule d'Histoires, les unes plus étendues que les autres, tous ces Traités généraux & particuliers sur les mœurs, les coutumes, & même sur les moindres événemens, qui concernent les Romains : cette quantité de réflexions sur quelques traits d'Histoire, sur quelques faits particuliers, les vies de divers illustres Romains, on croiroit que tout est dit.

Je me le figurois moi-même, & je ne songeois qu'à profiter du travail d'autrui, lorsqu'un examen plus approfondi me convainquit, qu'il étoit encore nécessaire de recourir aux sources, & de consulter les anciens eux-mêmes. Je m'aperçus bientôt qu'on n'avoit pas encore bien connu le gouvernement de l'ancienne Rome, & qu'il restoit une infinité de recherches curieuses & intéressantes à faire, pour en bien développer tous les ressorts. Je remarquai surtout qu'on n'avoit pas mis assez de précision dans les idées,

Ce sujet paroît épuisé.

Mais ne l'est pas.

& qu'en apportant plus d'exactitude dans ce travail , on pouvoit corriger bien des erreurs , & faire beaucoup de nouvelles découvertes. Je remarquai que presque tous ceux , qui de nos jours ont travaillé sur ce sujet , s'en rapportent aveuglément à leurs devanciers , & ne prennent pas même toujours pour guides ceux qui ont le mieux réussi ; qu'ils reçoivent comme prouvé tout ce qu'ils en empruntent , & même ajoutent souvent de nouvelles erreurs aux anciennes. C'est ainsi que les idées , au lieu de s'éclaircir , s'embrouillent de plus en plus , & que les fautes s'accumulent.

Défauts des
Hist. Rom.
écrites par des
Modernes.

Toutes ces Histoires Romaines , écrites par des modernes , & qui nous fournissent une multitude de volumes , mettent-elles une liaison nécessaire entre les événemens ? Nous donnent-elles des idées nettes & justes sur le gouvernement de la République Romaine ? Elles ne peuvent à la vérité rapporter que les mêmes faits ; mais ces faits s'y trouvent-ils placés dans leur vrai point de vue ? Y distingue-t-on le certain

du douteux , & le douteux de ce qui est manifestement faux ? Non : tout y est rapporté d'une manière propre à amuser le commun des lecteurs , par les événemens intéressans que cette Histoire contient ; mais du reste on y chercheroit vainement des discussions de faits , ou de nouvelles découvertes. On en trouvera infiniment davantage dans le petit volume de l'illustre Président de MONTESQUIEU sur *les causes de la grandeur des Romains & de leur décadence* , & dans son excellent ouvrage de *l'Esprit des Loix*. On ne peut assez admirer la sagacité & la profondeur qui regnent dans ces ouvrages , & le discernement avec lequel il saisit l'essentiel , & écarte tout ce fatras qui embrouille le travail des demi-Savans. Les réflexions de ce grand homme m'ont servi de guides dans plusieurs de mes recherches , & m'ont aidé à démêler la liaison qu'il y avoit entre toutes les parties du gouvernement de Rome.

Le travail de M. ROLLIN a été approuvé , & méritoit de l'être. Il nous

a donné une Histoire propre à former le cœur , & dans laquelle l'Historien se reproduit partout comme honnête homme & bon Chrétien. Mais du reste la précipitation , avec laquelle il composoit cet ouvrage , ne lui permettoit pas d'examiner avec assez de soin tout ce qu'il y inséroit. Adoptant également les idées des anciens & des modernes , il se contentoit de coudre ensemble tout ce qu'il trouvoit sous sa main , sans y rien ajoûter du sien , sinon quelques réflexions morales. Il est vrai qu'il traite quelquefois , en passant , du gouvernement de Rome , des fonctions des Consuls , des Préteurs , des Ediles , &c. Je ne sai où il a puisé ce qu'il en dit , mais il est certain qu'il n'en dit rien que de très-superficiel & de très-fautif.

Du travail
de l'auteur.

Ce sont les défauts de la plûpart des ouvrages de ces derniers tems , où l'on a entrepris de nous faire connoître les Romains. Ils ne peuvent être que d'une très-médiocre utilité à ceux qui veulent étudier les ressorts de la politique des Romains , & les maximes fondamentales de

leur gouvernement ; à ceux qui veulent connoître à fond ce Peuple fameux , & voir son Histoire liée dans toutes ses parties. C'est à quoi je me suis surtout attaché , & si des recherches de plusieurs années & un travail assidu n'ont pu me faire applanir toutes les difficultés qu'on a rencontrées jusqu'ici dans cette Histoire, je me flatte du moins d'en avoir fait disparaître beaucoup. Quoique parmi les matieres que je traite, il y en ait de rebattues, elles paroissent ici sous une forme tout-à-fait nouvelle. Ne m'en rapportant jamais à ceux qui m'ont précédé dans cette carrière, j'ai toujours soumis leur travail à un examen rigoureux, & vérifié leurs autorités dans les sources mêmes. Par-là je me suis vu souvent obligé de les abandonner, & par conséquent de traiter mon sujet d'une toute autre maniere; d'autres fois, en me conformant à leur sentiment, j'ai trouvé occasion de l'étendre, d'y ajoûter & de l'appuyer de nouvelles preuves. Je n'ai adopté aucune idée que je ne l'aye trouvée confirmée bien clairement

par les Auteurs anciens , & j'ose dire que c'est à cette exactitude que je dois la plûpart des nouvelles remarques qui paroîtront ici.

Sources dans
lesquelles il a
puisé.

Je ne veux point par-là diminuer le mérite des Savans qui ont défriché ce champ , & en ont recueilli de si abondantes moissons. Leur travail m'a été très-utile , & j'ai eu occasion d'admirer bien des fois leur pénétration & leur savoir ; mais en me faisant un plaisir de reconnoître combien je leur suis redevable , je ne crois point leur avoir fait tort en n'adoptant leurs idées qu'après un nouvel examen. Je ne me suis point laissé guider par des autorités modernes ; c'est dans l'antiquité que j'ai puisé toutes mes preuves. J'ai vérifié tout ce que j'ai avancé , & marchant toujours mes preuves en main , je n'ai donné que très-peu ou rien du tout aux conjectures. Je cite rarement les modernes , & je ne le fais que lorsque j'en emprunte quelque chose , ou lorsque je me crois obligé de les réfuter. Dans l'un & dans l'autre cas , j'ai toujours vérifié leurs citations , & examiné si les Auteurs

anciens disoient bien tout ce qu'on leur faisoit dire.

Il est vrai qu'aujourd'hui on ne se pique pas d'une exactitude si scrupuleuse ; & qu'on croit faire beaucoup en nommant en marge son Auteur. Pour moi j'indique non-seulement l'Auteur , mais le livre , la page ou le chapitre ; & lorsque le passage est important , je le mets tout entier en marge , afin qu'on puisse se convaincre par ses propres yeux , si je lui fais dire plus qu'il ne dit en effet. Je crois que sur cet article on ne peut pousser l'exactitude trop loin. On aimeroit peut-être mieux des fleurs que la sécheresse qu'amènent naturellement toutes les discussions nécessaires dans un ouvrage de la nature de celui-ci. J'ai du moins tâché de les abréger , & de ne leur donner que l'étendue nécessaire pour les rendre claires & intelligibles.

Quoique cet ouvrage paroisse pour la première fois , on pourroit le regarder comme une troisième édition. Il y a plus de douze ans qu'il a été commencé , & dans cet intervalle , il a été revu & refondu par

Son plan.

trois fois. Il a passé par les mains de personnes aussi distinguées par leur rang, que par leur goût pour les sciences, & par celles de divers Savans, qui ont bien voulu m'honorer de leurs avis. Ce sont ces avis qui m'ont souvent conduit aux plus belles découvertes, & je me ferois un plaisir de reconnoître ici publiquement les obligations que je leur ai, s'ils me permettoient de les nommer. Leur approbation m'a servi d'encouragement, & m'a porté à n'épargner ni soin, ni travail, pour éclaircir divers sujets qui n'avoient pas encore été mis dans tout leur jour. Je me suis surtout attaché à bien développer le gouvernement de l'ancienne Rome, à marquer l'influence que la Religion avoit sur ce gouvernement. Quel étoit le département du Sénat. Comment les trois pouvoirs étoient distribués, & se contrebalançoient. Comment le Peuple exerçoit sa souveraineté. Quelle part chaque Magistrat avoit dans le gouvernement, & quelles étoient les fonctions de chaque charge. Quelle étoit la manière d'administrer

la justice, tant civile que criminelle. Quelles étoient les prérogatives du Citoyen Romain. Et enfin quelles étoient les différentes conditions des sujets de ce vaste Empire.

§. II.

Regles que l'Auteur se propose de suivre pour distinguer le certain d'avec l'incertain.

Il me semble qu'on ne peut guères choisir de sujets plus intéressans, ni qu'il importe plus de connoître à fond, pour lire l'Histoire Romaine avec fruit. Cependant on pourra trouver étrange qu'après avoir ébranlé les fondemens de cette Histoire, & avoir prouvé que beaucoup d'événemens, qu'on place dans les cinq premiers siècles de Rome, étoient absolument faux, & d'autres très-douteux, j'entreprenne un ouvrage de la nature de celui-ci, où souvent je remonte jusqu'à l'origine de Rome, pour y chercher celle de divers usages qui avoient lieu sous la République. Je conviens qu'on paroît fondé

Objection
qu'on peut
faire à l'Au-
teur.

à me faire cette objection , & je répons :

pensé. I. Qu'en disant qu'on rapporte l'établissement de divers usages à ROMULUS , à NUMA , ou à quelque autre Roi de Rome , je ne prétends pas garantir cette origine , que je regarde comme des plus incertaines. Il m'importe peu , & je crois qu'il importe peu aux lecteurs , que leur antiquité soit plus ou moins reculée , pourvu qu'ils sachent ce qui a eu lieu dans les beaux siècles de la République , & quelles en étoient les maximes fondamentales. C'est à quoi je me borne.

II. En attaquant la vérité de beaucoup de faits rapportés avec une confiance entière par les anciens Historiens , je n'ai pas voulu soutenir que généralement tout ce que contient l'Histoire des cinq premiers siècles fût également faux. J'ai prétendu qu'il y regnoit beaucoup d'incertitude ; & les preuves en sont claires ; mais je n'ai pas prétendu nier l'existence du Peuple Romain avant cette époque. Nous le trouvons dès-lors maître de toute l'Italie , portant déjà

ses armes dans la Sicile , dont il dépouille les Carthaginois. Pour parvenir à ce degré de puissance , & pour soumettre toutes les nations belliqueuses qui occupoient les diverses contrées de l'Italie , il falloit qu'il eût surmonté bien des obstacles. Il falloit qu'il eût adopté de bonne heure les sages maximes que nous lui voyons suivre alors ; que son gouvernement eût pris forme long-tems auparavant ; que la discipline militaire eût regné depuis long-tems dans ses armées : enfin il falloit que de grands succès , des victoires éclatantes , l'eussent mis en état de donner la loi à tant de nations jalouses de leur liberté. C'est donc dans ces événemens même que nous trouvons la preuve des événemens précédens. Ces progrès lents & mesurés , cette attention à n'étendre ses conquêtes que de proche en proche , nous prouvent que Rome étoit dans le quatrième siècle ce que nous la voyons dans le sixième ; & que ce n'est que par les maximes de la plus profonde politique qu'elle est parvenue à ce degré de grandeur. Mais

ne nous attendons point à trouver ces progrès bien développés dans les anciens Historiens. Au contraire, nous n'y trouverons presque aucune liaison entre les événemens ; & la plupart des faits nous y paroîtront douteux , & pour le fond , & pour les circonstances.

*Regles qu'il
fait pour dé-
mêler ce qu'il
y a de certain
dans l'Hist.
Romaine.*

Ainsi en rejetant les fables & les contradictions , qui défigurent les premiers tems de cette Histoire , réduisons-la à quelques faits certains , & desquels on ne puisse raisonnablement douter. En rayant quelques faux triomphes, quelques victoires supposées , ne revoquons point en doute que les Romains n'en aient remporté de très-considérables. Si nous ne pouvons comprendre comment les Eques , les Volsques , les Samnites se relevent si souvent des défaites les plus complètes , & reparoissent sur la scène avec plus de vigueur & d'animosité qu'auparavant , supposons que les Historiens ont ou exagéré le nombre des morts , ou multiplié les victoires , pour que chaque année leur fournisse la matière de quelque triomphe. Mais

nous ne pouvons raisonnablement douter que les Romains n'aient remporté bien des victoires sur ces nations, & ne les aient soumises à leur empire : les preuves en sont claires & évidentes.

De même, en considérant les Romains dans les cinquième & sixième siècles, nous ne pouvons douter qu'ils ne dussent aux mêmes vertus, que nous voyons alors briller en eux, les succès de leurs premières armes. On y reconnoît de bonne heure cette confiance en leurs propres forces; cette fermeté qui ne se laisse abattre par aucune défaite; cette supériorité, qu'ils prenoient dans tous les Traités, par lesquels ils s'affujétissoient les nations, qui ne paroissent d'abord contracter que des alliances égales. Rome étoit parvenue, sous les trois derniers régnes, à un degré de puissance qui lui avoit enflé le courage, & quoiqu'un peu abattue par les suites de la révolution, & par la révolte presque générale de ses sujets, elle reprit bientôt cette supériorité qui lui avoit soumis une partie des Toscans, des Sabins

& des Latins. Elle ne perdit pas de vûe le dessein de recouvrer ses anciennes conquêtes , & de remettre sous l'obéissance de la République les nations qui avoient été soumises à ses Rois.

Adopter indifféremment toutes les fables & les contradictions que renferment les narrations de divers Historiens , c'est , ce me semble , décréditer l'Histoire d'un Peuple si fameux , si digne de notre admiration. Ce ne sera donc qu'avec beaucoup de circonspection que , rejettant divers faits , avec leurs circonstances , je n'adopterai que ceux dont la preuve se trouve dans la suite de l'Histoire ; ces événemens qui doivent nécessairement être arrivés , & dont les événemens suivans ne sont , en quelque sorte , que des conséquences. C'est ainsi que les victoires du cinquieme & du sixieme siecles me sont des garants sûrs des victoires qui les ont précédées. C'est ainsi que la constitution du gouvernement de ces tems-là me tient lieu de preuve pour celle des tems antérieurs. C'est la sagesse des maximes qui avoient lieu dans

les premiers siècles de Rome , qui a soumis aux Romains les peuples voisins , & c'est leur attachement à ces maximes qui leur a valu cette suite de victoires , qui les rendit maîtres du monde.

Il est vrai qu'en suivant cette méthode , on ne chargera pas l'Histoire Romaine de quantité de détails incertains , de relations de batailles , où l'on retrouve si souvent les mêmes circonstances. Mais si ce corps d'Histoire est moins complet , il ne contiendra rien que de vrai , rien de hasardé , rien dont les preuves ne soient simples , & qui ne se lie naturellement avec ce qui précède , & ce qui suit.

C'est de quoi il paroît que les Historiens Romains se sont peu mis en peine. Ils n'examinoient point les faits en critiques , & se copiant sans discernement , & cousant ensemble ce qu'ils trouvoient dans divers Auteurs , ils n'ont fait que multiplier les erreurs. TITE LIVE , qui avoit toutes les qualités nécessaires pour nous donner une bonne Histoire , s'est rarement donné la peine d'en-

Négligence
des anciens
Historiens.

Caractère de
TITE-LIVE.

trer dans quelques discussions , ou de mettre de la liaison entre les événemens rapportés dans son Histoire. Il nous assure que s'il y avoit quelque moyen de mettre la vérité dans tout son jour , il s'engageroit volontiers dans quelques recherches , mais qu'il n'en voit aucun (a). En effet , il passe avec rapidité sur tous les événemens qui remplissent ses dix premiers Livres , & après nous avoir donné des relations circonstanciées de quelque guerre , & des batailles qu'elle a occasionnées , il reconnoît de bonne foi , qu'on ne convient ni sur le tems , ni sur le nom des Généraux , ni sur les faits mêmes. Peut-être auroit-il pu débrouiller ce cahos s'il eût voulu s'en donner la peine ; mais il se hâtoit de parvenir aux beaux siècles de la République , qui devoient lui fournir une matière plus abondante. C'est peut-être aussi pour pallier cette négligence qu'il exagère si fréquemment les difficul-

(a) *Cura non deesset , si qua via ad verum inquirentem duceret. Lib. VII. C. 6.*

tés & l'impossibilité de découvrir la vérité.

DENIS d'Halicarnasse, d'un autre côté, se parant d'une fausse exactitude, entre souvent dans un vain détail de circonstances qui ne paroissent que le fruit de son imagination, & dont il est impossible qu'il fût bien informé. Deux ou trois endroits de son Histoire, où il paroît examiner les faits en bon critique, ont ébloui ses lecteurs sur tout le reste, & sur la foi de ces exemples, ils ont cru qu'il n'avoit admis aucun fait qu'après l'avoir examiné avec la même sévérité. Mais tout n'est qu'ostentation dans son Histoire, & voulant paroître fort instruit du gouvernement de Rome, il nous en donne souvent des idées fausses & contradictoires. J'ai parlé ailleurs de cet Auteur (a), & y ai donné plusieurs preuves de son peu d'exactitude, & la suite pourra m'en fournir encore quelques-unes.

De
DENIS
d'Halicarnasse.

Ce sont pourtant ces deux Histo-

En quoi on
peut s'en rap-
porter à leur
autorité.

(a) Dissert. Part. I. Ch. 12.

riens , qui sont les meilleurs garants de l'Histoire Romaine , & j'ai souvent occasion de m'appuyer de leur autorité. Il y a bien des cas où je les cite , sans exiger qu'on fasse beaucoup de fond sur leur témoignage. Il s'agit alors de l'origine incertaine de quelque établissement : par exemple , je rapporte , avec ces Historiens , l'établissement du Sénat à ROMULUS. Il nous importe peu , ce me semble , qui ait établi le Sénat. Il nous suffit de savoir qu'il y avoit un Sénat à Rome , & que ce Sénat existoit dès les tems les plus anciens. Il nous importe de même fort peu quel a été le nombre des Tribuns du peuple dans leur origine , quel a été le premier Dictateur , &c. Il nous suffit de savoir que le peuple opprimé obtint des Tribuns dès les premiers tems de la République , & que ces Tribuns , en étendant les prérogatives de leur charge , assurèrent les libertés du peuple. Je n'entre donc point dans de longues discussions sur ces points de critique ; outre qu'elles sont peu intéressantes ,

elles découvrent trop le foible de cette Histoire , si digne d'ailleurs de notre attention.

J'entreprends donc ici de fixer nos doutes sur l'Histoire Romaine , & de marquer en abrégé quelques faits, de la vérité desquels nous ne pouvons raisonnablement douter. Je suis le premier qui entre dans cette route ; & si cet essai est goûté , je pourrai dans la suite donner plus d'étendue à mes recherches , & faire de nouveaux efforts pour tirer la vérité de ce cahos de fables & de contradictions , où elle se trouve ensevelie. Ces longues Histoires , où la crédulité fait adopter tout ce qui n'est pas manifestement faux ; & rapporter sans discernement les faits les plus extraordinaires & destitués de vraisemblance , ne laissent dans un esprit critique que des doutes , & un dégoût pour une narration , où il est si difficile de distinguer le vrai du faux. Si dans ma *Dissertation sur l'incertitude des cinq premiers siècles de l'Histoire Romaine* , je n'ai paru occupé qu'à détruire , ici je veux m'efforcer de fixer nos idées. Les doutes légis-

Moyen de séparer le certain d'avec l'incertain.

times que j'ai fait naître , ne donneront que plus de force aux vérités que peut renfermer l'Histoire Romaine , & quoique j'en retranche un grand nombre de faits , je crois qu'elle n'en sera que plus intéressante , & plus digne de l'attention des personnes qui aiment à mettre de l'ordre & de la précision dans leurs connoissances.

Regles qu'on
se propose de
suivre pour
cela.

Pour débrouiller ce cahos , & mettre la vérité dans tout le jour dont elle est susceptible , je me propose de n'adopter aucun fait qu'il ne se lie parfaitement avec ce qui précède , & avec la suite de l'Histoire. Pour cela , je tâcherai premièrement de fixer la nature & la constitution du gouvernement primitif de Rome , non tant sur ce que nous en disent les Historiens , que sur la connoissance que nous avons de celui qui avoit lieu à Rome dans les tems dont on peut parler avec certitude. Secondement, je n'admettrai le narré d'aucun Historien qu'autant qu'il se concilie avec les maximes fondamentales de la République Romaine, c'est-à-dire, avec celles, qui ont eu

lieu dans les tems dont nous avons une pleine connoissance. C'est à des faits avérés que je veux m'arrêter, & je veux que ces faits aient ensemble une liaison nécessaire.

§. III.

Sur les Rois de Rome.

En suivant ces principes, je trouve ^{Sur le règne} que nous ne pouvons faire aucun ^{de ROMU-} fond sur ce qu'on nous dit du regne ^{LUS.} de ROMULUS, dont tous les événemens sont également incertains, fabuleux, ou contradictoires, comme je l'ai déjà dit ailleurs (a). Nous ne pouvons pas non plus affirmer que tels ou tels usages doivent leur origine à ce fondateur de Rome.

Mais ce nom de ROMULUS, si célèbre chez les Romains, ne seroit-il qu'une chimère ? Auroit-on déifié & honoré pendant tant de siècles, d'un culte religieux, un être purement imaginaire ? Il n'y a pas d'ap-

(a) Dissertat. sur l'Inc. des V. pr. Siècles de l'Hist. Rom, II, Part. chap. 1, & 3.

parence, j'en conviens. Ce nom s'est conservé, & a toujours été respecté chez les Romains. Ainsi il est à présumer qu'il y a eu en effet un Prince de ce nom, auquel les Romains devoient peut-être quelques loix & quelques usages. Enfin il se peut qu'il ait fait des choses, qui méritoient que sa mémoire fût consacrée à la postérité. Mais quelles ont été ces choses ? A-t-il été le fondateur de Rome, ou n'en a-t-il été que le restaurateur ? C'est ce qui me paroît également incertain, puisque tout mene à croire que Rome existoit long-tems avant les tems où l'on place le regne de ROMULUS. Ce dernier tems même me paroît des plus incertains, & quand on le reculeroit ou l'avanceroit d'un siecle, cela me paroîtroit assez indifférent.

Ce qui en
peut avoir
quelque pro-
babilité.

Tout ce qui me paroît donc avoir quelque probabilité par rapport à ROMULUS, se réduit à croire qu'il a existé un Prince de ce nom, sans oser affirmer s'il a été Roi, ou principal Magistrat, ce qui, dans ces anciens tems, revenoit à peu près à la même chose ; qu'il a été le Restaurateur

rateur de Rome , & lui a peut-être donné des loix sages & utiles. Enfin il se pourroit qu'il eût commencé à lui inspirer une partie des maximes qui la conduisirent dans la suite à ce haut point de grandeur. Du reste, de dire précisément , & avec quelque fondement , quelle forme de gouvernement il établit , quelles loix il dicta aux Romains , quelles conquêtes il fit , quelle étoit l'étendue du territoire de Rome sous son regne , quelle a été la durée de ce regne ; enfin dans quel siècle il a vécu , c'est ce qu'il me paroît impossible de déterminer avec quelque ombre de certitude.

Les Romains rapportoient à ROMULUS l'établissement de beaucoup de loix & de beaucoup d'usages , dont ils ignoroient l'origine , comme ils rapportoient à NUMA l'institution de leur culte , & de la plupart des cérémonies religieuses. Peut-être leur en devoient-ils beaucoup à l'un & à l'autre égard ; mais peut-être aussi toute leur reconnoissance n'étoit-elle fondée que sur leur ignorance ; & que ne sachant à qui at-

Sur quoi fondé on attribue l'origine de certains usages à ROMULUS ou NUMA.

tribuer l'institution de diverses pratiques civiles ou religieuses , pour se tirer d'affaire , ils avoient recours à ROMULUS ou à NUMA. C'est ce qui me paroît évident par le peu d'uniformité que nous trouvons sur ce point entre les Anciens , dont les uns attribuent à l'un ce que d'autres donnent à l'autre ; les uns même rapprochant beaucoup l'établissement de divers usages , que d'autres attribuent à l'un des deux. L'incertitude , où l'on flotte à cet égard , ne nous permet donc pas de parler d'un ton d'affirmation sur des choses si problématiques.

Il me paroît également incertain combien il y a eu de Rois à Rome , combien a duré chaque regne , & quelle espace de tems ont duré tous ces regnes. J'ai démontré ailleurs (a) que c'étoit sans aucune preuve qu'on assignoit une certaine durée au regne de chaque Roi , & que par conséquent la totalité ne pouvoit avoir plus de certitude , ne pouvant être fondée que sur la connoissance

(a) Dissert. Part. II. Ch. 2.

qu'on avoit de la durée de chaque regne en particulier.

Je dirai de NUMA à peu près ce Sur le règne de NUMA. que j'ai dit de ROMULUS. Je ne doute pas qu'il n'y ait eu à Rome un Roi de ce nom ; qu'il n'ait donné quelques loix aux Romains , & qu'il ne se soit surtout attaché à leur inspirer un grand respect pour les Dieux & pour la Religion. Celle qu'il donna aux Romains étoit aussi pure & aussi simple que pouvoit l'être une Religion qui rapportoit tout le culte à l'Etre suprême , & n'admettoit point de Divinités subalternes. Elle étoit bien différente de celle que nous voyons regner à Rome dans la suite , qui n'étant une Religion que pour le Peuple , étoit pour les Grands un système de la politique la plus raffinée. Celle-ci ne garda presque rien de la Religion de NUMA , & fut l'ouvrage de TARQUIN l'ancien. Ce Prince mettant en œuvre le respect & la soumission que NUMA avoit inspirés aux Romains pour les Dieux , rendit les Grands interpretes des volontés de ces Dieux , dont ils étoient les Mi-

nistres. Comme on ne formoit point d'entreprise sans consulter les Dieux, le Peuple y mettoit une ferme confiance, & croyoit qu'ils ne pouvoient manquer de favoriser des entreprises autorisées de leur approbation. Les Grands, revêtus des Sacerdotes, étoient toujours maîtres, par le moyen de la superstition, de conduire les esprits du Peuple selon leurs vûes. Cet ascendant, ménagé avec prudence, devint un des principaux ressorts du gouvernement, & inspira aux Romains cette confiance en la protection des Dieux qui leur fit surmonter tous les obstacles qui s'opposoient à leurs entreprises.

Sur les deux
régnes sui-
vans.

Du reste, de dire dans quel tems a vécu NUMA, s'il a succédé immédiatement à ROMULUS, combien de tems il a régné, c'est ce qui me paroît également incertain. Il ne me paroît pas moins difficile de donner une idée du culte qu'il prescrivit aux Romains; puisque ce culte avoit souffert de si grands changemens, qu'il n'étoit plus reconnoissable quelques siècles après, comme je l'ai remar-

qué ailleurs (a). Les regnes de TULLUS HOSTILIUS & d'ANCUS MARCIUS ne me paroissent pas susceptibles d'un plus grand degré de certitude. Mais les trois derniers regnes, comme plus voisins de la révolution, nous laissent encore quelques traces de l'état où se trouvoient les Romains, lorsqu'ils secouerent le joug de la domination Royale. En écartant quelques fables, en ne s'arrêtant pas aux dates, ni à la durée des regnes, qu'on ne peut fixer sur aucune autorité valable, on y trouvera divers événemens, dont la preuve se trouve dans la suite de l'Histoire, & qui y sont nécessairement liés.

Sans m'arrêter à tout ce qu'on nous dit de TARQUIN l'ancien, je me borne à ce qui me paroît lié avec la suite des événemens. Ce Roi fit honneur à Rome, étendit sa domination sur une partie de la Toscane, & affermit celle qu'elle avoit déjà sur une partie des Latins & des Sabins. Les édifices somptueux dont il

Sur le règne
de TARQUIN
l'ancien,

(a) Dissert. P. 1. Ch. 4.

orna cette Ville prouvent que sa puissance étoit très-étendue, & que Rome devoit déjà être fort opulente. Ce fut lui qui fit construire le grand cloaque, ouvrage immense, & d'une dépense prodigieuse, & qui se faisoit encore admirer dans le comble de la grandeur & de la magnificence Romaine (a). Ce fut lui qui fit environner Rome de fortes murailles de pierres de taille, qui bâtit le grand cirque, & qui jetta les fondemens du temple de JUPITER Capitolin. De pareilles entreprises ne peuvent se faire que dans une grande opulence, & le Royaume de TARQUIN ne pouvoit être borné au petit territoire de Rome, tel que les Historiens nous le représentent.

Sa domination étoit assez étendue.

Tout nous prouve que les Romains étoient presqu'étrangers dans leur propre Histoire. Ce Peuple attentif à assurer sa liberté au dedans, & à étendre ses conquêtes au dehors, ne songea guères à transmettre les événemens mémorables à la posté-

(a) Differt. P. II. C. 4.

rité. Si vers le milieu du fixieme siecle & dans le siecle suivant, quelques personnes de distinction s'y attachent, elles ne le firent que par forme d'amusement, & sans y employer cet esprit de critique, absolument nécessaire pour y réussir, & pour mettre dans tout leur jour des événemens obscurs par leur ancienneté. Ils nous représentent Rome, sous ses derniers Rois, & dans les commencemens de la République, comme réduite à un territoire fort borné, pendant que les ouvrages de TARQUIN prouvent qu'elle doit avoir été fort peuplée, & sa domination assez étendue. J'y joindrai une autre preuve qui mettra en évidence qu'elle devoit être, dans les tems dont je parle, beaucoup plus puissante qu'on nous la représente ordinairement.

Je la tire des dénombremens des Citoyens Romains faits dans ces tems-là. Sous SERVIUS TULLIUS, leur nombre montoit à quatre vingt cinq mille hommes en âge de porter les armes (a). En prenant, comme

Nombre des
habitans de
Rome.

(a) DION. HAL. Lib. IV. pag. 225.

on compte ordinairement, que ce nombre ne fait que la cinquieme partie du total, lorsqu'on y comprend les vieillards, les femmes & les enfans, l'on trouvera à Rome 425 mille ames. S'il étoit vrai, comme le prétend DENIS d'Halicarnasse (a), que les Citoyens Romains n'exerçoient point de métiers, il faudroit supposer un nombre presque égal d'esclaves & d'étrangers établis à Rome ; mais je prouverai ailleurs que ce sentiment est insoutenable, & qu'il y avoit beaucoup de Citoyens Romains qui exerçoient quelque métier. Je réduis donc le nombre des étrangers & des esclaves à cent mille, ne croyant pas que dans ces tems, où la frugalité & l'amour du travail étoient les vertus favorites des Romains, ils aient eu ce grand nombre d'esclaves qu'on leur voit dans la suite. Le nombre que j'ai marqué, s'accrut encore sous ce regne & sous le suivant, de sorte que, dans le dénombrement fait sous le second consulat de VALERIUS.

(a) Liv. IX. pag. 583,

PUBLICOLA (a), on trouva cent-trente mille Citoyens, ce qui feroit encore, selon le calcul précédent, le nombre de 650 mille habitans, auxquels en ajoutant encore un nombre proportionné d'esclaves & d'étrangers, on auroit un nombre qui approcheroit des 800 mille. J'ajoute que dans la plupart des dénombremens qui se firent pendant les cinquante ou soixante premières années de la République, on retrouve toujours au-delà de cent mille Citoyens; desorte qu'on peut former là-dessus un jugement sûr de ce qu'étoit Rome dans ce tems-là, & quelle devoit être sa puissance.

Une ville où il se trouve au-delà de six cent mille habitans, ne peut se maintenir qu'elle n'ait un commerce très-florissant, ou qu'elle ne soit la capitale d'un puissant Etat. Or Rome n'étoit pas commerçante; donc il falloit qu'elle eût un territoire fort étendu pour nourrir cette grande multitude de bouches. Ce n'est pas que je croye que tout ce

*Preuve
qu'elle
avait un
territoire
assez étendu.*

(a) Id. Lib. V. pag. 293.

peuple ait habité à Rome , cela ne feroit pas concevable. Quand nous suppoferions qu'elle eût contenu le tiers de ce nombre , cela nous donneroit toujours l'idée d'une grande & puiffante ville. Les deux autres tiers étoient répandus dans la campagne , & dans diverfes colonies que les Rois avoient établies en divers tems. En effet croira-t-on que Rome ait dès-lors été comparable à Londres ou à Paris ? C'est ce que l'on pourra encore moins fe figurer fi l'on confidere qu'outre qu'elle n'avoit que peu ou point de commerce , fon territoire étoit peu fertile , & ne fournisfoit pas à beaucoup près le blé néceffaire à la nourriture de fes habitans. Le Sénat avoit foin de faire acheter des grains jufqu'en Sicile , & , dans des tems de difette , il en faisoit des diftributions gratuites , ou à fort bas prix , aux pauvres Citoyens. Pour que l'Etat pût faire de pareilles libéralités , il falloit qu'il eût de grands revenus. Au-delà de 600 mille ames renfermées dans cette ville , ou dans un diftrict fort borné , & ne vivant que de l'agriculture ,

n'auroient jamais pu y subsister. Ces réflexions servent à confirmer ce que nous trouvons dans un traité conclu entre les Carthaginois & les Romains, l'année même de l'établissement de la République, par lequel on voit que la domination de Rome étoit déjà assez étendue. J'en parlerai tout à l'heure.

Je compare les dénombremens faits à Rome avec celui qui se fit à Athènes par DEMETRIUS de Phalère ; & dans lequel il se trouva vingt & un mille Citoyens, dix mille étrangers, & quatre cent mille esclaves (a). M. HUM croit que le nombre d'esclaves est ici exagéré, & au lieu de quatre cent mille, il penche à le réduire à quarante mille, les nombres se trouvant souvent altérés dans les anciens manuscrits ; de sorte qu'en prenant chacun de ces nombres pour le quart du total, lorsqu'on y comprend les femmes & les enfans, il y auroit eu à Athènes, & dans toute l'Attique 84 mille Citoyens, quarante mille étrangers,

Comparaison
de Rome &
d'Athènes.

(a) ATHEN. Deipnosoph. Lib. VI. pag. 272.

& 160 mille esclaves , en tout 284 mille ames , ce qui ne fait pas la moitié de ce qui devoit se trouver à Rome & dans son territoire au commencement de la République. Je n'adopte pas le calcul de M. HUM, & je ne voudrois rien changer au nombre d'esclaves marqué dans ATHÉNÉE. Ils n'y sont point dénombrés par chefs de famille , mais par tête, comme le bétail , faisant partie des biens de leurs maîtres. Comme les Athéniens faisoient un grand trafic , ils pouvoient employer ce grand nombre d'esclaves à divers travaux. En évaluant aussi , selon le calcul précédent , le nombre des Citoyens & des étrangers au cinquieme du total , on trouvera 50 mille étrangers , & 105 mille Citoyens , qui joints aux 400 mille esclaves , donneront un nombre de 555 mille ames , qui se trouvoient dans l'Attique. Or quoique ce nombre dût se trouver assez resserré dans ce petit pays , le grand commerce qui se faisoit à Athènes , les fabriques & les mines fournisoient des ressources qu'on n'avoit point à Rome. Tout s'y réduisoit à

Pagriculture , aux armes & aux arts absolument nécessaires à la vie. Elle étoit environnée d'un terrain aride & ingrat , qui ne fournissoit qu'à force de travail. Il falloit donc que le territoire de Rome fût trois ou quatre fois plus étendu que l'Attique , & il faut qu'elle ait conservé au commencement de la République la plus grande partie des conquêtes qu'elle avoit faites sous ses Rois , pour avoir pu nourrir ce grand nombre de Citoyens , dans lequel la révolution n'apporta aucune diminution sensible.

Les édifices somptueux dont TAR-
QUIN l'ancien orna Rome , & le
nombre de Citoyens qui se trouvoit
sous SERVIUS , prouve que l'état de
ce Royaume devoit déjà être très-
florissant. TARQUIN l'ancien en
avoit étendu beaucoup les bornes ,
& avoit fait de nouvelles conquêtes
sur les Sabins & sur les Latins , ayant
soumis la plus grande partie de ces
peuples. Il dompta encore les Tos-
cans , & les obligea de reconnoître
la souveraineté de Rome. Cette su-
jettion n'étoit pas telle que nous

Etendue du
royaume de
TARQUIN
l'ancien.

pourrions nous la figurer. Les Romains laissoient aux peuples qu'ils avoient vaincus leur gouvernement, leurs loix, leurs privilèges & leurs revenus. Ils se contentoient de leur faire simplement reconnoître la supériorité de Rome, de leur faire promettre qu'ils auroient pour amis tous les alliés de Rome, & pour ennemis tous ses ennemis, & qu'ils fourniroient un contingent en troupes toutes les fois qu'ils en seroient requis (a). Telles étoient les conditions que les Romains imposoient aux vaincus, & qu'ils continuèrent de leur imposer tant qu'ils ne portèrent pas leurs armes hors de l'Italie. Du reste, ce n'étoit qu'en cas de révolte, ou d'une résistance trop opiniâtre, qu'ils confisquoient une partie de leurs terres, ou qu'ils y envoyoient des colonies; & ce n'étoit qu'en cas de récidive qu'on les dépouilloit de leurs privilèges, & qu'on envoyoit des gouverneurs dans les villes, comme j'aurai occasion de le dire ailleurs.

(a) DION. Hal. Lib. VI. p. 415. Lib. VIII. p. 491.

La domination de TARQUIN I. SERVIUS TULLIUS. s'étendoit donc sur une partie de la Toscane , & sur la plus grande partie du pays des Latins & des Sabins ; & cette puissance ne souffroit aucune breche sous SERVIUS TULLIUS , ni sous TARQUIN le superbe. Mais TARQUIN l'ancien , en étendant sa puissance au dehors , songea aussi à étendre les prérogatives de la couronne au dedans. Il voulut rendre la couronne héréditaire dans sa famille ; mais la mort lui ayant enlevé son fils , & ne laissant que des petits-fils en bas âge , SERVIUS son gendre , soutenu de la plupart des Grands , envahit la couronne. Ses grandes qualités , sa douceur & sa modération la lui assurèrent , & elle lui fut confirmée par une élection libre du peuple & du Sénat , revêtue de toutes les formalités qui pouvoient la rendre légitime.

Comme SERVIUS fit quelques changemens dans la forme du gouvernement , & que ce fut lui qui établit celui qui fut adopté au commencement de la République , son regne est digne de toute notre atten-

Changement qu'il fit dans le gouvernement.

tion. Jusqu'à ce regne , le peuple Romain avoit exercé le pouvoir législatif assemblé par curies , où tout Citoyen avoit également droit de suffrage. Au lieu de cette division , SERVIVS en établit une nouvelle par classes & par centuries , où chacun étoit rangé selon ses moyens. La premiere classe , composée des plus riches Citoyens , formoit seule plus de centuries que les cinq autres classes ensemble. Par ce moyen , les riches devenoient seuls maîtres du gouvernement ; mais comme , d'un autre côté , ils étoient obligés de contribuer aux charges de l'État & au service militaire , selon cette proportion du nombre de centuries qu'ils formoient , le principal fardeau retomboit sur eux ; & les pauvres , soulagés à ces deux égards , embrasserent avec joie ce nouvel arrangement. Comme je traite fort au long , dans le corps de cet ouvrage , de tout ce qui regarde les centuries , & cet établissement de SERVIVS , je me contente de l'indiquer ici en passant. Il suffit d'en avoir l'idée la plus légère pour être con-

vaincu que **SERVIUS** ne penchoit point du tout pour le gouvernement démocratique, puisqu'il anéantissoit en quelque sorte les suffrages de la populace, & qu'il rendoit les riches & les aisés arbitres du gouvernement.

DENIS d'Halicarnasse se contredit donc lui-même, lorsqu'il dit que **SERVIUS** étoit porté pour la démocratie, & qu'il penchoit de ce côté-là, parce qu'il étoit redevable de la couronne au peuple. Si cela eût été, **SERVIUS** auroit fait confirmer son élection par les comices des curies, où tout Citoyen donnoit également son suffrage. Au contraire, dans cette nouvelle division de moyens, on voit 1. qu'il étoit assuré des suffrages des principaux Citoyens, puisqu'il commença par leur donner la supériorité dans les comices, & ensuite se fit ajuger la couronne par les centuries. 2. Si **SERVIUS** eût été redevable de la couronne au peuple, & que les Grands lui eussent été contraires, auroit-il été assez mauvais politique pour les rendre maîtres du

s'il est vrai qu'il penchoit pour le gouvernement démocratique.

ce Prince, & tâcher de faire décider toutes les affaires d'importance par les comices des centuries. Etoit-ce donc les avilir que de les rendre maîtres du gouvernement ?

Autres raisons qui détruisent l'opinion de DENIS d'Halicarn.

Je passe légèrement là-dessus, & je me contente d'ajouter ici deux réflexions qui me paroissent achever de détruire l'opinion de DENIS d'Halicarnasse. La première est, que naturellement les Grands devoient souhaiter que la couronne restât élective, & par conséquent qu'elle ne demeurât pas dans la famille de TARQUIN. Quoiqu'ils ne fussent pas maîtres des élections, le Peuple ne pouvoit choisir que ceux qu'ils approuvoient, & ils le tenoient par-là dans leur dépendance (a). D'ailleurs, ils pouvoient tous espérer de se voir élever à l'autorité souveraine, au lieu que la couronne étant rendue héréditaire, ils en étoient exclus à jamais. Le Peuple, qui n'étoit pas flatté des mêmes espérances, s'attachoit plus aisément à la

(a) Liv. Lib. I. C. 17,

famille régnante, & se mettoit moins en peine du droit d'élection, qu'il n'exerçoit que selon le bon plaisir du Sénat. Il paroît donc que c'étoit plutôt à **SERVIUS** qu'à **TARQUIN**, que les Patriciens & le Sénat devoient être attachés. **SERVIUS** étoit membre de leur corps, & ne vouloit tenir la couronne que de leurs suffrages. **TARQUIN** ne la vouloit tenir que du droit de la naissance, droit que les Romains n'avoient jamais voulu reconnoître.

Ma seconde réflexion sert à confirmer la première. Si **TARQUIN** le superbe monta sur le trône par la faveur du Sénat, d'où vient fût-ce ce même Sénat qui ressentit tout le poids de sa colere, & qui se trouva réduit à un si petit nombre au tems de la révolution ? La conduite de **TARQUIN**, à l'égard du Sénat & des Patriciens, prouve que ce corps lui étoit odieux, & il ne l'étoit sans doute que parce qu'il avoit songé à l'exclure du trône.

J'adopte donc en entier la narration de **TITE LIVE** (a), qui nous

Idée abrégée
du règne de
SERVIUS

(a) Lib. I. C. 41. & Seqq.

'ULLIUS
:lon TITE
IVE.

dit que ce fut à la faveur des Grands & du Sénat que SERVIUS fut redevable de la couronne : que pour les en récompenser , il introduisit une forme de gouvernement qui les en rendoit entierement maîtres ; qu'en même tems il fit si bien que le Peuple trouva son compte dans ce nouvel arrangement , puisqu'il se voyoit beaucoup soulagé dans le fardeau des tributs & du service militaire : qu'alors , s'étant également concilié les esprits des deux ordres , SERVIUS fit confirmer son élection par le Peuple , & que jamais on ne vit plus d'unanimité dans les suffrages : qu'il gouverna avec une sagesse & une douceur qui avoient eu peu d'exemples : qu'il avoit formé le dessein d'abdiquer la couronne , & d'établir un gouvernement républicain , trouvant que , tant que le pouvoir seroit réuni en une seule personne , il étoit toujours facile d'en abuser , qu'il étoit près d'exécuter ce projet lorsque TARQUIN le superbe l'assassina. Enfin , que ce fut ce même plan qu'on suivit dans l'établissement de la République , en partageant l'au-

torité entre deux Consuls, qui ne regnoient que pendant un an.

On voit que tout est lié & suivi ^{TARQUIN le superbe.} dans cet exposé, & qu'il n'y a rien qui ne soit conséquent, & qui ne trouve sa preuve dans l'Histoire même. TARQUIN le superbe ayant pénétré le dessein que SERVIUS avoit formé de l'exclure à jamais du trône, en abolissant la royauté, & en établissant un gouvernement républicain, se hâta de le prévenir, & lui ôta la couronne & la vie. Il apporta de grandes qualités sur le trône; mais une humeur impérieuse & cruelle, & beaucoup de haine & d'aigreur contre les Grands, qu'il résolut de punir de la pensée qu'ils avoient eue de le priver de la couronne. Il n'assembla jamais le Peuple, ne consulta le Sénat sur aucune affaire, & fit mourir, ou exila divers membres de ce corps, sans les remplacer. Mais en tâchant de réduire les Romains à l'esclavage, & de dompter ces esprits féroces, il traita ses autres sujets, qui, comme je viens de le dire, étoient plutôt des especes de confédérés, avec assez

de douceur, pour trouver de grandes ressources chez eux, après que les Romains l'eurent dépouillé de la couronne (a).

§. IV.

Sur la Révolution.

De la Révolution.

Une pareille révolution ne pouvoit qu'ébranler violemment la puissance Romaine, & embarrasser beaucoup ceux qui, ayant secoué le joug de la domination royale, & voulant établir un gouvernement républicain, avoient à ménager également les esprits du Peuple de Rome, & ceux de leurs sujets. J'ai développé ailleurs (b) les ressorts de cette révolution, & je reviendrai tout-à-l'heure à ce qui concerne l'intérieur de Rome, m'arrêtant à présent à ce qui regarde l'étendue de ses domaines, les guerres, & les conquêtes qu'elle fit pendant un peu plus de deux siècles.

(a) DION. Hal. Lib. IV. pag. 256. Lib. VI. p. 899.

(b) Differt. P. II. C. 5.

J'ai

J'ai dit que la domination des Ro-
 mains s'étendoit sur une partie de
 la Toscane, du pays des Latins, &
 de celui des Sabins. TARQUIN fit
 d'abord déclarer les Toscans en sa
 faveur, mais il paroît que les Latins
 & les Sabins restèrent quelque tems
 indécis. Des premiers, il n'y eut
 que ceux de Tusculum, où MAMI-
 LIUS, gendre de TARQUIN, exer-
 çoit la dictature, qui prirent les ar-
 mes, & se joignirent aux Toscans
 (a). Le reste de la nation paroît avoir
 attendu tranquillement le succès des
 efforts des Toscans, pour le rétablisse-
 ment de TARQUIN. Il se peut même
 qu'une partie d'entr'eux ait été por-
 tée pour les Romains, mais il ne
 paroît pas qu'elle leur ait donné de
 secours. Le siege d'Ardée, auquel
 TARQUIN étoit occupé, lorsque les
 Romains se révolterent, fait croire
 qu'il étoit brouillé avec quelques
 villes des Latins, & que ce fut en
 partie la raison qui l'obligea de se
 réfugier chez les Toscans.

Des suites de
 la Révolu-
 tion.

(a) DION. Hal. Lib. V. pag. 293.

Traité de
Rome avec
les Cartha-
ginois.

Ce fut l'année même de la révolution, & avant la mort de BRUTUS, le premier Consul, que les Romains conclurent leur premier traité avec les Carthaginois (a). Ce traité avoit apparemment été entamé sous le règne de TARQUIN, & l'on n'y mit la dernière main, qu'après qu'il eut été détrôné. C'est POLYBE, qui nous l'a conservé ; & il est d'autant plus important, qu'il sert à nous donner une idée juste de l'étendue de la domination de Rome dans ce tems-là. On voit qu'elle s'étendoit sur toute la côte, depuis le Tibre jusqu'à Terracine, qui est nommée dans le traité, de même que les villes d'Antium, de Laurentum, d'Ardée & de Circée. TARQUIN le superbe avoit établi une colonie dans cette dernière ville (b), & il en avoit établi diverses autres dans les terres, qui n'étoient à guères moins de distance de Rome, comme Signia, Sueffa, Pometia (c). Cette dernière, de même

(a) POLYB. Lib. III. C. 22.

(b) DION. Hal. Lib. IV. p. 260.

(c) Id, *ibid.* & p. 250.

que Cora, se révolta quelques années après, & fut reprise par les Romains, qui la saccagerent (a) pour la punir de sa révolte.

Il n'est fait mention dans ce traité que des villes maritimes, parce qu'il ne rouloit que sur la navigation & sur le commerce. Quoique les Romains ne se soient appliqués à la navigation que fort long-tems après, la ville d'Antium, leur sujette, étoit fort commerçante, & avoit une marine assez considérable, puisque, un peu plus de quarante ans après, les Romains leur prirent vingt-deux vaisseaux de guerre (b). Il n'y est fait aucune mention des villes maritimes de Toscane; par où l'on voit que les Romains renonçoient déjà à leurs droits sur cette province, qui s'étoit déclarée en faveur de TARQUIN, & qu'ils désespéroient de pouvoir la réduire; au lieu qu'ils conservent tous leurs droits sur le pays des Latins. A l'aide de ce traité,

((a) LIV. Lib. II. C. 16 & 17.

((b) DION. Hal. Lib. IX. pag. 612.

& de quelques traces que nous trouvons dans les anciens , tâchons de marquer à-peu-près quelles étoient les bornes du territoire de Rome , lorsqu'elle secoua le joug de ses Rois.

Quelles
étoient les
bornes du
territoire
de Rome.

D'un côté c'étoit Terracine ; éloignée de Rome de 61 milles d'Italie , selon l'itinéraire d'ANTONIN (a). Pour trouver les bornes dans l'intérieur des terres , il y avoit des colonies établies dans diverses villes , qui prouvent l'étendue de sa domination , dont elles servoient à assurer les frontieres. Telles étoient Signia , Cora , Pometia , dont j'ai parlé ci-dessus ; Norba , Velitres , & quelques autres , dont la distance de Rome est un peu moindre que Terracine : de sorte qu'on peut juger que tout l'ancien Latium lui étoit soumis. Du côté des Sabins , ses frontieres pouvoient s'étendre au-delà de Cures jusqu'à Régille , qu'AP.

(a) C'est ainsi que le porte l'édition de l'illustre M. W SSELING. BERGIER (Hist. des Gr. Chem. de l'Emp. Rom.) suivant d'autres Edit. met 69 milles de Rome à Terracine , Liv. II. Ch. 16.

CLAUDIUS, un des principaux des Sabins, lui conserva. Du côté de la Toscane, Rome ne conserva que le Janicule, qui n'étoit qu'à vingt stades de la ville, & où il y avoit un Fort, où les Romains entretenoient une garnison (a).

Il ne faut pourtant pas croire que toutes les villes, renfermées dans les bornes que je viens de marquer, fussent également sujettes des Romains, & soumises à leurs loix. Leur condition étoit différente, selon les traités plus ou moins avantageux qu'elles avoient obtenus. Les unes étoient sujettes, & avoient perdu leur territoire où l'on avoit établi des colonies; d'autres portoient le titre d'alliées, mais c'étoit une alliance inégale, qui les privoit du droit de faire la guerre ou des alliances, sans le consentement des Romains, & les obligeoit de fournir un certain contingent en troupes. Du reste elles se gouvernoient par leurs loix & par leurs propres ma-

(a) DION. Lib. V. p. 294. LIV. Lib. II. C. 10.

gistrats. Enfin il y en avoit qui étoient encore plus indépendantes à divers égards , & dont l'alliance ne renfermoit d'autre inégalité , sinon qu'elles cédoient le rang à la ville de Rome. Telles paroissent avoir été Tusculum , Privernum , Tibur , & quelques autres villes.

**Des peuples ,
qui bor-
doient ces
frontières.**

Les frontières des Romains s'étendant jusqu'à Terracine , étoient bornées de ce côté-là par le pays des Herniques , des Aurunciens , des Volsques & des Eques. Ces derniers étoient plus avancés dans les terres , & leur pays , de même que celui des Volsques , s'étendoit depuis la Campanie , ayant les Péligniens & les Marses au septentrion , & les Latins au midi , jusqu'au territoire des Sabins. Ceux-ci étoient au septentrion de Rome , & elle avoit la Toscane au couchant , & la mer au midi.

**Etat de ces
peuples.**

Chacune de ces nations formoit une ligue , ou alliance défensive , dont tous les membres étoient indépendans , & pouvoient faire des alliances particulières , pourvu qu'elles ne fussent pas contraires aux conditions de la confédération gé-

nérale. Chaque ville ou canton envoyoit ses députés aux États de la nation, & c'étoit là qu'on délibéroit sur les intérêts du corps de la nation, & que se prenoient les résolutions. Quoique la pluralité des suffrages y fût souvent suivie, il paroît que, lorsque le corps de la nation s'engageoit dans une guerre, que quelque canton particulier n'approuvoit pas, ce canton pouvoit rester dans la neutralité, sans être obligé de fournir de contingent malgré lui. Les Latins avoient une confédération pareille, dont les Romains étoient les chefs. Lorsque les premiers prirent les armes, comme nous le verrons bientôt, & déclarèrent la guerre aux Romains, ce ne fut point toute la nation, dont une partie resta sans doute sujette, ou alliée des Romains. Il seroit facile de prouver que, dans la liste de 24 villes, que DENIS d'Halicarnasse nous donne, il y en a eu plusieurs, comme entr'autres Ardée & Gabies, que leurs intérêts particuliers empêchoient d'entrer dans cette ligue, & obligeoient de se tenir attachées aux Romains.

De l'affecta-
tion des an-
ciens Histo-
riens d'exa-
gérer le
nombre des
ennemis.

Il est bon de faire ici une remarque; c'est que, lorsque les anciens Historiens nous disent que les Romains furent en guerre avec les Toscans, les Eques, les Volsques, &c. il ne faut pas toujours croire qu'ils aient eu toutes les forces de la nation sur les bras. Ils eurent de bonne heure la politique de semer la division entre leurs ennemis, & d'endormir les uns pour accabler plus sûrement les autres. Cette remarque nous servira à lever bien des difficultés, qui se présentent à chaque instant dans l'Histoire Romaine. Par là on peut rendre raison pourquoi les Volsques, les Eques, les Samnites, que nous voyons si souvent domptés, exterminés, renaissent de leurs cendres, & renouvellent la guerre avec des forces, qu'on ne peut comprendre qu'un pays ruiné pût fournir. Les Romains, pour donner plus d'éclat à leurs victoires, feignirent d'avoir eu sur les bras tout le corps de la nation, pendant qu'ils n'avoient eu affaire qu'à quelque canton particulier.

Des Toscans

Ainsi lorsque TITE-LIVE ou DE-

NIS d'Halicarnasse parlent des guerres entre les Toscans & les Romains, qui assiégèrent Rome. il ne faut pas entendre par la Toscane tout ce que l'on comprenoit sous ce nom, mais simplement la partie la plus voisine de Rome. Dans cette partie, il y avoit douze villes puissantes, qui avoient formé entr'elles une confédération, à-peu-près pareille à celles dont je viens de parler. Ces villes avoient des assemblées, où elles envoyoient chacune leurs députés, & où l'on délibéroit sur ce qui les regardoit en commun ; mais elles n'entroient pas toutes dans les mêmes projets. Il paroît même qu'il n'y eut que les villes de Tarquinies & de Véies, qui prirent les armes en faveur de TARQUIN, & que les autres n'entrèrent point dans cette querelle (a). Ces douze villes s'élevoient un magistrat, qui présidoit aux Etats, qui commandoit les armées, & à qui, pour donner du relief à sa dignité, chaque ville fournissoit un licteur. On prétend même que c'est cet exemple que les Rois de Rome,

(a) DION. Hal. Lib. VI. pag. 328.

& depuis les Consuls ont suivi , en se faisant accompagner par douze listeurs. C'étoit de cette dignité que PORSENNA étoit actuellement revêtu , lorsqu'il vint mettre le siege devant Rome. Il n'est pas rare de voir qualifier Rois , dans ces tems-là , ceux qui n'étoient que principaux magistrats ; & les Romains n'ont pas été fâchés de donner du relief à leur Histoire, en feignant que PORSENNA régnoit sur toute l'Etrurie (a). C'est du moins en qualité de Roi d'Etrurie que DENIS d'Halicarnasse nous le représente toujours ; mais TITE-LIVE nous dit qu'il étoit roi de Clusium. Il étoit apparemment un des principaux de cette dernière ville, & revêtu de la principale magistrature de la ligue des douze villes ; car nous ne voyons point de Rois en Toscane , ni avant , ni après lui.

ome est
bligée de
rendre à
ORSENNA.

Quoi qu'il en soit , il vint avec une armée formidable assiéger Rome, & la réduisit aux abois. J'ai examiné

(a) Il est qualifié de même par FLORUS, EUTROPE, OROSE, ZONARE, &c.

ailleurs (a) les événemens merveilleux, dont les Historiens accompagnent la relation de ce siège, & prouvé qu'ils n'avoient cherché qu'à nous éblouir, & à nous faire perdre de vue la véritable situation, où s'étoient trouvés les Romains. En effet ils se virent obligés de rendre Rome à PORSENNA, & de subir le joug des Toscans. La seule difficulté, ou du moins la principale, est, qu'il paroît surprenant que, cette guerre ayant été entreprise pour rétablir TARQUIN, PORSENNA n'ait pas obligé les Romains de le recevoir, lorsqu'il étoit maître de leur sort. Mais cette difficulté subsiste également, en adoptant la narration des Historiens Romains, puisqu'ils conviennent que Rome, pressée par la disette, étoit prête à subir la loi du vainqueur, & que ce ne fut que par pure générosité que PORSENNA n'insista pas sur le rétablissement de TARQUIN. Les faits se trouvent tellement déguisés dans les relations des anciens,

(a) Dissert. Part. II. Ch. VIII. Voyez l'Hist. Rom. de M. HOOKER écrite en Anglois.

qu'il est très-difficile , pour ne pas dire impossible , d'en bien lier toutes les circonstances. Cependant j'essaierai d'ajouter encore ici quelques remarques sur le véritable état de Rome par rapport aux Toscans , & aux intérêts réciproques des deux nations.

Il étoit contraire l'intérêt des Toscans de rétablir TARQUIN.

J'ai dit que TARQUIN l'ancien avoit contraint les Toscans de reconnoître la souveraineté de Rome , & que TARQUIN le superbe , exclu de Rome , & abandonné par son armée , s'étoit retiré en Toscane , où il avoit trouvé les peuples disposés à entreprendre la guerre pour le rétablir. Les succès , qui accompagnèrent cette entreprise , devoient la faire réussir infailliblement , & les Toscans & PORSENNA étoient maîtres de le remettre sur le trône. Mais ils comprirent sans doute , qu'il n'étoit pas de leur intérêt que Rome eût un Roi , qui pourroit encore aggraver un jour le joug , que son aïeul leur avoit imposé ; au lieu que la circonstance leur étoit favorable pour secouer ce joug , & pour mettre les Romains hors d'état de leur

nuire de long-tems. Soit que le dessein de PORSENNA ait d'abord été de forcer les Romains à recevoir TARQUIN, soit qu'il ait changé de vues dans la suite, il est certain que, dès qu'il se vit en état de leur donner la loi, il ne pensa plus à soutenir la cause de TARQUIN. Ce Roi détrôné ne fut pas long-tems à s'appercevoir qu'il ne s'agissoit de rien moins que de ses intérêts, dans le traité que PORSENNA alloit conclure avec les Romains. Ces deux princes se brouillèrent là-dessus, & TARQUIN, frustré de son espérance, se retira à Tusculum, où il travailla à engager les Latins à former une ligue en sa faveur, & à déclarer la guerre aux Romains.

Cependant ceux-ci, ayant eu du dessous dans plusieurs combats, pressés d'ailleurs par la disette, & voyant leur ville pleine de défiances & de jalousies, dont ils craignoient que les partisans cachés de TARQUIN ne profitassent pour le rappeler, prirent le parti de rendre la ville à PORSENNA, se contentant de lui faire promettre qu'il ne rétablirait pas

TARQUIN. Je ne répéterai point ici ce que j'ai prouvé ailleurs, sur l'autorité de TACITE & de PLINE, que PORSENNA prit Rome, & que les Romains furent obligés de recevoir la loi de ce vainqueur : je me contente de lier ici ce fait avec la suite de l'Histoire.

Projet de
PORSENNA
pour de nou-
velles con-
quêtes.

Une conquête si considérable ne pouvoit manquer de flatter beaucoup PORSENNA, & de lui faire concevoir de grandes espérances. Il paroît en effet qu'il songea à s'emparer de tout le royaume de TARQUIN, à la faveur de la dissension qui s'étoit mise entre les anciens sujets de ce prince, dont il y en avoit quelques-uns qui tenoient encore pour lui, & d'autres qui étoient indécis sur le parti qu'ils devoient prendre (a). La situation de Rome étoit des plus avantageuses pour l'exécution de ce projet. Elle lui ouvroit le pays Latin, & lui servoit de place d'armes, pour y mettre le dépôt de ses munitions de guerre & de bou-

(a) DION. Hal. Lib. VI. pag. 327.

che. C'est ce qu'il fit aussi, & après s'être arrêté quelque tems à Rome, pour donner ordre à tout dans sa nouvelle conquête, il détacha son fils ARUNS avec l'élite de ses troupes, pour faire la conquête du pays Latin. Il partit peu après pour retourner en Toscane, où les premiers succès de ses armes ne pouvoient qu'augmenter beaucoup sa considération & son crédit.

ARUNS commença son expédition par le siège d'Aricie, ville du pays Latin, qui n'étoit qu'à la distance de 120 stades de Rome (a). Les Latins se voyant menacés du même sort que Rome avoit été forcée de subir, ne s'endormirent point. Les villes de Tusculum & d'Antium formerent une ligue pour secourir Aricie, & le péril commun en réveillant plusieurs autres, on mit sur pié une puissante armée. Le danger de se voir bientôt en proie aux Toscans, porta l'alarme jusque dans la Campanie, & la

Son armée
est défaite
devant Ari-
cie.

(a) DION. Hal. Lib. V. pag. 304. Lib. VII. p. 420. LIV. Lib. II. C. 14.

ville de Cumès même envoya du secours aux Latins. La ville d'Aricie, qui, étonnée de se voir tout d'un coup une armée de Toscans sur les bras, avoit déjà été sur le point de se rendre, reprit courage à l'aspect de ce secours. On livra bataille aux Toscans, & ceux-ci eurent d'abord tout l'avantage; mais ARUNS, se laissant emporter à l'impétuosité de son courage, & poursuivant les fuyards avec trop d'ardeur, donna le tems à ARISTODEME, qui conduisoit le secours de Cumès, de profiter du désordre où il le vit. Ayant rallié une partie des troupes, il fondit sur ARUNS, qui perdit la vie en se défendant courageusement. Les Toscans furent entièrement défaits, & il ne s'échappa que quelques débris de cette armée, qui trouverent une traite à Rome, où l'on s'empresse de soigner les malades & les blessés, & de témoigner par-là combien on étoit reconnoissant de la douceur, avec laquelle PORSENNA avoit usé de sa victoire.

Mécontente- Cependant les Latins, débarrassés

de cet ennemi, se plaignirent hautement des Romains (a), & les accusèrent d'avoir, non-seulement donné passage à l'armée des Toscans, mais de l'avoir même fournie de toute sorte de munitions, & d'en avoir recueilli les débris. Ceux d'Aricie les accusoient de les avoir livrés à l'ennemi eux & tout le pays des Latins, qui auroit été obligé de subir la loi du vainqueur, si les Toscans se fussent rendus maîtres de leur ville. Les partisans de TARQUIN, & sur-tout son gendre MAMILIUS, travailloient avec ardeur à former une ligue contre Rome, en exagérant ces griefs. Les Romains allarmés de l'orage prêt à fondre sur eux, employèrent sans doute les meilleures raisons qu'ils purent, pour le détourner. Ils firent sur-tout valoir la nécessité, où ils s'étoient trouvés de rendre leur ville à PORSENNA, parce que les Latins ne les avoient pas secourus à propos. Il y avoit apparemment quelques villes, qui étoient dans leurs intérêts,

ment des Latins contre les Romains.

(a) DION. Hal. Lib. V. pag. 326 & 329.

& qui résisterent pendant quelque tems aux cabales de TARQUIN & de son gendre ; de sorte qu'il se passa encore quelques années avant que la ligue se trouvât assez forte pour attaquer ouvertement les Romains.

Raisons qui obligent PORSENNA à remettre les Romains en liberté.

Ceux-ci ne pouvoient manquer d'avoir recours à PORSENNA. TITELIVE assure que ce Prince, l'année qui suivit la malheureuse expédition d'Aricie (a), fit encore quelques instances auprès des Romains pour les engager à rétablir TARQUIN. DENIS d'Halicarnasse assure que les Latins & les Romains sollicitoient avec un égal empressement le secours des Toscans , mais qu'ils le refusèrent aux Latins , sous prétexte du traité qu'ils venoient de renouveler avec les Romains ; & aux Romains , à cause de l'alliance qui subsistoit encore entr'eux & TARQUIN (b). Il faut donc que , par ce traité , PORSENNA ait remis les Romains en liberté , & leur ait rendu même une partie du territoire qu'ils possédoient

(a) Lib. II. C. 15.

(b) Lib. V. pag. 327.

au-delà du Tibre , & qu'il les avoit obligés de céder par le précédent traité. Il pourra paroître étrange , qu'il ait abandonné avec tant de facilité une conquête si importante ; & il est vrai que ce n'est que par des conjectures fondées sur des vraisemblances , qu'on peut deviner les motifs qui rendirent PORSENNA si traitable. J'ai déjà dit qu'il n'étoit que le premier magistrat , ou le chef d'une confédération de douze villes de Toscane , dont chacune avoit son suffrage. Comme les premiers succès de ses armes devoient avoir contribué à relever son crédit & son autorité sur le corps de la nation , le malheureux succès de l'expédition d'Aricie , & la défaite totale de son armée , purent exciter le mécontentement des Toscans , & donner un prétexte aux cabales de ses ennemis. On fait que ces peuples , réunis par une confédération générale , étoient presque toujours divisés par des intérêts particuliers , & que l'esprit de faction y mettoit souvent la désunion , au point d'en venir à des actes d'hostilités les uns contre les autres.

Il se peut, & même il est très-probable, qu'il survint quelque guerre intestine entre les Toscans, qui les obligea de renoncer à leur conquête. Quoique les anciens Historiens gardent un profond silence là dessus, on voit qu'il n'est plus fait mention de PORSENNA lui-même; & que s'il est fait mention des Toscans, ce n'est que très long-tems après, & lorsqu'ils n'étoient plus en état de porter la guerre jusqu'aux portes de Rome. Ce ne peut être que quelque raison aussi forte, & peut-être encore la crainte que les Romains ne se joignissent aux Latins, & ne leur donnassent passage pour porter leurs armes en Toscane, qui les ait portés à leur restituer les terres qu'ils avoient cédées par le premier traité.

Embarras où
se trouvoit
Rome.

Cependant Rome devoit se trouver dans de très-grands embarras. Elle contenoit un peuple nombreux, auquel les terres conquises par les Rois avoient fourni la subsistance, & une partie de ces terres se trouvoit à la merci des ennemis. Elle étoit menacée de la part des Latins, qui formoient une ligue formidable

contre elle ; la plûpart de ses alliés l'abandonnoient , les fujets fe revoltoient , & les colonies mêmes entroient dans les ligue , qui fe faisoient contre elle. Figurons-nous les difficultés , où les chefs de cette République naissante doivent s'être trouvés , pour contenir cette multitude pressée par la faim & par la misere , & obligée de faire face à tant d'ennemis. Délivrés du joug des Toscans , & ayant recouvré les terres qu'ils avoient possédées au-delà du Tibre , & qui pouvoient fournir à la subsistance d'une partie des Citoyens , les Romains tournerent toute leur attention du côté des Latins & des Sabins.

Ces derniers ressentirent les premiers efforts des armes Romaines. La prise de Fidène , ville qui n'étoit qu'à la distance de cinq milles de Rome , & celle de Crustumerie , outre la defection d'APPIUS CLAUDIUS , un des principaux des Sabins , mirent fin à cette guerre , & forcerent les Sabins de recevoir la loi. Je ne m'arrête point à concilier ici DENIS

Guerre contre les Sabins.

d'Halicarnasse, TITE-LIVE (a), & d'autres Auteurs, sur les événemens de cette guerre, l'un rapportant des choses que l'autre passe sous silence, ou plaçant sous une année les événemens que l'autre rapporte plusieurs années plutôt ou plus tard. On voit bien qu'il y a peu de fonds à faire sur de pareils Historiens; & c'est pourquoi je me borne, non à ce qui est simplement vraisemblable, mais à ce qui a de la liaison avec la suite de l'Histoire, & qui nous représente l'état des Romains dans ces tems, tel qu'il doit avoir été, pour qu'ils soient devenus ce que nous les voyons dans les tems suivans.

Causes de la
guerre entre
les Romains
& les Latins.

TITE-LIVE place sous l'an de Rome 255, la fameuse bataille de Régille, où se décida le différend survenu entre les Latins & les Romains. DENIS d'Halicarnasse place cet événement plus tard de trois ans; mais ce n'est pas aux dates que j'ai dessein de m'arrêter. J'aime mieux examiner

(a) DIONIS. Lib. V. pag. 307. & Seqq. T. LIV. Lib. I. C. 15. & Seqq.

quels furent les motifs qui armerent les Latins contre les Romains. Ce ne fut certainement pas le désir de rétablir TARQUIN. Ils étoient aussi intéressés qu'eux à voir la tyrannie détruite ; & s'il y eut quelques villes entr'eux, qui souhaitoient tout de bon son rétablissement, elles étoient séduites par leurs chefs, & aveuglées sur leurs véritables intérêts. Leur principal grief venoit sans doute de ce que les Romains prétendoient exercer sur eux les mêmes droits, dont leurs Rois avoient joui, & de ce que les Latins prétendoient être affranchis de ce joug. Tant que les Romains eurent les Toscans sur les bras, ils ne purent faire valoir leurs prétentions. Les Latins trouvoient de l'injustice dans le procédé des Romains, qui vouloient leur imposer un joug, qu'ils venoient eux-mêmes de secouer, & qui leur refusoient cette liberté, dont ils paroissoient eux-mêmes si jaloux. Ils leur reprochoient d'avoir concouru, autant qu'il avoit dépendu d'eux, à les faire tomber sous une puissance étrangère, en favorisant les desseins de Rom-

SENNA. MAMILIUS, gendre de TARQUIN, & quelques autres des principaux des Latins, qui étoient dans ses intérêts, exagéroient ces griefs, & formoient des cabales dans toutes les villes pour les faire entrer dans la ligue.

Intrigues de
TARQUIN.
à Rome,

L'on fut huit ou dix ans dans cet état d'indécision, & sans en venir à une rupture ouverte. Ce tems fut employé de part & d'autre en négociations, du côté des Romains, pour détourner quelques villes Latines d'entrer dans la ligue, & du côté de leurs ennemis, pour renforcer leur parti, & y engager même des colonies Romaines. En effet Cora & Pometia se déclarerent pour eux (a). Ils tâcherent de s'emparer de Signia par surprise, mais elle fut secourue à propos. A Rome même, il y avoit beaucoup de murmures parmi le peuple, & TARQUIN y avoit encore des partisans. TITE-LIVE remarque que les Consuls de l'an 252 étoient fort suspects d'être dans ses intérêts,

(a) T. LIV. Lib. II. C. 16. DION. Hal. Lib. V.
p. 324.

& que le peu de confiance que le Sénat avoit en eux, l'obligea d'avoir recours à un Dictateur (a), qui réunît en sa personne le pouvoir des deux Consuls, & qui pût les tenir en bride, en cas qu'ils entreprissent quelque chose en faveur de TARQUIN. Le même TITE-LIVE jette un pareil soupçon sur un des Consuls de l'an 258 (b). Ce qui fait voir qu'il y avoit quelques Patriciens dans ce parti. Il y avoit encore plus de mécontents parmi le peuple, qui souffroit de la disette, & qui commençoit à sentir que son joug étoit plutôt appesanti qu'allégé; &, par conséquent, qu'il n'étoit que peu intéressé à soutenir la révolution. Une Ambassade des Latins, sous prétexte de travailler à accommoder à l'amiable les différends qu'ils avoient avec les Romains, étoit venue à Rome accompagnée de quelques émissaires de TARQUIN (c). Ceux-ci formerent une conjuration, où il entra beau-

(a) Lib. II. C. 18.

(b) Ibid. C. 21.

(c) DIONYS. ib. p. 319.

coup de citoyens & d'esclaves ; mais elle fut découverte à propos , & les auteurs punis rigoureusement.

Bataille de
Régille.

Il paroît que le Sénat prit des mesures très-prudentes , pour prévenir les dangers , dont il étoit menacé au dedans & au dehors. Il songea surtout à remettre l'abondance dans Rome , où la misère excitoit les murmures de la populace. Pometia , colonie Romaine , qui venoit de se révolter & de se joindre aux ennemis , devint le premier objet de ses soins (a). Cette ville étoit dans une plaine très-fertile , & son territoire fort étendu fournissoit en grande partie à la subsistance de Rome. Ce fut donc de ce côté-là que se portèrent les plus grands efforts ; & cette ville fut reprise & saccagée , pour contenir , par cet exemple , les autres colonies Romaines dans leur devoir. Enfin on en vint à une rupture ouverte , & la fameuse bataille , donnée auprès du lac de Régille , décida du sort des Romains & des Latins. Ceux-ci ayant été entièrement défaits , furent obli-

(a) Liv. Lib. II. C. 16, & 17.

gés de recevoir la loi du vainqueur , & de se soumettre aux conditions des anciens traités , qu'ils avoient faits avec les Rois de Rome.

La supériorité de Rome fut confirmée par ce traité , mais ses divisions intestines l'empêcherent de faire bien valoir tous les droits qu'elle venoit d'acquérir. On a vu qu'elle avoit été forcée de renoncer à tous les droits qu'elle prétendoit avoir sur la Toscane ; elle perdit de même plusieurs villes dans le pays Latin. Les Volscques , à la faveur de la mésintelligence qui s'étoit mise entre les Latins & les Romains , s'emparèrent d'Antium , de Velitres & de diverses autres places , qui furent prises & reprises plusieurs fois , pendant les longues guerres qu'il y eut entr'eux & les Romains. Il fallut plus d'un siècle , avant que les Romains eussent bien assuré leur domination sur le pays Latin , & qu'ils pussent la remettre sur le même pié qu'elle avoit été sous ses Rois. Mon dessein n'est pas de les suivre dans toutes ces guerres. Si je me suis un peu étendu ici , ce n'a été que pour tâcher de mettre quel-

Suites de la victoire des Romains.

que clarté dans l'idée qu'on doit se faire de l'état, où se trouverent les Romains avant la révolution, & de celui où ils se trouverent après avoir surmonté les principales difficultés, que leur opposerent leurs ennemis. Je ne ferai donc que quelques considérations générales sur leurs autres guerres, pour en venir à l'état intérieur de Rome, & tâcher de développer quel a été son gouvernement primitif, tel qu'il fut établi d'abord après la révolution.

§. V.

*Sur les guerres des Romains
en général.*

Sur les
guerres des
Romains en
général.

Il paroît que Rome fut occupée pendant plus d'un siècle, à recouvrer toutes les conquêtes de ses Rois. Ses dissensions intestines ne lui permirent pas de faire des entreprises de longue durée, & il fallut se contenter de tenir le peuple en haleine, par de courtes, mais fréquentes expéditions. Lorsque les citoyens étoient une fois enrôlés, on les tenoit sous

les armes , & hors de Rome , aussi long-tems que les clameurs des Tribuns du peuple le permettoient. C'étoit une des maximes du Sénat , de chercher toujours quelque prétexte pour éloigner de Rome une foule de citoyens oisifs , qu'on rendoit en même-tems excellens soldats , par l'exacte discipline , qu'on leur faisoit observer dans les armées. Pour cet effet , on étoit toujours attaquant ou attaqué , & les expéditions dans le pays ennemi se réduisant à quelques petits combats , ou à piller & à ravager , les succès n'étoient point décisifs , & les guerres étoient de fort longue durée. Nous voyons que les Latins & les Herniques ne furent tout-à-fait domptés que plus de 170 ans après la révolution , & que les guerres contre les Volsques & les Eques durèrent pendant plus de deux siècles. Les Samnites & les Toscans ne furent aussi soumis que par de longues guerres ; mais après cela ce n'est plus qu'une suite non interrompue de victoires & de conquêtes.

Les succès de ces guerres ne sont point douteux. Elles se sont toutes

1. Les Historiens mettent toute une

Nation, au
lieu d'une
partie.

terminées par l'entière soumission de ces peuples, qui se sont vus forcés à recevoir la loi de Rome. Mais comme les détails en sont des plus incertains, c'est à des considérations générales sur quelques circonstances de ces guerres que je me bornerai. 1. Comme je l'ai déjà remarqué ci-dessus, les Historiens mettent souvent le tout pour la partie, & feignent que les Romains avoient tout le corps d'une nation sur les bras, tandis qu'ils n'avoient affaire qu'à une petite partie, ou à quelque canton de cette nation. C'est ce qu'il faut nécessairement supposer, pour donner quelque air de vraisemblance aux récits de ces guerres, où nous voyons ces nations presque exterminées, reparôître l'année suivante plus redoutables qu'auparavant. En effet TITELIVE nous dit, sous l'an de Rome 292, que les Volsques furent presque totalement détruits dans une grande bataille (a), & cependant nous les voyons l'année suivante se

(a) *Ibi Volscom nomen prope deletum. Lib. III. C. 3 & 10. Vide Lib. IX. C. 45.*

joindre aux Eques, & menacer Rome de nouveau. On le voit ainsi, pendant près de deux siècles, se relever des défaites les plus complètes; de sorte que TITE-LIVE lui-même est obligé de convenir que la chose lui paroît inconcevable (a).
 » Ou il faut, dit-il, que les Romains
 » n'aient eu affaire chaque fois qu'à
 » une partie, & non à tout le corps
 » de la nation, ou il faut que ce pays,
 » qui aujourd'hui n'est presque peuplé
 » que d'esclaves, ait contenu autrefois
 » trefois un nombre infini d'habitans ». Ainsi il est visible qu'on a exagéré le nombre des ennemis pour rendre les victoires plus éclatantes.

2. On a multiplié le nombre des victoires. La remarque précédente sert en partie de preuve à celle-ci. Car quand on supposeroit que les Romains n'aient eu affaire qu'à une petite partie de la nation, des victoires si souvent réitérées auroient été capables de dépeupler totalement l'Italie. Si nous comparons ce que j'ai dit ailleurs des guerres des Ro-

2. Ils multiplient le nombre des victoires.

(a) Lib. VI. C. 12.

mais & des Gaulois, & combien de triomphes manifestement faux il faut effacer des Fastes (a), on doit en conclure que l'on a de même multiplié le nombre des victoires sur les Volques, les Eques & les Samnites, que l'on voit reparoître à chaque instant sur la scène. On en conclura encore que, comme ces Gaulois n'étoient qu'une très-petite partie de la nation Gauloise, qu'on nommoit Sénonois, de même les Romains n'ont souvent eu affaire qu'à une partie de chaque nation, quoiqu'on les nomme tout entières.

3. Ils exagèrent le nombre des morts.

3. Les Historiens se plaisent de même à exagérer le nombre des morts du côté des ennemis. Tantôt il n'en échappe pas un seul, tantôt il en reste des vingt, des trente, des quarante mille sur la place. On en voit des exemples frappans dans le récit de leurs guerres avec les Gaulois, & de-là il est naturel, je crois, d'argumenter à leurs autres victoires. TITE-LIVE remarque lui-même en plusieurs endroits, que les Historiens

(a) Dissertat. P. II. Ch. 10.

CLAUDIUS & VALERIUS ANTIAS se plaisoient à amplifier à cet égard, & en effet on voit, par les exemples qu'il en rapporte, qu'ils mettoient par dizaines de mille ce que d'autres mettoient par milliers (a). Les nombres ne leur coutent rien. On en trouvera encore bien des exemples, en comparant l'Histoire de POLYBE avec celles d'OROSE & d'EUTROPE, lorsqu'ils parlent des mêmes guerres. Je me contente d'en rapporter un seul (b). POLYBE nous donnant une relation de la bataille navale entre les Romains & les Carthaginois, près des îles d'Egate, dit que les premiers coulerent à fond 50 vaisseaux Carthaginois, en prirent 70, & firent dix mille prisonniers. OROSE & EUTROPE mettent à-peu-près le même nombre pour les vaisseaux pris (c); mais ils en coulent à fond 125, font monter le nombre des prisonniers à

(a) Lib. XXXIII. C. 10 & 30. Lib. XXXIV. C. 13. Lib. XXXV. C. 19 & 38. & Lib. XXXVIII. C. 23.

(b) Lib. I. C. 61.

(c) OROS. Lib. IV. C. 10. EUTROP. Lib. II. C. 27.

trente-deux mille, & celui des morts à treize ou à quatorze mille.

4. Rapportent beaucoup de victoires incertaines.

4. On voit par ces exemples combien les Historiens se plaisoient à exagérer les victoires des Romains. Ajoutons qu'ils en rapportent souvent, de la fausseté, ou du moins de l'incertitude desquelles ils étoient convaincus. Je renvoie encore à ce que j'ai dit ailleurs des guerres des Gaulois & des Romains. C'est assez la coutume de TITE-LIVE de rapporter d'abord les événemens de la manière la plus favorable aux Romains, & ensuite d'ajouter quelque doute sur le fait même. C'est ce qui lui arrive très-souvent dans ce qu'il rapporte des guerres des Romains avec les Toscans & les Samnites (a). Après nous avoir donné la description d'une bataille, & avoir exagéré la victoire des Romains, il avoue qu'on ne convenoit ni du nom du Général qui avoit commandé, ni même si les Romains avoient eu une armée dans ces lieux-là. Enfin il donne lui-même

(a) Lib. IX. C. 15, 44 & Lib. X. 5, 17, 264
303.

les preuves les plus fortes de l'incertitude d'un événement qu'il vient de rapporter, comme s'il n'y en avoit aucune. On voit par-là avec quelles précautions il faut lire l'Histoire Romaine, pour y démêler quelques vérités dans le déguisement, sous lequel on nous les présente.

5. J'ai déjà remarqué ailleurs que, si l'on s'en rap porte à leurs Histoires, les Romains ne sont jamais les aggresseurs. Ils sont toujours attaqués, & ce qu'il y a de particulier, c'est que ces ennemis implacables de Rome ont la complaisance de ne l'attaquer que lorsqu'elle n'a point d'autre ennemi sur les bras. Ils attendent tranquillement qu'elle ait terminé une guerre, ou mis fin à ses divisions intestines, pour commencer les hostilités. C'est ce qu'on remarque dans toute la suite de leur Histoire. Il semble que les Historiens se soient crus maîtres de leur sujet, & que, lorsqu'ils avoient à parler de divisions intestines, ils n'ayent pas voulu surcharger leur narration, & ayent distribué les événemens, de manière qu'ils eussent quelque chose à dire :

5. Les Romains ne sont jamais les aggresseurs.

sur chaque année, & qu'il n'y eût point de vuide dans leur Histoire. On annonce la guerre de la part de tel ou tel peuple. Les Consuls veulent armer, les Tribuns empêchent les levées, & il se passe quelques années en altercations, sans qu'il paroisse, ni que l'ennemi fasse quelque progrès, ni que Rome en souffre. Les Romains veulent établir un corps de loix; leurs ennemis leur laissent cinq ou six années de tems, pour qu'ils puissent régler tout à leur aise (a). Les Tribuns du peuple **SEXTIUS** & **LICINIUS**, voulant arracher un consulat aux Patriciens, mettent la discorde dans Rome (b). La République est cinq ans dans l'anarchie, & les cinq années suivantes se passent en altercations. Enfin on convient qu'un des Consuls sera pris de l'ordre des Plébeïens. Les Patriciens empêchent encore pendant quatre autres années qu'il ne se prenne aucune résolution importante (c), pour n'a-

(a) T. LIV. Lib. III. C. 31 & *Seqq.*

(b) Id. Lib. VI. C. 35 & *Seqq.*

(c) Id. Lib. VII. C. 1.

voir pas le chagrin de voir un Plébeien à la tête d'une armée, & honoré du triomphe. On diroit que les ennemis de Rome s'entendent avec elle, pour assurer le succès de ses armes. Mais comme il n'y a point d'apparence que Rome, qui contenoit un peuple belliqueux, que le Sénat & les Magistrats étoient bien-aîsés d'occuper au dehors, se soit toujours tenue sur la défensive; il faut nécessairement que les Historiens nous aient déguisé les véritables causes de leurs guerres.

Le Sénat, comme je viens de le dire, tâchoit toujours de trouver quelque prétexte pour tirer de Rome un peuple, que ses Tribuns éclairoient un peu trop à sa fantaisie. Les Consuls avoient un double motif pour souhaiter la guerre. Outre l'espérance du triomphe, ils se voyoient revêtus d'un pouvoir sans bornes, dès qu'ils étoient hors de Rome, & à la tête des armées (a). Le butin, dont les soldats revenoient chargés au re-

Tout à Rome ne respiroit que la guerre.

(a) LIV. Lib. III. C. 68. DION. Hal. Lib. VII. p. 433. & Lib. IX. p. 599.

tour de leurs expéditions , étoit une puissante amorce pour un peuple guerrier. Il se soumettoit d'autant plus volontiers à la discipline militaire , qu'il étoit convaincu que c'étoit à elle qu'il étoit redevable de ses heureux succès. Ainsi tous les ordres de l'Etat, désirant presque également la guerre , il n'y a nulle vraisemblance qu'on l'ait toujours attendue, ou qu'on ne l'ait portée dans le pays ennemi , que lorsqu'on y avoit été provoqué par quelques hostilités.

Et on en faisoit les moindres prétextes.

La vérité est que le Sénat dissimuloit souvent les injures , dont il ne se voyoit pas en état de se venger sur le champ. Il ne se chargeoit pas volontiers de deux guerres à la fois, & si pendant qu'il avoit quelque autre ennemi sur les bras , on lui donnoit quelque sujet de plainte , il différoit sa vengeance , jusqu'à ce qu'il se vît en état d'accabler ses ennemis. Il n'étoit pas fâché qu'on lui fournît quelque prétexte , dont il pût se servir pour entreprendre une guerre , dès qu'il se verroit les mains libres ; & si on ne lui en fournissoit point , ou lui , ou les Consuls , en savoit.

toujours inventer. Ce qu'il y a de certain, c'est que nous ne pouvons point du tout nous en fier aux Historiens, lorsqu'ils nous représentent les peuples voisins de Rome comme inquiets & remuans, & les Romains comme un peuple uniquement occupé à défendre son territoire contre des agresseurs injustes. Pourra-t-on se figurer que ce fut, en se tenant toujours sur la défensive, que les Romains vinrent à bout d'exterminer petit-à-petit tous leurs ennemis, & à former l'empire le plus vaste & le plus puissant, que l'on ait vu depuis la création du monde?

Plus la politique du Sénat nous paroît raffinée, plus nous avons lieu d'être surpris de l'assoupissement de presque tous les peuples d'Italie, qui se laisserent accabler les uns après les autres, sans s'entre-secourir. On les voit attendre tranquillement l'issue d'une guerre, sans troubler les succès des Romains par une diversion, quoiqu'ils dussent s'attendre que leur ruine seroit une suite inévitable des victoires de Rome. Comme cela prouve l'habileté du Sénat à endor-

Les nations d'Italie restoient souvent tranquilles contre leur véritable intérêt.

mir ces nations, & à les aveugler sur leurs véritables intérêts ; cela prouve en même tems que ces peuples n'étoient pas aussi remuans qu'on nous les dépeint, & que si le désir des Romains de tout envahir, ne les avoit portés à les attaquer, ils n'auroient eu garde de commencer la guerre les premiers. Nous en avons bien des exemples, entre lesquels je choisis celui que me fournit la conduite des Gaulois établis en Italie, & cela dans un tems, dont on peut parler avec un peu plus de certitude. Ces peuples avoient attaqué ; & attaqués à leur tour par les Romains, avoient perdu une grande partie de leur territoire. Les Romains eurent depuis un dangereux ennemi sur les bras, & contre lequel toutes leurs forces pouvoient à peine suffire. Ce fut PYRRHUS, roi d'Epire. Peu de tems après ils entrèrent en guerre avec les Carthaginois. C'est la première guerre Punique, qui dura vingt-trois ans. Il semble que les Romains, occupés pendant près de quarante ans à l'autre extrémité de l'Italie, tant contre PYRRHUS qu'ensuite

contre les Carthaginois, fournissoient aux Gaulois l'occasion la plus favorable de faire une diversion, si cette nation eût été aussi inquiète que les Romains nous la représentent. Cependant ils restèrent dans une parfaite neutralité, bien opposée à leurs véritables intérêts; car dès que les Romains eurent terminé ces guerres, tout l'effort de leurs armes se tourna contre eux.

N'adoptons donc qu'avec de grandes précautions le narré des guerres des Romains. Si parmi cette multitude d'événemens, il s'en trouve quelques-uns dont la vérité est assez bien constatée, rejettons pour la plupart ces détails de circonstances, accompagnés de tant de preuves de fausseté. Bornons-nous à croire que le peuple Romain a été formé à la guerre par ses Rois: que le Sénat & les Magistrats l'ont toujours entretenu dans cette disposition, en attaquant les peuples voisins sur le moindre prétexte: que le Sénat a toujours flatté & caressé les uns, pour accabler plus sûrement les autres: que presque toutes ses guerres ont été ac-

Ce qu'il y a de croyable dans les guerres des Romains.

compagnées des plus grands succès ; puisqu'il a soumis à son empire toutes les nations de l'Italie ; mais qu'il n'y a aucune certitude dans les narrations des Historiens , qui dans les détails pechent également contre la vérité , & même contre la vraisemblance.

§. VI.

De l'intérieur de Rome.

De l'inté-
rieur de
Rome.

Il y a moins de déguisement dans le tableau que les Historiens nous donnent de l'intérieur de Rome. Quoiqu'ils nous présentent souvent dans un faux jour les différends , qui s'éleverent entre le Sénat & le Peuple ; qu'ils exagèrent les droits & le pouvoir du premier , & traitent ordinairement de séditieuses les demandes du dernier ; il est cependant facile , avec quelque attention , de se faire une idée juste de son gouvernement primitif , & d'y suivre les changemens qu'il a essuyés.

Plan de
SERVIUS
TULLIUS.

J'ai développé ailleurs les ressorts de la révolution , qui fit abolir la

royauté, & établir le gouvernement républicain (a). J'y ai prouvé que **SERVIUS TULLIUS** avoit formé le plan de ce gouvernement, & avoit eu dessein de l'établir de son vivant, en abdiquant la couronne, mais qu'il fut prévenu par **TARQUIN** le superbe, qui lui ôta la vie avant qu'il pût l'exécuter. Cependant ce plan ne pouvoit manquer d'être connu de bien des Grands de Rome, auxquels **SERVIUS TULLIUS** l'avoit sans doute communiqué, & il leur étoit trop avantageux, pour qu'ils ne l'aient pas goûté, & n'aient pas souhaité de le voir mettre en exécution. Le gouvernement tyrannique de **TARQUIN** fortifia ce désir en eux, & ils n'attendoient qu'une occasion favorable pour éclater, lorsque l'action violente & brutale de **SEXTUS** la leur fournit.

approuvé des Grands.

On voit par-là que la révolution qui arriva à Rome, n'est pas un de ces événemens auxquels on n'est point préparé, qu'on suit dans la

BRUTUS & VALERIUS, chefs de la conjuration contre **TARQUIN**.

(a) Differt. Part. II. Ch. 5.

premiere chaleur , & qu'on abandonne , dès qu'on en examine de sang froid les difficultés & les suites. Ceci étoit médité de longue main ; c'étoit une conspiration des Grands contre TARQUIN , qui les abaissoit autant qu'il pouvoit , & qui les éloignoit du gouvernement. Pour l'exécution de leur dessein , il falloit y faire concourir le peuple , & rien ne fut plus propre à l'émouvoir que l'attentat de SEXTUS. BRUTUS & VALERIUS , chefs de la conjuration , firent cette occasion avec ardeur , firent entrer COLLATIN , parent de TARQUIN , dans leurs vues , firent soulever le peuple , proposerent le plan du gouvernement tracé par SERVIUS TULLIUS , dont la mémoire devoit être chere au peuple. Ce plan fut approuvé , & cette forme de gouvernement fut d'autant plus facilement introduite , qu'elle ne différoit que très-peu de celle qui avoit eu lieu sous le regne de SERVIUS. De cette maniere les Romains eurent en peu de jours donné à leur gouvernement une consistance , qui les mit

en état de résister à tous les efforts que fit TARQUIN pour les remettre sous le joug.

Comme les Grands furent les seuls auteurs de la révolution , ils furent aussi les seuls qui y gagnèrent. Par les arrangemens qu'ils introduisirent , ils devinrent maîtres absolus du gouvernement , & partagerent entr'eux les différentes branches de l'autorité royale. Celle-ci fut conservée en son entier dans le Consulat , magistrature peu différente , dans son origine , de la dignité royale , si ce n'est qu'elle fut partagée entre deux personnes , & qu'elle ne fut qu'annuelle , pour rassurer contre les abus , que pourroit en faire celui qui en seroit revêtu seul , & pendant quelques années. Toutes les dignités & les principaux sacerdoces furent réservés aux seuls Patriciens. On attribua , selon le règlement de SERVIUS , l'élection des principaux magistrats , & la décision des principales affaires aux comices des centuries , qui étoient dans une dépendance presque entière du Sénat & des Grands.

Forme de
gouvernement établie
après la révolution.

ce qu'on
accorda au
peuple.

Mais comme cette forme de gouvernement tournoit toute à l'avantage des Patriciens, il étoit à craindre que le peuple, peu intéressé à la maintenir, ne s'en dégoutât, & ne consentît au rappel de TARQUIN. Il fallut donc lui accorder quelque chose, mais ce qu'on lui accorda avoit peu de réalité, & montre qu'on ne songeoit qu'à l'éblouir. D'abord on admit quelques Plébéïens dans le Sénat, ce qui contribua à attacher une partie de ceux-ci aux Patriciens (a). Mais ils ne furent pas longtems sans s'appercevoir que cette dignité leur donnoit peu de relief, & qu'ils n'étoient dans le Sénat que pour y faire nombre. Le Consul VALERIUS PUBLICOLA, dont les manières étoient fort populaires, fit baisser les faisceaux devant l'assemblée du peuple, comme un hommage rendu à sa souveraineté (b). Pour le rassurer encore contre l'abus que les Consuls pourroient faire de leur autorité, il per-

(a) LIV. Lib. II. C. 1.

(b) DION. Hal. Lib. V. pag. 292 & 294.

mit à tout citoyen, qui se croiroit lésé par leur sentence, d'en appeller à l'assemblée du peuple, comme au juge souverain. Il fit encore ôter les haches des faisceaux, pour montrer que les Consuls ne prétendoient pas exercer le droit de vie & de mort dans Rome. Ses successeurs l'imitèrent, & les Consuls ne reprenoient les haches, que lorsqu'ils sortoient de Rome. Le Sénat, de son côté, pourvut, par des réglemens très-sages, aux besoins du peuple, tâcha de faire régner l'abondance à Rome, en faisant des amas de blé; il diminua le prix du sel, & déchargea les pauvres du tribut, que TARQUIN les avoit obligés de payer (a). Par ces moyens il s'attacha le peuple, & l'engagea à soutenir la guerre contre PORSENNA, & les rigueurs d'un siège assez long. Jamais on ne vit le Sénat plus populaire, comme le remarque TITE-LIVE; & la conduite sage & modérée qu'il tint alors, rendit le peuple ennemi irréconciliable de

(a) LIV. Lib. II. C. 2.

Le Sénat &
les Patriciens
tyrannisent
le Peuple.

TARQUIN , & le fit concourir avec zele pour l'exclure à jamais du trône. Ce ne fut point sur des maximes que le Sénat eût adoptées , & qu'il se proposât de suivre constamment , qu'il accorda en cette occasion quelque soulagement au peuple. La conduite qu'il tint depuis , montre qu'il n'avoit fait que se prêter aux circonstances , & que son but étoit de se l'assujettir entierement. Il n'étoit pas possible que TARQUIN n'eût encore quelques partisans dans Rome , & j'ai déjà remarqué que ce furent les soupçons qu'on avoit conçus contre les Consuls de l'an 252 , qui obligèrent d'avoir recours à la dictature. J'ai parlé aussi d'une autre conjuration , qu'y formerent les émissaires de TARQUIN. Tant que ce Prince vécut , le Sénat se crut obligé de caresser le peuple , & d'avoir égard à ses plaintes ; mais à peine la nouvelle de sa mort fut-elle arrivée à Rome , qu'il ne se mit plus en peine de garder des ménagemens , & que , traitant le peuple avec hauteur & avec dureté , il ne songea qu'à aggraver son joug , sans vouloir avoir égard à aucune de ses plaintes

plaintes (a). Ce peuple , qu'on avoit caressé & ménagé jusqu'alors , se vit tout d'un coup en butte aux insultes & aux violences des Patriciens , sans pouvoir espérer de justice. Les moins clairvoyans virent alors leur sujétion , & comprirent que le Sénat vouloit s'arroger une autorité sans bornes , & les tenir sous un joug plus dur que n'avoit été celui de leurs Rois.

Le Sénat , pour engager le peuple à concourir avec lui , & à employer ses forces pour repousser les efforts de TARQUIN & des autres ennemis de Rome , lui avoit sans doute fait espérer qu'il remédieroit à ses griefs , dès que l'on jouiroit de quelque tranquillité (b). Lorsqu'on apprit la mort de TARQUIN , le peuple s'attendit à voir réaliser ses espérances. Le Sénat , au contraire , crut n'avoir plus

Principal
grief du
Peuple.

(a) *Eo nuntio erecti Patres , erecta Plebes. Sed Patribus nimis luxuriosa ea fuit letitia : Plebi , cui ad eam diem summa ope inservitum erat , injuria à primoribus capta fieri.* LIV. Lib. II. C. 21. V. DION. Hal. Lib. V. pag. 319 , 328 & 333.

(b) DENIS d'Hal. Lib. V. & VI. & T. LIV. Lib. II. C. 22 & Seqq.

besoin de tant ménager le peuple , se mocqua de ses plaintes , & le traita avec une rigueur qui le révolta. Il paroît que les plaintes du peuple ne tomberent d'abord que sur la dureté des créanciers , qui l'accabloient par leurs ufures , & sur la rigueur des Juges , qui livroient sans pitié le débiteur insolvable à son créancier. Desorte que quantité de citoyens étoient mis aux fers & dans de dures prisons , dès que leurs biens ne suffisoient pas pour satisfaire à leurs créanciers ; & ils y étoient détenus jusqu'à ce qu'ils leur eussent satisfait par leur travail. Si l'on en croit DENIS d'Halicarnasse (a) , SERVIUS TULLIUS avoit déjà remédié à cet abus , & avoit borné les droits du créancier aux biens du débiteur , sans lui accorder aucun droit sur sa personne ; mais cette loi avoit sans doute été abolie par TARQUIN ; & le Sénat refusoit de la faire revivre. Il adoptoit avec empressement tous les réglemens de SERVIUS , qui favorisoient son autorité ; mais il rejettoit tous

(a) Lib. IV, pag. 215.

ceux qui tendoient au soulagement du peuple. Le peuple qui s'étoit laissé amuser jusqu'alors , perdit patience , & se retira au mont sacré l'année qui suivit la mort de TARQUIN , seize ans après la révolution.

Les Historiens nous représentent presque toujours la partie du peuple qui entroit en différend avec le Sénat , comme la plus vile partie des habitans de Rome. Si cette idée est applicable aux derniers tems de la République , je crois qu'elle ne l'est point du tout aux tems dont je parle. Il y avoit sans doute parmi ce peuple beaucoup de Plébéïens distingués par leurs richesses & par leur valeur, qui ne souffroient qu'avec peine le joug que la Noblesse leur avoit imposé. Ils se voyoient exclus de toutes les dignités & de tous les Sacerdotes. S'ils se voyoient admis dans le Sénat , ce n'étoit qu'en se dévouant aux intérêts des Patriciens, les Consuls n'y donnant pas entrée aux plus dignes , mais à ceux qu'ils croyoient les moins remuans , & les plus soumis à leurs volontés. Ces Plébéïens travaillèrent sans doute à ouvrir les

Autres sujets
de plainte.

yeux au peuple , & à lui faire sentir que , pendant qu'on faisoit sonner le nom de liberté à ses oreilles , on l'assujettissoit à la plus dure servitude : que les Patriciens avoient établi une forme de gouvernement qui tournoit uniquement à leur avantage : qu'ils n'avoient point consulté le peuple , quoique ce fut au peuple , en vertu de sa souveraineté , d'en ordonner , & de déterminer le degré d'autorité qu'il accordoit sur lui au Sénat & aux Magistrats ; que sous prétexte de faire valoir les loix contre les débiteurs , on ne cherchoit qu'à ruiner le peuple , & à le mettre dans une dépendance servile des Grands : qu'il étoit d'autant plus intéressé à corriger lui-même les abus de ce gouvernement , qu'il devoit être convaincu par les délais du Sénat , qu'il n'en obtiendrait jamais justice , & qu'on ne cherchoit qu'à l'amuser.

Esprit du
Sénat.

D'un autre côté , le Sénat étoit partagé. Il y avoit plusieurs anciens Sénateurs qui trouvoient qu'il étoit juste qu'on eût égard aux griefs du peuple , & qu'on récompensât les services qu'il venoit de rendre , en

assurant par son sang la liberté publique, à laquelle il étoit juste qu'il eût part. Tels étoient MANIUS VALERIUS, AGRIPPA MENELIUS & T. LARTIUS. Mais on eut peu d'égard à leurs représentations. Le grand nombre des Sénateurs s'attacha au sentiment d'APPIUS CLAUDIUS, homme droit & ferme, mais dur, inflexible, & aussi entêté des prérogatives des Patriciens, que TARQUIN le superbe pouvoit l'avoir été de celles de sa couronne. Il vouloit, dans le peuple, une soumission entière aux volontés du Sénat, & ne vouloit avoir recours qu'à la force pour l'y contraindre. Par malheur, ce fut-là l'esprit du Sénat tant que dura la République, & il ne fut presque jamais accorder quelque chose de bonne grace au peuple. Il lui auroit été facile de prévenir, par quelque condescendance, sa retraite au mont sacré; mais il eut toujours pour maxime de ne suivre les conseils modérés que lorsqu'il s'y voyoit forcé.

Le peuple de Rome n'étoit en effet Modération du Peuple. ni inquiet, ni remuant. Il ne sentoit le mal que lorsqu'il le bleffoit vive-

ment. Le gouvernement aristocratique lui auroit paru bon, s'il l'eût été en effet. Il ne sentit le mal que lorsqu'il fut à son comble, & même il s'en seroit volontiers remis au Sénat pour y trouver des remèdes. Ce ne fut que lorsqu'il fut bien convaincu qu'il n'avoit aucune justice à en espérer, qu'il prit le parti d'y contraindre le Sénat par sa retraite. Encore se contenta-t-il des moindres palliatifs, & oubliant les maux passés, il ne songea point à prévenir les maux à venir, & à couper la racine du mal. Ses plaintes ne tomboient que sur la dureté des créanciers, & sur le peu d'équité des Magistrats. Il ne se plaignoit point d'être gouverné par des Patriciens, mais de ce que ces Patriciens exerçoient sur lui un pouvoir tyrannique. S'ils eussent eux-mêmes songé qu'ils gouvernoient un peuple libre; qu'ils eussent administré la justice avec équité & avec impartialité, le peuple n'eût pas songé à entreprendre de réformer les abus, & même en les réformant, il ne songea qu'à se mettre à l'abri de la tyrannie & de la violence des Grands. Cela se voit claire-

ment par la conduite qu'il tint dans cette occasion , où il ne demanda , outre l'abolition des dettes , que des Tribuns , qui le protégeassent contre les injustices des Grands.

Je ne suivrai pas ici le peuple dans ses différends avec les Patriciens & le Sénat , ayant traité ce sujet ailleurs.

Son respect
& ses égards
pour les
Grands.

Je me contente de remarquer que le gouvernement primitif de la République Romaine , purement aristocratique , étoit tout entier entre les mains de cinquante ou soixante familles Patriciennes : que quoiqu'on y laissât au peuple le pouvoir législatif , il ne pouvoit l'exercer , par les arrangemens pris de longue main , même sous la monarchie , que d'une manière précaire , & entièrement dépendante du Sénat & des Patriciens : que les Patriciens , seuls maîtres dans ce gouvernement , songerent beaucoup moins à faire aimer leur domination au peuple , qu'à l'accoutumer à souffrir sans murmurer toutes leurs injustices & leurs violences : que par-là ils l'irriterent & le forcèrent , pour ainsi dire , à se faire justice lui-même : que ce peuple res-

pesta toujours les Grands, & ne songea qu'à réformer l'abus qu'ils faisoient de leur autorité, & à la renfermer dans ses justes bornes : Enfin qu'il se fit même une espece de violence, lorsqu'il dépouilla les Patriciens d'une partie de leurs prérogatives, & leur égala des Plébéiens.

*Ide'e fautive
que les an-
ciens Histo-
riens nous
donnent de
ses différends
avec le Sénat.*

Ce n'est pas tout - à - fait sous ce point de vûe que les Historiens nous représentent le Sénat & le peuple dans leurs différends. D'un côté, les demandes du peuple sont injustes, déraisonnables ; les Tribuns des gens hardis & entreprenans, des téméraires, des séditionnaires. Au contraire, la cause du Sénat est toujours juste, & il ne fait que défendre ses droits contre une populace mutine & séditionnaire. C'est ainsi que Mr. DE VERTOT, copiant DENIS d'Halicarnasse & TITE-LIVE, nous les représente toujours ; mais je suis surpris de voir l'illustre Président de MONTESQUIEU s'exprimer de la même manière (a). » On ne fait, dit-il, quelle fut plus grande, ou dans les Plé-

(a) *Esprit des loix*, Liv. XI. Chap. 18.

» bëiens la lâche hardieffe de deman-
 » der, ou dans le Sénat la condescen-
 » dance & la facilité d'accorder ».
 C'est entraîné par ces Historiens, &
 oubliant ses propres principes, que ce
 grand homme s'en est laissé imposer
 par le tableau qu'ils nous ont tracé. En
 effet, il convient lui-même (b), que le
 peuple changea sa constitution sans la
 corrompre; & dans le Chapitre sui-
 vant, il détaille les abus qui cho-
 quoient le peuple, & qu'il corrigea.
 Où est donc cette *lâche hardieffe de
 demander* ? Quelles font les injustices
 de ce peuple, & de ses Tribuns qui
 le dirigeoient ? Que firent-ils, sinon
 de renfermer l'autorité du Sénat dans
 ses justes bornes, & remettre entre
 les citoyens d'une même ville une
 espece d'égalité, qui en étoit bannie
 à jamais ; ce qui en auroit fait un jour
 un théâtre des séditions les plus at-
 troces ! Il est vrai que le peuple de-
 manda bien des choses ; mais dans le
 fond, il ne travailla qu'à assurer sa
 liberté, qu'à corriger les abus ; non
 à abaisser & écraser les Grands ; mais

(a) Ib. Ch. 13.

à les empêcher d'abuser de l'autorité qu'il leur confioit, & à les faire souvenir que c'étoit de lui qu'ils la tenoient. Enfin ce furent ces Tribuns séditieux, cette populace mutine, qui donnerent la forme & la consistance à ce sage gouvernement, que nous admirons encore aujourd'hui, & qui conduisit Rome à l'empire du monde.

Particulièrement DENIS d'Halicarnasse.

Je tâche de donner ailleurs une idée juste des différends qu'il y eut entre le peuple & le Sénat, c'est pourquoi je ne m'étends pas davantage ici là-dessus. Je remarque seulement que DENIS d'Halicarnasse & TITE-LIVE, qui nous en donnent une si fausse idée, l'ont puisée dans les derniers tems de Rome, & ont voulu nous faire croire que les Tribuns des troisieme & quatrieme siècles avoient été pareils à ces SATURNINUS, ces SULPICIUS, ces CLODIUS, dont la mémoire étoit encore récente de leur tems. L'Historien Grec nous trompe souvent, en nous peignant les Romains des premiers tems de la République, & leur gouvernement, les mêmes qu'ils étoient

dans le septieme siecle. Qu'on lise ce qu'il nous dit de la premiere proposition de la Loi Agraire, par CASSIUS, & l'on y trouvera une peinture de la République, peu différente de celle qu'il auroit pû nous donner du tems des GRACQUES (a). Ce sont des usurpations des domaines de la République par les Grands, dont la recherche étoit fort difficile par une longue prescription, quoiqu'il y eût à peine 24 ans que la République étoit fondée. De même que C. GRACCHUS invitoit divers peuples d'Italie à venir à Rome y donner leurs suffrages, de même CASSIUS y attire les Herniques, à qui DENIS prétend qu'il avoit accordé le droit de Bourgeoisie Romaine, qu'ils n'obtinrent pourtant que près de deux siecles plus tard. Il parle de la paye des soldats, comme si elle eût déjà été réglée (b), quoiqu'elle n'ait été établie que près d'un siecle après, selon TITE-LIVÉ (c).

(a) Lib. VIII. p. 437. & *Seqq.*

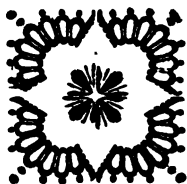
(b) Ibid. 541. & Lib. IX. p. 572.

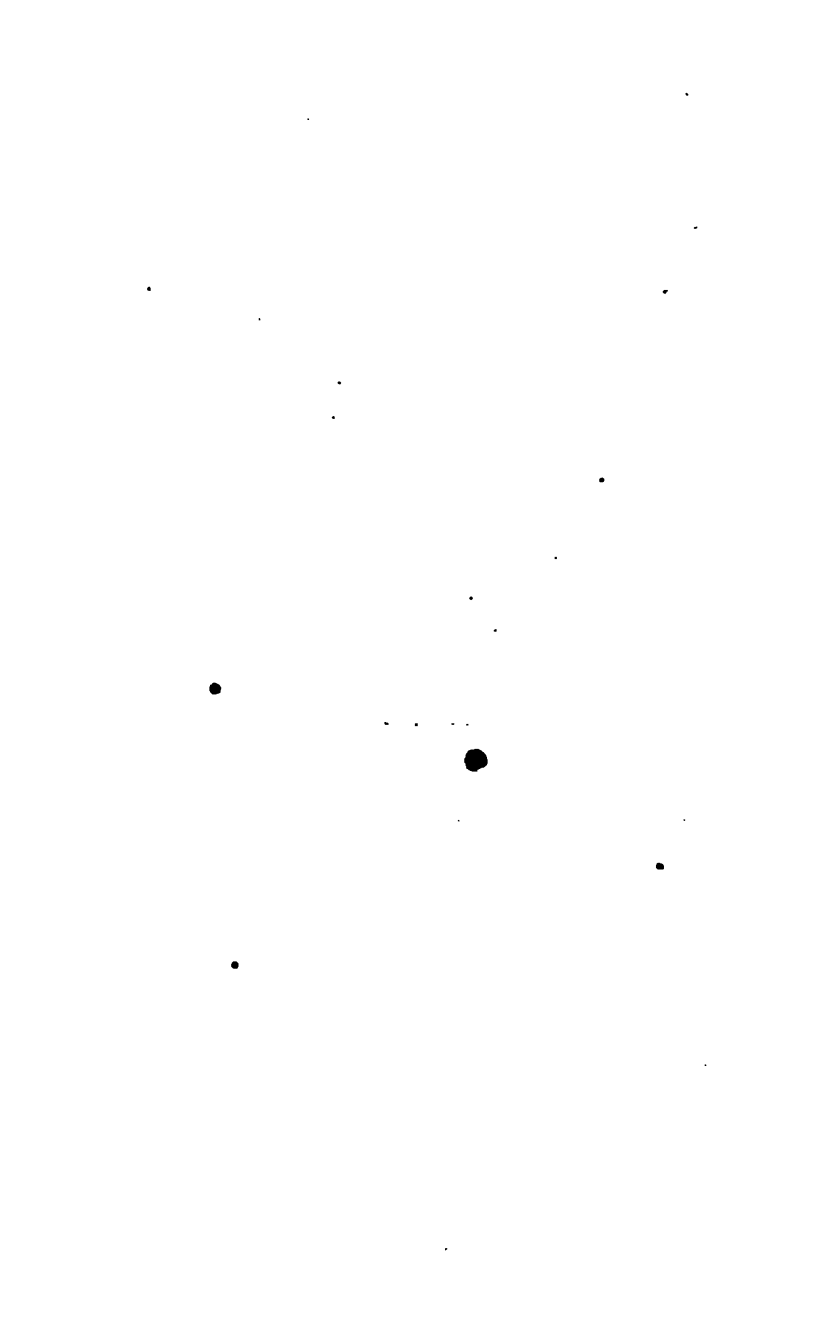
(c) Liv. Lib. III. G. 59.

*Idee qu'on
doit s'en
faire.*

Ne nous attachons à ces Historiens que pour recueillir quelques traits , qui leur sont comme échappés , & nous y trouverons que le Peuple Romain , affranchi de la tyrannie de TARQUIN , retombe sous celle des Nobles qui n'étoit guères plus supportable. Examinons sans prévention les plaintes & les demandes du peuple , & à quoi tendoient ses prétendues séditions , & nous découvrirons aisément , au travers des déclamations des Historiens , la justice de sa cause , & la modération avec laquelle il fit usage d'un pouvoir qu'il réclamoit , & qui lui appartenoit. C'est la partie la plus vraie de l'Histoire Romaine , & qu'il sera peut-être très-facile de remettre dans tout son jour. J'ai cru qu'avant d'entreprendre de tracer un plan de cette fameuse République , il falloit quelques idées justes sur l'état où elle se trouva d'abord après la révolution , pour pouvoir la suivre dans tous les changemens qu'elle fit dans son gouvernement. Je pense qu'on trouvera dans ce discours quelque chose de plus exact & de plus précis là-dessus , que

ce que nous en disent les anciens , & ce que les modernes en ont dit après eux. Il fera facile , avec ces idées préliminaires, des'en former de justes de tout le système dugouvernement de Rome; &, en balançant les avantages & les inconvéniens , de juger si le peuple multiplia les abus , ou s'il ne fit en effet que les corriger.







LA REPUBLIQUE ROMAINE.

LIVRE PREMIER.

*DE LA RELIGION des anciens
Romains.*

CHAPITRE PREMIER.

*Difficultés sur la Religion des Romains
dans les premiers tems , & différens
changemens qu'elle a essuyés.*

POUR découvrir quelle étoit la religion primitive des Romains, ce n'est pas à leurs Historiens qu'il faut s'attacher. A les entendre, le culte & les objets du culte ont toujours

De la Religion primitive des Romains.

été les mêmes à Rome. Cependant TERTULLIEN nous assure que, du tems de NUMA, il n'y avoit à Rome ni temples, ni simulacres. VARRON, ce Romain qui avoit fait de si savantes recherches sur les antiquités de sa patrie, prétend que les Romains furent cent soixante-dix ans sans savoir ce que c'étoit que de représenter la Divinité sous une forme corporelle. PLUTARQUE, OVIDE, & divers autres Auteurs nous décrivent la religion de NUMA comme totalement différente de celle que nous voyons régner à Rome dans les siècles suivans. Comment concilier ces Auteurs avec TITE-LIVE & DENIS d'Halicarnasse, qui nous tracent un tableau de cette religion, comme si elle eût toujours été à-peu-près la même ? Ils nous parlent du culte de JUPITER & des autres Dieux de la Grece, comme s'il eût été reçu par toutes les nations voisines de Rome, même avant sa fondation. La vérité est qu'ils se sont peu mis en peine de bien débrouiller l'origine des Romains, & que leur ignorance sur cet article les a empêchés d'ap-

percevoir que la religion de leurs premiers ancêtres n'avoit aucune conformité avec celle que professoient leurs contemporains. Pour ce qui est de DENIS d'Halicarnasse , tout ce qu'il en dit doit nous être suspect. Comme il avoit résolu de donner une origine Grecque aux Romains , il ne perd jamais cet objet de vue. Ainsi les nations voisines de Rome , & par conséquent ceux que ROMULUS rassembla pour fonder cette ville , étoient tous Grecs d'origine : leur religion étoit toute Grecque : ils avoient les mêmes traditions, le même culte , & les mêmes objets de leur culte.

Cependant la religion de NUMA Origine des premiers habitans de Rome. n'avoit aucune conformité avec la Grecque, comme je le prouverai tout à l'heure, & comme, selon cet Historien , ROMULUS avoit établi le culte reçu dans la Grece, il faudroit que NUMA eût aboli la religion, que ROMULUS avoit établie, & qu'ensuite un autre eût aboli la religion de NUMA , auquel cas , cet Historien auroit dû nous instruire comment ces changemens s'étoient introduits ; mais cela

auroit dérangé son plan. Il vouloit que les Romains fussent Grecs d'origine, & tout ce qui ne tendoit pas à établir cette opinion, lui paroissoit étranger à son sujet. Il ne pouvoit pas disconvenir que les premiers habitans de Rome ne fussent la plupart des Sabins, mêlés avec des Latins & des Toscans. Ces derniers étoient, selon lui, Lydiens d'origine. Les Latins tiroient leur origine des Troyens, & , par conséquent, cela les rapprochoit des Grecs. Mais les Sabins formoient le grand nombre, & ce fut sans doute leur religion qui fut reçue à Rome dans les premiers tems. Pour que cette religion ne fût pas trop différente de celle des Grecs, DENIS d'Halicarnasse va chercher une origine Grecque aux Sabins, ou du moins à une partie de la nation (a). Il rapporte qu'une troupe de Lacédémoniens, ne pouvant s'accommoder de la sévérité de la discipline que LYCURGUE établissoit à Sparte, avoit quitté son pays, & s'étoit d'abord venu établir dans le pays Latin, d'où

(a) Lib. II. pag. 113.

ensuite elle gagna le pays des Sabins, avec lesquels elle s'habituait, & ne forma qu'une nation. Sans le contredire sur cet article, je crois que, pour éclaircir toute cette matière, le meilleur est de rechercher quelles étoient les nations qui habitoient l'Italie, dans le tems où l'on suppose que Rome fut fondée, & sur-tout l'origine de celles qui vraisemblablement peuplerent cette ville naissante. J'emprunterai une partie de ce que j'en dirai de l'excellente *Histoire des Celtes* de M. PELLOUTIER, qui me paroît avoir prouvé invinciblement que tous ces peuples étoient Celtes d'origine, & que leur religion étoit entièrement conforme à celle des Celtes.

Toutes les nations qui peuplerent l'Europe, venoient, selon lui, de la Scythie, & étoient Celtes d'origine. Il y avoit entr'elles une entière conformité de mœurs & de langage, & leur religion étoit la même. Les Pélasges, anciens habitans de la Grece, étoient un peuple barbare & féroce, d'origine Celte & Nomade, comme la plupart des Celtes. Leur langue &

Que les nations Celtes ont peuplé l'Europe.

leurs usages n'avoient aucun rapport avec ceux des Grecs postérieurs qui les déposséderent. Ceux-ci étoient des Orientaux, qui apportèrent en Grece une langue , une religion , & des mœurs totalement différentes. Les Pélasges , chassés de la Grece , se retirèrent en Thrace, en Illyrie ; & même il y en eut qui passèrent en Italie, où ils n'eurent pas de peine à se mêler avec les anciens habitans , avec lesquels ils avoient une origine commune , la même langue & la même religion (a). C'est ce qui a peut-être donné lieu à la tradition , que rapporte DENIS d'Halicarnasse , & dont je viens de parler, que les Sabins étoient un mélange de Lacédémoniens & d'anciens Sabins. Les Lacédémoniens étoient encore un reste de ces anciens Pélasges , qui avoient occupé la Grece , & qui s'étoient maintenus dans la possession de leur territoire. De-là vient qu'ils étoient de tous les Grecs ceux qui se ressen- toient le plus de l'ancienne barbarie ; & au milieu desquels on trouvoit des

(a) Hist. des Celtes Liv. I. Ch. 9.

traces plus sensibles de certaines coutumes , qui étoient communes aux Pélasges avec les autres Scythes ou Celtes (a). Le Pere *Pezron*, dans son *Traité de l'antiquité de la nation & de la langue des Celtes*, avoit déjà remarqué qu'il y avoit tant de conformité entre les Lacédémoniens & les Ombriens, dont les Sabins tiroient leur origine , comme je le dirai tout-à l'heure , que selon les anciens Glos-faires, *Λακών* & *Umbri* étoient des termes synonymes (b). Il se peut donc fort bien que ces anciens Pélasges, venus de la Laconie, se soient mêlés avec des Sabins, sans que pour cela on reconnoisse chez les anciens Sabins aucune trace de la langue, ni des usages des Grecs ; puisque ces Pélasges étoient d'origine Celte, de même que les Sabins. Aussi DENIS d'Halicarnasse est-il obligé de convenir que, si l'on remarquoit quelque conformité entre les Lacédémoniens & les Sabins, c'étoit plutôt par rapport à leur discipline militaire, à leur

(a) Ibid. pag. 74.

(b) Journal des Sçav. 1703. pag. 587.

frugalité, & à leur maniere de vivre dure & austere, que par rapport à toute autre chose. Ainsi cet Historien ne peut tirer aucun avantage de cette tradition, par rapport à ce qu'il vouloit établir, *que les premiers habitans de Rome étoient Grecs d'origine.*

Et l'Italie.

Les plus anciens habitans de l'Italie étoient les *Sicules*, peuple Celte ou Scythe d'origine, qui occupoit cette partie de l'Italie, qui forme à présent le Royaume de Naples & l'Etat Ecclésiastique. Ils en furent chassés par les Aborigènes & par les Pélasges, & obligés de passer en Sicile, où ils s'établirent (a). Les Ombriens, dont les Sabins ne formoient qu'un canton, occupoient toute cette partie de l'Italie, qui s'étend des deux côtés de l'Apennin, depuis la Ligurie, entre les deux mers. Les Tusces, qui s'étoient emparés de toutes les patries septentrionales de l'Italie, & qui en furent ensuite dépouillés par d'autres nations Gauloises, chasserent les Ombriens de la Toscane, s'y établirent, & donnerent leur nom à

(a) Hist. des Celtes, Liv. I. Ch. 10.

cette Province. Tous ces Peuples étoient Celtes ou Gaulois d'origine , comme le prouve Mr. PELLOUTIER, & comme les Romains eux-mêmes en conviennent par rapport aux Ombriens (a). Pour ce qui est de l'opinion qui fait venir les Tusces de Lydie, il montre que ce n'est qu'une fable, de même que ce qu'on dit de la venue d'ENÉE & des Troyens en Italie. Cette opinion, à la vérité, fut adoptée par la plupart des Auteurs , pour faire leur cour aux Empereurs , qui étoient extrêmement jaloux de cette origine Troyenne. Le territoire où Rome fut bâtie , se trouvoit enclavé entre les Tusces , les Sabins & les Latins , qui , à ce que je crois , étoient des descendans des Aborigènes , & ce furent ces trois nations qui fournirent les premiers habitans à cette ville naissante.

En considérant la position des Ro- Les Grecs
mains dans les tems où l'on place la s'établissent
fondation de Rome , je n'y vois rien sur les côtes
qui favorise l'opinion de ceux qui d'Italie.

(b) SOLIN. C. 8. SERV. ad Æneid. Lib. XII. p. 353. ISID. Orig. Lib. IX. C. 2.

leur donnent une origine Grecque. Il paroît au contraire, qu'ils étoient un mélange de Toscan's, de Sabins & de Latins ; & comme ces peuples étoient Celtes d'origine, ils n'avoient que peu ou point de connoissance de la langue & des usages des Grecs ; mais par le commerce qu'ils eurent avec ceux qui vinrent s'établir en Italie, ils adopterent insensiblement plusieurs de leurs coutumes. Ces Grecs fonderent un grand nombre de villes sur les côtes de l'Italie, particulièrement du Royaume de Naples, auquel ils donnerent le nom de grande Grece. Quoiqu'on les nomme souvent Pélasges, ils n'étoient point les anciens habitans de la Grece, mais les nouveaux Grecs, qui les avoient dépossédés, & qui avoient apporté en Grece, comme ils firent aussi en Italie, une langue & une religion toutes différentes de celles des anciens Pélasges. Ils y introduisirent des cérémonies & des coutumes qu'ils avoient eux-mêmes reçues des Orientaux, les temples, les idoles, le culte de JUPITER, de JUNON, d'APOLLON, de NEPTUNE, de MINERVE, &c.

&c. Ils y apportèrent encore l'usage des Lettres , de certaines armes , avec plusieurs autres choses , qui étoient inconnues aux Pélasges & aux Celtes.

Ces Grecs , en s'établissant en Italie , en firent changer entièrement la face. Mr. PELLOUTIER ne veut pas déterminer précisément le tems de ces migrations des Grecs ; mais il paroît pencher à les croire beaucoup plus récentes qu'on ne les fait ordinairement. On voit qu'ils formerent tous leurs établissemens sur les côtes d'Italie , sans s'engager fort avant dans les terres. Les peuples qui l'habitoient alors , étoient tous Celtes & Nomades , n'ayant ni villes ni bourgs , mais habitant par cantons. Les villes que les Grecs fonderent sur les côtes , les obligèrent de resserrer leurs frontières , & de se retirer plus avant dans les terres. Encore y devoient-ils être continuellement inquiétés , les Grecs pouvant faire impunément des courses dans un pays ouvert , & retirer leur butin dans des villes murées , où ils trouvoient des retraites sûres. Ces peuples ne purent être

Quand les anciens habitans de l'Italie commencèrent à bâtir des villes.

long-tems sans sentir la nécessité de se fortifier de leur côté, s'ils vouloient se maintenir dans la possession de leurs territoires, & apparemment qu'à l'exemple des Grecs, ils commencèrent à bâtir des villes, & à s'y renfermer. Je serois assez porté à croire que le siècle où l'on place la fondation de Rome, est à peu près celui où furent fondées la plupart des villes d'Italie, qui n'étoient pas d'origine Grecque. Les établissemens des Grecs, qui prenoient tous les jours de nouveaux accroissemens, firent sentir à ces nations barbares la nécessité de se fortifier dans leurs territoires, s'ils vouloient s'y maintenir. Ces peuples, une fois renfermés dans des villes, s'y civiliserent petit à petit, commencèrent à avoir commerce avec les Grecs, & adopterent insensiblement beaucoup de leurs usages; mais tout cela se fit par des progrès lents & imperceptibles, & fut l'ouvrage de plusieurs siècles. L'ignorance où vivoient ces peuples, & le peu de connoissance qu'ils avoient des Lettres, repandit beaucoup d'obscurité sur leur origine, & dans la

suite, pour ne pas passer pour barbares, ils voulurent, à l'imitation des villes Grecques, donner à leurs villes des fondateurs Grecs.

On me pardonnera cette digression, que j'ai crue nécessaire pour bien établir que les Romains n'avoient rien de Grec dans leur origine. En effet, si nous remarquons beaucoup de conformité entre divers de leurs usages & ceux des Grecs, entre leur religion & celle des Grecs, il ne faut pas en conclure que ces usages & cette religion aient toujours été les mêmes à Rome. Ils s'y introduisirent insensiblement par le commerce qu'ils eurent avec ceux de cette nation, qui s'étoient établis en Italie, & sur-tout sous le regne de TARQUIN l'ancien. Ce fut ce Prince qui attira beaucoup de Grecs à Rome, & qui y fit adopter leur religion. Avant son regne, il ne paroît pas que les Romains aient eu aucun commerce avec les Grecs, ou du moins qu'ils aient eu aucune connoissance de leur langue. SERVIUS raconte que quelques Romains passant près d'Agylla, ville maritime de Toscane, & fondée

Que les
premiers
Romains
étoient
Celtses d'o-
rigine.

par des Grecs, demandèrent à un des habitans le nom de la ville (a). Celui-ci, ne les entendant pas, se contenta de les saluer par le mot Grec usité en pareille rencontre (χαῖρε). Les Romains le prirent bonnement pour le nom de la ville, & ne la désignèrent depuis que par ce nom. On ne peut placer cet événement que sous quelqu'un des prédécesseurs de TARQUIN ; & il sert à prouver que non-seulement les Romains n'étoient pas Grecs d'origine, mais qu'ils n'avoient même aucune connoissance de leur langue, puisqu'ils ignorent un mot qui s'apprend le premier ; pour peu qu'on ait de commerce avec une nation. En examinant leur langue, leurs coutumes & leur religion primitive, tout nous décèlera une origine Celte ; & nous trouverons que ce n'a été que par la suite des tems qu'ils ont adopté les divinités, dont les Grecs avoient apporté le culte en Italie.

(a) *Æneid.* Lib. VIII. vs. 597. Lib. X. vs. 183.
Strab. Byz. de Urb. V. Agylla.

Je crois donc que Romulus laissa aux habitans , qu'il rassembla dans la ville qu'il fondeoit , la religion de leurs peres. Ces habitans étoient des Sabins , des Toscans & des Latins , tous Celtes d'origine , & qui avoient la même religion que les autres nations Celtes. La grande conformité que l'on remarque entre cette religion & celle des Romains , jusqu'au regne de TARQUIN , en est une preuve sûre.

Conformité
entre leur
religion &
celle des
Celtes.

I. Les Celtes adoroient des Dieux spirituels , & ne vouloient pas qu'on représentât la Divinité sous une forme corporelle (a). Or VARRON nous assure que les Romains furent 170 ans sans avoir de simulacres (b). Ces 170 ans , à les compter de l'époque de la fondation de Rome , selon le calcul de VARRON lui-même , se terminent à la trente-deux ou trente-troisième année du regne de TARQUIN , qui fut en effet celui qui introduisit à Rome l'idolâtrie Grec-

(a) TACIT. de Mor. Germ. C. 9. PELLOUT. Hist. des Celtes , Liv. III. C. 3.

(b) PLUTARCH. in Num. p. 65. B. AUGUST. de Civ. Dei Lib. IV. C. 3. TERTULL. Apol. C. 25.

que , comme je le prouverai tout à l'heure.

II. Le *Dis* ou le *Deus* des premiers Romains , nom par lequel ils désignoient l'Etre suprême , qu'il n'étoit permis de représenter sous aucune forme , est manifestement le même que *Tis* ou le *Teut* des Celtes (a).

III. Le symbole de la Divinité chez les anciens Romains , étoit une pique ou une lance (b) , de même que chez les Scythes, c'étoit une épée (c). C'est ce qui a fait croire aux Grecs & aux Romains des siècles suivans, que ces symboles représentoient *MARS*, le Dieu de la guerre , dont cependant les Celtes n'avoient aucune idée (d).

IV. Les Celtes croyoient que la Divinité étoit altérée de sang , & que , lorsqu'elle étoit irritée , elle ne pouvoit être apaisée que par des victimes humaines (e). Les premiers Romains étoient dans les mêmes idées ,

(a) Hist. des Celtes. Liv. III. C. 6.

(b) JUSTIN. Lib. XLIII. C. 3.

(c) HERODOT. Lib. IV. C. 62.

(d) CLEM. Alex. Cohort. ad Gentes. p. 4. ARNOB. adv. Gent. Lib. VI. p. 196.

(e) CÉSAR de Bel. Gall. Lib. VI. C. 16. Hist. des Celtes , Liv. III. Ch. 17.

& ce fut NUMA POMPILIUS qui abolit ces sacrifices inhumains.

V. On reconnoît encore des traces des usages des Celtes dans le culte qui se rendoit à DIANE, près d'Aricies, dans le voisinage de Rome. Cette Déesse étoit une Divinité Celte, à qui depuis on donna un nom Grec. Elle étoit la même que la Terre (a). La forêt où elle étoit servie, l'usage barbare d'y offrir des victimes humaines, & de se disputer le sacerdoce par les armes, de même que diverses autres cérémonies qui s'y pratiquoient, tout cela, dis-je, avoit une entière conformité avec les pratiques des Celtes. C'étoit dans cette forêt que NUMA avoit des entretiens secrets avec la Nymphé EGERIE (b), c'est-à-dire, la grande Prêtresse de la Déesse. En quoi il se conformoit encore à une opinion des Celtes, qui avoient une grande vénération pour certaines femmes, qu'ils consultoient, soit sur l'avenir, soit sur des affaires

(a) Hist. des Celtes, Tom. II. p. 174. & suiv.

(b) SIL. ITAL. Lib. IV. vs. 368. OVID. Fast. Lib. III. vs. 261.

difficiles (a). Ce fut d'elle sans doute qu'il feignit d'avoir appris que les victimes humaines déplaissent à la Divinité, & peut-être fut-ce lui aussi qui engagea ces peuples à abandonner à leurs esclaves un sacerdoce qu'on ne pouvoit acquérir & conserver qu'en s'exposant à des périls continuels.

V I. On fait que presque tous les peuples Celtes adoroient le feu ; mais on ne trouve rien dans les anciens Auteurs sur la nature du culte qu'ils lui rendoient. Il y a bien de l'apparence que NUMA , fort attaché aux pratiques des Celtes, emprunta d'eux le culte qu'il établit à Rome dans le temple de VESTA (b).

V II. Les différentes especes de divinations chez les Romains étoient presque toutes empruntées des Celtes : comme de tirer des présages du vol & du chant des oiseaux : du tremblement des feuilles d'un arbre : du pétillement & de la couleur des flâ-

(a) TACIT. de Mor. Germ. C. 8. Hist. Lib. IV. c. 61.

(b) Hist. des Celtes Liv. III. p. 202.

mes : de la chute du tonnerre dans un lieu plutôt que dans l'autre ; enfin de quantité d'actions que l'homme fait naturellement , machinalement , & sans que la volonté y intervienne (a). Toute la doctrine des *Augures* & des *Aruspices* ne contenoit que des superstitions communes à tous les Celtes , mais sur lesquelles les Toscans avoient beaucoup plus raffiné que les autres.

VIII. La coutume des anciens Romains , dont CATON faisoit mention dans ses *Origines* (b) , de célébrer leurs festins , en chantant , accompagné d'un instrument , des hymnes & des cantiques à la louange des grands hommes , leur étoit de même commune avec les Celtes (c).

IX. Les danses des Saliens , accompagnées d'hymnes , qu'ils chantoient en l'honneur du Dieu de la guerre , avoient beaucoup de rapport aux danses des Curètes , que les Grecs avoient empruntées des Thraces , na-

(a) Ibid. p. 48.

(b) CICERO Quæst. Tu'cul. Lib. IV. C. 2.

(c) Hist. des Celtes T. I. p. 107.

tion Celtique (a). Il paroît que tous les peuples Celtes célébroient cette fête dans le même tems que les Romains, c'est-à-dire, au mois de Mars, qui étoit le tems où ils s'assembloient pour faire la revûe de leurs troupes, & pour se préparer à l'ouverture de la campagne (b). TITE LIVE (c) & DENIS d'Halicarnasse (d) attribuent l'institution des Saliens à NUMA; mais il se peut fort bien que cet établissement ait été beaucoup plus ancien, puisqu'il y avoit déjà des Saliens dans la plupart des villes Latines, comme SERVIUS témoigne qu'il y en avoit à Tusculum & à Tibur (a), avant qu'il y en eût à Rome.

De la religion de
NUMA.

Ne cherchons donc rien de Grec dans la religion des premiers habitans de Rome, qui étant tous Celtes d'origine, restèrent attachés à la religion de leurs peres. NUMA ne fit que peu de changemens à la religion reçue. Il s'appliqua sur-tout à tempérer la

(a) DION. Hal. Lib. II. pag. 129.

(b) Hist. des Celt. Tom. I. p. 107. & 376.

(c) Lib. I. C. 20.

(d) Ubi supra.

(e) Æneid. Lib. VIII. vs. 285.

férocity de ses sujets, & à épurer leurs idées sur la religion & sur la morale. Il leur enseigna que Dieu est un être infini, immatériel, invisible; que par conséquent on ne peut ni ne doit représenter sous aucune forme (a). Avant son regne, on offroit des victimes humaines (b). Il ne se contenta pas d'abolir ces cruels sacrifices, pour inspirer des sentimens plus humains à son peuple, & lui donner de l'éloignement pour toute effusion de sang, il abolit tous les sacrifices sanglans (c). Les oblations ne consistoient qu'en gâteaux de farine rôtie, en sel, en fruits de la terre, en libation de vin ou de lait. Ses préceptes religieux tendoient en même-tems à encourager l'agriculture; comme celui par lequel il défendoit d'offrir aux Dieux le fruit d'une vigne qui n'auroit point été taillée (d). » Bien que NUMA, dit TERTULIEN » (e), ait introduit quelques supersti-

(a) PLUTARCH. in NUMA pag. 65. B.

(b) OVID. Fast. Lib. III. vs. 339. ARNOB. Lib. IV. p. 156.

(c) PLUTARCH. ibid.

(d) Ibid. pag. 69.

(e) Apolog. C. 25.

» tions , néanmoins de son tems les
 » Romains servoient les Dieux sans
 » simulacres & sans temples. Leur
 » religion étoit dénuée de pompe,
 » & le culte étoit sans faste. Le Ca-
 » pitole ne s'élevoit pas encore jus-
 » qu'au ciel : & l'on n'avoit que des
 » autels de gazon faits à la hâte ; les
 » vases étoient de terre ; les sacrifi-
 » cès étoient simples , & Dieu ne
 » paroissoit nulle part ». C'est de ce
 tems-là que TITE LIVE eût pu dire à
 juste titre , » que la religion consistoit
 » beaucoup plus dans la piété que
 » dans la pompe & la magnificence »
 (a).

On ne découvre dans tout ce que
 je viens de rapporter aucune trace
 du culte reçu à Rome dans les siècles
 suivans. S'il en resta , ce ne fut que
 dans le culte de VESTA , à qui NUMA
 consacra un temple , qui fut apparem-
 ment le premier qu'on bâtit à Rome.
 Il semble qu'en ceci NUMA ait innové ;
 car , comme je l'ai déjà dit , les Cel-
 tes ne renfermoient point la Divinité

(a) *Religiones piæ magis quàm magnificè coluntur*, Lib. III. C. 17.

dans un temple , & quoiqu'ils hono-
 rassent les élémens , & particuliere-
 ment le feu , nous ne savons pas
 quelle espece de culte ils lui ren-
 doient. Pour ce qui est du Dieu su-
 prême , on lui consacroit des monta-
 gnes ou des forêts. C'étoit là où l'on
 s'assembloit pour le servir ; lorsque
 c'étoit sur une montagne, autour d'un
 monceau de pierres , qu'on y éle-
 voit ; & dans une forêt , autour d'un
 arbre consacré. C'étoit de même sur
 la montagne du Capitole que les an-
 ciens Romains s'assembloient , au-
 tour d'une grande pierre , qui y avoit
 été posée , non pour représenter
 la Divinité , mais pour désigner
 son sanctuaire , & le lieu où sa pré-
 sence se manifestoit plus particulie-
 rement. C'est ce qui a donné occa-
 sion au conte qu'on faisoit du Dieu
 TERME , & que je rapporterai tout
 à l'heure. N U M A voulut encore
 qu'on adorât le grand Dieu dans le
 temple de VESTA ; mais lorsque le
 polythéisme & l'idolâtrie eurent pris
 le dessus à Rome , on s'accoutuma à
 y adresser le culte à cette Déesse seu-
 le , & il ne resta qu'une tradition que

le simulacre de ce Dieu y étoit caché , & qu'il n'étoit permis à aucun mortel de le voir. J'aurai occasion d'en parler dans le Chapitre suivant.

Changemens
faits dans
l'ancienne
religion.

La religion des Romains, telle que je viens de la décrire , subsista sur le même pied jusques sous le regne de TARQUIN l'ancien. Alors elle changea entierement de face. On adopta les divinités des Grecs : on introduisit leur culte & leurs cérémonies : on rétablit les sacrifices sanglans , & l'art de trouver des présages de l'avenir dans les entrailles des victimes , NUMA ayant aboli l'un avec l'autre. On a pu voir , par ce que j'ai dit dans le discours préliminaire , que la puissance des Romains avoit reçu de grands accroissemens sous le regne de TARQUIN l'ancien ; que ce Prince avoit fort étendu les frontieres de son royaume , & orné la ville de superbes édifices. Comme il étoit Grec d'origine , & né en Toscane , il avoit été instruit dans toutes les sciences de ces deux nations , à ce que nous apprend DENIS d'Halicarnasse (a).

(a) Lib. III. p. 184.

La simplicité de l'ancienne religion Celte n'étoit pas de son goût, & comme il avoit attiré beaucoup de Grecs & de Toscans à Rome, pour y faire fleurir les arts & les sciences, ils l'aiderent à introduire les changemens considérables, qu'il méditoit de faire dans la religion, & ornerent les temples de simulacres. C'est ce que TERTULIEN témoigne bien expressément. Après avoir parlé de la simplicité du culte religieux, qui avoit lieu sous le regne de NUMA, il ajoute, » car alors les artistes Grecs & » Toscans n'avoient pas encore rempli la ville de simulacres (a).

Ce fut donc TARQUIN l'ancien En quoi ils
consistoient. qui introduisit à Rome l'idolâtrie des Grecs, de même que leurs rites & leurs cérémonies. C'est du moins à la fin de son regne que doivent se terminer les 170 ans que VARRON dit que les Romains furent sans avoir d'idole dans leurs temples. TARQUIN mourut l'an de Rome 175, selon les

(a) *Nondum enim tum ingenia Græcorum & Tuscorum fingendis simulacris urbem inundaverant.* Apolog. C. 25.

calculs du même VARRON ; ainsi en comptant les 170 ans depuis l'Ere , que VARRON assigne à la fondation de Rome (a) , ce sera peu d'années avant sa mort que TARQUIN aura commencé à introduire ces changemens , ou du moins qu'il sera venu à bout de les faire goûter aux Romains. Il n'aura sans doute formé le projet de changer le culte reçu , qu'après qu'il se vit bien affermi sur le trône , & ce ne fut en effet qu'à la fin de sa vie qu'il entreprit de bâtir le temple du Capitole , dont cependant il ne fit que jeter les fondemens , & qui ne fut achevé que long-tems après , à la fin du regne de son petit-fils. Ce temple devoit être dédié à JUPITER , & on lui associoit JUNON & MINERVE , Divinités que je crois avoir été

(a) Cette époque n'est fondée sur aucun monument ancien , comme je l'ai prouvé (Diss. sur l'incertitude de l'Hist. Rom. Part. II. Chap. I.) ; mais je crois pouvoir adopter ici le calcul de VARRON , sans m'embarrasser de la certitude de son Ere. Il suffit que ces 170 ans aboutissent à confirmer l'opinion que je soutiens : que c'est TARQUIN qui est auteur des grands changemens faits dans la religion des Romains , selon VARRON lui-même ; & que le témoignage serve à confirmer celui de TERULLIEN , sans que pour cela j'adopte son Ere.

jusqu'alors inconnues aux Romains. C'étoit sur cette même montagne, comme je l'ai dit, que les anciens Romains, à la manière des Celtes, s'assembloient pour servir leur Grand Dieu, dont il n'y avoit d'autre symbole qu'une grande pierre. On se fit un scrupule de l'ôter de sa place, & elle fut renfermée dans l'enceinte du temple. C'est l'origine du conte rapporté par divers Auteurs (a), que lors de la fondation du temple de JUPITER Capitolin, on avoit invité les anciens Dieux, qui avoient des chapelles dans cet endroit, à céder leur place à JUPITER, à JUNON & à MINERVE : que tous ces Dieux consentirent de bonne grace à la leur céder ; mais que le Dieu TERME ne s'étant pas piqué de la même complaisance, on fut obligé de lui conserver sa place dans le nouveau temple.

J'ai quelques remarques à faire sur cette tradition, & elles serviront à

(a) DION. Hal. Lib. III. p. 201. LIV. Lib. I. G. 55. & Lib. V. C. 54. AUG. de Civ. Dei Lib. IV. C. 23. FLOR. Lib. I. C. 7. Laëtant. Lib. I. C. 80. OVID. Fast. Lib. II. vs. 670.

confirmer ce qui a été dit jusqu'ici de la religion primitive des Romains. 1. Ce Dieu TERME n'étoit sans doute autre chose que cette même pierre, autour de laquelle on s'assembloit pour le culte divin ; & par conséquent le culte des premiers Romains étoit encore en cela conforme à celui des peuples Celtes. 2. Lorsqu'on fut accoutumé à voir représenter la Divinité sous une forme corporelle, on prit cette pierre pour le Dieu même, au culte duquel elle étoit consacrée. On en fit un *Jupiter Lapis*, au nom duquel continuèrent à se concevoir les sermens les plus respectables (a) ; car il me paroît hors de doute que ce *Jupiter Lapis* étoit, sous ce nouveau nom, le même Dieu que les anciens Romains avoient pris à témoin dans leurs traités les plus solennels. 3. Comme N U M A avoit voulu qu'on regardât comme sacrées les pierres ou les souches qui servoient à marquer les bornes des champs, on divi-

(a) CICER. ad Fam. Lib. VII. Ep. 12. GELL. Lib. I. C. 21. APUL. de Deo Socri. p. 673. POËYR. Lib. III. C. 25.

nisa ces mêmes pierres sous la nouvelle religion, & l'on fit un *Dieu Terme*, & même un *Jupiter Terminalis* de celle du Capitole.

Cette nouvelle religion, qui étoit un mélange de la Grecque & de l'Etrusque, fit des progrès fort rapides, & fit bientôt oublier la simplicité de l'ancienne religion. TARQUIN le superbe fit même adopter le culte de JUPITER aux Latins (a). Il établit une fête & des sacrifices communs à tous les peuples du Latium, qui se célébroient en l'honneur de *Jupiter Latialis*. Ce nom fut apparemment donné à l'ancien Dieu, que les Latins honoroient sur le mont Albain, à la manière des Celtes; & TARQUIN leur fit adopter les rites Grecs. La pompe & les cérémonies qui accompagnent ce nouveau culte, frappèrent les Romains, & leur firent bientôt oublier la simplicité de l'ancienne religion. Ils se familiarisèrent avec toutes les Divinités du monde, & adoptèrent toutes les cérémonies étrangères. Le Sénat, constamment

Progrès de la
nouvelle religion.

(a) DION. Lib. IV. p. 250.

attaché à ces maximes, ne crut jamais pouvoir attirer trop de Divinités à Rome, ni multiplier trop les cérémonies.

Ignorance
des Romains
sur leur ori-
gine.

Plus on pousse ses recherches sur les premiers tems de Rome, plus on a lieu d'être surpris de l'ignorance des Romains à cet égard, & on est convaincu qu'ils n'avoient aucune connoissance de l'état de Rome sous les premiers Rois, ni de son gouvernement, ni de sa religion. Les Grands, qui étoient en possession de toutes les dignités, & de tous les sacerdoces, & qui étoient chargés du soin de tout ce qui demandoit quelques lettres, étoient les-seuls qui auroient pu remonter jusqu'à l'origine de bien des choses ; mais ils étoient trop occupés des soins du gouvernement, & sur-tout de conserver leur ascendant sur les esprits du peuple. Leur politique étoit de le contenir par la superstition, & pour parvenir à ce but, ils affectoient un grand attachement à l'extérieur de la religion. De peur d'y manquer dans la moindre chose, ils adoptèrent peu à peu tous

les Dieux, & toutes les cérémonies étrangères, & les multiplierent à un point qu'ils n'y pouvoient plus retrouver de traces de l'ancienne religion. On se figura qu'elle avoit toujours été la même, à quelques petites différences près. C'étoit tantôt à ROMULUS, tantôt à NUMA qu'on attribuoit l'établissement de bien des usages beaucoup plus récents. On prétendoit que ROMULUS avoit consacré plusieurs temples à JUPITER, quoique sous son regne il n'y ait pas eu un seul temple à Rome, & que le nom de JUPITER n'ait commencé à y être connu que sous le regne de TARQUIN I.

Cependant ce qui arriva en l'an 572 de Rome, étoit bien propre à faire ouvrir les yeux aux Romains, & à les convaincre que la religion qu'ils suivoient alors, n'étoit pas si ancienne, & étoit bien différente de celle que NUMA leur avoit dictée. Un particulier, creusant dans son champ, y trouva deux coffres, dont l'un renfermoit les livres qui contenoient toute la doctrine de ce Prince.

Des Livres
de NUMA
sur la religion.

sur la religion (a). Le Préteur PETILLIUS se les étant fait communiquer, & les ayant lûs, en fit rapport au Sénat, & assura qu'il étoit dangereux d'en permettre la lecture, puis-que ces livres ne tendoient qu'à détruire la religion reçue; preuve bien évidente que cette religion avoit entièrement changé de face depuis le regne de NUMA. Comme le Sénat vouloit qu'on crût que cette religion étoit la même que celle que ROMULUS avoit donnée aux premiers Romains, & que NUMA avoit épurée & perfectionnée, il songea à empêcher qu'on n'abusât des connoissances qu'on pourroit puiser dans ces livres, pour découvrir ces grands changemens, & pour contrôler la religion reçue. Il prit donc le parti de les faire brûler dans la place publique, apparemment sous prétexte que ces livres étoient supposés.

La nouvelle religion étoit l'ouvrage de la politique.

Tel a été le sort de la religion de NUMA : tel a été le sort de ses livres.

(a) LIV. Lib. XL. C. 29. PLUTARCH. in NUMA p. 74. PLIN. Lib. XIII. C. 13. VAL. MAX. Lib. I. C. 1. N. 12. LACTANT. de falsa Rel. Lib. I. C. 22.

La religion qu'il avoit dictée aux Romains, parut trop pure & trop simple pour un peuple qu'on vouloit plonger dans les superstitions les plus grossières. On lui en donna une qui l'éblouissoit par une multitude de cérémonies bizarres, par des mystères affectés, & par des oracles obscurs, dont les Grands étoient les seuls dépositaires & les seuls interpretes, & qu'ils ne mettoient au jour que d'une manière propre à en imposer à un peuple crédule & superstitieux. Cette religion, l'ouvrage de la politique d'un Roi, qui vouloit accoutumer les Romains au despotisme, auquel il avoit résolu de les assujettir, fut adoptée dans son entier par les fondateurs de la République, qui trouverent qu'elle favorisoit également leur tyrannie aristocratique, puisque ceux qui étoient à la tête du gouvernement, étoient ordinairement les principaux ministres de la religion. Ils s'en servirent long-tems avec assez de finesse, pour la faire respecter infiniment par le peuple, & pour se faire respecter eux-mêmes, comme les interpretes de la volonté des

Dieux, qui ne manquoient jamais d'approuver tout ce qui tendoit à maintenir & à étendre l'autorité des Grands.

Ainsi la religion que nous voyons regner à Rome pendant quelques siècles, n'est pas celle des premiers Romains, mais celle qui fut introduite par TARQUIN I. & s'il y reste quelques traces de l'ancienne religion, on a bien de la peine à les découvrir. Il est difficile de dire, si le collège des Pontifes étoit antérieur au regne de TARQUIN, ou si l'établissement lui en est dû. C'est ce qu'il importe peu de savoir. Il se peut qu'il les ait trouvés établis, & que les ayant trouvés disposés à entrer dans ses vûes, il leur ait laissé l'intendance générale sur toutes les affaires de la religion; la direction de toutes les cérémonies & sacrifices, & le soin de régler & d'indiquer les fêtes. Pour ce qui est des Augures, leur art étoit apparemment connu des premiers Romains, puisque la plupart des nations Celtes ajoutaient foi aux signes par lesquels les Augures faisoient profession de connoître l'avenir. On
prétend

prétend même que ROMULUS & NUMA n'ont rien entrepris sans consulter le vol des oiseaux. Cependant si les augures ne devoient pas leur établissement à TARQUIN, ils lui doivent du moins la grande considération où ils parvinrent sous son regne, & où ils se maintinrent sous la République. Ce que l'on raconte d'ACCIIUS NAVIUS, prouve clairement que ce Prince avoit dessein de mettre cet art en vogue, & d'attirer aux Augures la confiance du peuple (a). Ce fut ce même Prince (b), ou son petit-fils (c), qui donna aux Romains les oracles des Sibylles. Ce fut lui qui fit recevoir les Aruspices, dont l'art avoit peut-être été en vogue à Rome avant le regne de NUMA ; mais que ce Prince avoit rendu inutile, en abolissant les sacrifices sanglans. Cette religion devint toute mystérieuse & toute politique entre les mains de

(a) LIV. Lib. I. C. 36. DION. Hal. Lib. III. p. 200.

(b) PLIN. Lib. XIII. C. 13. LACTANT. Inst. Div. Lib. I. C. 6.

(c) DION. Hal. Lib. IV. p. 259. GELL. Lib. I. C. 19. Solin. C. 1.

TARQUIN. Elle le rendoit maître de diriger les esprits du peuple comme il vouloit: 1. Par les Augures, qui trouvoient les signes favorables ou contraires, selon la connoissance qu'ils avoient des intentions du Roi. 2. Par le moyen de ceux qui avoient la garde des livres des Sibylles, qui ne pouvoient ni les consulter, ni en publier les oracles, sans un ordre exprès du Roi, & qui avoient toujours soin d'y trouver précisément ce qu'il vouloit. 3. Par le moyen des Aruspices, qui, en fouillant dans les entrailles des victimes, y trouvoient, ou qu'on étoit menacé de quelque grand danger, ou que la colere des Dieux étoit apaisée, selon qu'il convenoit aux intérêts du Prince.

Elle étoit un mélange de la Grecque & de l'Etrusque.

TARQUIN composa sa nouvelle religion de la Grecque & de l'Etrusque. En faisant recevoir à Rome les divinités des Grecs, il emprunta des Toscans la plupart des mystères & des cérémonies. Tout ce qui concernoit les rites, dont on devoit accompagner les sacrifices expiatoires, & auxquels les Romains étoient scrupuleusement attachés, ne se trouvoit

bien expliqué que dans les livres des Toscans, desorte que c'étoit eux qui fournissoient les Aruspices aux Romains. Ceux-ci se trouvoient même quelquefois embarrassés , lorsqu'ils étoient en guerre avec cette nation (a). Quoiqu'ils eussent des Aruspices parmi eux, ils n'avoient pas la même confiance en leur capacité qu'en celle des Toscans. Cependant ils eurent durant un tems la précaution d'envoyer dans chacune des douze principales villes de Toscane, un jeune Romain, pour y être formé dans ces mysteres (b); & TITE LIVE remarque que dans le cinquieme siecle de Rome, on faisoit apprendre la Langue Toscane à la jeunesse Romaine, tout comme de son tems on l'instruisoit dans la Langue Grecque (c). C'étoit dans la Langue Etrurienne qu'étoient écrits tous les rituels & tous les livres qui contenoient les cérémonies dont on devoit accompagner les sacrifices expiatoi-

(a) LIV. Lib. V. C. 15.

(b) VAL. MAX. Lib. I. C. 1. CIC. de Divin. Lib. I. C. 41.

(c) Lib. IX. C. 36.

res, les consécérations de temples ; d'autels, &c. enfin toutes les formalités qu'il falloit observer dans quelque acte religieux que ce fût (a). Les Romains eux-mêmes convenoient que toute cette doctrine étoit contenue dans les livres des Toscans, & que c'étoit d'eux qu'ils la tenoient (b). On conservoit dans le temple d'APOLLON, avec les oracles des Sibylles, les regles que la Nymphé BIGOÏS avoit enseignées aux Toscans, pour expier les endroits frappés de la foudre (c). CICERON nous parle beaucoup d'un certain TAGE, de qui les Aruspices Toscans tenoient toute leur doctrine (d). Dans les tems de calamité, ou lorsque la République se croyoit menacée de quelque grand danger, on avoit recours aux Aruspices, aussi-bien qu'aux oracles de la Sibylle, pour trouver les moyens d'appaîser la colere des Dieux ; & il

(a) Festus V. *Rituales*.

(b) *Quod Etruscorum declarant Aruspicipini, Fulgurales, Rituales libri ; nostri etiam Augurales.* Cic. de Divin. Lib. I. C. 33.

(c) Serv. ad Virg. *Æneid.* Lib. VI. vs. 72.

(d) De Divin. Lib. II. C. 23. Festus V. TAGE.

se trouvoit ordinairement , comme le remarque CIGERON , que leurs réponses convenoient en tout , & qu'ils prescrivoient la même chose (a).

C'est de cette religion que VALE-
RE MAXIME nous donne un abrégé Idée abrégée de cette religion.
remarquable (b). « Nos ancêtres , dit-
» il , ont ordonné que les fêtes so-
» lemnelles , tant fixes que mobiles ,
» fussent sous la direction des *Ponti-*
» *fes*. Que l'on n'entreprît rien que de
» l'avis des *Augures*. Qu'on cherchât
» les *Oracles d'Apollon* dans les
» *Livres des Sibylles* , & que les dan-
» gers dont on étoit menacé fussent
» détournés , selon la doctrine des
» *Toscans*. C'est encore un usage an-
» cien de recommander aux Dieux

(a) De Divin. Lib. I. C. 43.

(b) Lib. I. C. I. N. 1. *Majores nostri statas solemnes Ceremonias Pontificum Scientia : bene gerendarum rerum autoritates , Augurum observatione , Portentorum depulsiones , Etrusca disciplina explicari voluerunt. Prisco etiam instituta rebus divinis opera datur , cum aliquid commendandum est , Precatione : cum exposcendum , Voto : cum solvendum , Gratulatione : cum inquirendum , vel Extis , vel Sortibus , vel Impetrato : cum solemnibus ritu peragendum , Sacrificio ; quo etiam ostensorum ac fulgurum denunciationes procurantur.*

» ce que l'on souhaite par la *prière* :
 » de faire un *vœu* pour l'obtenir :
 » d'en rendre des *actions de grâces*
 » après l'avoir obtenu. On recher-
 » che l'*avenir*, soit en consultant les
 » *entrailles des victimes*, soit par le
 » *sort*, soit par l'*augure*. Lorsqu'il
 » s'agit de quelque *acte solennel*, on
 » fait un *sacrifice* moyen, qu'on em-
 » ploie aussi pour détourner les mal-
 » heurs dont on est menacé par le
 » tonnerre, ou par d'autres signes ». CICERON nous en donne de même un précis, conçu à peu près dans les mêmes termes. (a).

Multitude
de Dieux
qu'elle atti-
ra à Rome.

Telle fut la religion que TARQUIN substitua à celle de NUMA. Il n'y laissa presque point de traces de cette pureté & de la simplicité que celui-ci avoit enseignée aux Romains. En adoptant le culte des divinités Grecques, TARQUIN le surchargea d'un amas de superstitions, qu'il fit entrer dans le nouveau système d'une religion, qui devoit être entièrement subordonnée à la politique. Ce nouveau culte, accompagné de beaucoup

(a) De Arusp. Resp. C. 9.

de pompe & de cérémonies , & surchargé d'une infinité de petites observances & de minuties , rendit les Romains les gens du monde les plus superstitieux ; & cette superstition les rendoit dociles & soumis à leurs supérieurs. Depuis que TARQUIN leur eut fait goûter cette nouvelle religion , & leur eut fait recevoir JUPITER , JUNON & MINERVE , ils crurent devoir attirer chez eux tous les Dieux de l'univers. A mesure qu'ils étendoient leurs conquêtes , leur ville se remplissoit de temples & d'autels. Avant que de se rendre maîtres d'une ville , ils avoient grand soin , pour mettre ses *Dieux Tutélaires* dans leur parti , de les inviter à venir à Rome , & à y prendre leur domicile (a). Aussi-tôt on leur y élevoit des temples , on leur établissoit des ministres , & on leur rendoit le culte auquel ils étoient accoutumés ; enfin on n'omettoit rien pour leur faire oublier leur ancienne patrie ,

(a) LIV. Lib. V. C. 21. Lib. VI C. 29. MACROB. Sat. Lib. III. C. 9. PLIN. Lib. XXVIII. C. 2. FESTUS V. *Peregrina*.

& leur rendre leur nouveau séjour agréable. Le Sénat envoya à Epidaure en Grece, pour inviter ESCULAPE à venir habiter Rome ; & à Pessinunte en Asie, pour prier CYBELE, qu'on y adoroit sous la forme d'une grosse pierre, de se transporter à Rome, & d'y accepter le domicile qu'on lui offroit. Ainsi peu à peu cette ville devint le rendez-vous général de tous les Dieux de l'univers, & ce n'est pas sans raison que PETRONE dit, *qu'il étoit plus facile d'y trouver un Dieu qu'un homme* (a). PLINE dit de même, *que les Dieux y formoient un peuple plus nombreux que les hommes* (b).

Causes de
l'ignorance
où étoient
les Romains
sur leur reli-
gion primiti-
ve.

Quelque nouveau que paroisse le système que je viens d'établir ici sur l'ancienne religion des Romains, je le crois sujet à beaucoup moins de difficultés que l'opinion qui suppose que cette religion, à quelques additions ou changemens près, a toujours été, pour le fond, telle que ROMU-

(a) *Ut facilius Deum invenire possis quàm Hominem.* Satyr. C. 17.

(b) H. N. Lib. II. C. 7.

LES l'a instituée. Il faut que l'on considère que les Romains n'ont jamais fait des recherches bien exactes sur leur origine, sur leur gouvernement, ni sur la religion primitive de leurs ancêtres; ou que, s'ils en ont fait sur quelques traits d'histoire, sur quelques traditions, ou sur quelques faits particuliers, ils ne se sont jamais mis en peine de lier ces particularités avec l'histoire. Ils avoient une tradition qui faisoit de NUMA un Prince fort religieux, qui avoit eu grand soin d'inculquer la crainte de Dieu à son peuple. Ils lui attribuerent l'établissement de la religion qu'ils pratiquoient, quoique bien des choses contredissent cette opinion, & surtout les livres de NUMA lui-même, retrouvés dans le sixieme siecle, & brûlés par ordre du Sénat. VARRON, qui, dans les derniers tems de la République, fit de savantes recherches sur les antiquités de Rome, découvrit bien des particularités qu'on avoit ignorées, ou que peut-être on avoit voulu ignorer jusqu'alors. Il prouva que NUMA avoit été 170 ans à Rome sans avoir de simulacres. Mais

comment concilier ces faits particuliers avec l'histoire reçue ? Quel tableau tracer de la religion de ROMULUS ? Comment dire au juste en quoi consistoit celle que NUMA enseigna ? En quel tems & comment cette religion avoit-elle subi de si grands changemens ? Comment concilier ces événemens avec la suite de l'histoire ? Cela parut trop difficile ; on aim mieux supprimer quelques particularités , que de se donner la peine de combattre des opinions reçues , & d'entreprendre de détruire les préjugés qui combattoient en leur faveur,



CHAPITRE II.

*Des Divinités, ou des objets du Culte
des Romains.*

JE n'ai point dessein de faire ici une énumération de tous les Dieux que les Romains adoroient. Rome ayant appelé dans son sein tous les objets de la superstition des autres peuples, étoit remplie de temples & de divinités, dont les noms ne peuvent plus nous intéresser que fort peu ; & s'ils intéressent quelqu'un, les Antiquaires le satisferont amplement à cet égard. Si je voulois entrer dans quelque détail là-dessus, le seul JUPITER me fourniroit un traité entier. Mais ce n'est pas en faisant l'énumération des temples que ce Dieu avoit à Rome, & des différentes épithètes sous lesquelles il y étoit adoré, que je crois pouvoir donner une idée de la religion des Romains. Ce seroit répéter ce que l'on a dit cent & cent fois. Je me bor-

ne donc à ne parler qu'assez en général des objets du culte des Romains , & je ne surchargerai point de détails inutiles ce que j'ai à en dire.

Je range leurs Dieux sous trois classes. La première sera de leurs anciens Dieux, ou de ceux qui ont été les objets uniques de leur culte avant le regne de TARQUIN. La seconde classe comprendra les Dieux qu'ils ont empruntés des Grecs & des autres nations. Enfin la troisième comprendra les vertus , les vices , & diverses autres divinités imaginaires , qu'ils se forgerent en divers tems.

u culte de
ESTA.

I. Entre les plus anciennes divinités des Romains , je donne le premier rang à VESTA ; soit que ce culte soit dû tout entier à NUMA , soit qu'il en faille faire remonter l'origine beaucoup plus haut , comme le prétendent quelques Auteurs , & VIRGILE entr'autres , qui fait apporter le feu sacré de Troye par ENÉE (a). La tradition la plus générale attribue du moins la fondation du temple de VESTA à Rome , & même l'institu-

(a) *Æneid. Lib. II. v. 297.*

tion de son culte à NUMA (a) ; & en effet la simplicité de ce culte s'accorde parfaitement avec ce qu'on nous dit de la religion que ce Prince donna aux Romains. Le temple étoit d'une forme ronde (b) : il n'y avoit aucun simulacre (c) : le feu sacré, que les Vestales avoient soin d'entretenir, brûloit sans discontinuation sur son autel : les offrandes qu'on lui faisoit ne consistoient qu'en gâteaux de farine & en libations de vin (d). Ce culte se conserva en son entier jusque dans les tems de la décadence de l'Empire ; & quoique les Romains eussent adopté une infinité de cérémonies étrangères , ils n'altérèrent rien dans le culte de VESTA , qui consista toujours dans l'entretien du feu sacré , & dans des offrandes très-simples , & non dans des sacrifices sanglans.

Il n'est pas possible de définir l'idée que NUMA donna aux Romains de

Il n'y avoit aucun simulacre dans son temple.

(a) DION. Hal. Lib. II. pag. 126. OVID. Fast. VI. vs. 269.

(b) OVID. Ib. vs. 281.

(c) Ibid. 295.

(d) JUVEN. Sat. VI. vs. 386.

cette divinité. On s'en feroit une très-fausse , si on adoptoit celle que les Auteurs des siècles suivans nous en donnent. Alors les Romains accoutumés à conformer leur religion à celle des Grecs , ne cherchoient qu'à trouver quelque conformité entre leurs anciennes divinités & celles de cette nation , & aussi-tôt ils en concluoient qu'elles étoient les mêmes. Ils adopterent donc leur *Théogonie* , & firent VESTA fille de SATURNE & d'OPS , sœur de JUNON & de CÉRÈS (a). Ils ne furent si elle devoit représenter la terre & le feu , & OVIDE assure en un endroit qu'elle étoit la même que le feu (b) , & dans d'autres qu'elle étoit la même que la terre (c). Accoutumés à adorer des Dieux représentés sous différentes formes , ils chercherent souvent la statue de VESTA dans son temple , comme OVIDE avoue qu'il lui est arrivé à lui-même , jusqu'à ce qu'il fut informé qu'il n'y avoit aucun simulacre

(a) AUSON. Eid. XI. vs. 8. OVID. Fast. Lib. VI. vs. 285.

(b) Ibid. vs. 291.

(c) Ibid. vs. 299 & 460.

dans ce temple , & qu'elle n'y étoit adorée que sous l'emblème du feu (a). On ne laissa pas de lui donner une forme humaine, comme cela se voit sur une médaille de VITELLIUS, au revers de laquelle elle est représentée assise & la tête couverte d'un voile, tenant de la main droite une patere, & de la gauche, une torche allumée (b). L'inscription porte VESTA *Populi Romani* QUIRITIVM, comme la protectrice de l'Empire Romain ; & en effet c'étoit au culte de cette Déesse, & à la conservation du feu sacré, qu'ils croyoient que le sort de leur Empire étoit attaché.

Je serois très-porté à croire que ce fut dans le temple de VESTA, que NUMA voulut qu'on adorât l'Être suprême, le Dieu infini, immatériel, invifible ; & que ce fut ce qui donna lieu à l'opinion qu'on se forma dans la suite, qu'il y avoit dans ce temple quelque chose de caché, qu'il n'étoit

Origine de l'opinion, qu'il y avoit dans ce temple une statue, qu'il n'étoit pas permis de voir.

(a) Ibid. vs. 295 & Seqq.

(b) TRISTAN. Comment. Hist. Tom. I. pag. 270.
GOLZIUS sur les années 662, 678 & 715. rapporte diverses médailles, où se voit la tête de VESTA voilée.

permis à aucun mortel de voir. Lorsque les Romains se furent accoutumés à adorer leurs Dieux sous différentes formes, ils ne purent plus élever leurs idées jusqu'à un Être immatériel. Ils se figurèrent, sur la tradition, qui leur enseignoit qu'outre VESTA, un autre Dieu habitoit ce temple, qu'il y étoit représenté sous quelque forme particulière : que la garde en étoit confiée aux Vestales : qu'il n'étoit permis à aucun homme de le voir (a), & que même ce privilège étoit réservé à la plus ancienne des Vestales (b). Ce qu'il y a de certain est qu'on affecta toujours un grand mystère sur ce sujet, & un événement du commencement du sixième siècle de Rome prouve que les Pontifes Romains étoient bien-aîsés que le peuple fût imbu de cette opinion. Le feu ayant pris au temple de VESTA, le grand Pontife METELLUS traversa les flammes, & sauva le précieux gage de l'Empire Romain, qui, à ce qu'on prétendoit, se conservoit

(a) LUCANI *Phars.* Lib. IX. vs. 994.

(b) *Ibid.* Lib. I. vs. 598.

dans un endroit secret du temple (a). DENIS d'Halicarnasse convient que beaucoup de gens doutoient qu'on y gardât autre chose que le feu sacré, exposé à la vue de tout le monde. Il penche pourtant à croire qu'il y avoit réellement quelque chose de caché; mais qu'il ne lui étoit pas permis, ni à personne de rechercher ce que c'étoit. On n'étoit cependant plus si scrupuleux de son tems, comme il est obligé d'en convenir, puisque les uns disoient qu'on y gardoit les *Dieux de Samothrace*, que DARDANUS avoit transportés de-là à Troye; d'autres que c'étoit le *Palladium*, qu'ENÉE avoit apporté en Italie, DIOMEDE & ULYSSE n'ayant pas ravi le véritable *Palladium*, mais une figure à-peu-près pareille, qu'on avoit substituée à l'autre. Cette dernière opinion paroît avoir pris racine sous le regne d'AUGUSTE, où les Poètes s'expliquèrent assez naturellement

(a) PLIN. H. N. Lib. VII. C. 43. OVID. Fast. Lib. VI. vs. 439 & *Seqq.* DION. Hal. Lib. II. pag. 126.

sur ce sujet (a), & dirent que c'étoit le *Palladium*. HERODIEN rapporte que , sous le regne de COMMODE, le feu ayant pris encore au temple de VESTA, le *Palladium* fut pour la premiere fois exposé à la vue de tout le monde (b). LAMPRIDE raconte qu'HELIOGABALE voulut l'enlever, pour le mettre entre ses Dieux Lares, mais qu'il fut trompé par la plus ancienne des Vestales, qui lui en donna un supposé (c). CICERON nous dit que c'étoit une image descendue du ciel (d); & TITE-LIVE joint au feu sacré, le gage auquel la destinée de l'Empire Romain étoit attachée (e), & l'un & l'autre disent que cela se conservoit dans le temple de VESTA.

t que c'é-
oit celle du
lieu protec-
teur de l'Em-
pire de Ro-
me.

On ne voit cependant pas bien clairement s'ils désignent par-là le *Palladium*, ou quelque autre statue; & je croirois volontiers que l'opi-

(a) OVID. Fast. VI. vs. 431 & Seqq. LUCANI Phars. Lib. IX. vs. 995. PROPERT. Lib. IV. El. IV. vs. 45.

(b) Lib. I. C. 45.

(c) In ELAGABALO. C. 6.

(d) Philip. XI. C. 10.

(e) Lib. XXVI. C. 27.

nion , qui en faisoit le *Palladium* , n'a pris de fortes racines que sous le regne d'AUGUSTE. Pour favoriser les prétentions de la famille des JULES , qui se disoit issue d'ENÉE , on adopta toutes les fables qui paroissoient établir l'opinion, qui faisoit les Romains originaires de Troye. Il me semble beaucoup plus naturel de croire que les Romains , ayant oublié le culte pur & simple que NUMA leur avoit enseigné à rendre à l'Etre suprême dans le temple de VESTA , & ayant substitué leur *Jupiter* à ce Dieu invisible , ne furent plus retrouver l'idée que leurs ancêtres s'en étoient faite , & y substituerent des traditions fauleuses , qui s'altérèrent encore en passant par beaucoup de mains. Il y en avoit qui , comme je viens de le dire d'après DENIS d'Halicarnasse , croyoient que ces Dieux inconnus (car bientôt on y mit la pluralité) étoient les *Dieux de Samothrace* , Dieux fort obscurs , & sur lesquels il est impossible de dire rien d'un peu certain (a). On en fit les *Dieux Pé-*

(a) Voyez Mém. de l'Ac. des Inscript. Tom. II.

nates, les *Dieux Tutélaires* de l'Empire Romain, quoiqu'on ignorât entièrement qui ils étoient, ce qu'ils signifioient, sous quelle figure ils étoient ou devoient être représentés (a). Cachés dans le temple de VESTA, ils périrent dans l'incendie, qui consuma cet édifice sous le regne de NÉRON, comme nous l'apprenons de TACITE (b). Plus on s'abandonna aux conjectures sur ce sujet, plus on s'éloigna de la vérité; & les idées grossières & bisarres qu'on avoit sur la religion, ne purent jamais ramener à celle d'un Être invisible, qui ne vouloit point d'autre sacrifice qu'un cœur pur & une conscience nette. On ne put se résoudre à en revenir à la doctrine de NUMA, elle étoit trop relevée. On alla chercher ce Dieu mystérieux dans les fables des Grecs, & on lui en associa divers autres. Les uns croyoient que ces *Dieux Pénates*

p. 330. & Tom. X. p. 251. BANDELOT *Utilité des Voyages* Tom. II. DODWELL *App. Lect. Camd.*

(a) Serv. ad VIRG. *Æneid.* Lib. II. vs. 296. & 335.

(b) NUMÆ *Regia*, & *delubrum VESTÆ cum Penatibus Populi Romani exusta.* Ann. Lib. XV. C. 41.

étoient JUPITER, JUNON, MINERVE; d'autres y ajoutoient MERCURE (a), d'autres APOLLON & NEPTUNE (b), d'autres CÉRÈS, PALÈS, & la FORTUNE (c). Enfin MACROBE, qui croit que la divinité tutélaire de de Rome étoit unique, balance entre JUPITER, la Lune, la Déesse ANGERONA, & se détermine en faveur d'OPS (d). C'est ainsi que les Romains allerent s'égarer dans la mythologie des Grecs, pour y chercher l'origine de quelques divinités qui leur appartenoient, & sur lesquelles ils auroient trouvé plus d'éclaircissements en s'appliquant à leur histoire un peu plus qu'ils ne firent.

On célébroit tous les ans une fête Du Dieu
champêtre à l'honneur du Dieu TER- TERME.
ME, & on en attribuoit l'institution
à NUMA (a). Ce prince pour donner
de l'éloignement à ses sujets pour
toute usurpation, avoit ordonné que

(a) SERVUS ubi sup.

(b) Id. Ib. Lib. I. vs. 738. Lib. III. vs. 119.

(c) Id. Lib. II. vs. 325.

(d) Lib. III. C. 9.

(e) PLUTARCH. in NUMA p. 70. & DION. Hal.
Lib. II. p. 133.

celui qui auroit reculé une borne ; pour usurper sur le champ de son voisin , fût regardé comme sacrilège , & qu'il pût être tué impunément. Pour établir la concorde entre les voisins , il voulut qu'ils s'assembla-
 sent sur les confins de leurs posses-
 sions. Ils ornoient de guirlandes la
 pierre, la souche, ou la bute de ga-
 zon (a) , qui servoit de borne à leurs
 champs, & y faisoient leurs offran-
 des, qui consistoient en fruits , en
 gâteaux de farine, & en libations de
 vin & de lait (b). Le tout se termi-
 noit par un festin , où l'on chantoit
 des hymnes en l'honneur du Dieu
 (c). On ne voit en ceci rien qui ne
 s'accorde parfaitement avec la reli-
 gion de NUMA , excepté le Dieu
 TERME, le polythéisme étant con-
 traire à l'esprit de cette religion. Aussi
 ne puis-je me figurer que NUMA ait
 divinisé cette pierre, ou cette sou-
 che ; je crois plutôt que le culte, que
 les anciens Romains rendoient au-

(a) APUL. Florid. p. 738.

(b) OVID. Fast. Lib. II. vs. 643. PLUT. & DIO-
 NYS. ubi supra.

(c) OVID. Ibid. vs. 657.

près de cette pierre, s'adressoit au Dieu suprême, de même que les litanies qu'on y chantoit ; & que dans la suite, lorsqu'on fut accoutumé à adresser le culte à des objets matériels, on fit un Dieu TERME de cette pierre, à qui le culte s'adressa directement. On regarda la foughe, ou la pierre, qui servoit de borne, comme l'image de ce Dieu, qui ne vouloit pas être représenté sous une autre forme. La ressemblance fit que la grosse pierre du Capitole devint un Dieu TERME, ainsi que je l'ai dit dans le chapitre précédent. Dans la suite des tems, on façonna un peu la foughe ou la pierre, comme le dit APULÉE (a), & comme cela se voit par quelques médailles (b).

Il paroîtroit que CONSUS avoit tenu un rang distingué entre les anciennes divinités de Rome, puisqu'on célébroit à son honneur des jeux appelés *Consualia* (c). DENIS d'Hali-

Du Dieu
CONSUS.

(a) *Truncus dolamine effigiatus*. APUL. Forid. p. 758.

(b) TRISTAN Comment. Hist. Tom. I. pag. 695 & 696.

(c) VARRO de L. L. Lib. V. 3. DION. Hal. Lib. I. p. 26. Lib. II. p. 100.

carnasse ne fait ici quel parti prendre, quoique les difficultés l'embarassent rarement. Il ne fait pas bien s'il en fera NEPTUNE, ou s'il dira que c'est un Génie, dont il n'est pas permis de proférer le vrai nom. Il présidoit aux conseils secrets, & c'est pourquoi son autel étoit dans une fosse profonde dans le grand cirque, où l'on disoit aussi qu'il avoit eu un temple (a). On lui substitua depuis NEPTUNE, avec lequel on le confondit, je ne sçai sur quel fondement; & je crois qu'en le faisant *Dieu des conseils* (b), on a eu plus d'égard à la conformité du nom, qu'à sa véritable origine, ou à sa destination, qu'on ignoroit entièrement. Je suis fort porté à croire que ce Dieu étoit le seul Dieu que les Sabins & les anciens Romains adoroient; mais dont le nom varioit, suivant les différens lieux où il avoit des sanctuaires. On en peut voir divers noms, sous lesquels la même divinité étoit adorée en diffé-

(a) SERV. ad Æneid. Lib. VIII. vs. 636.

(b) Festus V. Confus ASCON. PED. p. 17.

rens lieux dans l'histoire des Celtes de M. PELLOUTIER (a).

Je crois pouvoir dire la même chose du Dieu SEMO SANCUS, ou DIUS FIDIUS, que je crois avoir été le même Dieu sous une autre dénomination. PLUTARQUE (b) & DENIS d'Halicarnasse (c) disent que NUMA, pour engager les Romains à observer la bonne foi dans les contrats, & à tenir avec fidélité leurs engagements & leurs sermens, institua le culte de la *Fidélité*, de laquelle il fit une Déesse, & lui consacra un temple. Cependant cette Déesse me paroît beaucoup plus moderne, & je crois qu'elle n'a eu de temples à Rome que quelques siècles plus tard. CICERON nous assure que ce fut ATILIUS CALATINUS qui lui consacra le premier (d); ainsi ce n'a pû être que vers la fin du cinquième siècle de Rome. La religion de NUMA n'enseignoit pas à multiplier les divinités, & sans doute que ce

Du Dieu
SEMO SAN-
CUS, ou
DIUS FI-
DIUS.

(a) Tom. II. p. 301.

(b) In NUMA. p. 70. F.

(c) Lib. II. p. 134.

(d) De Nat. Deor. Lib. II. C. 23.

Prince, rapportant tout le culte à l'Être suprême, lui attribua aussi le soin de veiller sur la bonne foi, & sur la fidélité des sermens. SEMO SANCUS ou SANGUS n'étoit donc que le grand Dieu, que les Sabins désignoient par ces noms (a), & dont depuis on fit une divinité particulière, parce que c'étoit sous ce nom qu'il avoit un sanctuaire ou un autel au mont Quirinal (b). Il paroît que, sous la nouvelle religion, qu'on fit autant de nouveaux Dieux, qu'il y avoit d'endroits ou de sanctuaires différens, où les anciens Romains avoient établi le culte de l'Être suprême, SANCUS ou SANGUS devint tantôt un Dieu *Indigète*, tantôt un *Héros Sabin*; enfin il devint l'*HERCULE des Grecs* (c), les Romains allant toujours chercher l'origine de leurs Dieux dans la Grece. La conformité qu'on trouvoit entre ces Dieux con-

(a) LACTANT. Inst. Divin. Lrb. I. C. 15. SIL. ITAL. Pun. Lib. VIII. vs. 422. OVID. Fast. Lib. VI. vs. 213. & *Seqq.*

(b) OVID. Ib. vs. 218.

(c) FESTUS V. *Propter viam*. VARRO de L. L. Lib. IV. p. 19,

fistoit 1. En ce qu'on sacrifioit à HERCULE & à SANCUS le long des grands chemins (a). On ne remontoit pas à l'origine des choses, sans quoi on auroit pû sçavoir que les anciens habitans de l'Italie, de même que les autres Celtes, avoient leurs sanctuaires hors des villes, le long des grands chemins. 2. On juroit par DIUS FIDIUS, qui est le même que SANCUS, & on juroit aussi par HERCULE. Le serment ordinaire des Romains, avant qu'ils connussent les Dieux des Grecs, étoit par MEDIUS FIDIUS (b): « Ainsi » DIUS FIDIUS me soit en aide ». Depuis ils jurèrent par CASTOR, par POLLUX & par HERCULE, & continuèrent pourtant à jurer par DIUS FIDIUS. Ce nom même de DIUS me paroît prouver qu'il étoit le grand Dieu des Sabins, & je crois que DENIS d'Halicarnasse a fort bien traduit ce nom en le rendant par JUPITER *qui préside à la foi des sermens* (*Ζεύς Πιστίος* (c)).

(a) Id. Ibid.

(b) PLAUT. *Agm.* Act. I. Sc. I. vs. 8. PETRON, *Saryr.* C. 17 & 129.

(c) Lib. IV. p. 257. & Lib. IX. p. 617.

Du Dieu
QUIRINUS.

Je dirai de QUIRINUS la même chose que des précédens, & je les réduis tous à la même & à l'unique divinité que les Sabins & les anciens Romains adoroient sous différens noms, suivant les différens lieux où on lui avoit dressé des autels. Ainsi le nom de QUIRINUS ne me paroît dénoter que le lieu où le culte se rendoit à cette divinité, savoir le mont Quirinal, ou plutôt, que son symbole étoit une lance ou une pique, comme j'ai dit ci-dessus qu'étoit l'usage des Celtes. Or *Curis* ou *Quiris* en langue Sabine signifie une lance (a). NUMA établit un Prêtre particulier à ce sanctuaire, qui fut nommé *Flamen Quirinalis* (b). Lorsque TARQUIN l'ancien eut introduit le culte des Dieux de la Grece, la lance, qui étoit le symbole de QUIRINUS, le fit prendre pour le Dieu MARS. Mais comme NUMA avoit sur-tout travaillé à dompter la férocité de ses sujets, & à leur inspirer des idées

(a) OVID. Fast. Lib. VI. vs. 477. SERV. ad Æn. Lib. I. vs. 296. Lib. VI. vs. 860.

(b) LIV. Lib. I. C. 20. DION. Hal. Lib. II. p.

pacifiques, il avoit rectifié l'idée qu'ils se formoient de la divinité, & qui leur étoit commune avec les autres Celtes, qu'elle aimoit le sang & le carnage. Il voulut qu'on la regardât comme un Dieu de paix (a). Comme il étoit difficile de concilier cette idée avec celle que les Grecs se faisoient du Dieu MARS, on inventa bientôt deux MARS différens, l'un & l'autre représentés avec la lance. L'un, avec le surnom de QUIRINUS, étoit une divinité bienfaisante, qui aimoit la paix. Celui-ci avoit son temple dans la ville, & en étoit regardé comme un des Dieux tutélaires (b). C'étoit sans doute là l'ancien QUIRINUS des Sabins, qu'on confondit avec le MARS des Grecs, auquel on éleva depuis un temple hors de la ville, sous le nom de GRADIVUS; & ce MARS-ci ne respiroit que la guerre & le carnage. Lorsque l'on eut embelli ce qu'on pouvoit savoir de ROMULUS de diverses circonstances merveilleuses, & qu'on lui eut été

(a) DION. Hal. Lib. II. p. 112. SERV. ubi *supra*.

(b) SERV. Ibid.

chercher un pere entre les divinités de la Grece, l'ancien QUIRINUS devint le Dieu MARS des Grecs, & ROMULUS devint une nouvelle divinité sous le même nom de QUIRINUS. La divinité Sabine ayant cédé sa place au Dieu MARS, tomba dans un oubli total. Son grand Prêtre, (*Flamen Quirinalis*) fut affecté à ROMULUS, qui usurpa le nom de QUIRINUS, & on en créa un nouveau pour le Dieu MARS sous le nom de *Flamen Martialis*. L'apothéose de ROMULUS ne se fit vraisemblablement que sous le regne de TARQUIN le superbe, qui le mit au rang des Dieux, pour inspirer aux Romains un plus grand respect pour la dignité royale, & pour les accoutumer à porter le joug avec plus de patience.

du Dieu
JANUS.

Le nom de JANUS me paroît de même encore ne désigner aucun Dieu particulier, mais le seul & unique Dieu que les Saints & les anciens Romains adoroient sous différens noms; & il me semble que l'épithete de *Pater*, qui lui étoit propre, de même qu'à JUPITER & à SANCUS, & encore mieux celle de *Dieu des*

Dieux, qui lui étoit consacrée dans les *Vers des Saliens*, le prouve évidemment (a). Une preuve encore de la grande vénération que les anciens Romains avoient eue pour lui, c'est que dans tous les actes religieux, les prières & les offrandes continuerent à se commencer toujours par JANUS (b). Comme on ne trouvoit que peu ou point de rapport entre ce Dieu & les divinités de la Grece, OVIDE reconnoît qu'on ne peut aller rechercher son origine dans la Mythologie, & qu'il appartient tout entier à l'Italie (c). Ce Poète le confond avec le *Chaos* (d), & MESSALLA va encore plus loin; car, selon lui, ce fut JANUS qui débrouilla le chaos, sépara les élémens, & donna une forme à l'univers (e). Tout cela montre clairement que les Romains, après qu'ils eurent adopté la religion Grecque, multiplierent

(a) MACROB. Sat. Lib. I. C. 9.

(b) Ibid. & OVID. Fast. Lib. I. vs. 172.

(c) Ibid. vs. 89.

(d) Ibid. vs. 103.

(e) MACROB. ibid.

les divinités , & créèrent autant de nouveaux Dieux , qu'ils trouverent de lieux consacrés au culte de la seule & de l'unique divinité que leurs ancêtres avoient adorée. Ce qui paroît faire quelque difficulté , c'est que , contre ce que j'ai dit de l'ancienne religion des Celtes & de celle de NUMA , on le représentoit sous une forme corporelle , puisqu'il étoit figuré avec une tête à deux visages. Il se peut fort bien que NUMA ait voulu simplement signifier par-là que Dieu voit le présent & l'avenir , sans attacher aucun culte à cette image , que les Romains prirent dans la suite pour la figure du Dieu lui-même. Quoi qu'il en soit , il n'y eut que le culte de VESTA & celui de JANUS , qui se conserverent dans toute leur pureté chez les Romains ; car il ne paroît pas qu'on ait offert ni à l'un ni à l'autre de sacrifice sanglant. VESTA se contenta toujours du feu sacré , qui brûloit continuellement sur son autel , & de quelques libations. JANUS se contenta d'encens , de libations de vin , & de gâteaux de farine mêlée avec du sel

(a), selon le culte que NUMA avoit institué. On marquoit anciennement, & l'on continua long-tems de marquer la monnoie de cuivre de la tête de JANUS à deux visages, & au revers d'un vaisseau (b).

Je répète encore ce que j'ai dit plus d'une fois, que les Romains, ayant une fois aboli l'ancienne religion, & embrassé le polythéisme des Grecs, firent autant de différens Dieux qu'il y avoit de sanctuaires consacrés à l'ancien Dieu des Celtes. La plupart de ces sanctuaires étoient à la campagne & le long des grands chemins, comme je l'ai dit en parlant de SEMO SANCUS. Mais il paroît que NUMA, dans le dessein de rendre les Romains plus religieux, en établit plusieurs à Rome, laissant subsister en leur entier ceux qui étoient à la campagne. VARRON dit que NUMA établit plusieurs *Flamines* ou grands Prêtres, consacrés au culte d'autant de Dieux différens, & que l'origine de ces Dieux étoit très-ob-

(a) OVID. Fast. Lib. I. vs. 171 & 276.

(b) Ibid. vs. 229.

scure (a). Il en nomme *Volturnalis*, *Palatualis*, *Furinalis*, *Floralis*, *Falacer*, *Pomonalis*. On peut y ajouter le *Flamen Carmentalis*, dont parle CICERON (b), & quelques autres, dont il est fait mention dans des inscriptions (c), comme *Lucularis*, *Laurentialis*, & *Lavinalis*. Je crois que la plupart de ces *Flamines* empruntoient leurs noms des quartiers où étoient situés les sanctuaires dans lesquels ils officioient; & que dans la suite on fit autant de Dieux ou de Déeses de ces différentes dénominations; ou bien ils ne peuvent être d'une institution aussi ancienne, comme on en conviendra par rapport à ceux de FLORE & de POMONE, Déeses qui n'ont été connues à Rome que bien long-tems après le regne de NUMA. Il est facile de se figurer que de cette maniere il ne resta plus de traces de l'ancienne religion, & que les Romains des siècles suivans allerent chercher, dans la mytholo-

(a) De L. L. Lib. VI. p. 73. *Obscura est eorum origo.*

(b) In BRUTO. C. 14.

(c) ONUPHR. Panm. de Civit. Rom. C. 25.

gie des Grecs , un grand nombre de Dieux , dont les différens noms ne provenoient que des différens lieux , où l'on avoit dressé des autels & établi un culte au même Dieu. C'étoit à cet Etre infini , immatériel , invifible , que NUMA avoit tâché d'élever les esprits des Romains , en rendant le culte plus fimple , en le réduifant à des prieres , à des humiliations , & à des offrandes de peu de valeur , & en aboliffant tous les facrifices fanglans. Sa religion influoit en même tems beaucoup fur les mœurs , puifqu'il leur enfeignoit que ce n'étoit qu'en fuyant le vice , en s'attachant à la vertu , & en tenant religieufement fa parole , qu'on pouvoit fe rendre agréable à la divinité.

Telle étoit la religion des anciens Romains , lorsque TARQUIN I. monta fur le trône. Comme il étoit Tofcan de naiffance , & Grec d'origine , il étoit également prévenu en faveur des religions de ces deux nations. Il en fit un mélange , qu'il fit adopter aux Romains. Les Dieux qu'on adoroit en Grece , devinrent les objets de leur culte ; mais pour ce qui étoit

Changement
introduit par
TARQUIN.

des cérémonies, ils en empruntèrent la plus grande partie des Toscans. La simplicité & la frugalité, que NUMA avoit introduites dans le culte, en furent entierement bannies, & on y substitua la pompe & le faste. Rome se remplit de temples & de simulacres, & adopta tous les jours quelque nouvelle divinité. Le nombre en étoit devenu si grand, que VARRON en comptoit jusqu'à six mille, au nombre desquels il y avoit trois cens JUPITER. Mon dessein n'est point d'entrer dans aucun détail sur tous ces objets du culte des Romains, & je me bornerai à en donner une notion générale.

s Dieux
la Grece.

II. Le grand nombre de ces divinités ne permettant pas qu'on les connût toutes, donna sans doute lieu à la division que VARRON en fit en *Dieux certains* & en *Dieux incertains* (a). On les divise plutôt en trois classes : la première des Dieux du premier ordre (*Majorum Gentium*) ; & ceux-ci étoient au nombre de dou-

(a) Apud AUGUSTIN de Civit. Dei. Lib. VII. C.
27.

ze. La seconde classe étoit des Dieux du second ordre (*Minorum Gentium*), & comprenoit cette multitude innombrable de divinités subalternes, tant les demi-Dieux & les Héros, qu'on honoroit d'un culte divin, que les Dieux des fleuves, des bois, & des montagnes, &c. On peut faire une troisième classe des vertus, des vices, & des autres affections tant de l'ame que du corps, auxquelles les Romains avoient consacré des temples, & dressé des autels.

Les Dieux du premier ordre, étoient ceux qu'on nommoit *Consentes*, parce qu'ils assisoient au conseil de JUPITER (a). Ils étoient au nombre de douze, dont ENNIUS a renfermé les noms en deux vers (b). Il y en avoit six mâles & six femelles. Les premiers étoient JUPITER, NEPTUNE, VULCAIN, APOLLON, MARS & MERCURE. Les autres étoient JUNON, MINERVE, VESTA, CÉRÈS,

Des XII.
Dieux du
premier
ordre.

(a) Ovid. Metam. Lib. VI. vs. 72. ARNOB. adv. Gent. Lib. III. p. 123.

(b) Juno, Vesta, Ceres, Diana, Minerva, Venus, Mars, Mercurius, Jupiter, Neptunus, Vulcanus, Apollo. ENNI Fragm. HESSELL. p. 164.

JUPITER.

VENUS, DIANE. De toutes ces divinités, il n'y avoit que la seule VESTA, qui eût un temple à Rome, lors de l'avènement de TARQUIN l'ancien au trône. Ce fut ce Prince qui y introduisit le culte de JUPITER, auquel il associa JUNON & MINERVE. Dans la guerre qu'il eut à soutenir contre les Sabins, il voua un temple à ces divinités, en cas que, par leur assistance, il remportât la victoire sur ses ennemis (a). Ayant dompté cette nation, son premier soin fut de satisfaire à son vœu, & il jetta les fondemens du fameux temple du Capitole, qui ne fut achevé que par son petit-fils, & dont la consécration ne se fit que sous les Consuls. Après ce premier temple, JUPITER en eut bientôt plusieurs autres dans divers quartiers de la ville, & y fut adoré sous différens surnoms. Ceux, sous lesquels il étoit honoré au Capitole, étoient *le très-bon & le très-puissant* (*Optimus, Maximus*). Il seroit inutile de recueillir tous les au-

(a) LIV. Lib. I. C. 38. TACIT. Hist. Lib. III. C. 72.

tres. Il y a bien de l'apparence que ce temple fut bâti dans le même lieu que NUMA avoit consacré à l'Etre suprême , qui fut obligé de céder sa place & ses titres à JUPITER.

Je viens de dire que le culte de JUNON. JUNON fut introduit à Rome en même tems que celui de JUPITER , dans le temple duquel elle n'eut qu'une chapelle. Elle n'eut de temple particulier qu'après la prise de Véies. Elle étoit la divinité tutélaire de cette ville , & y étoit adorée sous le titre de *Reine*. CAMILLE , avant de prendre cette ville , invita , suivant une coutume des Romains , dont j'aurai occasion de parler ailleurs , cette Déesse à venir prendre son domicile à Rome , où il lui promit un temple digne d'elle (a). Lorsque la ville fut prise , CAMILLE choisit dans son armée quelques jeunes gens , qu'on fit laver & purifier , & ceux-ci , vêtus de blanc , entrèrent dans le temple de la Déesse , pour l'enlever & la transporter à Rome. Comme on ne vouloit l'y amener que de son bon

(a) LIV. Lib. V. C. 21.

gré, on la consulta encore, & on lui demanda si elle consentoit à être transportée à Rome. Elle répondit, selon les uns, de vive voix, selon d'autres, par un signe de tête, qu'elle y consentoit, se laissa enlever sans aucune résistance, & fut transportée au mont Aventin, où CAMILLE lui consacra depuis un magnifique temple, sous le titre de JUNON *la Reine* (a). Dans la suite on lui éleva plusieurs autres temples dans divers quartiers de la ville, & sous différens titres.

INERVE.

MINERVE reçut dans le même temple que JUPITER & JUNON, paroît avoir obtenu un temple particulier à Rome, à-peu-près dans le même tems que JUNON. Ce fut après la prise de Falérie, par le même CAMILLE (b). Mais le temple qu'on lui consacra, n'approchoit en rien de la magnificence de celui de JUNON, selon la description qu'en donne OVIDE (c). Elle en eut dans la suite

(a) Ibid. C. 22.

(b) OVID. Fast. Lib. III. vs. 843.

(c) Ib. vs. 837.

un autre au mont Aventin, où il paroît que les Poètes & les Comédiens s'assembloient, & mettoient en dépôt leurs compositions (a). Elle paroît n'avoir été connue à Rome, pendant très-long-tems, que sous ce nom de MINERVE, & comme la Déesse de la sagesse, des arts & des sciences. Je ne vois pas du moins qu'elle y ait eu un seul temple sous le nom de PALLAS; ce qui prouve combien la tradition, qui vouloit que le *Palladium*, ou la statue de PALLAS, comme un gage de la durée de l'Empire Romain, se conservoit dans le temple de VESTA, étoit récente. En effet si dès les anciens tems de Rome, on eût été persuadé qu'elle étoit la Déesse protectrice des Romains sous le nom de PALLAS, & que sa statue étoit cachée dans le temple de VESTA, combien de temples ne lui auroit-on pas élevés sous ce nom?

Ce fut aussi, à ce que je crois, VULCAIN, sous le regne de TARQUIN l'ancien, que VULCAIN acquit le droit de bourgeoisie à Rome. Du moins TITE-

(a) FESTUS. V. *Scribas*.

LIVE rapporte que ce Prince, ayant remporté une grande victoire sur les Sabins, fit un grand monceau des armes des vaincus, & y mit le feu, en conformité du vœu qu'il en avoit fait à VULCAIN (a). Depuis ce fut assez la coutume des Généraux Romains de faire un sacrifice à VULCAIN des armes des ennemis après la victoire (b). Ce fut apparemment le même TARQUIN, ou son petit-fils, qui lui bâtit un temple; du moins il en avoit un fort ancien à Rome, avec une grande place qu'on appelloit *Area VULCANI* (c), où dans les premiers tems de la République on assembloit le peuple pour le haranguer (d). Tout ce qu'on dit pour faire remonter son culte jusqu'au regne de ROMULUS, n'a aucun fondement.

NEPTUNE.

Il en est de même de NEPTUNE; qu'on confond, comme je l'ai remarqué, avec le Dieu CONSUS, divinité des anciens Sabins, qui n'a-

(a) LIV. Lib. I. C. 37.

(b) Id. Lib. VIII. C. 10. Lib. XXX. C. 6.

(c) Id. Lib. IX. C. 26.

(d) DION. Hal. Lib. VI. p. 392. Lib. VII. p. 431. & Lib. XI. p. 719.

voit que peu ou point de rapport avec NEPTUNE. Il est à présumer qu'après avoir reçu JUPITER, JUNON, MINERVE & VULCAIN, les Romains ne tarderent pas à attirer chez eux les autres divinités de la Grece, & que NEPTUNE y eut un temple de bonne heure. Du moins son culte y paroît bien établi dans le quatrième siècle (a), & fit entièrement oublier l'ancien Dieu CONSUS.

Comme les Romains ne commen- MARS
cerent à croire que ROMULUS devoit le jour au Dieu MARS, que vers le milieu du sixième siècle, que l'Historien FABIVS PICTOR emprunta cette fable d'un Auteur Grec, & y donna cours, il n'est pas surprenant que nous ne trouvions aucune trace du culte de ce Dieu dans les premiers tems de Rome. Le premier temple lui fut voué pendant que les Gaulois étoient maîtres de Rome (b), & lui fut consacré en l'an 366. Il étoit situé hors de la ville (c), mais bientôt,

(a) LIV. Lib. V. C. 13.

(b) Id. Lib. VI. C. 5.

(c) Id. Lib. VII. C. 23.

comme je l'ai remarqué ci-dessus ; il fut confondu avec QUIRINUS , & usurpa le temple dont ce Dieu étoit en possession dans la ville. Alors il fut honoré dans la ville sous les noms de MARS QUIRINUS , & hors de la ville ; sous ceux de MARS GRADIVUS (a). Comme les Grecs lui donnoient pour compagne BELLONE , elle eut bientôt aussi son temple , qu'APPIUS CLAUDIUS surnommé l'aveugle , lui voua en l'an de Rome 457 (b) ; & ce temple devint célèbre , parce que le Sénat s'y assembloit souvent , ou pour donner audience aux Généraux qui demandoient le triomphe , ou pour y entendre les Ambassadeurs des nations étrangères , auxquels il ne vouloit pas permettre d'entrer dans la ville. Le Dieu MARS auroit dû avoir beaucoup de temples à Rome , si la tradition , qui le faisoit pere de ROMULUS , eût été aussi ancienne qu'on le prétend communément ; mais on voit que la plupart

(a) SERVIUS ad VIRG. Æneid. Lib. I. vs. 296.

(b) LIV. Lib. X. C. 19. OVID. Fast. Lib. VI. vs. 203.

des divinités Grecques y ont eu des temples avant lui ; ce qui me paroît prouver que cette opinion étoit assez récente , & que ce ne fut que dans le sixieme siecle qu'elle se mit en vogue.

En effet entre les douze Dieux , MERCURE, dont j'ai rapporté les noms ci-dessus, il paroît que MARS fut un des derniers à qui on en consacra. MERCURE en avoit un , dont la dédicace s'étoit faite plus d'un siecle auparavant (a) ; & l'on voit que son culte étoit reçu , de même que celui de NEPTUNE , d'APOLLON , de LATONE, de DIANE & d'HERCULE , qu'il n'étoit pas encore fait mention de MARS (b).

La peste qui ravageoit Rome , APOLLON, obligea les Romains , pour arrêter ce fléau , d'en vouer un à APOLLON (c), dont la dédicace se fit trois ans après (d). On lui en consacra depuis un autre sous le nom d'APOLLON *Médecin* (e). Il paroît par l'histoire, que les

(a) Liv. Lib. II. C. 27.

(b) Id. Lib. V. C. 13.

(c) Id. Lib. IV. C. 25.

(d) Ibid. C. 29.

(e) Id. Lib. XL. C. 51.

Romains témoignent toujours beaucoup plus d'empressement pour son culte que pour celui de MARS & de diverses autres divinités. On faisoit des vœux fort fréquens à APOLLON (a), & en l'an 542, on célébra des jeux publics en son honneur, que l'on rendit ensuite anniverfaires, & qu'on célébroit avec beaucoup de pompe & de magnificence (b).

DIANE.

On associa bientôt à APOLLON, DIANE sa sœur, & LATONE leur mere. SERVIUS TULLIUS avoit déjà consacré un temple à DIANE sur le mont-Aventin, & avoit rendu son culte commun à tous les peuples du Latium (c); de sorte que le culte de DIANE à Rome est presque aussi ancien que celui de JUPITER & de JUNON. Elle eut divers autres temples, comme le témoigne PLUTARQUE (d), & elle se trouve presque toujours

(a) Id. Lib. XL. C. 37.

(b) Id. Lib. XXV. C. 12. Lib. XXVI. C. 23. & Lib. XXVII. C. 23.

(c) DION. Hal. Lib. IV. p. 230. LIV. Lib. I. C. 45.

(d) Quæst. Rom. p. 264.

affociée aux principales divinités, dans les dévotions des Romains (a). Comme on croyoit son frere le même que le Soleil, & elle la même que la Lune, on les adoroit aussi en cette qualité; & quoiqu'il ne paroisse pas qu'APOLLON ait eu de temples sous ce titre, il paroît que DIANE en avoit sous le nom de la Lune (b). Pour LATONE je ne vois pas qu'elle y ait eu de temple particulier; mais elle se trouve quelquefois associée au culte qu'on rendoit à APOLLON & à DIANE (c).

CÉRÈS est encore une divinité CERES.
Grecque, dont les Romains reçurent le culte de bonne heure; non que je croie devoir ajouter foi à ce que dit DENIS d'Halicarnasse, qu'elle avoit un temple à Rome, qui lui avoit été consacré par EVANDRE (d). Je crois que son culte fut introduit à Rome par les TARQUINS, de même que celui des autres divinités de la Grece,

(a) LIV. Lib. V. C. 13. Lib. XXII. C. 10.

(b) LIV. Lib. XL. C. 2. VARRO de L. L. Lib. IV. p. 13.

(c) LIV. Lib. V. C. 13, & Lib. XXV. C. 128.

(d) Lib. I. p. 26.

& qu'elle n'y eut point de temple avant celui que lui voua le Dictateur POSTUMIUS, treize ans après l'établissement de la République (a), & dont la consécration se fit trois ans après (b), comme DENIS d'Halicarnasse nous l'apprend lui-même. On lui associa dans le même temple deux autres divinités, LIBER & LIBERA. On croit que le premier est le même que BACCHUS, que LIBERA étoit la fille de CÉRÈS, & la même que PROSERPINE, & femme de BACCHUS. Soit que ces divinités eussent en effet une origine Grecque, ou que les Romains les aient empruntées des Toscans, & aient ensuite conformé leur culte à celui des Grecs, ils étoient regardés comme les Dieux de l'abondance, & avoient leurs fêtes communes (c), nommées *Cerealia* & *Liberalia*.

VENUS.

VENUS auroit dû être une des plus anciennes divinités de Rome, s'il eût été vrai que les Romains tiroient

(a) Lib. VI. p. 354.

(b) Ib. p. 414. Vide LIV. Lib. II. C. 41.

(c) CIC. in NERR. Lib. V. C. 14.

leur

leur origine de Troye ; cependant je ne crois pas qu'elle ait eu de temple à Rome avant l'an 458. Car il ne faut pass'arrêter à ce qu'on nous dit d'une VENUS CLUACINE , d'une VENUS LIBITINE , à l'une desquelles TATIUS avoit consacré un temple , & SERVIUS TULLIUS à l'autre. Cela mérite aussi peu de créance que le conte que fait LACTANCE sur l'origine du nom de CLUACINE (a). Il y a beaucoup d'apparence que ce sont encore là de ces noms usités chez les premiers Romains, dont on fit autant de VENUS , faute de savoir qu'en faire. Pour ce qui est de la VENUS des Grecs, elle n'eut de temple qu'assez tard , & comme je viens de le marquer , ce ne fut qu'en l'an 458 de Rome , que FABIUS GURGÈS lui en fit construire un du provenu des amendes , auxquelles il avoit fait condamner quelques Dames Romaines , convaincues de dérèglement dans leur conduite (b). Elle en eut dans la suite divers autres ; mais ce

(a) Lib. I. C. 20.

(b) Liv. Lib. X. C. 31.

fut sur-tout depuis l'élévation de JULES CÉSAR & d'AUGUSTE, qu'elle devint un des principaux objets du culte des Romains, à cause que la famille des JULES prétendoit faire remonter son origine jusqu'aux amours de cette Déesse & d'ANCHISE.

VESTA, la
Terre, OPS,
CYBELE.

Je ne dis rien ici de VESTA, qui conserva une place entre ces XII. divinités du premier rang, & que l'on confondit, depuis avec la Terre (*Tellus*), qui avoit cependant son temple & son culte particulier (*a*); mais je ne vois pas dans quel tems il lui fut consacré. On croyoit OPS la même aussi que la Terre (*b*), & elle avoit un temple sous ce dernier nom (*c*), & une fête anniversaire nommée *Opalia* (*d*). On la disoit femme de SATURNE, & ainsi elle se trouve encore la même que CYBELE la mere des Dieux, qui cependant ne fut connue des Romains sous ce dernier nom

(a) LIV. Lib. 2. C. 41. DION. Hal. Lib. VIII. p. 546.

(b) MACROB. Sat. Lib. I. C. 10.

(c) LIV. Lib. XXXIX. C. 21.

(d) FEST. V. VARRO de L. L. Lib. V. p. 34.

que dans le fort de la seconde Guerre Punique, que le Sénat envoya jusqu'à Pessinunte, ville de l'Asie mineure, pour y chercher cette nouvelle divinité, qui y étoit adorée sous la forme d'une pierre, lui consacra un temple, & lui établit un culte particulier (a).

Si l'on en croit MACROBE, le culte SATURNE, de SATURNE étoit des plus anciens, & même fort antérieur à la fondation de Rome (b). Cependant un peu après, il attribue à TULLUS HOSTILIUS la fondation du premier temple qu'il ait eu à Rome (c). Il convient même que VARRON soutenoit que ce temple n'avoit été commencé que par TARQUIN, & que la consécration ne s'en étoit faite que sous les Consuls. C'est à-peu-près aussi l'opinion de TITE-LIVE, qui rapporte la dédicace de son temple, & l'institution de la fête des *Saturnales* à l'an 256 de Rome, treize ans après l'expul-

(a) LIV. Lib. XXIX. C. 14. OVID. Fast. Lib. IV. vs. 247. & *Seqq.*

(b) Sat. Lib. I. C. 7.

(c) Ib. C. 8.

sion de TARQUIN (a). Quoique ce Dieu passât pour le pere de JUPITER, on voit qu'il n'étoit point compté entre les Dieux de la premiere classe. Cependant les Romains eurent une dévotion particuliere pour ce Dieu, célébrerent sa fête avec beaucoup d'appareil (b), & voulurent en, le trésor de l'état fut déposé dans son temple (c).

HERCULE.

Je ne parle pas de plusieurs autres Dieux, que les Romains emprunterent encore des Grecs, comme de PLUTON, qu'on honoroit sous le nom de *Dis Pater*, & de *Summanus*; & c'étoit sous ce dernier nom qu'il avoit un temple à Rome, qui lui fut consacré pendant la guerre de PYRRHUS (d). On lui associoit encore sa femme PROSERPINE. Le Dictateur POSTUMIUS voua un temple à CASTOR & à POLLUX, qui étoit fameux à Rome. HERCULE ne tarda pas non plus à y avoir des temples, & l'on voit que son culte y étoit déjà bien

(a) LIV. Lib. II. C. 21.

(b) Id. Lib. XXII. C. 1.

(c) MACROB. lib. C. 8.

(d) OVID. Fast. Lib. VI. vs. 732.

établi dès le quatrième siècle de Rome (a). Lorsqu'on eut adopté les fables dont les Grecs avoient orné son histoire, on voulut en faire une des plus anciennes divinités de Rome. On le confondit avec le SEMO SANCTUS, ou DIUS FIDIVS des Sabins. On prétendit qu'il avoit passé par l'Italie, en revenant de l'Espagne, & ramenant les bœufs de GÉRION; qu'il s'étoit arrêté à l'endroit où Rome fut depuis bâtie, & qu'il avoit enseigné lui-même à EVANDRE le culte qu'il vouloit qu'on lui rendît après son apo théose (b). Tout cela n'étoit point fondé sur les traditions des Romains eux-mêmes; mais sur les fables que les Grecs débitoient sur les voyages de leur HERCULE, à qui ils faisoient parcourir l'Espagne, les Gaules, l'Italie & diverses contrées, quoiqu'il ne se fût peut-être jamais beaucoup éloigné de la Grece. Ce qu'il y a de certain, c'est que son combat avec GÉRION, à qui il en-

(a) LIV. Lib. V. C. 13.

(b) LIV. Lib. I. C. 9. DION. Hal. Lib. I. p. 32. & Scgg.

leva ses troupeaux, se passa en Epire, & non en Hespérie, & qu'il y avoit en Epire un peuple, qui se nommoit les Celtes, avec qui HERCULE eut à combattre (a), ce qui aura pu donner lieu à feindre les voyages d'HERCULE en Espagne, dans les Gaules, & son retour par l'Italie, où vraisemblablement il ne fut connu des Romains, que depuis que TARQUIN leur eut enseigné le culte des divinités Grecques. Depuis ce tems-là il paroît que les Romains en firent une de leurs divinités favorites, comme cela se voit par le nombre de temples & d'autels qu'ils lui consacrerent dans divers quartiers de Rome, & sous différens titres.

Progrès rapides que fait cette religion.

Dans tout ce que je viens de dire des Dieux que les Grecs communiquent aux Romains, on voit que je me suis particulièrement attaché à découvrir le tems où le culte de chacun de ces Dieux fut reçu à Rome; ce qui sert à confirmer ce que j'ai avancé dans le Chapitre précé-

(a) ANTONI Lib. Metam. 4. V. Mem. de l'Acad. des Inscr. Tom. X. p. 252.

dent, que toute cette religion avoit été inconnue aux Romains avant le regne de TARQUIN l'ancien. Ce n'est en effet que depuis son règne, que la religion des Grecs fit des progrès si rapides, qu'elle ne laissa que très-peu de traces de celle que NUMA avoit dictée. Mon but n'a pas été de donner un système de la Théologie des Romains, & encore moins de dire l'opinion particulière qu'ils avoient de chacune de ces divinités. Leurs idées étoient très-embrouillées sur ce sujet, & plus on s'est efforcé de les éclaircir, moins on y a réussi jusqu'à présent. Il semble que les Grands de Rome aient cru qu'ils ne pouvoient trop charger ce peuple de Dieux & de cérémonies, soit qu'ils crussent par-là le rendre plus docile, soit qu'ils rendissent par-là plus lucratifs les sacerdoces dont ils étoient revêtus. Quel qu'ait été le motif qui les a fait agir, il est visible qu'ils ne songerent jamais à donner des idées bien claires au peuple des divinités dont ils vouloient qu'il fit les objets de son culte, & qu'eux-mêmes adop-

s'embarrasser de ce qu'elles pouvoient être en elles-mêmes. Tout devint Dieu ou Déesse. Le peuple Romain, le Sénat devinrent des Dieux, la ville de Rome devint une Déesse, à qui les peuples à l'envi dressaient des autels, & bâtissoient des temples, & elle s'en consacrait à elle-même. Encore y a-t-il peut-être eu en cela des ins de superstition que de politique & il se peut qu'on n'ait eu en vue que d'inspirer aux peuples soumis à l'Empire Romain un respect & une soumission sans bornes pour le Sénat & pour le Peuple Romain. Mais on a bien de la peine à pénétrer les ressorts de leur politique, lorsqu'on voit leur Sénat admettre & autoriser le culte de divinités aussi absurdes que ridicules : comme d'un *AIUS LOCUTUS*, auquel on consacra un temple, à cause d'une voix qu'on prétendoit avoir entendue, qui avertissoit les Romains de la venue des Gaulois (a); d'un Dieu *REDICULUS*, à qui on bâtit un temple hors de la porte Capène, à l'en-

(a) CIC. de Nat. Deor. Lib. II. C. 42.

droit où avoit campé ANNIBAL ; apparemment dans la supposition qu'il avoit causé à ANNIBAL quelque terreur panique, qui l'avoit obligé de s'en retourner sans rien faire (a). C'est sans doute ce même Dieu que VARRON appelle TURANUS (b). Je ne finirois point si je voulois entreprendre de faire une liste de toutes ces divinités ridicules, que TERTULLIEN, ARNOBE, LACTANCE, & S. AUGUSTIN reprochent avec tant de raison aux Romains.

L'on trouvera peut-être plus de Des Vertus
divinifées. raison dans le culte que le Sénat fit rendre à quelques bonnes qualités de l'ame, à quelques vertus, dont il fit autant de divinités, & auxquelles il dressa des autels. Ce culte pouvoit réveiller l'attention des hommes sur ces vertus, & les engager à les pratiquer sans relâche. Telle étoit la *Fidélité*, ou la *Bonne Foi* (*Fideli*), qui avoit ses temples & ses autels, dont j'ai parlé ci-dessus. Ainsi après la bataille de Trasimène, où la témérité

(a) FESTUS, V. *Redignulus*.

(b) Apud Non. p. 520.

du Consul FLAMINIUS avoit coûté cher aux Romains , le Sénat dédia une chapelle au *Bon sens* (*Menti*) , (a) voulant marquer par-là qu'il ne falloit pas se laisser emporter aux mouvemens d'une fausse bravoure , comme avoit fait ce Consul , mais se conduire par les regles du *Bon sens*. MARCELLUS dédia des temples à la *Vertu* & à l'honneur (b) , qui furent construits de maniere qu'il falloit passer par le temple de la vertu pour entrer dans celui de l'honneur , pour apprendre aux hommes que ce n'est que par la vertu qu'on peut acquérir de l'honneur (c). Telles étoient encore la *Piété* , l'*Espérance* , la *Concorde* , qui avoit plusieurs temples , la *Pudicité* , la *Clémence* , à qui on consacra un temple à l'occasion de celle que CÉSAR avoit exercée à l'égard de ses ennemis (d).

La Fortune ,
&c.

On fit encore des divinités de différentes choses désirables par elles-mêmes , comme contribuant au bon-

(a) Liv. Lib. XXII. C. 10 Lib. XXIII. C. 31.

(b) Id. Lib. XXVII. C. 25.

(c) SYMMACH. Lib. I. Ep. 14.

(d) PLUT. in CÉSARE. P. 75.

heur de l'homme. Telle étoit la *Santé* (*Salus*), qui eut un temple à Rome dès l'an 451 ; le *Repos* (*Quies*), la *Paix*, la *Liberté*, la *Félicité*, la *Victoire*, qui devoit être la Déesse favorite des Romains, & qui avoit plusieurs temples & chapelles ; sa statue se trouvoit, outre cela, placée dans divers temples. Mais ce fut particulièrement à la *Fortune* qu'ils sacrifierent, & à qui ils éleverent des temples en lui donnant différens surnoms.

Ils diviniferent pareillement des vices, des maladies, & autres choses pareilles, la *Volupté* & l'*Audace* avoient leurs autels. TULLUS HOSTILIUS voua un temple à la *Peur* & à la *Pâleur*. On en consacra aussi à la *Fievre*, à la *Tempête*, &c.

Des Vices ;
des Maladies ;
&c.

Tels étoient les principaux objets du culte des Romains, & ils se multiplièrent tous les jours, à mesure qu'ils étendoient leurs conquêtes. On n'y remarque presque autre chose qu'un grand empressement du Sénat à introduire de nouveaux cultes, & à multiplier les superstitions ; & on ne voit pas qu'il se soit jamais mis

en peine de former de cette religion quelque chose de lié & de systématique. Lorsque les Auteurs des siècles suivans ont entrepris de rendre raison de la religion de leurs ancêtres , ils n'ont réussi qu'à nous prouver qu'elle n'étoit qu'un amas de superstitions & d'opinions bisarres , qu'il seroit inutile aujourd'hui de vouloir entreprendre de concilier avec la raison. Ce qu'il y a cependant de remarquable , c'est que cette même religion , quelque absurde qu'elle nous paroisse , ne détruisit point les principes de probité que NUMA avoit inculqués aux Romains , & que ce ne fut que lorsqu'ils commencèrent à s'en moquer & à la négliger , qu'ils abandonnerent les sentiers de la vertu. C'est ce que l'on verra dans le dernier Chapitre de ce Livre.



CHAPITRE III.

Des Ministres de la Religion.

COMME les principaux ministres De la Religion du Roi des sacrifices. de la religion se choisissoient presque toujours entre les personnes les plus distinguées par leur naissance, & les plus considérables de Rome par leurs dignités, cela contribua beaucoup à en imposer au peuple, & à lui rendre sa religion respectable. Sous les Rois, les seuls Patriciens étoient admis aux principaux sacerdoces, & les Plébéiens en furent encore long-tems exclus sous la République. Le Roi lui-même étoit un des premiers ministres de la religion, & lorsqu'on eut aboli la royauté, pour ne négliger aucune des anciennes cérémonies, on établit un Prêtre particulier pour faire les fonctions royales dans certains sacrifices. On le nommoit *Roi des sacrifices* (*Rex sacrorum* ou *Rex sacrificulus*), (a) &

(a) DION. Hal. Lib. IV. p. 296. & Lib. V. p. 378.

la femme même, qui étoit Prêtresse de même que les femmes de divers autres Grands Prêtres, comme j'aurai occasion de le remarquer ailleurs, prenoit le titre de *Reine* (a). Mais de peur que ce titre ne les enorgueillît, on prit diverses précautions, qui les renfermoient uniquement dans l'exercice de leur sacerdoce ; premièrement en les excluant de toute autre dignité ; & secondement en les soumettant au Grand Pontife, qui, en veillant sur le reste de la religion, tenoit aussi le Roi des sacrifices dans sa dépendance (b). Du reste on attachâ diverses prérogatives à ce titre, comme d'exempter celui qui en étoit revêtu, de tout service civil ou militaire, enfin de tout ce qui pouvoit l'empêcher de vaquer aux fonctions de son sacerdoce, qui paroît avoir été assez considérable, en ce que les Patriciens s'en sont conservé la possession jusqu'à la fin de la République.

(a) MACROB. Sat. Lib. I. C. 15. GRUTERI In script. pag. MLXXXVII. N. 8.

(b) LIV. Lib. II. C. 2.

L'intendance générale sur toutes ^{Du Grand Pontife.} les affaires de la religion appartenoit au Grand Pontife , qui étoit à la tête du college des Pontifes que NUMA avoit établis au nombre de quatre (a). Ils ne passerent pas ce nombre avant l'an de Rome 453 , que les Plébéïens voulurent avoir part à ce sacerdoce, & obtinrent d'y être admis. Alors aux quatre Pontifes Patriciens, on en ajouta quatre Plébéïens ; & il fut réglé qu'ils seroient toujours remplacés de cette maniere. C'étoit le college lui-même qui nommoit aux places vacantes (b) , & cela eut lieu jusqu'à l'an 649 , que CN. DOMITIUS, irrité contre les Pontifes , de ce qu'ils ne l'avoient pas nommé à la place de son pere, donna au peuple le droit d'élection , mais d'une façon assez singuliere ; car on tiroit au sort dix-sept Tribus entre les trente-cinq , & celui pour lequel la pluralité de ces dix-sept Tribus se déclaroit, devoit ensuite être nommé

(a) DION. Hal. Lib. II. p. 152.

(b) Id. p. 153.

par le college (a). SYLLA abolit cette loi, & en rendant au college le droit de nommer aux places vacantes, il augmenta le nombre des Pontifes jusqu'à quinze ou seize. T. LABIENUS étant Tribun du peuple en 690, fit revivre la loi *Domitia* en faveur de JULES CÉSAR. Celui-ci ne voyoit point d'apparence de se faire choisir par le college, & étoit en quelque sorte assuré de la faveur du peuple, qui en effet le fit Pontife, & immédiatement après l'éleva au souverain pontificat (b). Car il faut remarquer que lorsque le grand Pontife venoit à mourir, on commençoit par nommer à la place qu'il avoit laissée ouverte dans le college des Pontifes, & qu'ensuite le peuple procédoit à l'élection d'un grand Pontife (c).

Sa dignité étoit si considérable, que ce fut toujours le peuple qui en dis-

(a) CIC. Agr. II. C. 7. SUETON. in NERONE C. 2. VELL. PAT. Lib. II. C. 11.

(b) DIO. CASS. Lib. XXXVII. p. 52. SUETON. in JUL. C. 13.

(c) LIV. Lib. XXV. C. 2 & 5. Lib. XXXIX. C. 46. Lib. XL. C. 42.

posé par ses suffrages (a). Les Patri-
ciens en restèrent seuls en possession
jusques vers l'an 500, que TIBERIUS
CORUNCANIUS fut le premier Plé-
béien élevé à cette dignité (b),
qui depuis fut commune aux deux
ordres. Ce sacerdoce avoit cela de
particulier, de même que celui des
Augures & des Pontifes, qu'on ne
pouvoit en être privé qu'avec la vie ;
de sorte qu'AUGUSTE, après avoir
dépouillé LEPIDE de toute autre di-
gnité, le laissa jouir jusqu'à sa mort
du grand pontificat (c), & depuis ce
sacerdoce resta toujours réuni à l'Em-
pire. La République fournissoit une
maison au grand Pontife, comme cela
se voit par SUÉTONE, qui nous dit
que CÉSAR ayant été revêtu de ce
sacerdoce, quitta sa maison pour aller
demeurer dans celle du souverain
Pontife (d). AUGUSTE, ne voulant
pas quitter son palais, le donna à la
République, afin qu'il ne fût pas dis-

(a) LIV. Lib. XXV. C. 5.

(b) Idem. Epit. XVIII.

(c) DIO CASS. Lib. XLIX. p. 458.

(d) IN JUL. C. 46.

qu'il demeurait dans une maison particulière (a).

Autorité
du grand
Pontife &
du college
des Pontifes.

Si l'on s'en rapporte à DENIS d'Halicarnasse (b), le grand Pontife, à la tête du college des Pontifes, décidait souverainement de toutes les affaires de religion, & n'étoit soumis à rendre raison de sa conduite, ni au Sénat ni au peuple. On voit que cet Ecrivain n'ait en vue, en disant cela, que de flatter AUGUSTE, qui vers ce tems-là avoit été revêtu du souverain pontificat. Du moins, on a des preuves manifestes que le peuple conserva toujours l'autorité souveraine sur les affaires de la religion, comme sur le reste, & qu'on en appelloit du jugement des Pontifes à celui du peuple. Il est cependant certain que leur autorité étoit très-grande, & qu'elle s'étendoit,

I. Sur tous les autres ministres de la religion, qu'ils pouvoient contraindre à remplir les devoirs de leurs sacerdoces. 1. Les Vestales étoient soumises au grand Pontife, & c'é-

(a) DIO CASS. Lib. LIV. p. 619.

(b) Lib. II. p. 133.

toit lui qui les châtoit lorsqu'elles avoient laissé éteindre le feu sacré , ou qui les faisoit punir de mort , lorsqu'elles avoient oublié la chasteté , à laquelle elles étoient astreintes. L'histoire nous fournit à cet égard un exemple , qui détruit ce qu'avance DENIS d'Halicarnasse sur l'autorité du grand Pontife. Car les Vestales MARCIA , EMILIA & LICINIA ayant été accusées au tribunal de L. METELLUS , grand Pontife , & celui-ci ayant condamné EMILIE , & absous les deux autres , PEDUCEUS , Tribun du peuple , évoqua l'affaire au peuple , accusant le grand Pontife d'en avoir agi avec trop d'indulgence. Le peuple nomma pour juge CASSIUS , homme extrêmement sévère , qui condamna ces deux Vestales , & enveloppa quantité d'autres personnes dans leur condamnation (a). 2. Tous les grands Prêtres , comme celui de JUPITER , de MARS , de QUIRINUS , &c. étoient de même sous la juridiction du grand Pontife. A. POSTUMIUS ALBINUS , Consul en l'an 511 ,

(a) ASCON. PÆD. p. 198.

étoit grand Prêtre de MARS; & comme il vouloit aller en Sicile, pour commander l'armée contre les Carthaginois, il en fut empêché par le grand Pontife METELLIUS, qui l'obligea de rester à Rome, pour y vaquer aux fonctions de son sacerdoce (a). En l'an 622, il y eut une grande dispute entre les Consuls PUBLIUS LICINIUS CRASSUS & LUCIUS VALERIUS FLACCUS, dont le premier étoit grand Pontife, & l'autre grand Prêtre de MARS. L'un des deux devoit commander l'armée en Asie contre ARISTONICUS qui s'étoit emparé du royaume d'ATTALE. CRASSUS se servit de l'autorité du grand Pontife pour empêcher son collègue de sortir de Rome. Celui-ci prétendoit au contraire, que le grand Pontife ne pouvoit aller hors de l'Italie. Le grand Pontife condamna le grand Prêtre à l'amende, & l'affaire fut débattue dans le Sénat, & ensuite portée devant le peuple, qui ordonna que le grand Prêtre eût à obéir au grand Pontife, & cependant lui fit grace de l'amen-

(a) LIV. Epit. XIX.

de , à laquelle celui-ci l'avoit condamné (a). Comme le grand Pontife choisissoit, ou plutôt prenoit (*capiebat*) les Vestales, il pouvoit aussi choisir les grands Prêtres , & les installer malgré eux. TITE-LIVE en rapporte deux exemples ; l'un de L. VALERIUS FLACCUS , jeune Patricien , qui fut établi grand Prêtre de JUPITER, malgré lui , par le grand Pontife LICINIUS CRASSUS , en 544 (b). C. SERVILIUS, qui succéda à CRASSUS dans le grand pontificat , voulut de même forcer CN. DOLABELLA , à renoncer au commandement de la flotte , pour devenir Roi des sacrifices , & celui-ci en ayant appelé au peuple , les suffrages tendoient tous à l'obliger d'obéir au grand Pontife , lorsque le tonnerre , qui se fit entendre , obligea de rompre l'assemblée (c). On se fit un scrupule de réveiller cette affaire , & on établit un autre Roi des sacrifices. Si ces exemples prouvent que l'autorité du grand Pontife étoit très-éten-

(a) CIC. Philip. XI. C. 8.

(b) LIV. Lib. XXVII. C. 8.

(c) Idem, Lib. XI. C. 42.

due , ils prouvent en même - tems qu'elle étoit toujours subordonnée à celle du peuple, qui , en conséquence de sa souveraineté , décidoit en dernier ressort des affaires de la religion.

II. C'étoit chez les Pontifes qu'étoient comme en dépôt tous les formulaires consacrés aux différentes cérémonies religieuses. Ils les prononçoient ordinairement devant le magistrat qui devoit les répéter après eux. Ainsi, lorsque DECIVS se dévoua à la mort pour l'armée Romaine , il fit venir un Pontife , & lui ordonna de lui suggérer la formule qu'il devoit suivre dans cette cérémonie (a). Le peuple ayant nommé C. FLAVIVS pour faire la dédicace du temple de la Concorde , le grand Pontife SCIPION BARBATVS soutint que cette dédicace ne pouvoit se faire que par un Consul , ou par un Général d'armée. Mais le peuple persista , non-seulement à vouloir que FLAVIVS fît cette fonction , mais il obligea même le grand Pontife, malgré lui , à réciter

(a) LIV. Lib. VIII. C. 9.

la formule que FLAVIUS devoit répéter (a).

III. On voit par-là que , sans qu'ils y assistassent , il ne se pouvoit faire aucune cérémonie religieuse , ni se faire des consécérations de temple ou d'autel , qu'ils n'en eussent examiné les raisons , & ne les eussent approuvées. Il suffisoit que trois d'entr'eux eussent approuvé une chose pour l'autoriser (b) ; mais il falloit pourtant , en quelques occasions , que le Sénat & les Tribuns du peuple l'eussent ratifiée ; du moins est-il sûr que la seule approbation des Pontifes ne suffisoit pas pour consacrer un temple , ou un autel , & qu'il falloit encore celle du Sénat , & de la plus grande partie des Tribuns du peuple (c). Ces derniers même étoient en droit , comme cela se voit par CICERON (d) , & par l'exemple que je viens de rapporter , de les contraindre à faire leurs fonctions malgré eux.

IV. Lorsqu'un citoyen en vouloit

(a) Id. Lib. IX. C. ult. vid. Lib. XXXI. C. 9.

(b) Cic. de Har. Resp. C. 6.

(c) Liv. Lib. IX. C. 46.

(d) Pro Domq. C. 45.

adopter un autre, il falloit auparavant qu'il consultât le college des Pontifes. Ils examinoient la validité des raisons sur lesquelles on se déterminoit à faire l'adoption projetée, & décidoient, s'il n'y avoit aucun empêchement religieux ou civil, qui y mît obstacle (a). Il paroît auffi qu'ils prenoient connoissance de quelques causes matrimoniales, puisqu'Auguste les consulta sur son mariage avec Livie, qui étoit alors grosse de six mois, & ils décidèrent suivant son intention, que ce cas n'étoit pas compris dans la loi (b).

V. C'étoient eux qui avoient soin des fastes ou du calendrier, c'est-à-dire, de régler l'année, d'indiquer les jours de fête, & d'intercaler. Car, comme l'année Romaine n'étoit que de 354 jours, il restoit onze jours, dont on faisoit, au bout de deux ou trois ans, un mois, qu'on inféroit entre les mois de Février & de Mars. Les Pontifes abusoient souvent de leur pouvoir à cet égard, & intercaloient

(a) Ibid. C. 13.

(b) TACIT. Annal. Lib. I. C. 10.

à leur fantaisie (*a*), ce qui mit un grand dérangement dans l'année. Enfin CÉSAR y remédia, & régla l'année à peu près sur le pié que nous la suivons aujourd'hui.

Le grand Pontife décidoit de toutes ces choses conjointement avec le collège des Pontifes, sur lequel il n'avoit qu'une autorité à peu près pareille à celle qu'ont de nos jours les chefs des cours souveraines & des tribunaux. C'étoit à la vérité à lui qu'on s'adressoit, quand il s'agissoit de consulter le college Pontifical; mais c'étoit aussi au nom de ce college, qu'il en prononçoit les décisions; ce que CICÉRON appelle *pro collegio respondere* (*b*). S'il décidoit quelque chose de son chef, on pouvoit appeler de sa décision au college assemblé; & même lorsqu'il avoit prononcé à la tête du college, la cause pouvoit encore être portée devant le peuple,

(*a*) CENSOR. de Die Nat. C. 20. V. CIC. ad Att. Lib. V. Ep. 9. & ib. MALASPIN. & ad Fam. Lib. VII. Ep. 2. & ibi MANUT. GRONOV. Observ. Lib. II. C. 18.

(*b*) Pro Domo. C. 53. .

par appel (a). Il est cependant vrai que le peuple , qui respectoit infiniment la religion & ses ministres , condamna rarement le grand Pontife, &, dans une contestation qu'il y eut entre un Tribun du peuple & le grand Pontife M. LEPIDUS , il condamna le Tribun à l'amende , non , à la vérité , pour avoir contredit le grand Pontife , mais pour s'être servi de termes injurieux dans la dispute (b).

Il y avoit encore un college de Pontifes inférieurs , (*Pontifices minores*) subordonné à celui des Pontifes ; mais il est difficile de dire en quoi consistoient leurs fonctions. Il paroît par TITE LIVE (c) , qu'ils n'étoient anciennement que secrétaires des Pontifes , & que depuis on les qualifia Pontifes. CICÉRON , dans une harangue adressée aux Pontifes (d) , nomme trois de ces Pontifes , qui apparemment ne se trouvoient au college pontifical que pour y tenir le greffe , & qui étoient des especes de

(a) Vide BOSIUM de Pont. Max. C. V. §. 7.

(b) LIV. Epir. XLVII.

(c) Lib. XXII. C. 57.

(d) De Harusp. Resp. C. 6.

ministres des Pontifes ; mais pourtant assez considérables pour être qualifiés eux-mêmes Pontifes.

Les Augures n'étoient pas dans une moindre considération que les Pontifes, quoiqu'ils n'eussent aucune autorité sur la religion en général, & que les fonctions de leur sacerdoce fussent bornées à observer les signes du ciel, & à faire leur déclaration en conséquence. Cependant comme ils ne faisoient ces fonctions que lorsqu'il s'agissoit des affaires les plus importantes, lorsque le peuple, assemblé en comices, étoit prêt à prendre quelque résolution sur une affaire d'Etat ; qu'ils étoient en quelque sorte maîtres de trouver les signes favorables ou contraires, suivant qu'ils le trouvoient à propos ; qu'enfin ils exerçoient un art, qui, quoique très frivole en lui-même, en imposoit d'autant plus facilement au peuple, que l'Augure affectoit plus le mystère ; tout cela joint à ce que les Augures étoient toujours choisis parmi les personnes les plus considérables de la République, rendit ce sacerdoce extrêmement respectable à Rome. J'ai

Des Augure

déjà dit que les anciens Celtes étoient fort adonnés à cette espece de divination ; de sorte qu'il y a bien de l'apparence qu'il y a toujours eu des Augures à Rome, & qu'ils y ont été dans une certaine considération, que TARQUIN l'ancien augmenta beaucoup. La religion, entre les mains de ce Prince, devint un des principaux instrumens de la politique ; & les fonctions des Augures, religieuses en apparence, influerent sur toutes les résolutions de l'Etat.

Leur nombre, & maniere dont ils étoient remplacés.

Les Augures furent d'abord établis, à ce qu'on dit, au nombre de trois. On croit que SERVIUS TULLIUS en ajouta un quatrieme. Ils étoient à ce dernier nombre en l'an 453, que les Plébéïens, ayant obtenu quatre places dans le collège pontifical, obtinrent en même-tems qu'aux quatre Augures Patriciens, on en ajouteroit cinq, pris d'entre les Plébéïens ; de sorte qu'il furent alors mis au nombre de neuf (a). Ils resterent à ce nombre jusqu'au tems de SYLLA, qui en ajouta six ; de sorte qu'ils furent depuis

(a) LIV. Lib. VIII. C. 6.

au nombre de quinze (a). C'étoit le collège lui-même qui nommoit aux places vacantes , jusqu'à l'an 651, que CN. DOMITIUS transféra ce droit au peuple , mais avec quelques restrictions. Car c'étoit le college des Augures qui présentoit les sujets au peuple , & il n'étoit pas permis au postulant d'être nommé par plus de deux Augures , afin que le college en présentât plusieurs , entre lesquels le peuple pût choisir (b), de la maniere que je l'ai dit des Pontifes , & le sujet que le peuple éliroit, étoit aggrégé au college. Cette loi fut abolie par SYLLA, & le droit du college rétabli; mais LABIENUS fit revivre la loi de DOMITIUS en 660. Sous les Empereurs, tous les facerdoces furent à leur disposition.

Les principales fonctions des Augures étoient de prédire l'avenir, en observant le vol & le chant des oiseaux. Pour cet effet , l'Augure , assis sur son *siège curule*, vêtu d'une robe de pourpre , & tenant à la main le

Fonctions
des Augures.

(a) Idem Epit. LXXXIX.

(b) CIC. Phil. II. C. 2.

bâton augural, dont le bout d'en-haut étoit courbé, à peu près tel que la croffe des Evêques, comme on le voit sur plusieurs médailles, désignoit avec ce bâton une certaine partie du ciel, & cette partie prenoit alors le nom de temple (a). Cette action de l'Augure s'appelloit, prendre le tabernacle (*Tabernaculum capere*) (b). Ensuite il observoit avec beaucoup d'attention quels oiseaux il voyoit, quel étoit leur vol & leur chant, & de quel côté du temple ils se montroient. Les signes qui se présentoient à gauche étoient heureux, & ceux qui se monstroient à droite, étoient de mauvais augure (c). Les oiseaux dont on observoit le chant, s'appelloient *oscines* (d); & ceux dont on observoit le vol, s'appelloient *præpetes* (e). Un seul auspice ne suffisoit pas, soit qu'il fût favorable ou contraire; on le répétoit plusieurs fois, & souvent il arrivoit que quoique les signes eussent

(a) VARRO de L. L. Lib. VI.

(b) LIV. Lib. I. C. 18. & Lib. IV. C. 7.

(c) DION. Hal. Lib. II. p. 80.

(d) CIC. de Divin. Lib. I. C. 13.

(e) FESTUS h. v.

été contraires au commencement , ils devenoient favorables à la fin. Ils observoient encore divers autres phénomènes , qui paroïssent dans l'air , comme les éclairs , le tonnerre , la foudre , & rompoient les assemblées du peuple , en dénonçant qu'il avoit tonné. Plusieurs autres signes assez naturels pouvoient leur paroître de mauvais augures ; & alors ils disoient à quel Dieu il falloit sacrifier , & par quels sacrifices on pouvoit détourner les malheurs dont ces présages menaçoient. Ils jugeoient encore du succès d'une entreprise par le plus ou le moins d'appétit des poulets sacrés ; car c'étoit un présage des plus funestes , si ces poulets refusoient de manger (a) ; & c'en étoit au contraire un des plus favorables , si ces poulets mangeoient avec beaucoup d'avidité.

Nous aurons de la peine à nous imaginer que des fonctions , qui nous paroissent si puériles , pussent attirer tant de considération à ceux qui en

Grand pouvoir des Augures.

(a) LIV. Lib. X. C. 40. CIC. de Divin. Lib. II. C. 8 & 34. de Nat. Deor. Lib. II. C. 3.

étoient chargés. On en fera moins surpris, si l'on considère la déférence qu'on étoit obligé d'avoir pour ce qu'ils avoient prononcé ; & C I C É R O N, dans ses *Livres des Loix* (*a*), met la peine de mort contre ceux qui n'auroient pas obéi à leur dénonciation, suivant sans doute en cela l'ancien usage des Romains. Ainsi les Augures ayant trouvé un défaut dans les auspices, lors de l'élection des premiers Tribuns militaires, revêtus du pouvoir consulaire, apparemment parce qu'il se trouvoit un Plébéien entr'eux, ils furent obligés de renoncer à leurs charges, dont pourtant ils étoient en possession depuis trois mois. On prit pour prétexte, que le Consul C. CURTIUS, qui avoit présidé à leur élection, n'avoit pas bien pris le *tabernacle* (*b*). TIB. GRACCHUS ne s'aperçut aussi que quelques mois après, étant en Sardaigne, d'une faute pareille qu'il avoit commise, en présidant à l'élection des Consuls NASICA & FIGULUS. Il

(a) Lib. II. C. 8.

(b) LIV. Lib. IV. C. 7.

P'écrivit au college des Augures , qui aussi-tôt envoya ordre aux deux Consuls , dont l'un étoit déjà dans la Gaule Cisalpine , & l'autre dans l'île de Corse , de revenir à Rome , & aussi-tôt après leur retour , il les obligea d'abdiquer le consulat , & on procéda à une nouvelle élection (a). Je serois trop long , si je voulois rapporter ici tous les exemples que l'histoire nous fournit de l'autorité des Augures dans des cas pareils ; j'aurai occasion d'en rapporter ailleurs encore divers autres , tant pour prouver que toute leur science étoit subordonnée à la politique , que pour montrer aussi la grande influence qu'ils avoient sur les comices.

Je mets les Aruspices immédiatement après les Augures , parce que leur art étoit à peu près le même ; car du reste , il s'en falloit bien que les Aruspices fussent aussi considérés que les Augures. J'ai déjà dit que , de quelque dignité qu'on fût revêtu dans la République , on croyoit y ajouter

Des Aruspices.

(a) PLUTARCH. in MARCELLO p. 300. VAL-MAX. Lib. I. C. 1. N. 3.

un nouvel éclat , en y ajoutant celle d'Augure. Au contraire , les Aruspices étoient regardés comme des gens assez vils , qu'on consultoit à la vérité souvent sur les prodiges qui paroissent menacer la République ; mais il paroît aussi que , moyennant quelques piéces d'argent , tout homme pouvoit les employer dans ses affaires particuliéres (a). CICÉRON regarde comme un avilissement de la dignité sénatoriale , que JULES CÉSAR eût admis dans le Sénat des gens de cette profession (b). Quoi qu'il en soit , il les confond autre part lui-même , & met au même rang les Augures , les Aruspices , les devins , les diseurs de bonne aventure , &c. Il est certain que la plupart des Aruspices étoient Toscans , & que les Romains eux-mêmes exerçoient rarement cette profession , si ce n'est peut-être dans les derniers tems de la République , que les Toscans avoient obtenu le droit de Bourgeoisie Romaine.

(a) PLAUT. *Pœnulus*. Act. II. vs. 10 & 17.

(b) Ad Fam. Lib. VI. Ep. 18.

Leur art consistoit principalement à juger, par diverses circonstances d'un sacrifice, si la divinité étoit appaisée, ou si elle étoit encore courroucée. Pour cela, ils considéroient si la victime faisoit quelque résistance, lorsqu'on la conduisoit à l'autel; si elle tomboit du premier coup, si son sang sortoit en bouillonnant, &c. c'étoient autant de signes favorables, & les signes contraires menaçoient de la colere des Dieux. Ensuite ils examinoient les entrailles de la victime, sur lesquelles ils faisoient quantité d'observations, dont CICÉRON se moque en plusieurs endroits; & particulièrement dans ses *Livres de la Divination*. Ils observoient encore la flamme, la fumée, & en tiroient des conjectures & des présages. Si les signes étoient contraires, ils enseignoient par quels nouveaux sacrifices on pouvoit apaiser la colere de la divinité, & détourner les malheurs dont on étoit menacé. Alors on renouvelloit les sacrifices jusqu'à ce que les signes fussent favorables; ce qu'on annonçoit d'abord au peuple, pour le retirer de la consternation, où on l'avoit d'a-

En quoi
consistoient
leurs fonctions.

bord jetté. On voit que leur science avoit beaucoup de rapport à celle des Augures , & étoit à peu près auffi frivole. CICÉRON dit qu'un Aruspice, en voyant un autre Aruspice , avoit de la peine à s'empêcher de rire (a). Il auroit pû dire la même chose des Augures. En effet, toute la différence qu'il y avoit entr'eux , confiftoit en ce que ces derniers tenoient un rang confidérable dans l'Etat , par leur naiffance & par leurs dignités ; au lieu que les Arufpices n'étoient que des étrangers, qu'on louoit à prix d'argent, & qui , par cette raifon , fe conformoient toujours aux intentions de ceux qui les payoient.

De ceux qui
toient com-
mis à la gar-
de des Livres
des Sibylles.

Un facerdoce , peu inférieur à celui des Pontifes & des Augures ; étoit celui des Quindecimvirs , commis à la garde des oracles des Sibylles , & à l'infpection fur les facrifices (*Quindecimviri facris faciundis*). J'ai déjà dit que leur institution eft attribuée par les uns à TARQUIN l'ancien ; & par d'autres , à TARQUIN le superbe. Ils ne furent d'abord qu'au nom-

(a) De Nat. Deor. Lib. I. C. 26.

bre de deux. Ce fut le premier sacerdote auquel les Plébéïens se firent admettre ; & dès l'an 386, ils obtinrent qu'au lieu de deux , on en créeroit dix, dont cinq feroient Patriciens, & cinq Plébéïens (a). Leur nombre fut depuis augmenté jusqu'à quinze. Il y a bien de l'apparence que SYLLA, ayant augmenté le nombre des Pontifes & des Augures , fit de même entrer cinq nouveaux membres dans le college des Décemvirs. Ce sacerdoce se conféroit de la même maniere que je l'ai rapporté des Pontifes & des Augures, & a subi à cet égard les mêmes changemens.

La principale destination des Duum-
virs, Decemvirs, ou Quindecimvirs Leurs fonctions.
étoit d'avoir la garde des livres des Sibylles, & de n'admettre personne à les lire. DENIS d'Halicarnasse dit même à ce sujet, qu'un certain ATILIUS, n'ayant pas rempli ses engagements à cet égard, TARQUIN le superbe le fit enfermer dans un sac de

(a) LIV. Lib. VI. C. 42.

cuir , & le fit jeter dans la mer (a). Dans des tems de calamité, le Sénat leur ordonnoit de consulter les livres des Sibylles, pour y trouver les moyens d'appaifer la colere des Dieux. A en juger par ce que les Historiens nous en disent, il paroît qu'il ne leur étoit permis de les lire & de les consulter, que lorsqu'ils y étoient autorisés par un Sénatus-consulte, (*libri Sibyllini ex Senatûs consulto adiri*) (b). Si l'on en croit DENIS d'Halicarnasse, le Sénat leur ajoignoit même des députés tirés de son corps, toutes les fois qu'il leur ordonnoit d'avoir recours à ces livres (c). Ce qui me paroît prouver qu'il ne leur étoit pas permis de les lire sans ordre, quoiqu'ils fussent sous leur garde. Après les avoir consultés, ils étoient encore obligés d'en faire leur rapport au Sénat, qui ne donnoit connoissance au peuple que de ce qu'il vouloit.

(a) Lib. IV. p. 260. VAL. MAX. Lib. I. C. 1 N. 13.

(b) LIV. Lib. V. C. 13. & passim. CIC. de Divin. Lib. II. C. 54.

(c) Ubi supra.

Ces livres des Sibylles , qu'on gardoit avec tant de mystere , furent brûlés avec le Capitole, où ils étoient en dépôt , en l'an 670 de Rome. Comme le Sénat s'étoit servi jusqu'alors avec assez d'adresse de ces oracles, il crut qu'il étoit nécessaire de réparer la perte qu'il venoit de faire, & envoya de tous côtés des députés, pour rassembler tous les oracles des Sibylles qu'on pourroit trouver (a), & on en forma une collection, qu'on substitua à l'ancienne. Comme par ce moyen divers particuliers avoient pu recouvrer de ces oracles , AUGUSTE , étant devenu grand Pontife après la mort de LÉPIDE , se fit apporter tous ceux qui se trouverent à Rome , & en fit brûler plus de deux mille volumes. Ceux qu'il voulut qu'on crût authentiques , il les fit renfermer dans deux layettes , sous la base de la statue d'*Apollon Palatin*. (b).

Ces Quindecimvirs étoient en même tems Prêtres d'APOLLON

Ils étoient
Prêtres d'APOLLON.

(a) TACIT. Annal. Lib. VI. C. 12.

(b) SUTTON. in AUG. C. 31.

(a), le Dieu qui avoit dicté les oracles de la Sibylle; & pour marque qu'ils étoient les interpretes de ses oracles, ils gardoient chez eux un trépied pareil à celui de dessus lequel la Prêtresse de Delphes prononçoit les siens (b). Aussi trouvoient-ils rarement autre chose dans ces livres, sinon qu'il falloit faire des prieres & des sacrifices à tels & tels Dieux, & particulièrement à APOLLON & à DIANE (c), en l'honneur desquels ils firent même célébrer des jeux qui furent rendus anniversaires (d). C'étoient eux alors qui avoient soin de diriger les cérémonies, de dire à quels Dieux, & de quelle maniere il falloit sacrifier, ainsi que leurs prétendus oracles le prescrivoient (e). C'étoient encore eux qui avoient la principale intendance des jeux séculaires (f), & ils en nommoient deux

(a) TIBULL. Lib. I. El. V. LIV. Lib. X. C. 8.

(b) VAL. FLACC. Argon. Lib. I. vs. 5. SERV. ad VIRG. Æn. Lib. III. vs. 332.

(c) LIV. Lib. V. C. 13.

(d) Id. Lib. XXV. C. 12.

(e) Id. Lib. XXII. C. 1.

(f) HORAT. Carm. Sæcul. vs. 70.

d'entr'eux , qui , sous le titre de maîtres (*Magistri XV. Virum*), étoient chargés d'en avoir la direction , comme cela se voit encore par les fragmens des fastes sous les années 517 & 736 de l'Ere Romaine.

Comme les sacrifices, les cérémonies & les fêtes se multiplioient à Rome , & que les Pontifes ne pouvoient suffire à tout , on établit en 557 un nouveau sacerdoce , dont les fonctions principales consistoient à décharger les Pontifes du soin qu'ils avoient eu jusqu'alors de régler & de faire les honneurs du festin , que l'on donnoit à JUPITER dans certaines occasions solennelles (a). Il paroît par TITE-LIVE (b), que ce festin se donnoit à-peu-près tous les ans , à l'occasion des jeux plébéïens. Avec JUPITER couché sur un lit , selon la coutume des Romains de prendre leur repos , étoient à table JUNON & MINERVE , assises sur des sièges ,

Des Epulons

(a) CIC. de Orat. Lib. III. C. 19. LIV. Lib. XXXIII. C. 41.

(b) Lib. XXV, C. 2. Lib. XXVII. C. 36. Lib. XXIX. C. 38.

comme le pratiquoient les femmes Romaines (a). Ce nouveau sacerdoce, ainsi que nous l'apprenons de CICÉRON (b), consistoit non-seulement dans le soin de ce festin, & de tout ce qui pouvoit y appartenir, mais encore à y faire observer toutes les cérémonies requises, à prendre garde qu'il ne s'y commît rien d'indécent, &, au cas qu'on eût manqué à quelque formalité, d'en faire rapport aux Pontifes, qui en conséquence ordonnoient qu'on réitérât la même cérémonie. Ceux qui en furent revêtus les premiers ne furent qu'au nombre de trois (c), mais on les augmenta depuis jusqu'à sept. On leur accorda d'abord le droit de porter la robe, prétexte qui étoit propre à ceux qui étoient revêtus de quelque magistrature curule, & qu'on avoit accordé aussi aux Pontifes & aux Décemvirs. Car pour les Augures, il paroît qu'ils avoient des robes de pourpre qui leur étoient

(a) VAL. MAX. Lib. II. C. 1. N. 2.

(b) De Harusp. Resp. C. 10.

(c) LIV. Lib. XXXIII. C. 42.

particulieres (a), de même que le bâton augural. On voit dans DION CASSIUS (b) & dans AULUGELLE (c), qu'on les égaloit en tout aux Pontifes, aux Augures & aux Décemvirs; & CICÉRON nous apprend que CN. LENTULUS MARCELLINUS, Consul en 697, étoit un des Septemvirs Epulons. Comme il étoit assez ordinaire à Rome de voir deux sacerdoces réunis en la même personne, les Empereurs se firent aggréger à tous les principaux colleges de Prêtres. Il nous reste encore une ancienne inscription de TIBERE, où aux titres de grand Pontife, d'Augure, de Quindecimvir, il joint aussi celui de Septemvir Epulon (d).

Je m'étendrai moins sur quelques autres colleges, qui paroissent plutôt avoir été des confrairies, qui s'engageoient à l'observation de quelques fêtes, ou de quelques cérémo-

Autres colleges, ou confrairies.

(a) SERV. ad VIRG. *Æneid.* Lib. VI. vs. 612.
CIC. ad Fam. Lib. II. Ep. 16. & ad ATT. Lib. II. Ep. 9.

(b) Lib. LIII. p. 568.

(c) Lib. I. C. 12.

(d) GRUTERI *Inscript.* p. CCXXXV. N. 19.

nies , à certains jours de l'année. Quoiqu'ils soient beaucoup moins considérables que les précédens , ils paroissent pourtant avoir toujours été composés de personnes distinguées. De cette classe étoit le college des Freres Arvales (*Fratres Arvales*) dont l'institution étoit antérieure à ROMULUS. Ils étoient au nombre de douze ; & le fils de la nourrice de ROMULUS , qui en étoit , étant venu à mourir , ce Prince voulut lui-même remplir sa place (a). Ils faisoient quelques sacrifices & quelques processions autour des champs , qu'on nommoit *Ambarvalia* (b) , pour obtenir des Dieux une abondante moisson. Les marques de ce sacerdoce étoient une couronne d'épis , & des rubans blancs. Ils n'en pouvoient être privés que par la mort , & conservoient leur sacerdoce dans la captivité & dans l'exil. 2. *Sodales Titien-ses* formoient encore une confrairie instituée , selon TACITE (c) , par

(a) GELL. Lib. VI. C. 7.

(b) VIRG. Georg. Lib. I. vs. 341.

(c) TACIT. Annal. Lib. I. C. 54. Hist. Lib. II. C. 25.

ROMULUS en l'honneur de TITUS TATIUS , Roi des Sabins , & sur ce modele on en institua de pareilles en l'honneur d'AUGUSTE , & de plusieurs de ses successeurs ; *Sodales Augustales* , *Antoniniani* , *Flaviani* , &c.

3. Les Saliens étoient proprement consacrés à MARS , ou plutôt à l'ancien QUIRINUS des Sabins. On attribue leur établissement à NUMA. A l'occasion d'un bouclier descendu miraculeusement du ciel , il en fit fabriquer onze autres si semblables , qu'on ne pouvoit les distinguer du premier. Il choisit en même tems douze jeunes Patriciens , qui tous les ans portoient processionnellement ces boucliers par la ville , dansant & chantant des hymnes , qui n'étoient presque plus intelligibles du tems d'HORACE (a). Ils étoient vêtus de tuniques à fleurs & d'une cuirasse par-dessus , l'épée au côté , portant de la droite un javelot , & de la gauche , un de ces boucliers (b). Ceux-

(a) Lib. II. Ep. I. vs. 86.

(b) LIV. Lib. I. C. 20. DION. Hal. Lib. II. pag. 129.

ci s'appelloient les Palatins, parce qu'ils avoient leur chapelle sur le mont Palatin; car il y en avoit d'autres institués par TULLUS HOSTILIUS, qui avoient leur chapelle au mont Quirinal (a). 4. Il y avoit encore une confrairie fort ancienne instituée en l'honneur du Dieu PAN. Sa fête, nommée *Lupercalia*, se célébroit dans le mois de Février (b), & alors les membres de cette confrairie couroient nuds par la ville, n'ayant pour ceintures que les peaux des chevres qu'ils venoient d'immoler. Ils avoient des fouets des mêmes peaux, dont ils frapportoient tous ceux qu'ils rencontroient, particulièrement les femmes, qui croyoient que ces coups avoient la vertu de les rendre fécondes (c). Il y en avoit deux confrairies, celle des Fabiens & celle des Quinctiliens (d), auxquelles s'en joignit une troisieme, celle des Juliens, instituée en l'honneur de Ju-

(a) Id. Lib. III. p. 173.

(b) OVID. Fast. Lib. II. vs. 31.

(c) Ibid. vs. 425.

(d) Idem. vs. 377 & seq.

ES CÉSAR (a). Quelque peu importants que nous paroissent ces especes de sacerdoces , les plus grands seigneurs de Rome se faisoient honneur l'être enrôlés dans ces confrairies. CIPION l'Africain , le vainqueur d'ANNIBAL , étoit de celle des Saliens. (b) MARC ANTOINE , collègue de CÉSAR dans le consulat , courut par la ville , comme je viens de dire que cela se pratiquoit dans les Lupercales , s'étant mis de la confrairie des Juliens , ce que CICÉRON lui reproche , comme étant au-dessous de la dignité d'un Consul (c). Cependant PLUTARQUE remarque que cette confrairie étoit composée de beaucoup de jeune noblesse , & même de magistrats (d). Une inscription nous apprend encore qu'un DOLABELLA étoit en même tems Septemvir Epulon , & un des *Sodales Titienses* (e).

On compte encore entre les mi- Des Féciales.

(a) SUET. in JUL. C. 76.

(b) LIV. Lib. XXXVII. C. 33.

(c) Philip. II. C. 34.

(d) In ANTONIO. p. 901.

(e) GRUT. p. CCXCVI. N. 1.

nistres de la religion les Féciales, dont les fonctions principales consistoient à faire attention que les Romains ne s'engageassent pas légèrement dans des guerres injustes, & sans avoir tenté tous les moyens d'obtenir qu'on redressât les torts dont ils se plaignoient. Leur college étoit composé de vingt personnes (a) choisies, comme l'assure DENIS d'Halicarnasse (b), dans les familles les plus distinguées. Il en attribue l'institution à NUMA. TITE-LIVE l'attribue à ANCUS MARCIUS (c), quoique lui-même fasse mention des Féciales sous le regne de TULLUS HOSTILIUS (d). Lorsqu'une nation avoit commis quelque hostilité contre les Romains, ou avoit maltraité leurs Ambassadeurs, un des Féciales parloit, alloit demander justice de ces violences, & exigeoit qu'on livrât les coupables. Si on ne lui rendoit pas justice sur le champ, il laissoit trente jours pour délibérer sur le parti

(a) VARRO ap. NONIUM. p. 529.

(b) Lib. II. p. 131.

(c) Lib. I. C. 32.

(d) Ib. C. 24.

qu'on

qu'on avoit à prendre, & au bout de ce tems, si l'on n'obtenoit point de satisfaction, le Féciale déclaroit que la guerre seroit juste. Il retournoit en conséquence sur la frontiere, & là lançant un javelot ensanglanté contre le pays ennemi, il déclaroit la guerre, suivant une certaine formule (a). Comme après que les Romains eurent étendu leurs frontieres jusqu'aux extrémités du monde connu, il étoit difficile d'observer toutes ces formalités, on n'en conserva que les apparences; & le Féciale se contentoit de se rendre dans un champ hors de la ville, qu'à cause de cela on appelloit le champ ennemi, & là il observoit les mêmes formalités, & déclaroit la guerre de la même maniere que s'il eût été sur la frontiere (b). Il ne se faisoit point de traité de paix qu'il n'y assistât un Féciale, qui la juroit au nom du peuple Romain (c), en cette maniere : « Si le peuple Ro- » main viole le premier les condi-

(a) LIV. & DION. ubi suprà. GELL. Lib. XVI. C. 4.

(b) OVID. Fast. Lib. VI. vs. 295.

(c) LIV. Lib. I. C. 24.

» tions de ce traité , frappez-le ;
 » ô grand JUPITER, comme je frappe
 » ce porc, & frappez-le d'autant plus
 » fort , que vous êtes plus fort &
 » plus puissant que moi ». En gé-
 néral c'étoit à leur college que se rap-
 portoient tout ce qui concernoit le
 droit des gens, soit que les Romains
 se prétendissent lésés, soit que quel-
 que autre nation se plaignît d'eux (a);
 & comme les Romains coloroient,
 ou tâchoient de colorer toutes leurs
 guerres d'une apparence de justice,
 ils n'en entreprenoient aucune qu'ils
 n'eussent consulté les Féciales (b),
 qui étoient trop raisonnables pour
 leur faire perdre , par de vains scrupules,
 les occasions d'étendre leurs
 conquêtes.

Des Cu-
 rions,

Rome avoit été divisée en trente
 quartiers ou curies , & chaque curie
 avoit son prêtre particulier , qui fai-
 soit le service divin & les sacrifices
 de la curie (c). C'étoient comme
 autant de paroisses , qui avoient cha-

(a) DION. Hal. ib. VAL. MAX. Lib. VI. C. 6. N.
 3 & 5.

(b) LIV. Lib. XXXI. C. 8. Lib. XXXVI. C. 1.

(c) DIONYS. Hal. Lib. II. p. 124.

l'une leur Curé, & à la tête de ces trente étoit celui qu'on nommoit grand Curion. (*Curio Maximus*). Comme les anciens nous disent fort peu de chose de ces Curions, il n'est pas facile de dire en quoi consistoient leurs principales fonctions. Il y a bien de l'apparence que chaque curie éli-
soit son Curion, comme le grand Curion étoit élu par les suffrages de toutes les curies. Ce sacerdoce étoit assez considérable, & les Patriciens en restèrent seuls en possession jusqu'à l'an 544, qu'ils furent obligés de consentir que les Plébéïens fussent admis à la concurrence (a).

Il y avoit quinze Flamines, ou Des grands
grands Prêtres consacrés au service Prêtres de
particulier d'autant de Dieux, entre JUPIER, de
lesquels les grands Prêtres de MARS & de
JUPITER, de MARS, & de QUIRINUS QUIRINUS,
(*Flamen Dialis, Martialis, Quirinalis*) tenoient le premier rang, & jouissoient de grandes distinctions; mais particulièrement le grand Prêtre de JUPITER, qui se faisoit accompagner d'un licteur, & qui par le droit

(a) Liv. Lib. XXVII. C. 8.

VILIUS, qui succéda à LICINIUS dans le grand pontificat, voulut installer CN. DOLABELLA en qualité de Roi des sacrifices, comme je l'ai dit ci-dessus. Il est vrai que TACITE dit, que lorsque ces sacerdoces étoient vacans, on présentoit trois sujets entre lesquels on en choissoit un (a) ; mais il ne dit, ni qui les présentoit, ni à qui en appartenoit l'élection. Il se peut que la loi *Domitia* ait apporté quelque changement à cet égard, & qu'elle ait réglé que le grand Pontife présenteroit trois sujets entre lesquels le peuple en éliroit un ; mais avant cette loi, TITE-LIVE nous apprend que ce choix dépendoit uniquement du grand Pontife.

Si les grands Prêtres jouissoient d'une grande distinction, ils étoient d'un autre côté astreints à une infinité de petites observances & de minucies, & sur-tout le grand Prêtre de JUPITER. Il ne leur étoit pas permis de s'éloigner de la ville, de peur que le service du Dieu, auquel ils étoient

(a) Annal. Lib. IV. C. 16.

s'attaches n'en souffrit (a). Quoique
 les prêtres fussent à vie, ils pou-
 vaient en être privés sous des pré-
 textes très légers, comme VALERE
 MAXIME en rapporte quelques exem-
 ples : ceux de P. CÆLIUS, de
 A. TERENTIUS & de C. CLAUDIUS,
 furent obligés de renoncer à leur
 sacerdoce pour avoir manqué à de très-
 petites cérémonies dans les sacrifices,
 & celui de M. SLPICIUS, qui en fut
 exclu pour avoir laissé tomber
 son bonnet en sacrifiant. Le grand
 pontife de l'époque étoit encore plus
 respecté. Il ne pouvoit ni monter à
 cheval, ni naître une nuit hors de
 sa ville. Si sa femme venoit à mourir,
 il étoit obligé de renoncer à son sacer-
 doce, & de la veuve la repudier, &
 de se remarier. Il pouvoit être rompu
 par le peuple, si on lui étoit pas-
 sionné pour un serment. Si un cri-
 minel étoit saisi, on le sautoit dans
 la place publique, on le mettoit en liberté;
 si on le sautoit en rue, il
 y étoit mis au supplice.

2. The first of these is the fact that the
the first of these is the fact that the

ce jour-là. Il ne lui étoit point permis de quitter son bonnet, tant qu'il étoit en plein air. S'il se trouvoit à quelque festin, personne ne pouvoit prendre le rang sur lui, excepté le Roi des sacrifices. Anciennement il n'avoit été admis à aucune magistrature, mais petit à petit on se relâchant à cet égard, qu'à l'égard d'un grand nombre d'autres cérémonies gênantes, auxquelles il étoit soumis. Sa femme participoit à ce sacerdoce, & étoit astreinte à observer différentes choses dans le même goût (a). CÉSAR fut revêtu de ce sacerdoce n'ayant encore que dix-sept ans, mais il en fut dépouillé peu de tems après par SYLLA (b), sans être remplacé; de sorte que ce sacerdoce resta vacant pendant soixante-douze ans, qu'AUGUSTE, étant devenu souverain Pontife, se fit un scrupule de ne pas le rétablir (c). Ces sacerdoce ne furent abolis, de même que ceux dont

(a) GELL. Lib. X. C. 15.

(b) SUTTON. in JUL. C. I. VELL. PATERC. Lib. II. C. 43.

(c) SUTTON. in AUG. C. 31. TACIT. Ann. Lib. III. C. 58.

LE DUC DE BOURBON

Le duc de Bourbon, digne de son nom, se fit remarquer par son courage et son dévouement à la cause de la France. Il fut un des premiers à se lever contre les tyrans étrangers, et à défendre les droits de son pays. Son nom est resté célèbre, et son exemple a servi de modèle à beaucoup de braves hommes.

Il se fit une réputation de héros, et fut un des plus grands capitaines de son siècle. Son courage et son dévouement à la cause de la France, le firent aimer et respecter de tous les Français. Son nom est resté célèbre, et son exemple a servi de modèle à beaucoup de braves hommes.

ple vingt jeunes filles, qui avoient au-dessous de dix ans, qui étoient de bonne famille, & qui n'avoient aucun défaut corporel, & là il en choissoit une ou même quelquefois les parens eux mêmes l'offroient. Celle qui étoit ainsi consacrée au service de la Déesse, devoit y rester trente années, dont les dix premières étoient employées à apprendre le culte de la Déesse, les dix suivantes à prendre soin de ce culte, & les dix dernières à instruire les novices (a). Au bout de ces trente ans il leur étoit permis de se marier, ce qui cependant arrivoit rarement, & paroïssoit toujours de mauvais augure (b). La plus ancienne, ou la doyenne des Vestales, étoit dans une grande considération, & avoit de l'autorité sur les autres (c).

Leurs fonctions consistoient à entretenir le feu sacré, & celle qui le laissoit éteindre par négligence, étoit châtiée sévèrement par le grand Pon-

Leurs fonctions.

(a) GELL. Lib. I. C. 12.

(b) PLUT. & DION. ubi supra.

(c) SUTTON. in JUL. C. 83. TACIT. Ann. Lib. II. C. 68.

tife (a). 2. A remplir avec exactitude leur ministère dans le reste du culte de la Déesse. 3. A veiller à la conservation du gage sacré de l'Empire, qui étoit en dépôt dans le temple de VESTA. Si quelqu'une d'entr'elles s'oubloit au point de renoncer à la chasteté, elle étoit condamnée à être enterrée vive, & celui qui l'avoit corrompue, à être fouetté de verges jusqu'à ce qu'il expirât sous les coups (b).

Leurs privilèges.

Si elles se trouvoient gênées à divers égards, elles en étoient dédommagées en ce qu'elles jouissoient de diverses prérogatives & des distinctions les plus marquées. Elles avoient le droit de tester, quoiqu'encore mineures : elles se faisoient précéder par un lecteur : si elles rencontroient un criminel qu'on menoit au supplice, il obtenoit d'abord sa grace (c) : elles ne pouvoient être appelées à serment (d) : elles avoient les places les plus honorables dans les specta-

(a) VAL. MAX. Lib. I. C. 1. N. 6.

(b) LIV. Lib. XXII. C. 57.

(c) PLUT. ubi suprà.

(d) GELL. Lib. X. C. 15.

cles (a) : leur intercession étoit de grand poids (b) : enfin elles jouissoient de très-gros revenus.

J'ajouterai encore ici quelques re- Remarques
marques générales sur les sacerdoce. générales
sur les sa-

1. On n'y admettoit personne qui eût quelque défaut corporel, comme le remarque SÉNEQUE le pere (c). Cela est confirmé par ce que PLINIE rapporte du bisaïeul de CATILINA, M. SERGIUS (d). Il avoit reçu plusieurs blessures en différens combats, de sorte qu'il en étoit boiteux & manchot. Ayant depuis été élevé à la préture, ses collègues, sous prétexte de ces défauts corporels, refusoient de lui laisser le soin des sacrifices. 2. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'on avoit peu d'égard aux mœurs. C. VALERIUS FLACCUS, jeune Patricien, avoit vécu dans un dérèglement, qui lui avoit fait encourir la disgrâce de toute sa famille. Le grand Pontife LICINIUS, pour le

(a) SUETON. in AUG. C. 44.

(b) Id. in JUL. C. 1. CIC. pro FONTEJ. C. 17.
TACIT. Hist. Lib. III. C. 81.

(c) Lib. IV. Controv. 2.

(d) Lib. VII. C. 28.

retirer de ses débauches , le choisit grand Prêtre de JUPITER , & l'installa malgré lui dans ce sacerdoce. Cela produisit un très-bon effet , & VALERIUS FLACCUS changea entièrement de vie. 3. On n'avoit pas plus d'égard à l'âge. On a vu que JULES CÉSAR avoit été revêtu de la dignité de grand Prêtre de JUPITER à l'âge de dix-sept ans. TITE-LIVE nous apprend que TIBERIUS GRACCHUS fut élevé à la dignité d'Augure étant encore fort jeune (a). Il est vrai qu'il remarque que cela étoit très-rare alors , & cependant il en rapporte un autre exemple , peu de tems après , d'un FABIVS MAXIMVS Augure , qui mourut si jeune qu'il n'avoit encore pu être élevé à aucune magistrature ; cependant il y avoit déjà sept ans qu'il étoit Augure (b). 4. Deux personnes d'une même famille ne pouvoient être aggrégées dans le même college. C'est DION CASSIVS qui me fournit cette observation , à l'occasion du fils de LENTVLVS SPINTHER,

(a) Lib. XXIX. C. 38.

(b) Lib. XXXIII. C. 42. V. Lib. XXX. C. 26.

qui ne pouvoit être admis dans le college des Augures , à cause que **FAUSTUS**, fils de **SYLLA**, y étoit déjà. Ils étoient tous deux de la famille Cornélienne , mais de différentes branches , & qui étoient séparées depuis plusieurs siècles. Cependant **LENTULUS** leva cette difficulté en faisant adopter son fils dans la famille **MANLIA** (a). Il paroît qu'**AUGUSTE** eut égard à cette loi, en donnant à ses petits-fils , qu'il avoit adoptés , différens sacerdoce , & mettant **CAIUS** entre les Pontifes , & **LUCIUS** entre les Augures , comme le témoigne une ancienne inscription (b). 5. Aucun des colleges ne pouvoit admettre dans son corps une personne qui fût en inimitié avec un de ses membres , comme le remarque **CICÉRON** (c).

Il y a bien de l'apparence que tous ces sacerdoce étoient rentés , à-peu-^{des revenus} près à proportion du rang qu'ils don-^{attachés aux} noient dans l'Etat , & qu'il y avoit sacerdoce.

(a) Lib. XXXIX. pag. 110.

(b) GRUTER. p. CCXXXIV.

(c) Ad Fam. Lib. III. Ep. 10.

des fonds destinés à l'entretien de ceux qui en étoient revêtus. DENIS d'Halicarnasse dit que ROMULUS, avant que de distribuer les terres à ses nouveaux citoyens, en avoit mis à part une portion, qui devoit tenir lieu de domaine à l'Etat, & une autre consacrée à l'entretien des temples (a). Il y a bien de l'apparence que c'étoit de cette dernière portion qu'on entretenoit aussi les ministres de la religion. TITE-LIVE nous apprend que NUMA assura les fonds nécessaires pour l'entretien des Vestales, & peu après, parlant du grand Pontife & du college des Pontifes, que NUMA venoit d'établir, il ajoute qu'il indiqua les fonds qui devoient fournir à la dépense que le Pontife étoit obligé de faire pour les sacrifices (b). Il me semble qu'il est naturel d'en conclure que, dans l'entretien des temples & des sacrifices, étoit aussi comprise la subsistance des Prêtres, puisqu'il est juste que ceux qui servent à l'autel, vivent de l'autel. Il

(a) Lib. II. p. 82.

(b) Lib. I. C. 20.

est vrai que nous ne trouvons pas qu'il soit fait mention des revenus attachés aux sacerdoces, ni de ceux qui étoient attachés aux magistratures, ce qui a fait conclure à M. MOY-LE que les unes & les autres étoient desservies gratuitement (a). Mais quant aux Magistrats, je montrerai ailleurs que la République les entretenoit avec beaucoup de dignité ; & je crois pouvoir en conclure que les ministres de la religion n'étoient pas oubliés dans une République, où la religion alloit toujours avant tout.

En effet, si les Vestales étoient si bien rentées, comme tout le monde en convient, pourquoi les autres ministres de la religion n'auroient-ils pas été entretenus d'une manière conforme à leur dignité ? Croirons-nous que ces grands Prêtres de JUPITER, de MARS & de QUIRINUS, qui étoient astreints à une infinité de cérémonies gênantes, qui, s'ils ne se voyoient pas exclus des principales dignités de la République, n'avoient du moins aucune espérance de parve-

(a) Biblioth. Ang. Tom. XIV. pag. 153.

nir au commandement des armées ; ou au gouvernement d'une province , ne pouvant s'éloigner de Rome ; où le grand Pontife les retenoit ; enfin que le Roi des sacrifices , qui étoit exclus de toute autre dignité ; croirons - nous , dis-je , qu'il n'y ait eu aucun émolument attaché à ces sacerdoces , & qu'ils n'aient pas dédommagé ceux qui étoient tenus dans une si grande sujettion , par des revenus proportionnés ? Ces repas somptueux , que faisoient les Pontifes , les Augures , les Saliens , &c. & qui avoient passé en proverbe (a) , parce que la profusion & la délicatesse la plus recherchée y regnoient également , serviront-ils de preuve que ces sacerdoces étoient deffervis gratuitement ? Je crois plutôt que dès le commencement , on assigna les fonds nécessaires pour l'entretien des ministres , de même que de tout ce qui étoit dépendant de la religion ; & que ces fonds s'augmenterent proportionnellement au degré de puis-

(a) Vid. TORRENT. ad HORAT. Lib. I. Od. 37. vs. 2.

fance où la République s'éleva. SUÉTONE nous apprend qu'AUGUSTE augmenta les revenus de divers sacerdoces (a). TACITE nous apprend la même chose de TIBÉRE (b). Ils avoient donc des revenus fixes, sans quoi ces Historiens auroient remarqué comme une nouveauté, & n'auroient pas dit qu'on les avoit augmentés. Y a-t-il apparence qu'on logeât le grand Pontife & le Roi des sacrifices, & qu'on ne pourvût pas à leurs autres besoins? Mais une preuve des plus claires, à ce qu'il me semble, que tous les sacerdoces étoient bien rentés, c'est qu'ils étoient soumis à toutes les charges de l'Etat, & à payer les tributs, comme le reste des citoyens. Ils voulurent s'en exempter, & furent quelque tems sans contribuer; mais les Quæsteurs exigèrent les tributs à la rigueur, & leur firent payer tous les arrérages (c). Or il me semble que si l'Etat n'eût pas pourvû à leur subsistance,

(a) In AUG. C. 31.

(b) Annal. Lib. IV. C. 16.

(c) Liv. Lib. XXXIII. C. 41.

l'immunité des tributs étoit la moindre chose qu'il pût leur accorder. Enfin puisqu'on entretenoit aux Pontifes & aux Quindecimvirs des secrétaires , & en général à tous les Prêtres , quantité de ministres subalternes ; il y a bien de l'apparence que l'Etat fournissoit aussi la subsistance aux supérieurs.

Des Musiciens.

Je ne parle point de tous ces ministres inférieurs , comme des vicaires , des sacristains , des camilles , &c. je me borne à rapporter un trait touchant les musiciens , parce que ce trait nous fait voir jusqu'où le Sénat pouffoit son attention & ses scrupules dans les plus petites choses , dès qu'elles paroissent intéresser la religion. On employoit les joueurs de flûtes dans presque tous les sacrifices & dans les funérailles ; & on leur avoit accordé , en cette considération , divers privilèges , entr'autres celui de manger dans le temple de JUPITER les jours de quelques sacrifices solennels. Les Ceneurs , en l'an 442 , leur ôtèrent cette dernière prérogative ; de sorte que les joueurs de flûte mécontents quitterent Rome ,

& se retirèrent tous ensemble à Tibur. On fut fort surpris à Rome, lorsqu'on voulut célébrer le service divin, de ne point trouver de musiciens, & le Sénat envoya aussi-tôt des députés à Tibur, pour engager ces gens à revenir, & pour prier les Tiburtins d'y employer leurs bons offices. Comme on ne put les y engager, quelques promesses qu'on leur fît, & qu'on ne vouloit pas y employer la violence, les Tiburtins s'aviserent du stratagème suivant. On les invita à souper dans les principales maisons de campagne aux environs de la ville, & comme apparemment de tous tems les musiciens ont aimé le vin, on n'eut pas beaucoup de peine à les enivrer; après quoi on les mit sur des chariots, sous prétexte de les renvoyer à Tibur. Mais ils furent bien surpris le lendemain matin, à leur réveil, de se trouver au milieu de la place de Rome, environnés d'une foule de monde, qui témoignoît combien leur retour lui étoit agréable. On les engagea à rester, non-seulement en leur rendant le droit dont ils avoient joui, de manger dans le temple de JUPI,

TER, mais on institua même pour eux une fête anniversaire, qui duroit trois jours, pendant lesquels ils couroient masqués par la ville. TITELIVE a trouvé que ce fait méritoit de trouver place dans son Histoire (a).

Différence
entre Rome
& Athènes
sur rapport
la subor-
dination des
prêtres.

On trouvera beaucoup de différence entre l'arrangement politique de Rome, par rapport à la religion, & celui d'Athènes. Dans cette dernière République, chaque ministre de la religion étoit, pour ainsi dire, isolé, & borné uniquement au culte de la divinité & du temple auquel il étoit attaché, sans se mêler du gros de la religion, & sans être soumis à la juridiction de quelque autre Prêtre, ou college de prêtres que ce fût. C'étoit aux magistrats seuls, & au peuple d'Athènes, comme souverain, à régler ce qui regardoit la religion en général, & c'étoit à eux seuls, ou aux tribunaux établis pour cela, qu'on portoit ces affaires (b). A Rome, au con-

(a) Lib. IX. C. 30. OVID. Fast. Lib. VI. vs. 653.

(b) V. Mém. de l'Acad. des Inscrip. Tom. XVIII. Edit. de Paris. Dissert. de M. de BOUGAINVILLE sur les ministres de la religion à Athènes.

raire, quoiqu'il y eût beaucoup de Prêtres, qui, de même qu'à Athènes, étoient bornés au culte d'une seule divinité, & attachés au service d'un seul temple, ils étoient tous soumis à l'autorité du grand Pontife & du college des Pontifes, & même les plus distingués d'entr'eux avoient séance dans ce college, comme le Roi des sacrifices, & les grands Prêtres de JUPITER, de MARS & de QUIRINUS; & par conséquent étoient juges dans toutes les affaires qui concernoient la religion. Tous les autres, de même que les Augures, les Décemvirs, ou Quindecimvirs, & les Epulons, étoient bornés aux fonctions de leurs sacerdoces, & n'alloient pas au-delà. Cependant quelle que fût l'autorité des Pontifes, elle ne s'étendoit pas jusqu'à pouvoir innover dans la religion, ou abolir d'anciennes pratiques. C'étoit en ce cas, le Sénat, ou le peuple, qui en ordonnoit, & le peuple avoit ordonné lui-même qu'on ne pourroit établir aucun nouveau culte, que les Pontifes ne pourroient consacrer aucun temple, aucun autel, qu'avec l'approbation du Sénat

& de la plus grande partie des Tribuns du peuple (a).

(a) LIV. Lib. IX. C. ult.

CHAPITRE IV.

Du Culte.

Cérémonies
observées à la
consécration
des temples.

Avant que de parler du culte que les Romains rendoient à leurs Dieux, je ferai quelques remarques générales sur les lieux consacrés au service divin. Ces lieux étoient, ou des temples, ou des chapelles, ou des bois. On appelloit temple tous les édifices consacrés à quelque divinité, & les temples de Rome devoient presque tous leur origine à quelque vœu fait dans des tems de calamité, ou dans quelque grand péril. Ces vœux se faisoient, ou par le Sénat & le peuple, ou par quelque Général d'armée; & en ce dernier cas, ils devoient encore être approuvés par le Sénat & par le peuple (a). Dans le

(a) LIV. Lib. IX. C. ult. CIC. ad ATTIC. Lib. IV. Ep. 2. Pro Domino. C. 55.

premier cas, un des principaux magistrats, étoit chargé de faire le vœu au nom de la République (a), & le grand Pontife prononçoit la formule qu'en même-tems le magistrat répétoit mot pour mot (b). On désignoit ensuite la place où le temple devoit être construit, & on marquoit quelle étendue devoit avoir l'édifice; après quoi le Sénat nommoit des commissaires pour avoir l'intendance de ce bâtiment (c). Après que le temple étoit achevé, le peuple nommoit une personne, qui en faisoit la dédicace. C'étoit souvent celui-là même qui l'avoit voué; ou un des principaux magistrats, ou même un simple particulier, le peuple ayant, en quelques occasions, voulu montrer qu'il étoit maître de nommer qui il vouloit pour cette cérémonie (d). Il est à remarquer que ce n'étoit jamais un Prêtre, ou que si celui qu'on chargeoit de cette commission, étoit revêtu de quelque sacerdoce, ce n'étoit point

(a) Liv. Lib. IX. C. 27. & Lib. XXVII. C. 114

(b) Liv. Ibid.

(c) Id. Lib. VII. C. 28.

(d) Liv. Lib. II. C. 27. & Lib. IX. C. ult.

en qualité de Prêtre qu'il faisoit cette fonction , mais en qualité de commissaire nommé par la peuple , & i étoit toujours assisté par un Pontife, qui faisoit les fonctions sacerdotale. (a). Ces cérémonies se renouvel loient deux fois ; la première fois, lorsqu'on jettoit les fondemens du temple. Alors on environnoit la place qu'on destinoit au temple , de rubans & de guirlandes. Les Vestales, de jeunes garçons & de jeunes vierges entroient dans la place & la purifioient , en y répandant de l'eau de source. Les magistrats , les Prêtres, le Sénat, les Chevaliers & le peuple, après qu'on avoit fait les sacrifices, s'empressoient à l'envi à aider à tirer aux machines qui amenoient les grosses pierres qui devoient servir aux fondemens. On jettoit, dans ces fondemens, de l'or & de l'argent en barre, & des minéraux bruts , tels qu'on les tire des mines (b). La seconde cérémonie se faisoit après que la construction du temple avoit été achevée.

(a) TACIT. Hist. Lib. IV. C. 53.

(b) TACIT. ib.

Alors

Alors on en faisoit la dédicace , apparemment avec des cérémonies peu différentes de celles que je viens de décrire ; le magistrat agissant toujours comme personne principale , & représentant en quelque sorte le peuple ; & le grand Pontife lui-même , ou quelqu'un des Pontifes , lui dictant la formule , qu'il devoit répéter mot à mot. Car la moindre omission , dans ces sortes de cas , annulloit tout ce qu'on avoit fait , & il falloit recommencer la cérémonie. Les Augures intervenoient aussi dans la consécration , mais je ne sçais si leur intervention étoit toujours nécessaire. Du moins SERVIUS assure que le temple de VESTA n'avoit point été consacré par les Augures , afin que le Sénat , qui ne pouvoit s'assembler que dans un lieu consacré par les Augures , n'y pût tenir ses assemblées (a). Cela me feroit presque croire que les Augures , dont le ministère étoit entièrement relatif aux affaires de l'Etat , ne consacroient que les lieux religieux , où devoient se traiter ces sortes d'af-

(a) Ad VIRG. *Æneid.* Lib. VII. vs. 153,

faïres, c'est-à-dire, les temples destinés aux assemblées du Sénat.

Si l'on pou-
voit consacrer un même temple à plusieurs divinités.

Lorsque MARCELLUS eut voué un temple à l'*Honneur* & à la *Vertu*; & qu'il étoit prêt d'en faire la dédicace, le college des Pontifes soutint qu'il n'étoit point permis de consacrer un même temple à deux différentes divinités (a), & MARCELLUS fut obligé d'en construire un second, qu'il consacra à la *Vertu*, & par lequel il falloit passer pour entrer dans le premier, qui fut consacré à l'*Honneur*, pour montrer que ce n'étoit que par la vertu qu'on pouvoit parvenir à acquérir de l'honneur (b). Il semble que ce ne fut qu'une chicane que les Pontifes firent à MARCELLUS; car il y avoit déjà à Rome divers temples consacrés à plusieurs divinités conjointement, comme celui du Capitole, où l'on avoit associé JUPITER & MINERVE à JUPITER; celui qu'on avoit consacré à CASTOR & à POLLUX, & celui qui avoit été dédié à CÉRÈS, à LIBER & à LIBE-

(a) LIV. Lib. XXVII. C. 25.

(b) SYMMACH. Liv. I. Ep. 14.

MA(a). Cela étoit très-usité en Grece, & depuis AGRIPPA, gendre d'AUGUSTE, consacra à tous les Dieux le fameux temple du Panthéon, aujourd'hui la Rotonde, & dédié à tous les Saints. Il y avoit encore diverses chapelles (*Sacella*), dédiées à quelques Dieux particuliers. Il n'étoit point permis à des particuliers d'en établir, & s'ils le faisoient, les Censeurs avoient soin de les faire ouvrir, & de les rendre publiques (b). Outre la statue du Dieu auquel le temple étoit consacré, on l'ornoit encore de divers tableaux, qu'on y consacroit pour perpétuer la mémoire de quelques grands événemens; quelquefois aussi ces tableaux n'y étoient placés que comme des chefs-d'œuvre de l'art (c). On les ornoit aussi de rubans, de branches de laurier, d'olivier & de guirlandes, qu'on renouvelloit au jours des fêtes solennelles (d). On se

(a) DION, Hal. Lib. VII, p. 414.

(b) LIV. Lib. XL. C. 51. CIC. ad Fam. Lib. VIII. Ep. 12.

(c) CIC. in VERR. Lib. IV, C. 55. PLIN. Lib. XXXV. C. 4. LIV, Lib. XXIV. C. 16.

(d) VIRGIL, Æn. Lib. II, vs. 248. & Lib. IV, vs. 457.

faisoit un scrupule de se moucher, ou de cracher dans les temples (a).

**Le Culte
étoit public
ou particu-
lier.**

Le culte que l'on rendoit aux Dieux étoit ou public, ou particulier.

J'appelle culte public, celui qui se faisoit pour le salut & la prospérité de la République, & qui consistoit en diverses fêtes anniversaires, acco-
sacrifices & de jeux, ou en supplications, ou prières publiques, qu'on ordonnoit, soit en actions de grâces de quelque heureux événement, soit pour apaiser la colère de la divinité, qu'on croyoit irritée. Le culte particulier consistoit dans les dévotions que chaque particulier pratiquoit pour se rendre agréable à la divinité, ou pour en obtenir quelques grâces. Ce culte, dans l'un & dans l'autre cas, étoit soumis à la direction des Pontifes, qui avoient grand soin qu'on n'adorât pas des divinités étrangères, & qu'on n'adoptât point de nouveaux rites (b), à moins qu'on n'y eût été autorisé par le Sénat.

(a) ARRIAN. in EPICT. Lib. IV. C. 11.

(b) DION. Hal. Lib. II. p. 153. Cic. de Legg. Lib. II. C. 8.

Le culte particulier consistoit en adoration, en prieres & en actions de graces. J'appelle adoration les actes extérieurs, par lesquels ils s'humilioient devant leurs Dieux, & leur témoignioient leur respect & leur soumission. L'adoration, proprement dite, ne consistoit essentiellement que dans un mouvement de la main droite, qu'on portoit à la bouche, & qu'on tendoit ensuite vers le temple, ou vers la statue du Dieu qu'on vouloit honorer. C'est de cette coutume que vient le terme latin *adorare* (a). Cet acte étoit suivi de gémuflexions; on se prosternoit, on touchoit la terre du front, ou même on la baisoit (b). Ces humiliations chez les Grecs & chez les Romains étoient réservées pour les Dieux; & les Athéniens punirent de mort un de leurs Ambassadeurs, pour s'être ainsi prosterné devant le Roi de Perse (c). ALEXANDRE le grand révolta les Macédo-

De l'adoration,

(a) PLIN. Lib. XXVIII. C. 2. APULEI Apol. p. 496.

(b) MARTIAL. Lib. X. Ep. 72.

(c) PLUTARCH. in ARTAX. VAL. MAX. Lib. VI. §. 3. EXT. N. 2. CORN. NEP. in CONONE. C. 3.

270 DE LA RELIGION.

riens. Immédiatement après la conquête de la Perse, il voulut exiger d'eux les mêmes démonstrations de respect (a). Mais il fallut que les Romains se soumettent aux mêmes cérémonies envers plusieurs de leurs Empereurs, qui voulurent être adorés comme des Dieux : & croirait-on les meilleurs Empereurs n'ayant point exigé ces soumissions, elles s'établirent si bien, que les Empereurs chrétiens mêmes n'avoient pas de honte de se faire rendre les mêmes hommages (b). Pour en revenir aux actes dont ils accompagnoient leur adoration, il y en avoit qui s'agenouilloient sur le seuil de la porte du temple, & après en avoir baisé le seuil, se trainoient sur leurs genoux, jusques dans l'intérieur du temple (c). JULES CÉSAR même, qu'on n'a jamais accusé d'être trop superstitieux, à son retour d'Afrique, allant rendre grâces aux Dieux des

(a) VAL. MAX. Lib. VII. C. 1. EXT. N. 1. CURT. Lib. VII. C. 5.

(b) AMMIAN. MARC. Lib. XV. C. 3. Lib. XXII. C. 6.

(c) ARNOB. Lib. I. p. 26. TIBULL. Lib. I. El. V. vs. 21.

viictoires qu'ils lui avoient accordées, se mit à genoux à la premiere marche du temple du Capitole, & monta ainsi à genoux toutes les autres marches, jusques dans l'intérieur du temple (a). Les femmes, prosternées à la porte du temple, en balayoient le seuil avec leurs cheveux, & se traînoient ainsi dans le temple jusqu'aux pieds des simulacres, qu'elles arrosoient de leurs larmes (b).

C'étoit encore prosternés aux pieds De la Priere. des autels, ou des images, qu'ils faisoient leurs prieres. On croyoit même qu'elles ne pouvoient être exaucées, qu'on ne touchât l'autel de la main (c). Si c'étoit devant une statue qu'on étoit prosterné, on en embrassoit les genoux (d), qu'on croyoit être le siège de la miséricorde, comme le remarque PLINÉ, qui ajoute qu'anciennement on portoit aussi une main au menton (e). C'est en effet dans cette attitude qu'HOMERE re-

(a) DIO. CASS. Lib. XLIII. p. 254. A.

(b) LIV. Lib. III. C. 7.

(c) MACROB. Sat. Lib. III. C. 2.

(d) SERV. ad VIRG. Æn. Lib. III. vs. 607.

(e) Lib. XI. C. 45.

présente VÉNUS, suppliant JUPITER en faveur d'Achille, & portant une main à ses genoux, & l'autre à son menton (a). Ces prières particulières se faisoient rarement à haute voix; car, comme le remarque SÉNEQUE, on prieroit moins souvent, si l'on étoit obligé de se faire entendre de tout le monde; de sorte qu'en rendant ce devoir aux Dieux, on aimoit à renfermer au dedans de soi-même ce qu'on leur demandoit (b). HORACE (c) & PERSE (d) nous donnent une idée des prières de la plupart de leurs contemporains, qui en prononçoient tout haut une partie, & qui marmotoient le reste entre leurs dents. Ils avoient grand soin d'invoquer, par son nom, le Dieu auquel ils adressoient leurs prières, & ajoutoient la plupart du tems, » soit que vous vouliez être appelé de ce nom, ou de » quelque autre que ce soit », & même quelquefois, » soit que vous soyez » un Dieu, ou une Déesse »; tant ils

(a) Iliad. Lib. I. vs. 501.

(b) De Benef. Lib. II. C. 1.

(c) Lib. I. Ep. XVI. vs. 59. & *Seqq.*

(d) Sat. II. vs. 6. & *Seqq.*

connoissoient peu ce qu'ils adoroient (a). Ils attachoient même souvent, avec de la cire, aux genoux des images, un billet, où ils exprimoient quelle grace ils demandoient aux Dieux (b). Ils y ajoutoient alors un vœu, s'engageant à faire tel sacrifice, ou telle offrande aux Dieux, en cas que leurs prieres fussent exaucées.

Les *Actions de grâces* qu'ils ren-
doient aux Dieux, étoient accom-
pagnées à-peu-près des mêmes céré-
monies, & de beaucoup de démon-
strations de joie & de gratitude. Ils les
poussoient souvent jusqu'à les em-
brasser, & les baiser plusieurs fois;
ce que CICÉRON remarque avoir
presque usé le menton d'une statue
d'HERCULE, qui étoit adorée en Si-
cile (c). Souvent ils faisoient faire un
tableau qui représentoit le danger
qu'ils avoient couru, & ils le sus-
pendoient dans le temple du Dieu,
par le secours duquel ils croyoient

Des Actions
de grâces.

(a) GELL. Lib. II. C. 8. CATO de Re R. C. 179.

(b) JUVEN. Sat. X. vs. 55. APUL. Apolog. p. 492.

(c) In VERR. Lib. IV. C. 43.

en avoir été délivrés; ce que faisoient particulièrement ceux qui avoient échappé à quelque naufrage (a). Les temples d'ESCULAPE étoient pareillement garnis de tableaux & d'écriteaux, qui attestoient toutes les guérisons miraculeuses qui avoient été opérées par son secours. Ainsi les temples étoient ornés de diverses offrandes, à proportion que chacun croyoit avoir éprouvé les effets de la protection du Dieu (b) qu'on y adoroit.

Des fêtes
163.

Le culte public étoit plus particulièrement soumis à la direction des Pontifes, qui régloient le calendrier, & qui avoient soin d'indiquer au peuple à quel jour se devoient célébrer les fêtes anniversaires. Elles étoient en assez grand nombre; car outre toutes les fêtes anciennes qu'on avoit retenues, quoique le culte des divinités en l'honneur desquelles elles se célébroient, fût presque tombé dans l'oubli, on en avoit institué quantité

(a) CIC. de Nat. Deor. Lib. III. C. 37. HORAT. Lib. I. Od. V. JUVEN. Sat. XII. vs. 17.

(b) APULEI Metam. Lib. VI. p. 176.

de nouvelles, & on faisoit encore des fêtes anniversaires des jours de la dédicace de chaque temple, de sorte qu'une même divinité avoit souvent plusieurs fêtes dans l'année ; mais les unes plus-solemnelles que les autres. Car le grand nombre de fêtes de cette sorte qu'il y avoit, me fait juger que l'on ne donnoit à la plûpart que quelques momens de la journée ; outre que souvent il se rencontroit dans un même jour trois ou quatre de ces fêtes, en l'honneur de différentes divinités. Il y avoit de ces fêtes qui duroient plusieurs jours, & qui se célébroient avec un appareil & une magnificence extraordinaires, étant accompagnées de jeux du cirque, de l'amphithéâtre, & du théâtre, & quelquefois de tous les trois à la fois. Tels étoient les jeux Romains, qui se célébroient tous les ans en l'honneur de JUPITER, de JUNON & de MINERVE ; les jeux Mégaliens, qui se célébroient en l'honneur de CYBELE : les jeux Apollinaires, en l'honneur d'APOLLON, de DIANE & de LATONE : les jeux nommés *Liberalia* ou *Cerealia*, en l'honneur de

CÉRÈS, de LIBER, ou de BACCHUS & de LIBERA, & quantité d'autres, qui se célébroient avec beaucoup de solennité, & qui étoient toujours précédés de prières publiques & de sacrifices, dans les temples des Dieux auxquels ces fêtes étoient consacrées.

Des fêtes
extraordi-
naires.

Dans des tems de calamité, lorsque Rome étoit affligée de la peste, ou de la famine, ou menacée de quelque grand danger, le Sénat ordonnoit des prières publiques & des sacrifices, & souvent même il y ajoutoit des jeux de différentes sortes, croyant ce moyen efficace pour apaiser la colere des Dieux. C'est ainsi que la peste faisant de grands ravages à Rome parmi les hommes & les animaux, on eut recours aux livres Sybillins, qui ordonnerent, selon le rapport des Duumvirs, qu'on dressât des lits & des tables dans les temples d'APOLLON, de LATONE, de DIANE, d'HERCULE, de MERCURE & de NEPTUNE, qu'on leur y donnât des repas avec toute la magnificence possible, & que ces fêtes durassent huit jours. Le peuple même célébra

Cette fête avec beaucoup d'appareil ; mangeant en public , invitant tous les passans , connus , inconnus , ou étrangers , & s'abstenant de toute querelle. Chacun tâchoit de prévenir ses ennemis par des paroles obligantes , & en les invitant à sa table (a). Ce fut en l'an de Rome 354 , que l'on y vit célébrer le premier *lectisterne*. En l'an 536 , après la défaite du Consul FLAMINIUS auprès de Trafimène , le Sénat ordonna encore que les livres Sibyllins fussent consultés , & , en conséquence du rapport des Décemvirs , il ordonna qu'on vouât de grands jeux , & consacra pour cela la somme de 333 , 333 $\frac{1}{3}$ as ; qu'on vouât d'offrir en sacrifice à JUPITER trois cens bœufs , & quantité de bœufs blancs & d'autres victimes de toutes les sortes à d'autres Dieux. Ces vœux ayant été faits solennellement par le Préteur de la ville , on ordonna des prières publiques , & les gens de la ville & de la campagne allèrent avec leurs femmes & leurs enfans dans tous les

(a) LIV. Lib. V. C. 13.

portes (a). Anciennement le Sénat ordonnoit un jour d'actions de grâces, quelquefois deux, quelquefois trois, & cela alla toujours en augmentant, pour flatter ceux qui étoient à la tête des armées, dont les succès paroissoient d'autant plus grands, qu'on solemnisoit plus de jours d'actions de grâces; de sorte qu'à la fin de la République on en ordonnoit souvent quinze ou vingt. CICÉRON veut même que le Sénat en décrète cinquante, à l'occasion de la victoire qu'OCTAVIEN & les Consuls HIRTIUS & PANSA venoient de remporter sur MARC-ANTOINE (b). Lorsque le Sénat ordonnoit quelques jours de supplications, c'étoit presque toujours une marque sûre qu'il accorderoit le triomphe au Général à qui on étoit redevable de ce succès. Car il faut remarquer que ces supplications ne se décrétoient qu'à l'occasion de quelque victoire; & que CICÉRON fut le premier à qui on accorda une pareille distinction, sans qu'il fût sorti

(a) Id. Lib. XXVII. C. 51.

(b) Phil. XIV. C. 11.

de Rome (a). Il la méritoit bien, puisque, comme le portoit le decret du Sénat, il avoit délivré Rome de l'embrasement, les citoyens de la mort, & l'Italie d'une cruelle guerre, en étouffant la conjuration de CATILINA (b).

On ne faisoit aucune affaire pendant ces jours-là (c). Les femmes, vêtues de leurs habits de fête, alloient dans tous les temples avec leurs enfans pour y rendre leurs actions de grâces (d). Ces solemnités étoient toujours accompagnées de prières & de sacrifices. A l'occasion de la victoire que SCIPION remporta sur SYPHAX & sur les Carthaginois, le Sénat ordonna qu'on immoleroit cent vingt victimes (e). Il n'y avoit de différence entre les solemnités observées dans les prières publiques, dont j'ai parlé ci-dessus, & les actions de grâces, si ce n'est que dans les premières le peuple étoit dans

(a) Pro SULLA. 30. In PISON. C. 3.

(b) Catil. III. C. 6.

(c) Id. ad QUINT. Lib. III. Ep. 8.

(d) Liv. Lib. XXVII. C. 51.

(e) Id. Lib. XXX. C. 17.

l'abattement & dans la tristesse ; & dans les dernières , il étoit dans la joie & dans les festins. Du reste les unes & les autres étoient accompagnées de sacrifices , souvent suivies de jeux du cirque , de l'amphithéâtre , ou du théâtre , selon que le Sénat l'ordonnoit dans le premier cas , ou qu'il l'exécutoit en conséquence du vœu que lui-même ou le Général en avoit fait.

Cérémonies
qui précé-
doient le
sacrifice.

Le service commençoit toujours par une prière , que le magistrat , à qui le Pontife la dictoit , répétoit après lui mot pour mot. C'étoit toujours le magistrat , comme je l'ai déjà dit , qui agissoit comme personne principale , & qui représentoit le peuple , pour la prospérité duquel se faisoit le sacrifice. On exigeoit que ceux qui approchoient de la divinité se fussent abstenus de toute impureté , & c'étoit un des premiers préceptes de la religion (*ad deos casti adeunto*) (a). On observoit , du moins pour les dehors , de se laver les mains avant le sacrifice , & il y avoit des

(a) CIC. de Legg. Lib. II. C. 2.

vases exprès pour cela (a). Le magistrat avoit une couronne des feuilles de l'arbre consacré au Dieu, à qui s'adressoient les prières (b). Les Prêtres avoient aussi des couronnes ornées de rubans, étoient vêtus de blanc (c), & avoient la tête couverte d'un voile. Avant de commencer le service, un Prêtre crioit à haute voix, que tous les profanes, tous ceux qui se sentoient coupables de quelque grand crime, eussent à s'éloigner (d). Il paroît qu'à Rome la liturgie commençoit toujours par-là (e), & c'étoit une opinion générale chez les Payens, qu'un scélérat qui assistoit à leurs sacrifices, étoit capable de les souiller eux-mêmes, & d'attirer sur eux la colere des Dieux. Si l'on ajoutoit quelque exhortation au peuple, elle étoit conçue en peu de mots, & l'avertissoit simplement de craindre

(a) PLAUT. Trucul. Act. II. Sc. V. vs. 28.

(b) STAT. Theb. Lib. III. vs. 466.

(c) OVID. Amor. Lib. II. El. XIII. vs. 23.

(d) CALLIM. Hymn. in Ap. vs. 2. VIRG. Æn. Lib. VI. vs. 258.

(e) LIV. Lib. XLV. C. 5. *Omnis Præfatio sacrum eos à sacris arceat, quibus pura non sunt manus,*

les Dieux, & de s'attacher à la justice (a). C'est à quoi se bornoient toutes les instructions qu'on lui donnoit sur la religion. On ordonnoit encore le silence aux assistans, & sur-tout de s'abstenir de toute parole de mauvais augure (b). Ensuite on commençoit le sacrifice, qui étoit toujours précédé d'une prière, selon la formule dictée par les Pontifes.

Sous les
lois poli-
tiques & reli-
gieuses étoient
toujours
précédés
d'une prière.

Il faut remarquer qu'à Rome il ne se faisoit rien, qu'on n'entreprendoit aucune affaire d'Etat, qui ne fût précédée de prières & de sacrifices. Toutes les fois que le Sénat s'assembloit, on commençoit par quelque acte de dévotion; & les Sénateurs, avant que de prendre leurs places, faisoient des libations, & offroient de l'encens sur l'autel du temple où ils s'assembloient (c). Lorsque les magistrats entroient en charge, tant à cette occasion, qu'à l'occasion du premier jour de l'an, ils se rendoient

(a) VIRGIL. *Æn.* Lib. VI. vs. 620. *Discite justitiam moniti, & non temnere Divos.*

(b) HORAT. Lib. III. *Od.* XIV.

(c) SUEt. in AUG. C. 35.

au Capitole , & là par des prieres & des sacrifices, ils supplioient JUPITER & les autres Dieux de continuer leur protection au Peuple Romain , & vouoient en même tems les mêmes sacrifices , en cas qu'il continuât à éprouver les effets de cette protection (a). C'étoit ce qu'on appelloit *Solemnis votorum nuncupatio*. Si l'on observoit cette régularité dans les affaires d'Etat, les Romains n'étoient pas moins exacts dans leur particulier (b) , & offroient à leurs Dieux domestiques , avant de sortir de chez eux , du vin & de l'encens. SCIPION l'Africain, le vainqueur d'ANNIBAL, n'entreprendoit jamais aucune affaire, qu'il n'eût passé quelque tems en prieres dans la chapelle de JUPITER Capitolin (c).

Dans tous ces actes solennels , Des Prières
publiques.
soit dans les jours de fêtes anniver-
saires, soit dans celles que le Sénat
avoit ordonnées, c'étoit toujours un

(a) LIV. Lib. XXI. C. 63. TACIT. Annal. Lib. XVI. C. 22.

(b) PLAUT. Aul. Prol. vs. 24.

(c) VAL. MAX. Lib. I. C. 2.

des principaux magistrats , qui y faisoient les principales fonctions , sous la direction du grand Pontife (a). C'étoit ordinairement un des Consuls , ou , si les Consuls étoient absens , le Préteur de la ville. Souvent aussi , sans doute pour donner plus de relief à ces cérémonies , on nomma un Dictateur , uniquement pour remplir ces fonctions religieuses. Ce magistrat prononçoit à haute voix la prière que lui dictoit le Pontife , & si c'étoit une fête anniversaire , on suivoit le formulaire usité , dont les Pontifes étoient dépositaires. Généralement ces formules commençoient par ces mots : *Quod felix , faustumque sit Populo Romano*. Si le magistrat recommandoit aux Dieux une affaire , dont il devoit avoir la principale direction , il ajoutoit *mihi & Populo Romano*. « Que cette affaire puisse tourner à mon avantage & à celui du » peuple Romain (b) ». Ensuite suivoit la prière & les vœux. SCIPION

(a) SUET. in CLAUD. C. 22. PLIN. Lib. XXVIII. C. 2.

(b) Vid. BRISSON. de Formul. Lib. I. p. 67.

L'Africain, le destructeur de Carthage & de Numance, faisant, en qualité de Censeur, les prières & les sacrifices qui se renouvelloient à chaque lustre, fit changer le formulaire de la prière, selon lequel on demandoit aux Dieux l'accroissement de la puissance du peuple Romain. Il dit, « que cette puissance » étoit assez grande, & qu'il falloit » seulement prier les Dieux qu'ils la » conservassent dans l'état florissant » où elle se trouvoit (a) ». Ces prières étoient toujours accompagnées de vœux, soit dans les fêtes anniversaires, soit dans celles qui se célébroient après la révolution d'un certain nombre d'années, comme celles qui se faisoient tous les cinq ans (*vota quinquennialia*), (b) & les jeux séculaires. En satisfaisant au vœu précédent, on le renouvelloit pour la fête suivante, qu'on promettoit de célébrer avec les mêmes solemnités, ou avec plus de magnificence encore, si les Dieux exauçoient les prières du.

(a) VAL. MAX. Lib. IV. C. 1. N. 19.

(b) LII, Lib. XXXI. C. 2.

peuple. S'il s'agissoit de quelque cas extraordinaire, qu'on fût affligé de quelque calamité, ou la République menacée d'un péril évident, les vœux se faisoient de la maniere que je l'ai dit ci-dessus. Dans le fort de la seconde guerre Punique, le Préteur de la ville eut ordre du Sénat, en conséquence du rapport des Décemvirs, qui avoient consulté les livres Sibyllins, de vouer des jeux à APOLLON; & ces jeux ayant été célébrés deux années de suite par les Préteurs, en conséquence des vœux précédens, on ordonna enfin qu'on en feroit un vœu perpétuel; & qu'ils se célébroient régulièrement tous les ans (a). Lorsque l'on eut résolu de déclarer la guerre à PHILIPPE, Roi de Macédoine, le Sénat ordonna au Consul de vouer à JUPITER de grands jeux, & un don considérable, en cas que cette guerre eût le succès qu'on desiroit (b). Pendant que le magistrat faisoit la priere & les vœux, selon les termes que lui dictoit le Pon-

(a) Id. Lib. XXVII. C. 23.

(b) Id. Lib. XXXI. C. 9. & Lib. XXXVI. C. 1.

tise, il y avoit encore une personne préposée pour prendre garde que le magistrat prononçât exactement chaque parole. Ce qu'il disoit étoit accompagné du son de la flûte, soit pour soutenir la voix, soit pour que tous les assistans observassent un profond silence (a). J'ai déjà parlé ci-dessus des musiciens, & j'ai dit qu'ils entroient, comme une partie nécessaire dans le service divin; & en effet il ne se faisoit point de sacrifice, qui ne fût accompagné de musique (b).

Dès qu'on avoit fini la priere & Des Viâ-
les vœux, l'on commençoit le sacri- mes.
fice. Les Pontifes avoient soin de choisir les victimes & les animaux destinés aux sacrifices, & étoient attentifs qu'ils fussent sans défaut, & les plus beaux en leur sorte (c). On n'immoloit pas indifféremment toutes sortes de victimes à différens Dieux, mais on choisissoit celles qu'on croyoit leur être agréables; &

(a) PLIN. Lib. XXVIII. C. 2.

(b) Ibid. & CIC. Agr. II. C. 34.

(c) FEST. V. *Eximium*.

les loix de leur religion ordonnoient d'y faire une attention particuliere (a). Ainsi à JUPITER, c'étoit des bœufs que l'on sacrifioit; à NEPTUNE, un taureau; à LATONE une vache; à BACCHUS, le sanglier; à CÉRÈS, une truie, &c. (b). On observoit encore de choisir, autant qu'on pouvoit, des victimes blanches pour les Dieux célestes, & des victimes noires pour les Dieux de l'enfer (c). Elles étoient couronnées; on leur ornoit la tête de rubans, & leurs cornes étoient dorées (d). On avoit grand soin aussi que la victime parût aller comme volontairement à l'autel; car si elle résistoit, & se faisoit tirer de force, c'étoit une marque que la divinité n'agréoit pas le sacrifice (e).

Du Sacrifice. En commençant le sacrifice, on recommandoit de nouveau le silence,

(a) CIC. de Legg. Lib. II. C. 9.

(b) ARNOB. Lib. VII. pag. 224. & *seqq.*

(c) Ibid. & VIRG. *Æn.* Lib. V. vs. 97. Lib. VI. vs. 243.

(d) OVID. *Metam.* Lib. XV. vs. 130.

(e) MACROB. *Sat.* Lib. III. C. 5. SERV. *Georg.* Lib. II. vs. 395.

& on ordonnoit de s'abstenir de toute parole de mauvais augure (*Favete linguis. Bona verba*). La victime étant auprès de l'autel , le sacrificateur répandoit sur elle de la farine rôtie avec du sel , qu'on appelloit (*mola salsa*) ; & sans doute qu'on avoit conservé cet ancien usage depuis le regne de NUMA , qui avoit réduit les sacrifices à cette simple offrande (*a*). Ensuite le sacrificateur prenoit un vase rempli de vin , nommé *simpuvium* , & en ayant goûté lui-même , il en faisoit goûter aux assistans (*b*). Il en versoit dans une patere , & le répandoit entre les cornes de la victime ; c'étoit ce qu'on appelloit *libare* (*c*). Il arrachoit quelques poils du front de la victime , & les jettoit sur le feu de l'autel. Ce feu étoit ordinairement fait du bois qui étoit le plus agréable au Dieu à qui l'on sacrifioit , comme de chêne pour JUPITER ; de myrthe pour VÉNUS ;

(*a*) OVID. Fast. III. vs. 337. PLUT. in NUMA. p. 61. C.

(*b*) VIRG. Æn. Lib. XII. vs. 174.

(*c*) OVID, Met. Lib. VII. vs. 194.

de laurier pour APOLLON , &c. On répandoit sur ce feu , ou plutôt on y faisoit des libations de vin , & même du sang de la victime (a). Si le sacrifice se faisoit à des Dieux champêtres , on y ajoutoit du lait , du miel , &c. (b). L'usage du parfum y étoit aussi très-fréquent , soit qu'on le brûlât dans des encensoirs , soit qu'on le jettât sur l'autel ; & alors on se piquoit de prévoir l'avenir par la fumée & le pétilllement de cet encens (c). On délioit alors la victime , & si elle s'échappoit , on le regardoit comme un très-mauvais signe (d). Lorsque la victime avoit été égorgée , on la brûloit quelquefois toute entière , ce qu'on appelloit holocauste (e) ; mais la plupart du tems on la partageoit avec les Dieux , & les sacrificateurs en prenoient leur part , dont ils faisoient un festin à leurs amis (f). Les ministres inférieurs prenoient la

(a) VIRG. Ecl. I. vs. 8.

(b) Id. Ecl. V. vs. 67.

(c) SENECA. *Æd.* vs. 306.

(d) SUET. in JUL. C. 59.

(e) VIRG. *Æn.* Lib. VI. vs. 253.(f) PLAUT. *Amph.* Act. III. Sc. III. vs. 964.

part des Dieux, & la vendoient.

Alors venoit le tour des Aruspices, qui ayant tiré les entrailles de la victime, les examinoient avec grand soin. Si les signes étoient favorables, on l'annonçoit au peuple, sinon dans les sacrifices publics; il y avoit toujours nombre de victimes toutes prêtes, & on en immoloit jusqu'à ce que les Aruspices eussent trouvé les signes favorables (a); & en cela ils avoient apparemment soin de se conformer aux intentions du magistrat & des Pontifes. Ces entrailles se préparaient ensuite avec de la farine, du vin, de l'encens, & se brûloient sur l'autel. Après quoi les sacrificateurs, s'étant encore lavé les mains, & ayant fait une prière, faisoient de nouvelles libations, & puis congédioient le peuple, en disant *licet*, ou *extemplo*. Le sacrifice étoit toujours suivi de festins, & s'il étoit public, les Epulons avoient soin d'ordonner un repas des plus somptueux. Si c'étoit un particulier qui faisoit

(a) GELL. Lib. IV. C. 6. PLUT. in ÆMIL. p. 264.

le sacrifice , il invitoit chez lui les personnes de sa connoissance , & on y mangeoit la part de la victime qui lui étoit échue.

Des Victimes
humaines.

Les Romains ont quelquefois poussé la superstition jusqu'à offrir à leurs divinités des victimes humaines. J'ai déjà dit qu'on prétendoit que ces sacrifices barbares avoient eu lieu avant le regne de NUMA , & que ce Prince les avoit abolis. Si l'on en croit MACROBE (a), TARQUIN le superbe , sur l'avis des livres Sibyllins , ordonna que dans la fête nommée (*Compitalia*) , qui se célébroit dans les carrefours en l'honneur des Dieux Lares , on immolât des enfans à la Déesse *Mania* , mere des Dieux Lares ; mais que BRUTUS , après avoir détrôné TARQUIN , avoit aboli cette coutume. On ne trouve , sous la République , que trois occasions différentes où les Romains eurent recours à ces sacrifices inhumains. La première fois fut en l'an 527 , que menacés d'une guerre dangereuse de la part des Gaulois , ils eurent re-

(a) Sar. Lib. I. C. 7.

cours aux livres Sibyllins, qui déclarèrent que les Grecs & les Gaulois s'empareroient de la ville de Rome. On crut alors détourner l'effet de cette prédiction en enterrant tout vifs dans le marché aux bœufs, un Grec & une Grecque, & un Gaulois & une Gauloise (a). On renouvela le même sacrifice quelques années après, dans le fort de la seconde guerre Punique; & TITE-LIVE, en le rapportant, ajoute que cela se faisoit contre la coutume des Romains (*minime Romanorum sacro*) (b). Enfin on fit encore subir le même sort à de pareilles victimes en l'an 640 (c). Dans ces deux dernières occasions il paroît que ce fut à l'occasion de la conduite déréglée de quelques Vestales, événement qui jettoit toujours le peuple dans la consternation, & qu'il regardoit comme la marque la plus évidente de la colère des Dieux. Mais si les Romains ont eu rarement

(a) OROS. Lib. IV. C. 13. PLUT. in MARC. p. 299.

(b) Lib. XXII. C. 57.

(c) PLUTAR. Quæst. Roman. p. 284.

recours à ces sacrifices, ils oublioient l'humanité dans leurs combats de gladiateurs, dont ils voyoient tous les jours répandre le sang avec joie, & qui étoient autant de malheureuses victimes qu'ils sacrifioient à un plaisir inhumain.

Du Jeûne.

Je ne vois pas que le jeûne soit beaucoup entré dans les dévotions des Romains. TITE-LIVE rapporte qu'en l'an 562 les Décemvirs ordonnèrent un jeûne en l'honneur de CÉRÈS, & que ce jeûne seroit renouvelé tous les cinq ans (a). C'est le seul exemple qu'on ait d'un jeûne célébré à Rome par dévotion ; & si l'on allègue quelques autres jeûnes, comme ceux d'AUGUSTE, de VESPASIEN, &c. la dévotion n'y entroit pour rien, & ils n'avoient de rapport qu'à leur santé. A l'égard du jeûne en l'honneur de CÉRÈS, les Romains l'emprunterent des Athéniens, dont les femmes jeûnoient aussi dans la fête des Thesmophories, comme nous l'apprend PLUTARQUE (b).

(a) Lib. XXXVI. C. 37.

(b) De ISIDE & OSIRIS. p. 378.

Les spectacles faisoient encore une ^{Des specta-} partie considérable du culte des Ro- ^{cles.} mains. C'étoit aux grandes fêtes que se célébroient les jeux du cirque & de l'amphithéâtre, & qu'on représentoit des piéces de théâtre en l'honneur des Dieux immortels. Souvent aussi on en ordonnoit d'extraordinaires pour appaiser la colere des Dieux irrités. D'autrefois c'étoit en conséquence d'un vœu que le Sénat avoit ordonné de faire, ou de celui que quelque Général avoit fait de son propre mouvement. Mon dessein n'est pas de donner une description du cirque, de l'amphithéâtre & du théâtre, encore moins d'entrer dans quelque détail sur tous ces différens spectacles. Je me borne à dire quelque chose de la procession qui précédoit toujours les jeux du cirque, & qui se faisoit encore dans quelques occasions extraordinaires, telle que TITE-LIVE en décrit une qui fut ordonnée pour appaiser JUNON qu'on croyoit irritée (a). La procession partit du temple d'APOLLON. A la

(a) Lib. XXVII. C. 37.

tête étoient deux vaches blanches qui étoient destinées au sacrifice. On portoit ensuite deux images de la Déesse, faites de bois de ciprés. Vingt-sept jeunes vierges habillées de blanc chantoient des hymnes à la louange de la Déesse. Elles étoient suivies des Décemvirs, couronnés & vêtus de leurs habits de cérémonie. Après avoir traversé plusieurs rues de la ville, la procession se rendit au temple de JUNON, où l'on immola les deux victimes, & où l'on consacra les deux images.

De la Pro-
cession.

La grande procession, ou celle qui se faisoit dans certaines fêtes solennelles, & toutes les fois qu'on célébroit les jeux du cirque, se faisoit avec beaucoup plus de pompe & d'appareil. Tous les Dieux de Rome s'y voyoient, & tous les ordres de l'Etat s'y faisoient remarquer dans les habillemens qui leur étoient propres. La procession partoît du temple du Capitole pour se rendre au grand cirque, ayant à sa tête le principal magistrat, qui étoit chargé de la direction de toute la fête. Ensuite suivoit la jeunesse Romaine, les fils des

Sénateurs à cheval , celle d'un moindre rang à pied. Sous les Empereurs, leurs fils, ou ceux qu'ils destinoient leurs successeurs , étoient ordinairement à la tête de cette jeunesse (a), & prenoient en conséquence le titre de Princes de la jeunesse. Elle étoit suivie des chars & des chevaux qui devoient disputer le prix de la course ; des athlètes , des danseurs , des joueurs d'instrumens , &c. Ensuite venoient les ministres inférieurs de la religion , portant des encensoirs , quantité de vases d'or & d'argent , tous les instrumens nécessaires aux sacrifices , & conduisant les victimes qui y étoient destinées. Les Dieux dans leurs châsses portées par des hommes , ne faisoient pas le cortège le moins nombreux , & passaient apparemment dans l'ordre qu'OVIDE nous décrit (b). On y joignit depuis les statues des Empereurs , & même de divers Princes qui n'avoient pas régné , comme celle de GERMANICUS , par un decret du Sénat (c),

(a) TACIT. Ann. Lib. XII. C. 41.

(b) Amor. Lib. III. El. 2.

(c) TACIT. Ann. Lib. II. C. 83.

300 DE LA RELIGION.

& celle de BRITANNICUS par l'ordre de TITE (a). Cet honneur fut décrété à JULES CÉSAR de son vivant même (b). Après les Dieux venoient les ministres de la religion, portant des branches d'olivier à la main, chacun avec les marques de son sacerdoce, & vêtus de leurs habits de cérémonie. La marche étoit fermée par les magistrats, & généralement par tous ceux qui avoient quelque emploi dans la République (c). Cette procession précédoit le sacrifice ; & d'abord après le sacrifice, le magistrat donnoit le signal pour commencer les jeux.

(a) SUET. in TITO. C. 2.

(b) Id. in JUL. C. 76.

(c) Vid. ONUPHR. Pan. de Lud. Cisc. Lib. II. C. 2. & ib. Argol. DION. Hal. Lib. VII. p. 475.



CHAPITRE V.

*La Religion des anciens Romains étoit
entièrement subordonnée à la Poli-
tique.*

QUOIQUE le facerdote jouît à Rome des plus belles prérogatives, & que les ministres de la religion fussent dans la plus haute considération, ils étoient toujours soumis au Sénat & au Peuple, & ne pouvoient rien innover qu'avec l'approbation de ces deux ordres. Quelque respect que le peuple ait témoigné pour la religion & pour ses ministres, il a toujours été jaloux des droits de sa souveraineté, qu'il voulut exercer également sur le spirituel & sur le temporel. Les Tribuns du peuple, qui étoient les conservateurs de ses droits, les firent souvent valoir dans toute leur étendue, tant à cet égard qu'à l'égard du reste, & il y avoit bien des cas où le Tribun pouvoit contraindre le Pontife de lui obéir.

*Le Sacerdote
étoit soumis
à l'Empire,*

(a). Dès que le Sénat & le Peuple avoient ordonné quelque acte religieux, le Pontife ne pouvoit refuser son ministère. S'il pouvoit faire quelque difficulté, ou faire naître quelque scrupule, le peuple décidoit, & le Pontife étoit obligé de se soumettre à sa sentence. C'est ce qui arriva lorsque le grand Pontife refusa son ministère à CAIUS FLAVIUS, à qui le peuple avoit donné la commission de dédier le temple de la Concorde. Le grand Pontife soutenoit que cette dédicace ne pouvoit se faire que par un Consul, ou par un Général d'armée. Le peuple, qui voyoit que la jalousie de la noblesse contre FLAVIUS, qu'il venoit d'élever à l'édilité curule, étoit le seul motif qui faisoit agir le grand Pontife, décida non seulement contre son sentiment, mais le força encore à prêter son ministère à FLAVIUS. Ce fut dans cette occasion que le peuple ordonna encore, qu'il ne se pourroit faire de dédicace de temple ou d'autel, qu'avec l'ap-

(a) CIC. pro Domo. C. 45.

probation du Sénat & de la plus grande partie des Tribuns du peuple (a). Il paroît qu'on n'introduisoit aucune nouvelle divinité, qu'on n'établissoit aucune nouvelle fête, sans un ordre exprès du peuple (b); & quoiqu'il ne soit pas toujours fait mention de lui, il est à présumer qu'il confirmoit les Sénatus-Consultes qui se faisoient par rapport à la religion, comme TITE-LIVE le dit expressément des résolutions que prit le Sénat par rapport aux Bacchanales, qui furent toutes confirmées par le peuple (c).

Comme le Sénat régloit toutes les affaires de la République, il régloit de même toutes celles qui concernoient la religion; mais, dans l'un & dans l'autre cas, son autorité étoit subordonnée à celle du peuple. Le système du gouvernement étoit précisément le même par rapport à la religion que par rapport aux autres affaires de l'Etat; & c'est pourquoi les

Que c'étoit le Sénat & le Peuple qui ordonnoient de la religion.

(a) LIV. Lib. IX. C. 46.

(b) Id. Lib. XXVII. C. 23.

(c) *Ea omnia lata. ad Plebem.* Lib XXXIX. C.

Les Romains, en effet, étoient d'un caractère simple et direct, et ne se laissent point aller à des subtilités de raisonnement. Ils étoient, au contraire, très-sensibles à l'énergie et à la grandeur, et ils étoient très-attachés à la gloire. Ils étoient, en outre, très-attachés à la religion, et ils étoient très-attachés à la patrie. Ils étoient, en un mot, un peuple simple et direct, et ils étoient un peuple grand et noble. Ils étoient, en effet, d'un caractère simple et direct, et ils étoient d'un caractère grand et noble. Ils étoient, en outre, très-attachés à la religion, et ils étoient très-attachés à la patrie. Ils étoient, en un mot, un peuple simple et direct, et ils étoient un peuple grand et noble.

de quantité de bagatelles, que ce mystère même lui rendoit respectables (a). On lui faisoit un scrupule de chercher à pénétrer dans ces mystères réservés aux seuls ministres de la religion, qui étoient aussi les seuls interprètes de la volonté des Dieux. Ces ministres de la religion étoient, comme je l'ai dit, les premiers de Rome, presque toujours Sénateurs, & souvent les principaux magistrats. Il étoit naturel que le peuple se formât une idée avantageuse des mystères, voyant avec quel respect les Grands traitoient toutes les affaires de la religion, & avec quel scrupule ils en observoient jusqu'aux moindres formalités. Ceux d'entr'eux, qui n'étoient revêtus d'aucun sacerdoce, ne parloient qu'avec beaucoup de réserve de ce qui concernoit la religion. Ils vouloient guérir par-là le peuple d'une curiosité assez naturelle, & lui ôter l'envie de pénétrer dans des mystères réservés aux seuls Prêtres.

(a) DION. Hal. Lib. II. p. 127. OVID. Fast. Lib. III. vs. 323. & seqq. V. GRONOV. Observat. Lib. I. C. 15.

C'est ainsi que CICÉRON lui-même dit , qu'il ignore bien des choses que favoient les Pontifes , & que , quand il les sauroit , il feindroit de les ignorer (a).

Comment
les Prêtres
dépendoient
du Sénat &
des magis-
trats.

Je ne parle point ici de certains mystères , tels que ceux d'ÉLÉUSINE de Samothrace , de ceux de la bonne Déesse à Rome , & de quantité d'autres. Je ne parle que des cérémonies religieuses les plus usitées à Rome , sur lesquelles il n'étoit pas permis à des profanes de faire des recherches trop profondes. Il falloit croire que les ministres des Dieux étoient instruits par les Dieux mêmes des formalités qu'il falloit qu'ils observassent , pour obtenir que la divinité se communiquât à eux. On les croyoit de même instruits de la signification de tous les signes par lesquels les Dieux déclaroient leur volonté. Tout cela entroit dans le système d'une religion toute subordonnée à la politique ; & si , dans cet arrangement , on paroïsoit donner aux Prêtres trop d'ascendant sur les esprits d'un peuple super-

(a) Pto Domo. C. 46.

stitieux à l'excès, d'un autre côté, on avoit su prendre des précautions, qui rassuroient contre l'abus qu'ils en pouvoient faire. Si ce système, que TARQUIN l'ancien avoit inventé, & que les Grands avoient adopté dans la révolution, comme très-favorable à l'aristocratie qu'ils établirent d'abord, avoit quelques inconvéniens, on fut y apporter tous les tempéramens, qui soumettoient au Sénat & aux magistrats la religion, tout comme le reste. Si les Pontifes, les Augures, les Décemvirs &c. jouissoient de quelque considération, ce n'étoit qu'à l'abri de l'autorité du Sénat, & ils ne pouvoient rien faire sans son approbation. Les Décemvirs ne trouvoient rien dans les oracles confiés à leur garde, que le Sénat ne leur ordonnât d'y chercher quelque chose; les Augures ne voyoient, n'entendoient plus aucun signe, dès que le Sénat leur défendoit de faire usage de leur art. Car souvent, lorsque le Sénat vouloit qu'une affaire, qu'il avoit à cœur, passât sans obstacle dans les comices, il défendoit à tous ceux qui en avoient le droit, d'obser-

ver les signes du ciel (*Nz quis de celo servare vellet*) (a). P. CLODIUS, ce fameux Tribun du peuple, anéantit par une seule loi toute la science, tout le grand pouvoir des Augures, en défendant qu'on observât les signes les jours destinés aux comices (b). L'Augure même n'agissoit, à ce qu'il paroît, que par ordre du magistrat (c), & ce qu'il y avoit de particulier, c'est que ces signes, quelque défavorables qu'ils fussent, ne regardoient que ceux qui déclaroient qu'ils vouloient les observer, & non ceux qui déclaroient n'y vouloir faire aucune attention; de sorte que cette science ne gênoit absolument que ceux qui vouloient s'y astreindre (d).

Que tout ce système de religion ne tendoit qu'à rendre les Grands maîtres du gouvernement.

Il est visible, & je le prouverai avec plus d'étendue ailleurs, en parlant des comices & de l'influence que les Augures y avoient, que tout cela n'étoit qu'une invention d'une politique très-rafinée, qui rendoit les

(a) CIC. pro SEXT. C. 61.

(b) ASCON. PÆD. p. 160.

(c) CIC. de Divinat. Lib. II. C. 34.

(d) PLIN. Lib. XXVIII. C. 2.

Grands maîtres de toutes les résolutions du peuple, ou qui du moins les mettoit toujours en état d'empêcher qu'il n'en prît de contraires à leurs vûes: CICÉRON le marque assez clairement en divers endroits, que je rapporterai ailleurs. Mais il suppose que les Augures furent établis sur la persuasion, où l'on avoit été anciennement, que, par leur art, on pouvoit connoître la volonté des Dieux; & que, depuis qu'on avoit commencé à y voir plus clair, on n'avoit retenu la discipline des Augures, que pour se conformer à l'opinion du vulgaire, & pour l'utilité de la République (a). Quoi qu'il en soit, il est clair que tout ce système étoit formé uniquement pour gouverner la multitude par la superstition, & être maître de lui faire naître des scrupules lorsqu'on voudroit. Il avoit été inventé par TARQUIN l'ancien, & perfectionné par les Patriciens, après l'établissement de la République. Par les moyens des auspices, dont eux seuls étoient en possession, de même que de tous les

(a) De Divin. Lib. II. C. 33.

facerdotes, dont les Plébéïens étoient exclus, ils prirent un ascendant sur le peuple, que ses Tribuns eurent bien de la peine à détruire.

Pour bien développer toute la liaison que ce système des auspices avoit avec le gouvernement, il faut observer que ce n'étoit pas les seuls Augures, qui avoient les auspices. Tous les magistrats avoient les auspices, & cela dans un degré proportionné à l'autorité de leurs charges. Les magistrats inférieurs avoient leurs auspices, mais ces auspices se faisoient devant ceux du magistrat supérieur. Le Consul faisoit faire les auspices du Préteur, & ainsi du reste (a). Les auspices des Tribuns du peuple devoient naturellement se faire aussi devant ceux des Consuls & des Préteurs; & même il n'y en avoit point d'attachés à cette charge au commencement; mais dans la suite, en étendant les prérogatives de leur charge, il surent se les arroger aussi, & même les affranchir de ceux des Consuls, & s'approprier les mêmes droits,

(a) GELL. Lib. XIII. C. 15.

comme je le prouverai, en traitant des comices. Cette prérogative des magistrats prouve évidemment que, dans ce système, la religion étoit entièrement subordonnée à la politique, & n'étoit qu'un instrument entre les mains des Grands, pour rendre le peuple docile à leurs volontés.

Ce fut par le moyen des auspices, que les Patriciens furent si long-tems Que les Patriciens s'en prévalurent long-tems, pour se maintenir dans la possession des dignités & des sacerdoces. le maintenir dans la possession du gouvernement. Comme tout magistrat supérieur devoit nécessairement avoir les auspices, ils furent habilement faire un scrupule au peuple de profaner les auspices, en les mettant entre les mains d'un Plébéien, s'ils l'élevoient au consulat. Les Dieux avoient mis les auspices entre les mains des Patriciens, & ces mêmes Dieux donnoient des marques de leur colere toutes les fois qu'on vouloit les leur arracher, pour les communiquer à des Plébéiens. Ainsi le peuple ayant choisi la plupart de ses Tribuns militaires entre les Plébéiens, pendant les années 353 & 364, les Patriciens attribuerent au mécontentement des Dieux un hiver très rude

qu'on effuya la première année, & une maladie contagieuse, qui ravagea la ville & la campagne l'année suivante (a). Les Tribuns du peuple eurent beau déclamer contre ces artifices des Patriciens, le peuple scrupuleux à l'excès, en revint aux Patriciens, & n'éleva que très-rarement des Plébéïens à cette dignité. Les Tribuns du peuple L. SEXTIUS & C. LICINIUS vinrent à bout d'arracher un consulat aux Patriciens, & de vaincre les scrupules que ceux-ci, mécontents de voir les auspices entre les mains d'un Plébéïen, faisoient naître dans les esprits du peuple, en lui faisant envisager les accidens les plus naturels comme des signes évidens de la colère des Dieux. Le Consul GENUCIUS, le premier de cet ordre qu'on vit à la tête d'une armée, étant tombé dans une embuscade, & y ayant été tué, les Patriciens s'écrièrent qu'il étoit visible que les Dieux vengeoient leur propre cause, & que si le peuple avoit pû les dépouiller de leurs prérogatives, on voyoit

(a) LIV. Lib. V. C. 14.

combien les Dieux désapprouvoient que les auspices fussent communiqués aux Plébéïens (a). Ce fut par de pareils artifices que les Patriciens se maintinrent long-tems dans la possession des sacerdoces & des dignités de la République , & en éloignèrent les Plébéïens. Mais ces Plébéïens devinrent bien-tôt aussi agréables aux Dieux que les Patriciens ; & ayant été admis aux sacerdoces , ils devinrent des Pontifes très-savans , & des Augures consommés dans leur art. Toute cette science ne fut un mystère que pour le reste du peuple , & le Sénat fut convaincu que les auspices étoient souvent beaucoup mieux entre les mains d'un Plébéïen qu'entre celles d'un Patricien. Le peuple conçut une opinion aussi haute d'un Augure Plébéïen que d'un Augure Patricien , & l'expérience prouva que les sacerdoces & les magistratures seules donnoient cette science , & que les Dieux se conformoient assez en cela aux idées du peuple. Les Patriciens se prévalurent encore une fois

(a) Id. Lib. VI. C. 6.

314 DE LA RELIGION.

des auspices , pour empêcher qu'on ne vît deux Consuls Plébéïens à la fois. Ce fut en l'an 538. que le Consul POSTUMIUS, Patricien , ayant été tué , & MARCELLUS Plébéïen lui ayant été subrogé , les Patriciens prétendirent qu'il venoit de tonner , & que ce signe étoit une preuve que les Dieux désapprouvoient qu'il y eût deux Consuls Plébéïens (a).

La religion
& les auspices
étoient
les principaux
ressorts
de la politique
du Sénat,

Ce fut le dernier artifice que les Patriciens mirent en œuvre , pour se conserver du moins la possession d'un des consulats. Bien-tôt liés d'intérêts avec les principales familles Plébéïennes , leur politique commune ne tendit qu'à conserver aux magistratures & aux principaux sacerdoces , cet ascendant que les auspices leur donnoient sur le peuple. Les Plébéïens étoient devenus aussi zélés pour les auspices que les Patriciens , & on continua à s'en servir très-utilement pendant les cinq & sixième siècles de

(a) *Vulgoque Patres ita fama ferebant , quod tunc primum duo Consules Plebei facti essent , id Deis cordi non esse.* LIV. Lib. XXIII. C. 31. PLUT. in MARCELL. V. p. 304.

Rome , pour conduire le peuple , & traverser les magistrats , qui entreprenoient sur l'autorité du Sénat. Celui-ci trouvoit toujours mille expédiens , que lui fournissoit la religion , pour les contrecarrer dans toutes leurs démarches , & même on en obligea quelquefois à renoncer à leur charge , sous prétexte de quelque défaut dans les auspices. Ce fut ainsi que le Sénat en l'an 530 , abrogea le consulat à C. FLAMINIUS , homme aimé du peuple , & haï du Sénat. Son collègue & lui étoient déjà dans la Gaule Cisalpine , lorsque l'on s'avisa à Rome de trouver un défaut dans leur élection , en ce que les auspices n'avoient pas été favorables. Le Sénat sous ce prétexte , leur envoya ordre de revenir à Rome , pour s'y démettre du consulat. Il avoit affaire , dans le Consul FLAMINIUS , à un homme qui sentoit assez d'où partoît le coup , & qui ne se laissoit pas gouverner par des préjugés. Les lettres du Sénat furent remises aux deux Consuls , comme ils étoient prêts à livrer bataille aux Gaulois , & FLAMINIUS engagea son collègue à ne les

316 DE LA RELIGION.

point ouvrir, qu'ils n'eussent tenté la fortune, & donné bataille. Le succès leur en fut favorable, & ils remportèrent une victoire complète sur les Gaulois. Alors ils ouvrirent les lettres, & FLAMINIUS refusant d'obéir aux ordres du Sénat, fut entraîné par son collègue, qui s'y soumit d'abord, & cessa d'agir. Enfin les deux Consuls étant revenus à Rome, le Sénat leur refusa le triomphe, que FLAMINIUS obtint pourtant par la faveur du peuple. Mais immédiatement après le triomphe, le Sénat obligea les deux Consuls d'abdiquer (a).

La haine du Sénat pour FLAMINIUS, & le peu de confiance qu'il avoit en sa capacité, étoient les seules causes des défauts qui se trouvoient dans les auspices. Ce fut le même motif qui fit agir le Sénat, lorsqu'il obligea FABIVS MAXIMVS de renoncer à la dictature. Il avoit nommé FLAMINIUS son Général de la cavalerie, & sous prétexte qu'on avoit entendu le cris d'une souris, les Augures déci-

(a) PLUTARCH. in MARC. p. 299.

dèrent qu'il falloit qu'il abdiquât (a). Tout cela n'empêcha cependant pas FLAMINIUS d'obtenir la censure & un second consulat six ans après le premier. La crainte que le Sénat ne l'amusât long-tems à Rome sous prétexte de diverses cérémonies religieuses, ou plutôt qu'il ne le privât encore du consulat, en feignant quelque nouveau défaut dans les auspices; l'obligea de partir secrètement de Rome, & d'aller prendre possession du consulat à la tête de son armée (b). Je serois trop long, si je voulois recueillir ici tous les exemples de cette nature, que fournit l'Histoire Romaine, & les réflexions qu'y joignent souvent les Historiens, qui reconnoissent de bonne foi, que les auspices n'étoient qu'un des principaux ressorts de la politique du Sénat, qu'il ne mettoit en œuvre que pour cacher au peuple les véritables motifs qui le faisoient agir.

• Comme les magistrats gouver- Artifices de
quelques

(a) Id. ibid. p. 300. VAL. MAX. Lib. I. C. I. N. 5.

(b) Liv. Lib. XXI. C. 63.

Généraux
Romains.

noient le peuple , & lui inspiroient une grande docilité , au moyen des auspices , les Généraux en tiroient le même avantage dans les armées. Ils se servoient utilement de ce moyen pour inspirer à leurs soldats une confiance en la protection des Dieux , qui leur répondoit presque toujours du succès d'une bataille. Ils étoient les chefs de la religion dans leurs armées , & y avoient les auspices , comme les magistrats les avoient à Rome. Ils y avoient des Augures , des Aruspices , &c; mais ceux-ci ne pouvoient agir , observer les signes , & déclarer ce qu'ils signifioient , que par ordre du Général , qui savoit les tourner à son avantage toutes les fois qu'il vouloit. L'histoire nous fournit beaucoup d'exemples de l'habileté , avec laquelle divers Généraux Romains furent tourner en leur faveur des signes , qui naturellement étoient d'un très mauvais augure , selon les idées reçues. CÉSAR , débarquant en Afrique , tomba en sortant de son vaisseau. Comme cela ne pouvoit être regardé que comme un présage funeste par ses soldats , il s'avisa d'y donner d'abord

un tour favorable en s'écriant, « ô » Afrique, je te tiens à présent » (a). Comme PAPIRIUS CURSOR étoit prêt à livrer bataille, ceux qui prenoient soin des poulets sacrés, lui ayant déclaré qu'ils avoient mangé de bon appétit, & que les auspices étoient favorables, son neveu vint lui dire que ce rapport étoit faux, & que l'auspice n'étoit pas tel qu'on le lui avoit dit : « Ne vous mettez en » peine de rien, dit-il, & faites seulement votre devoir. Pour ce qui » est de moi, on m'a annoncé l'auspice le plus favorable pour mon » armée & pour le peuple Romain. » Je m'y tiens, & si ce rapport est » faux, la peine en retombera sur » ceux qui ont fait la faute ». Il fit alors mettre ceux qui avoient eu soin des poulets entre les deux armées, qui en venoient déjà aux mains, & leur mort qui étoit inévitable, lui servit à faire croire à son armée, que les Dieux s'étant vengés sur les coupables, montroient visiblement qu'ils

(a) SUTTON. in JUL. C. 59.

accordoient leur protection aux Romains (a).

PAPIRIUS CURSOR avoit fait toutes ses dispositions pour livrer bataille aux Samnites. La confiance que ses soldats avoient en sa capacité, à laquelle ils devoient déjà plusieurs victoires, lui étoit un sûr garant du succès. Ainsi pour ne point laisser ralentir leur ardeur par de vains scrupules, il sut habilement éluder les auspices, & tourner à son avantage ce qui auroit pû déconcerter un Général moins entreprenant que lui. On vouloit qu'outre la soumission aux ordres du Général, & la confiance en sa capacité, le soldat fût encore encouragé par quelques marques visibles de la protection des Dieux. L'habileté d'un Général consistoit en partie à faire croire à son armée, qu'il avoit un commerce particulier avec les Dieux, qui l'avertissoient des dangers qu'il couroit, afin qu'il pût les éviter, & que de même à certains signes, il pouvoit connoître qu'ils favorisoient ce qu'il avoit dessein d'entreprendre.

(a) LIV. Lib. X. C. 40.

FABIUS MAXIMUS fut adroitement se servir des avis qu'il avoit, qu'ANNIBAL lui dressoit des embuches, pour trouver dans les auspices, & & dans les entrailles des victimes, des signes, qui le détournent de se rendre dans l'endroit où l'on vouloit l'attirer. Les députés de Métaponte, qui étoient d'intelligence avec ANNIBAL, étant venu faire à FABIUS des reproches de ce qu'il tardoit à venir, il les fit arrêter, & tira d'eux l'avou de toute la trame, dont il fit croire à son armée qu'il avoit été averti par des signes surnaturels (a). SCIPION l'Africain s'appliqua particulièrement à persuader au peuple & à son armée qu'il avoit un commerce particulier avec la divinité, & qu'il n'entreprendoit rien sans la consulter (b). Sa prudence, sa capacité, & les succès qui accompagnèrent toutes ses entreprises, concoururent à fortifier cette opinion dans les esprits de ses soldats, & à leur

(a) Id. Lib. XXVII. C. 16.

(b) Id. Lib. XXVI. C. 19.

inspirer la plus grande confiance en leur chef. L'habileté avec laquelle il profita des avis que lui donnerent les gens du pays , lorsqu'il assiégeoit Carthage la neuve , ne contribua pas peu à le rendre un objet d'admiration pour son armée. Cette ville ne pouvoit être attaquée du côté de la mer , si ce-n'étoit en basse marée , & SCIPION informé du flux & du reflux , fut qu'à une certaine heure du jour la mer baïssoit & devenoit guéable. Avant de commencer l'attaque , il assembla son armée , & lui dit qu'outre toutes les mesures qu'il avoit prises, qui lui répondoient du succès, NEPTUNE lui étoit apparu en songe, & lui avoit non-seulement suggéré cette entreprise , mais l'avoit même assuré qu'il la favoriseroit par quelque miracle éclatant. En effet ayant formé diverses attaques , il porta tout d'un coup la principale du côté de la mer , & ses soldats , contre leur attente , l'ayant trouvée guéable , crurent fermement que NEPTUNE opéroit ce miracle en faveur de SCIPION , & animés par des marques

d'une protection qui leur paroïssoit visible, ils emportèrent la ville d'assaut (a).

On conviendra aisément que ces artifices, mis en œuvre avec habileté, pouvoient être d'une grande utilité pour conduire un peuple excessivement superstitieux. Si on le voyoit découragé & abattu, on l'assuroit que les malheurs dont il étoit affligé, ne venoient que de ce que le culte des Dieux étoit négligé, qu'il y avoit eu quelque omission dans les cérémonies. Le peuple se livroit alors tout entier à la dévotion ; on renouvelloit les cérémonies ; on redoubloit les sacrifices ; & les signes, qui d'abord étoient les plus mauvais présages, devenoient les plus avantageux. On annonçoit au peuple que la colere des Dieux étoit apaisée, & qu'ils avoient agréé les sacrifices, & par-là, on le faisoit revenir de sa consternation, & on lui inspiroit une confiance entière en la protection de ces Dieux. Dans les armées, c'étoit rarement à l'incapacité d'un Général qu'on attri-

Moyens
d'inspirer
de la con-
fiance au
Peuple.

(a) Id. *ibid.* C. 45. POLYB. Lib. X. C. 9.

buoit la perte d'une bataille. La véritable cause en étoit toujours qu'il avoit négligé les auspices. Les Consuls L. JUNIUS PULLUS & P. CLAUDIUS PULCHER, ayant perdu deux batailles navales contre les Carthagiinois, qui détruisirent presque entièrement les flottes Romaines, on attribua ce malheur à ce qu'ils s'étoient moqués des auspices (a). C'est ainsi que la plupart des Historiens Romains s'expriment ; mais il suffit de lire la relation de POLYBE, pour être convaincu que l'imprudence & la témérité des Consuls en étoit l'unique cause (b). FABIUS MAXIMUS, haranguant le Sénat, assure que la perte de la bataille de Transimene a plutôt pour cause le mépris des auspices, que l'incapacité du Consul FLAMINIUS (c). En cela, la politique du Sénat & des Grands de Rome étoit excellente, puisque par-là ils détournoient le soldat d'entrer dans l'examen du plus ou

(a) CIC. de Divin. Lib. II. C. 33. VAL. MAX. Lib. I. C. 4. N. 3. LIV. Epit. XIX.

(b) POLYB. Lib. I. C. 50. & *seqq.*

(c) LIV. Lib. XXII. C. 9.

du moins de suffisance de ses Généraux ; & il donnoit à ceux-ci l'avantage de pouvoir le conduire & le rendre docile, à leurs ordres, en lui faisant accroire qu'ils n'entreprenoient rien que par le conseil des Dieux. Par ce moyen, ils étoient maîtres de ralentir son ardeur, ou de relever son courage, selon qu'ils le trouvoient à propos. On tâchoit toujours de lui persuader qu'on avoit des moyens infallibles de se concilier la protection des Dieux, & de les mettre dans son parti, & si les moyens ordinaires ne suffisoient point, on avoit recours à des remèdes extraordinaires.

Tel fut celui qu'on mit en œuvre dans la guerre contre les Latins. Ils s'étoient révoltés, & avoient mis sur pied une nombreuse armée. Les Romains se voyant près de combattre un peuple qui avoit les mêmes armes, la même discipline militaire ; qui avoit toujours fait partie de ses armées ; enfin leur sujet ou leur allié, perdirent courage, & n'alloient au combat qu'avec beaucoup de répugnance. Pour leur rendre toute cette

confiance, avec laquelle ils avoient combattu dans d'autres occasions, on répandit dans l'armée une prédiction, qui portoit que le parti dont le Général se devoiéroit à la mort, remporterait sûrement la victoire. Le Consul DECIUS s'étant volontairement dévoué pour les légions, leur inspira par-là une si grande ardeur, que redoublant leurs efforts, elles eurent bientôt mis les Latins en déroute (a). Le fils de ce DÉCIUS se dévoua de même que son pere, & procura, par ce sacrifice volontaire, à FABIVS MAXIMVS une victoire complète sur les Gaulois & les Samnites, qui avoient réuni leurs forces (b). ZONARE dit que le petit-fils, à l'exemple de son ayeul & de son pere, avoit dessein de se dévouer aussi, ou du moins que PYRRHVS le craignit, & prit des précautions pour rassurer son armée, en cas que cela arrivât (c). Si l'on en croit CICÉRON, il fut en

(a) Id. Lib. VIII. C. 6 & 9.

(b) Id. Lib. X. C. 29.

(c) Lib. VIII p. 283.

effet le troisieme des DÉCES qui se dévoua , & fut tué dans l'armée ennemie^(a).

Telle étoit la politique du Sénat de Rome , d'inspirer au peuple un grand respect pour les Dieux , & une ferme confiance en leur protection , & les plus heureux succès , qui accompagnèrent leurs armes , les persuaderent qu'ils en avoient ressenti les effets les plus marqués. Pour rendre en même-tems ce peuple docile & soumis à ses magistrats , au Sénat , à ses Généraux , on lui fit croire qu'ils avoient l'art de connoître si la divinité étoit irritée , & par quels moyens elle vouloit être apaisée ; si elle approuvoit ou désapprouvoit ce qu'on vouloit entreprendre ; enfin qu'il y avoit divers signes certains , qui leur dévoient les volontés. Par ce moyen la République ne formoit aucune entreprise , à laquelle le peuple ne concourût avec joie , quelque fatigue qu'il dût lui en coûter , & à quelque danger qu'il s'exposât , se tenant d'avance assuré du succès. Le soldat de mê-

Les Grands
de Rome
mettent ces
moyens en
œuvre avec
habileté,

(a) De Finib. Lib. II. C. 19.

me n'alloit jamais au combat qu'avec la plus ferme confiance dans la faveur des Dieux, dont les auspices, selon les rapports qu'on lui faisoit, étoient des garants sûrs pour lui. Dans les délibérations des comices, les Dieux se conformoient toujours aux volontés du Sénat, & le peuple n'avoit garde d'aller contre ce qu'il croyoit la volonté des Dieux. Les auspices avoient donc, à beaucoup d'égards, moins de rapport à la religion, qu'à la politique dont ils furent toujours le principal instrument. Il faut cependant convenir qu'il fallut beaucoup d'habileté dans les chefs de la République Romaine, pour prendre & pour conserver aussi long-tems qu'ils le firent, l'ascendant que les auspices leur donnoient sur le peuple. Tant que les auspices furent entre les mains des seuls Patriciens, les Plébéïens, qui vouloient avoir part au gouvernement, étoient intéressés à les décrier, & à en faire comprendre la vanité au peuple, puisque c'étoit sous prétexte qu'ils ne pouvoient prendre les auspices, que les Patriciens les excluoiént du consulat. Cependant ils n'en vin-

rent jamais là , & se récrièrent simplement contre l'injustice des Patri-ciens, qui supposoient qu'un Plébéien n'étoit pas assez agréable à la divinité , pour qu'elle lui déclarât sa volonté par de pareils signes. Ils les accusèrent souvent de forger des auspices à leur fantaisie ; mais ils n'attaquèrent jamais les auspices en général. Ce ne fut que dans les derniers tems de la République, lorsque la corruption fut générale , & eut amené le mépris de la religion , que l'on commença à convenir de bonne foi de la vanité de cette prétendue science.

J'ai parlé ci-dessus des oracles des ^{Des livres} Sibylles, qui étoient sous la garde des ^{des Sibylles} Décemvirs , & qu'on ne consultoit qu'avec beaucoup de précaution, & par un ordre exprès du Sénat. Tout ce qu'on en raconte , prouve clairement que ces prétendus oracles doivent être rangés dans la même classe que les auspices, & que ce ne fut qu'une invention de la politique d'un des TARQUINS , que les fondateurs de la République crurent convenir également au gouvernement qu'ils établissoient. On dit qu'une Sibylle étant venue à

Rome, sous le regne de l'un des TARQUINS, lui présenta neuf livres d'oracles, & lui en demanda un grand prix. TARQUIN s'étant moqué de sa demande, elle brûla en sa présence trois de ces livres, & lui demanda le même prix des six restans. Cette demande parut aussi ridicule que la première, & la Sibylle fut renvoyée. Elle en brûla encore trois autres, & persista à demander le même prix des trois derniers. Alors le Roi étonné de sa fermeté, lui donna le prix qu'elle demandoit, & ordonna que ces livres seroient gardés par deux personnes considérables, pour être consultés dans les pressantes nécessités de l'Etat. Un des premiers, qui furent commis à la garde de ces livres, ayant permis à PETRONIUS SABINUS, d'en tirer une copie, fut puni pour cela du supplice des parricides (a).

Que la supposition en est manifeste.

Je ne m'arrête pas à l'air fabuleux qui regne dans tout ce récit, & je ne prétends le réfuter que par les con-

(a) V. VAN DALE de Idol. p. 326. & seqq. de Orac. p. 406. & seqq. GALLÆUM de Sibyll. 270 & seqq.

traditions qui se rencontrent entre tous ceux qui ont rapporté ce fait. 1. On ne convient pas auquel des TARQUINS ces livres furent offerts, les uns disant que ce fut à TARQUIN l'ancien; d'autres que ce fut à TARQUIN le superbe. 2. Les uns disent que ce fut une Sibylle elle-même qui les porta à Rome; d'autres disent simplement que ce fut une vieille femme. 3. On ne convient pas non plus quelle étoit cette Sibylle. Les uns disent que ce fut celle d'Erythrée; d'autres que ce fut celle de Cumes. 4. On convient encore moins sur le nombre des livres que cette Sybille apporta à Rome, & de ceux qu'on conserva. Les uns disent qu'elle en apporta neuf, & qu'on en conserva trois; d'autres, qu'elle n'en apporta que trois; de sorte qu'en ayant brûlé deux, il n'en pouvoit rester qu'un. Il est, je crois, visible que tout ce qu'on en disoit n'étoit qu'un conte inventé pour accréditer ces prétendus livres, qui peut-être n'existerent jamais, & ne furent qu'un de ces mystères de la politique des TARQUINS, qui parut convenir parfaitement au gouver-

nement aristocratique. Le supplice ; qu'on dit que souffrit un des premiers Duumvirs , ne me paroît de même inventé que pour rendre ces prétendus livres plus respectables, & mettre des bornes à la curiosité de ceux qui auroient voulu pénétrer un mystère réservé aux seules personnes , à la garde desquelles ces livres étoient confiés. Il n'est pas dit dans quelle langue ces livres étoient écrits ; car s'ils étoient en Grec, c'étoit une langue très-peu connue à Rome dans les premiers tems de la République ; & quoique les oracles qu'on recueillit , après que les premiers eurent péri dans l'incendie du Capitole , fussent en Grec , & que les Sibylles en général aient rendu leurs oracles en cette langue , je ne trouve pas qu'aucun des Ecrivains qui en parlent , affirme rien là-dessus. Mais cela est assez indifférent. Il s'agissoit moins de l'existence de ces livres , que de l'opinion qu'on vouloit en donner au peuple.

Ce que
contenoient
ces livres.

C'est ce que prouve clairement & l'usage que le Sénat fit de ces livres , pendant qu'on crut qu'ils existoient , & la conduite qu'il tint , lorsqu'ils

eurent été brûlés. J'ai dit qu'on les consultoit dans les tems de calamité publique, comme lorsque Rome étoit affligée de quelque sédition, de la peste, de la guerre, de la famine. Divers Historiens, & particulièrement TITE-LIVE, rapportent le contenu de ce qu'y avoient trouvé les Décemvirs (a). On y trouvera quelquefois que Rome est menacé de quelque grand danger; que si l'on veut détourner les malheurs dont on est menacé, il faut faire telle procession, tels sacrifices, à tels & tels Dieux, leur donner des repas, &c. Toutes les réponses tendoient à réveiller la dévotion du peuple, & à lui faire prendre son recours aux Dieux. Si, nonobstant tous ces sacrifices, on continuoit à être affligé des mêmes fléaux, cela ne venoit que de ce qu'on avoit négligé quelque chose dans le cérémoniel; on recommençoit les mêmes sacrifices; on y en ajoutoit de nouveaux; on y apportoit plus de ferveur & plus d'attention, & enfin on

(a) V. GALLIUM. p. 279 & seqq.

obtenoit la paix des Dieux. Voilà ce qu'on trouvoit ordinairement dans ces livres, qui devoient contenir les destinées du peuple Romain, & qui dans le fond ne contenoient que ce que Sénat vouloit qu'on y trouvât, pour affermir le peuple contre les malheurs qui lui arrivoient, & pour lui inspirer une ferme confiance en la protection de ses Dieux. Pour cela, le Sénat vouloit que le peuple crût qu'il ne se conduisoit pas simplement par les regles de la prudence humaine; mais qu'il étoit encore dirigé dans ses résolutions par la connoissance qu'il avoit de la volonté des Dieux, moyen par lequel il s'assuroit de la docilité & de la soumission du peuple.

Abus qu'on
en fit dans
les derniers
tems de la
République.

Le Sénat avoit fait usage des prétendus livres de la Sibylle avec tant de succès, que lorsqu'ils périrent dans l'embrasement du Capitole, en l'an de Rome 670, il crut devoir réparer cette perte. Pour cet effet, il fit rechercher avec grand soin tous les oracles des Sibylles; en choisit ceux qui pouvoient convenir à son but, & les plaça de nouveau au Capitole,

sous la garde des Quindecimvirs (a). Mais les tems avoient changé, & les Grands, qui, dans les tems précédens, avoient affecté des dehors de religion, qui en imposoient au peuple, s'en moquoient alors assez publiquement ; & s'ils s'avissoient de faire valoir la religion dans quelques circonstances, ce n'étoit que pour leurs intérêts particuliers, & non pour ceux de la République. Quoique le Sénat eût cru devoir rassembler ces oracles, il n'osa en faire le même usage qu'il en avoit fait auparavant. Et il ne paroît pas qu'on les ait consultés dans les divers dangers que courut la République. Des particuliers au contraire, y trouverent de quoi favoriser leurs vûes ambitieuses, ou contrecarrer celles des autres. C'est ainsi que LENTULUS SURA entra dans la conjuration de CATILINA, dans l'espérance de se rendre maître de Rome, sur une prédiction des Sibylles, qui promettoit qu'il y auroit trois Cornéliens qui regneroient à Rome. CINNA & SYLLA, qui étoient de la

(a) DIQN. Hal. Lib. IV. p. 460.

même famille, y avoient dominé pendant quelque tems , & SURA prétendoit être le troisieme que regardoit l'oracle (a). PTOLEMÉE AULETÈS, Roi d'Egypte, étant venu à Rome, implorer le secours des Romains, contre ses sujets, qui l'avoient détrôné , POMPÉE & LENTULUS SPINTHER, qui , au sortir du Consulat, avoient eu le gouvernement de Cilicie & de Chypre, souhaitoient également d'être chargés de la commission de le rétablir. Pour les contrecarrer l'un & l'autre, on répandit, & on autorisa un oracle de la Sibylle, qui avertissoit les Romains de ne point rétablir, avec une armée, un Roi exilé (b). Tel fut encore , à peu près , l'oracle que l'on répandit peu avant la mort de CÉSAR, pour engager les Romains à le proclamer Roi, que les Parthes, contre lesquels il étoit prêt à marcher , ne pouvoient être vaincus que par un Roi (c). On croit

(a) SALLUST. CATIL. C. 48.

(b) CIC. ad Fam. Lib. I. Ep. 1 & 4. ad QUINT. Lib. II. Ep. 2.

(c) SUET. in JUL. C. 79.

que

que les Quindécimvirs étoient prêts à en faire la déclaration au Sénat ; lorsque CÉSAR fut assassiné (a). La crainte que l'on ne répandît de tems à autre quelques oracles , qui tendissent à soulever les Romains , ou qui favorisassent les desseins de quelqu'ambitieux , fut sans doute le motif qui engagea AUGUSTE à se faire apporter , en qualité de grand Pontife , tous les recueils d'oracles des Sibylles , que pouvoient conserver quelques particuliers , & il en brûla , comme je l'ai dit ci-dessus , plus de deux mille volumes. Il y ajouta une défense expresse d'en garder aucun exemplaire , & un ordre à ceux qui en pourroient recouvrer dans la suite , de les porter d'abord au Préteur de la ville (b). Ceux qu'il avoit conservés , furent gardés avec le même soin & les mêmes précautions qu'on y avoit apportées sous la République , & consultés de même dans certaines circonstances ; mais il falloit toujours

(a) DIO. CASS. Lib. XLIV. p. 280. CIC. de Divin. Lib. II. C. 54.

(b) TACIT. Ann. Lib. VI. C. 12.

un ordre exprès de l'Empereur (a). JULIEN les fit consulter sur l'expédition qu'il méditoit contre les Perses, & quoique la réponse qu'il en reçut dût le détourner de cette entreprise, il ne crut apparemment pas devoir s'y arrêter (b). Ce fut sans doute la dernière fois que ces livres furent consultés, tous les successeurs de JULIEN ayant été chrétiens. D'ailleurs le temple d'APOLLON Palatin ayant été consumé par un incendie peu après (c), il y a bien de l'apparence que les oracles des Sibylles, qui y étoient gardés, eurent le même sort, & que ceux qu'on a répandus depuis, ont été supposés,

Tolérance
des Romains.

Les Romains, en étendant leurs conquêtes, ne chercherent point à étendre leur religion, & ne forcèrent jamais les vaincus de l'embrasser. Ils leur laissoient leur religion & leur culte, & même permettoient à tous les étrangers établis à Rome de servir

(a) CAPITOL. in GORDIAN. 26. VOPISC. in AURELIAN. C. 19.

(b) AMM. MARCEL. Lib. XXIII. C. 1.

(c) Id. ibid. C. 1.

leurs Dieux à leur fantaisie. Toutes les religions étoient donc tolérées à Rome ; mais uniquement par rapport aux étrangers (a) ; car du reste , le Sénat veilloit à ce que les citoyens n'abandonnassent pas la religion de leurs peres , & ne se livrassent pas aux superstitions étrangères. Ils travailloient à la vérité à rendre le peuple superstitieux ; mais il avoit soin que cette superstition ne tendît qu'au bien de l'Etat , & qu'il fût toujours le maître de la diriger , & de lui donner les bornes qu'il jugeroit à propos. La crédulité dans laquelle on entretenoit ce peuple , devoit naturellement le rendre susceptible de toutes les impressions de religion qu'on vouloit lui donner , & ils se laissoient aisément entraîner à toutes les pratiques superstitieuses des étrangers. Pour remédier à cet inconvénient, les magistrats étoient chargés de veiller qu'aucun Romain n'adoptât un culte étranger , & ne servît d'autres Dieux que ceux qui étoient reçus à Rome , & selon le culte autorisé par le Sénat.

(a) DION. Hal. Lib. II. p. 21.

(*Ne qui nisi Romani Dii, neu quo alio more quam patrio, colerentur*) (a). Si le Sénat permettoit que les étrangers exerçassent leur religion à leur manière, il ne souffroit pas qu'ils fissent des prosélytes parmi les citoyens Romains. La tolérance nes'étenoit pas jusqu'à ces derniers, & elle ne s'étendoit, par rapport aux premiers, qu'autant qu'ils se tenoient dans les bornes qui leur étoient prescrites, & ne se hazardoient pas à attaquer la religion de l'Etat. C'étoit à quoi le Sénat & les magistrats donnoient beaucoup d'attention, & souvent on chassa de Rome les étrangers qui tâchoient d'attirer des Romains à leur religion (b). Pour des peines corporelles, il ne paroît pas qu'on leur en ait infligées, à moins qu'ils ne se fussent encore rendus coupables de quelque autre crime. On peut voir de quelle manière le Sénat se conduisoit dans ces sortes d'affaires, dans ce que rapporte T I T E - L I V E au sujet des

(a) LIV. Lib. IV. C. 30. V. CIC. de Legg. Lib. II. C. 19 & 25.

(b) LIV. Lib. XXXIX, C. 16. V. Lib. XXV. C. 1.

Bacchanales , fêtes dans lesquelles il se commettoit les désordres les plus crians , & qui tendoient à une destruction entiere de la religion & des mœurs. On ne punît que légèrement ceux qui n'étoient coupables que de s'être laissés entraîner dans la superstition , & s'il y en eût beaucoup à qui ou fit subir le dernier supplice, ce fut pour divers autres crimes , dont ils s'étoient rendus coupables , & que cette nouvelle superstition paroissoit autoriser.

Hors de Rome, on n'y prenoit pas garde de si près ; & les Romains, lorsqu'ils étoient dans les pays étrangers, ne se faisoient point de scrupule d'assister au culte des divinités du lieu où ils se trouvoient (*a*). AUGUSTE fut plus scrupuleux à cet égard , & étant en Egypte , il ne vouloit pas faire un petit détour pour voir le Dieu APIS. Il donna aussi des louanges à son petit-fils CAIUS , parce que passant par la Judée , il n'étoit point entré dans le temple de Jérusalem (*b*). Il vouloit

(*a*) SÆT. in AUG. C. 94.

(*b*) Id. ibid. C. 93.

fans doute, par ce mépris affecté pour les religions étrangères , tâcher de guérir les Romains du penchant qui les portoit à les adopter avec trop de légèreté. Pour cet effet , il marqua encore lui-même un grand attachement à la religion reçue , renouvelant quantité d'anciennes fêtes , ou y ajoutant de nouvelles solemnités (a). Il ne conserva absolument du culte étranger , que ce qui en avoit été reçu & autorisé par le Sénat, qui, comme je l'ai déjà dit , avoit reçu à Rome , en divers tems , diverses divinités étrangères , & y avoit souvent appelé les Dieux des nations vaincues. Ce soin que l'on prenoit , lorsqu'on se voyoit sur le point de prendre une ville assiégée, d'en évoquer les Dieux, de les prier d'abandonner leurs temples , de se retirer dans le camp des Romains , & de leur promettre des temples à Rome , n'étoit pas un des moindres traits de la politique Romaine, & de l'attention qu'elle avoit à couvrir toutes ses démarches du masque de la religion.

(a) Id. *ibid.* C. 32.

Jé ne m'étends point sur les cérémonies qui accompagnoient cette évocation. Elles ont été décrites au long par MACROBE (a), & par divers Auteurs modernes (b), auxquels je renvoie. Je n'ai dessein que de faire remarquer ici que tout cela n'étoit que l'invention d'une politique très-rafinée. En effet, en faisant croire à l'armée qu'un Prêtre, par le moyen de certaines paroles, avoit le pouvoir d'engager les Dieux à abandonner les ennemis, & à les mettre dans son parti, on relevoit le courage du soldat, qui étoit persuadé de la protection de ses Dieux, & que ceux des ennemis ne combattoient plus contre lui. 2. On anéantissoit par-là la distinction entre les lieux sacrés & les lieux profanes; car les temples cessoient d'être sacrés dès que les Dieux les avoient abandonnés. C'est ce qui autorisoit les Romains à les dépouiller de leurs ornemens, & à les transporter à Rome, & même à s'approprier tous les fonds destinés à l'entre-

Leur Politique que - en appelant à Rome des Dieux étrangers.

(a) SATUR. lib. III. C. 9.

(b) COCCEII Dissert. de evocat. Sacror. ANSALDI de Tutel. Deor. evocatione Liber.

tien de ces temples. C'eût été commettre autant de sacrilèges , si l'on avoit supposé que les Dieux avoient abandonné la ville & leurs temples , pour se rendre dans le camp des Romains , desquels cependant le trésor s'enrichissoit des revenus affectés à ces divinités.

leur attachement à la religion.

Telle étoit la religion des anciens Romains, qui, comme on le voit clairement, n'étoit qu'un système de la politique la plus profonde, & un instrument entre les mains des Grands, dont ils surent se servir fort habilement pendant quelques siècles. Elle leur fournit le moyen de gouverner un peuple libre & jaloux de sa liberté, & de diriger toutes ses opérations selon leurs vûes. Tant que ces vûes n'eurent pour objet que la grandeur de l'Etat, & la prospérité de la République, on trouva toujours dans ce peuple une docilité rare dans la multitude. Son attachement à la religion & son respect pour les Dieux fortifioient en lui l'amour de la patrie ; & cet amour le remplissoit de sentiment, de respect & de gratitude envers les Dieux, qui combloient cette chère pa-

trie des faveurs les plus marquées, & la faisoient triompher de tous ses ennemis. Quelle reconnoissance ne méritoient pas de leur part JUPITER Capitolin, VESTA, ces Dieux Pénates, &c. qui avoient choisi Rome pour leur domicile, & lui avoient donné tant de marques d'une protection visible? C'étoient eux qui, veillant à sa conservation, avoient eux-mêmes établi certains signes, par lesquels ils se communiquoient aux hommes, & leur faisoient connoître leurs volontés. Si ces Dieux étoient courroucés, ces Dieux leur dictoient en même-tems les moyens d'appaiser leur colère, & annonçoient par divers signes que l'on y avoit réussi, ou qu'il falloit renouveler les sacrifices. Ces mêmes Dieux prenoient un intérêt particulier à toutes les entreprises des Romains, & témoignaient si elles leur étoient agréables ou non. Ils se mêloient même des élections des magistrats, qui n'étoient valides que lorsque les Dieux témoignaient par des signes qu'ils les approuvoient.

Avec de tels principes, le peuple Romain devint le peuple du monde

le plus dévot ; mais en mettant toute sa confiance dans la protection des Dieux , il ne négligea aucuns des moyens humains pour faire réussir ses entreprises. Toutes les fois qu'il en formoit, il consultoit ses Dieux , & se croyant assuré de leur secours, il s'y portoit avec une ardeur sans égale, & ne se laissoit décourager par aucune difficulté. Il mettoit toujours moins de confiance dans la sagesse des mesures que prenoit le Sénat, & dans la capacité de ses Généraux & de ceux qui dirigeoient les affaires , que dans la protection de ses Dieux. C'étoit à elle qu'on attribuoit tous les heureux succès ; & d'un autre côté, les mauvais succès étoient rarement attribués à l'incapacité des Généraux , ou à leur imprudence. On avoit négligé les auspices ; on avoit méprisé des signes visibles de la volonté des Dieux ; c'étoit la véritable cause des revers qu'on venoit d'essuyer. Ce qui pouvoit confirmer le Peuple Romain dans ces idées , étoit que , tant qu'il avoit marqué cet attachement à sa religion, toutes ses entreprises avoient été accompagnées des succès les plus mar-

qués. Ce ne fut que lorsque les Grands commencerent à se jouer publiquement de ces préjugés, que tous les ressorts du gouvernement se relâchèrent; que la corruption des mœurs devint générale, & que la République tomba dans la décadence. Car quelle que nous paroisse cette religion, elle influoit beaucoup sur les mœurs des Romains, & ce ne fut que le mépris de cette même religion, qui nous en paroît si digne, qui amena cette affreuse corruption, où nous les voyons plongés depuis.



CHAPITRE VI.

*De l'influence que la Religion avoit
sur les mœurs des Romains.*

Le respect
des Romains
pour la reli-
gion les ren-
doit honnê-
tes gens.

MR. DE MONTESQUIEU dit que Rome étoit un vaisseau tenu par deux ancres, la religion & les mœurs ; & en effet , quoique cette religion n'offrît au culte des Romains que des objets matériels , des divinités vicieuses & bisares , elle produisoit sur eux l'effet d'une bonne religion , puisqu'elle les rendoit honnêtes gens. Ils conserverent jusqu'à la fin de la République les principes que NUMA leur avoit inculqués , & quoique le nombre même des divinités nouvelles qu'on adoptoit tous les jours , dût les rendre méprisables , la croyance où ils étoient que c'étoit à la protection & à la faveur de ces mêmes Dieux qu'ils devoient tous les succès de leurs armes , les attachoit plus fortement encore à la religion , & leur en faisoit pratiquer avec exactitude tous les devoirs. Quoi-

qu'on n'exigeât en général que des connoissances assez bornées sur ce sujet, & qu'on laissât aux ministres de la religion les connoissances les plus sublimes, & le soin d'instruire & de diriger les autres, & que ces instructions roulassent plutôt sur les cérémonies que sur le fond de la religion, ou sur la morale; cependant on étoit imbu de cette opinion essentielle, que les Dieux détestoient le vice & le punissoient, & qu'ils aimoient la justice, l'équité, la droiture & une grande pureté de mœurs, & les Romains pratiquèrent ces vertus en conséquence.

Rien n'est plus beau que le témoignage que POLYBE leur rend à ce sujet. Ce grand Historien florissoit au commencement du septieme siecle de Rome, & il nous trace un tableau de cette fameuse République, qu'il avoit étudiée à fond. « Une chose, dit-il, qui » produit souvent de mauvais effets » sur les autres hommes, me paroît » avoir le plus contribué à la grandeur de Rome, c'est de la superstition que je parle. Elle est poussée » au plus grand excès, tant dans le

Leur fidélité
dans l'admini-
stration
des finances.

» public, que dans le particulier ; &
 » je crois que ce n'est qu'une inven-
 » tion de la politique pour contenir
 » le peuple. Car si l'on pouvoit éta-
 » blir une République où il n'y eût
 » que des sages , tout cela ne seroit
 » peut-être pas nécessaire. Mais com-
 » me tout ce qui est peuple , est tou-
 » jours inconstant , plein de desirs
 » illégitimes , & se laisse emporter au
 » désordre par ses passions & par la
 » colere , il faut le contenir par de
 » pareilles inventions , & par la crain-
 » te de ce qu'il ne voit point. Je trou-
 » ve donc que ce n'est point sans
 » cause que les anciens ont inspiré au
 » peuple cette opinion des Dieux , &
 » des peines que les méchans souf-
 » frent dans les enfers ; & qu'il y a
 » beaucoup d'imprudence à rejeter
 » ces opinions , comme on le fait de
 » nos jours. Je me borne à en donner
 » un exemple. Chez les Grecs , on a
 » beau prendre des précautions avec
 » ceux qui manient les deniers pu-
 » blics. Si , en leur remettant un ta-
 » lent , on en fait dresser un instru-
 » ment par dix Notaires , qu'on le
 » confirme par autant de sceaux , &

» qu'on y admette vingt témoins ;
 » malgré toutes ces précautions , ils
 » trouveront le moyen de tromper.
 » Au contraire, chez les Romains ,
 » la seule religion du serment suffit
 » pour s'assurer de la fidélité de ceux
 » qui manient les plus grosses som-
 » mes dans les magistratures, ou dans
 » d'autres commissions, & il est très-
 » rare d'y trouver quelqu'un qui soit
 » convaincu de péculat, au lieu qu'il
 » n'y a rien de plus ordinaire chez les
 » autres nations » (a).

Tel est l'éloge que POLYBE fait de la
 droiture & de la probité des Romains
 de son tems ; par où l'on voit que ces
 vertus leur étoient encore naturelles
 au commencement du septieme siècle.
 Tant qu'à Rome on respecta cette
 religion , quelle qu'elle fût , la bonne
 foi, la justice, l'équité & la pureté de
 mœurs y regnerent ; & TITE-LIVE a
 raison de dire qu'il n'y a point eu
 d'Etat où la corruption se soit glissée
 plus tard (b). La crainte des Dieux ,
 ce respect religieux pour la divinité,

Ils conser-
 vent long-
 tems leurs
 principes.

(a) POLYB. Lib. VI. C. 54.

(b) Préfat.

que NUMA leur avoit inspiré, s'y conserverent ; & les changemens introduits dans le culte & dans les cérémonies n'altérèrent point ces principes. La simplicité, la frugalité de ce peuple, le travail auquel il étoit accoutumé dès l'enfance, se maintinrent au milieu des plus grands succès, & de la prospérité la plus éclatante. Ce ne fut qu'après qu'ils eurent détruit Carthage, conquis la Macédoine & l'Asie, que la corruption se glissa parmi les Grands, & se communiqua bientôt au peuple. Alors les Romains, enflés de leurs succès, devinrent durs & hauts envers leurs sujets, qu'ils avoient autrefois traités comme leurs égaux. Regardant avec le dernier mépris tout ce qui n'avoit pas le bonheur d'être Romain, ils exercèrent l'empire le plus tyrannique sur les provinces, qui se virent abandonnées au pillage des Gouverneurs, de leurs Officiers & des Traitans, & exposées aux vexations les plus criantes.

La corruption devient générale dans le septième siècle.

La corruption, comme je l'ai dit, commença par les Grands, & ne pouvoit manquer de se communiquer au peuple. Cependant le peuple resta en-

core pendant quelque tems attaché à ses principes, & ne devint tout-à-fait corrompu qu'après qu'on l'eut mêlé à tous les peuples de l'Italie, en leur accordant le droit de bourgeoisie Romaine. Alors cet amour de la patrie, source de tant de vertus, fut anéanti. On ne la regarda plus que comme un vain nom. Toutes les nations de l'univers vinrent communiquer leurs vices aux Romains. On oublia la religion; on oublia la frugalité; le travail devint insupportable. On se dépouilla de tous les sentimens d'humanité; & les maîtres, qui autrefois travailloient, mangeoient & vivoient avec leurs esclaves, comme avec des gens qui étoient de la même famille, les traitoient de la manière la plus dure, & les accabloient d'un travail insupportable. On prit même plaisir à répandre leur sang dans ces fameux combats de Gladiateurs, où souvent on en sacrifioit des milliers à la passion que le peuple avoit conçue pour ces spectacles inhumains. Rome remplie d'une populace oisive, qui ne vivoit que des distributions de bled que l'Etat lui faisoit, nourrissoit

dans son sein une foule de séditeux ; qui, s'arrogeant le nom de Peuple Romain , dispoſoit de tout ſous la conduite de quelque Tribun furieux. On n'y reconnoît plus ce peuple religieux , dont POLYBE vante tant la bonne foi & la probité. Les Grands ſe moquoient des auſpices ; les miniſtres de la religion ne s'acquittoient plus qu'avec négligence des cérémonies, & bientôt il n'y eut plus de frein à l'ambition d'un côté, & à la corruption de l'autre.

Ce furent les mœurs qui éleverent Rome à ce haut degré de gloire ; & ces mœurs , que la crainte des Dieux entretenoit , ſe relâcherent dès que les Grands ceſſèrent , par leur exemple , d'entretenir dans le peuple ce grand reſpect pour la religion de ſes peres. C'eſt aux mœurs anciennes , & aux grands hommes qu'elles avoient formés , qu'ENNIUS attribue la grandeur de Rome (a). CICÉRON, en rapportant ce vers d'ENNIUS (b), con-

(a) *Moribus antiquis ſtat Res Romana viriſque.*

(b) Lib. V. de Rep. Apud AUG. de Civit. Dei, Lib. II, C. 21.

vient qu'il ne restoit rien de ces anciennes mœurs qui avoient soutenu la République. Ce peuple vertueux qui ne choisissoit que des gens vertueux pour lui commander, n'existoit plus, & quand il auroit existé, dans qui des Grands eût-il trouvé ces anciennes vertus ? Il suffit de lire les portraits que le même CICÉRON fait en divers endroits de ses contemporains, pour être convaincu que la corruption étoit parvenue à son comble, & que TITE-LIVE a raison de dire (a) que les vices en étoient venus à cet excès, qu'on ne pouvoit ni les souffrir, ni souffrir qu'on y apportât du remède..

C'étoit cette même religion que j'ai décrite, qui forma les Romains à la vertu. Un des articles fondamentaux de cette religion étoit que les Dieux veilloient sur la conduite des hommes, qu'ils haïssoient le vice, & récompensent la vertu. Cette maxime qui leur étoit souvent inculquée, & qu'ils avoient toujours présente à l'esprit, les rendoit attentifs

Les grands crimes leur paroïssoient un effet de la colère des Dieux.

(a) Prefat.

sur eux-mêmes, & les portoit à fuir le vice de quelque nature qu'il fût, & à pratiquer les vertus contraires. La grande simplicité & l'innocence de leur vie leur faisoit ignorer la plûpart de ces crimes qui deshonoreroient l'humanité. Ils étoient si rares parmi eux, que lorsque des Romains s'en rendoient coupables, on les regardoit comme des effets de la colère céleste, qui, pour venger la négligence qu'on apportoit dans le culte religieux, permettoient que l'on tombât dans cet excès d'égarement. Lorsqu'une Vestale s'oubloit jusqu'au point de renoncer à la chasteté qu'elle avoit vouée à la Déesse, toute la ville étoit dans la consternation, se croyoit menacée des plus grands malheurs, & ne s'occupoit que du soin de détourner ces malheurs, en fléchissant la colère des Dieux. En l'an 422 de Rome on découvrit que plusieurs Dames avoient empoisonné leurs maris. C'étoit la première fois qu'on avoit oui parler d'empoisonnemens à Rome. Ce cas fut regardé comme si singulier, que l'on aima mieux l'attribuer à un égare-

ment de l'esprit qu'à la corruption du cœur (a). On eut donc recours à la création d'un Dictateur, qui fit la cérémonie d'enfoncer le clou sacré, remède auquel on avoit recours, lorsque la peste ou quelque maladie contagieuse affligeoit la ville. En l'an 639 le dérèglement commençant à se glisser dans la conduite des femmes & des filles, le Sénat ordonna qu'on consultât les oracles des Sibylles. On y trouva qu'il falloit consacrer un temple à VÉNUS, sous le nom de *Verticordia*, pour que cette Déesse touchât les cœurs des Romains, les détournât du vice, & les ramenât dans le chemin de la vertu (b). Ces remèdes n'étoient déjà plus de saison, on se relâchoit de l'ancienne régularité, & la conduite des femmes devint en peu de tems aussi déréglée que celle des hommes.

Rien ne contribua plus à entretenir la bonne foi & la droiture parmi
 Leur respect pour le serment.

(a) *Captis magis mentibus quàm confcleratis, res famìlis visa.* LIV. Lib. VIII. C. 18.

(b) PLIN. Lib. VII. C. 35. VAL. MAX. Lib. VIII. C. 15. 12. OVID. Fâst. Lib. IV, vs 157.

les Romains que le respect qu'ils eurent toujours pour le serment. Nous venons de voir ce que POLYBE en dit, & que les scrupules qu'ils avoient sur cet article, mettoient une grande probité dans l'administration des deniers publics, & dans les contrats des particuliers. C'est cette scrupuleuse exactitude à garder le serment que l'Empereur MAXIME appelle le grand mystere de la politique Romaine (a). En effet ce fut cette religieuse obervation du serment qui établit cette grande docilité dans le soldat Romain, cette soumission à la discipline militaire la plus rigoureuse, & aux ordres de son chef. Les mœurs régnoient dans les armées Romaines, aussi bien que dans la famille la mieux réglée, du moins lorsqu'elles avoient des chefs qui leur faisoient observer l'ancienne discipline. L'Empereur M. AURELE voulant rétablir cette discipline dans l'armée de Syrie, dit que les mœurs en étoient le fondement, & cite là-dessus le vers d'EN-

(a) ἡ ἐν τῇ τῶν Ῥωμαίων ἀρχῇ σεμνὴ μυστήριον. HERO-
PLAN, Lib. VIII, C. 12.

NIUS, que j'ai rapporté ci-dessus (a). La violation du serment étoit regardée comme quelque chose de si affreux par le soldat Romain, que quelque pesant que fût le joug qu'on lui imposoit, il le portoit plutôt que de se rendre coupable de parjure.

Le serment avoit tant de force chez ce peuple, qu'il fit souvent pour l'observer ce qu'il n'auroit pas fait pour la gloire ou pour la patrie. On peut juger jusqu'où il portoit le scrupule sur cet article par un trait que rapporte **TITE-LIVE** (b). Tout tendoit à la révolte dans Rome ; & l'armée déterminée à abandonner ses chefs, n'étoit retenue que par la religion du serment qu'elle avoit prêté aux Consuls. Pour éviter le parjure, elle délibéra d'ôter la vie aux Consuls, & elle n'en fut détournée que parce qu'on l'assura que ce n'étoit point par un crime qu'elle pouvoit se dégager de son serment. Une autre armée Romaine indisposée contre ses chefs, ayant laissé échapper de ses mains

Jusqu'où ils
poussioient le
scrupule à cet
égard.

(a) **VULCAT.** Gallic. in **AVID**, **CASSIO.** C, 31

(b) **Lib.** II, C. 32.

une victoire certaine , le Consul FABIUS ne voulut point la ramener au combat qu'elle demandoit , qu'elle ne l'eût assuré avec serment qu'elle ne sortiroit du combat que victorieuse. « Le soldat Romain , dit-il , peut » manquer de parole au Consul, mais » il n'en manquera jamais aux Dieux » (a) ». Le Consul QUINCTIUS ayant ordonné que tous ceux qui avoient prêté serment à VALERIUS, auquel il venoit d'être subrogé, eussent à venir se ranger sous ses enseignes , les Tribuns eurent beau dire que ce serment ne lioit plus le peuple, puisque celui qui il l'avoit prêté étoit mort , & que QUINCTIUS n'étoit alors qu'une personne privée : le peuple fut plus scrupuleux , & sans s'arrêter à cette distinction , il se rangea sous les enseignes de QUINCTIUS (b).

Influoit sur
toute leur
conduite.

Ces principes que NUMA avoit inculqués aux Romains sur la religion du serment , s'y conservèrent longtemps , & les rendirent rigides obser-

(a) Idem ib. C. 45.

(b) Id. Lib. III. C. 20.

tuteurs de leur parole. Ils influèrent sur toute leur conduite, & la crainte des Dieux, toujours présente à leurs yeux, ne leur permettoit point de s'écarter de leur devoir. JUVENAL insistant sur de pareils principes, nous peint en quelque sorte les Romains tels qu'ils étoient dans les anciens tems (a). « Soyez, dit-il, brave soldat, bon juge, tuteur fidele. Si l'on vous cite pour témoin dans un fait délicat & douteux, dites la vérité, n'hésitez pas. Oui, dites-la, quand PHALARIS prêt à vous faire jeter dans son taureau, vous dicteroit un parjure. Mettez-vous dans l'esprit que le plus grand des crimes est de préférer la vie à l'honneur. Ne vous la prolongez jamais par des moyens qui méritent qu'on vous la fasse perdre ». A dire le vrai, ces préceptes n'étoient plus de saison. Les Romains, du tems de JUVENAL, & long-tems auparavant, étoient trop corrompus pour goûter une morale si sévère. Les mœurs, chez les Romains, allèrent toujours de pair avec

(a) SAT. VIII. vs. 80 & seqq.

la religion , & tant qu'ils y furent attaches , ils furent vertueux. Cene fut que le mépris de cette religion qui amena cette affreuse corruption qui nous révolte quand nous lisons l'histoire des derniers tems de la République & des premiers Empereurs. POLYBE , qui trouve tant de sagesse dans les anciens Romains d'avoir établi cette opinion des Dieux , & cette crainte des tourmens des enfers , & qui loue ses contemporains de l'entretenir , auroit été surpris des changemens arrivés en moins d'un siecle , que l'on s'en moquoit ouvertement. JULES CÉSAR haranguant dans le Sénat , ne se fait point de peine de dire que la mort est le terme de toutes nos miseres , & qu'après elle il n'y a plus de sentiment de joie ni de douleur (a). CICÉRON lui-même , dans un plaidoyer prononcé devant une grande assemblée (b) , dit sans détour que tout ce qu'on dit des peines des enfers ne sont que des bagatelles & des fables , & que tout le monde est

(a) SALLUST. CATIL. C. 50.

(b) PRO CLUENTIO. C. 61.

convaincu que la mort ne fait autre chose que nous ôter le sentiment de la douleur.

C'est ainsi que la religion de NUMA, toute simple, & qui rappelloit les hommes à s'élever à l'Etre suprême, à le croire présent par-tout, & en conséquence, à pratiquer tous les devoirs de la morale la plus exacte, fit place à l'idolâtrie & aux superstitions grossières, que TARQUIN l'ancien introduisit. Mais quelle que fût cette dernière religion, elle n'éteignit pas dans les Romains les principes que NUMA leur avoit inspirés. Ils les allierent avec leurs superstitions, & y furent également attachés pendant plusieurs siècles, lorsqu'enfin le mépris que l'on conçut pour une religion si bizarre entraîna après lui un relâchement total dans les mœurs, & rompit le frein qu'on avoit opposé aux vices.





LIVRE II.

*Des trois Ordres dans lesquels se
divisoit le Peuple Romain.*

CHAPITRE PREMIER.

Du Sénat.

Division du
Peuple Ro-
main en trois
Ordres.

ON divise ordinairement le Peuple Romain en trois Ordres, le Sénat, les Chevaliers, & le Peuple, & l'on rapporte l'origine de cette division à ROMULUS. Il est cependant certain que les Chevaliers n'ont commencé à former un Ordre distingué du Sénat & du Peuple, que dans les derniers tems de la République : auparavant ils ont fait corps avec le peuple, & ils ne jouissoient d'aucune distinction, sinon qu'ils étoient enrôlés dans des centuries particulières. Le Sénat, au contraire, a toujours formé un corps distingué, & dépositaire de

cette partie de l'autorité souveraine, que le peuple ne pouvoit pas aisément exercer par lui-même. Quoique dans le sens le plus étendu le Sénat fit partie du Peuple Romain, son nom étoit ajouté, & même se mettoit devant celui du peuple, dans la plupart des actes publics, les traités de paix ou d'alliance, les ordres envoyés aux Gouverneurs des provinces, ou aux sujets de l'Empire, &c. Selon cette formule ordinaire, *le Sénat & le Peuple Romain*. Ce qu'on se contentoit de désigner par ces quatre lettres initiales S. P. Q. R. *Senatus Populusque Romanus*. Le Sénat étoit le Conseil d'Etat de la République, lequel, étant presque toujours assemblé, veilloit à sa sûreté, & ordonnoit de toutes les affaires qui ne souffroient point de délai.

Selon les Historiens, le Sénat est aussi ancien que la ville de Rome. ROMULUS, d'abord après en avoir jetté les fondemens, y établit une forme de gouvernement, & un Sénat. Ce gouvernement, tel qu'ils nous le décrivent, tenoit beaucoup

Origine du Sénat.

plus de républicain que du monarchique , puisque le Sénat y avoit une grande autorité , & que la souveraineté résidoit proprement dans les comices , ou assemblées générales du peuple , qui confirmoient ou cassoient les loix , & décidoient de la paix , ou de la guerre. De sorte que ce gouvernement tenoit beaucoup de celui qui eut lieu sous la République , si ce n'est qu'à un Roi , dont la dignité étoit à vie , on avoit substitué deux Consuls , qui ne gouvernoient que pendant un an ; mais qui , du reste , furent revêtus de toutes les prérogatives attachées à la dignité royale.

Le Conseil , ou le Sénat , fut d'abord composé de cent personnes , que ROMULUS choisit entre ceux de ses nouveaux citoyens , qui étoient les plus distingués par leur âge , leur vertu , leur naissance , leur expérience & leurs biens. Ce fut sans doute à cause de leur âge , ou bien à cause de l'autorité & de l'inspection que la dignité de Sénateur leur donnoit sur le reste du peuple , qu'on leur donna le titre de *Peres* , & qu'en conséquence

leurs descendans furent nommés *Patriens*. DENIS d'Halicarnasse^(a), qui nous représente ROMULUS comme un législateur aussi éclairé que sage & modéré, dit que ce Prince ne nomma pas lui-même les Sénateurs, mais qu'ayant partagé le peuple en trois Tribus & en trente Curies, il ordonna à chaque Tribu d'élire de son corps les trois personages qu'elle jugeroit les plus dignes de ses suffrages ; & de même à chacune des trente Curies, de procéder à l'élection de trois membres de la Curie ; & qu'ainsi il forma le nombre de quatre-vingts dix-neuf Sénateurs, ne se réservant à lui-même que la nomination du centieme. Celui-ci devoit être en quelque sorte le Président du Sénat, &, lorsque les affaires de la guerre obligeoient le Roi de s'éloigner de la ville, il y exerçoit son autorité en son absence. Mais cet arrangement ne me paroît avoir d'autre réalité que dans l'imagination de l'Historien, laquelle supplée très souvent à ce qu'il ignoroit des premiers tems de Rome.

(a) Lib. II. Pag. 83. & 85. Edit. Lips.

Quoiqu'il en soit, ces cent personnalités portèrent le titre respectable de Peres, & celui de Sénateurs, ou d'anciens; titres honorables (a), qui marquent la vénération & l'amour, que devoient leur concilier leur âge, leur vertu, & le soin qu'ils prenoient de veiller à la sûreté de l'Etat & de tous les particuliers.

ombre des
sénateurs.

Lorsque la guerre, que ROMULUS eut à soutenir contre TATIUS, Roi des Sabins, eut été terminée par un traité, qui unit les deux nations en un corps, on ajouta à l'ancien nombre des Sénateurs un nombre égal tirés des Sabins (b); de sorte que le Sénat fut depuis composé de deux cents membres. TITE-LIVE ne parle point de cette augmentation; il paroît même qu'il l'ignoroit absolument, puisqu'il ne parle que de cent Sénateurs, lors de l'interregne qu'il y eut après la mort de ROMULUS (c). TULLUS HOSTILIUS, troisième Roi de

(a) PLUTARCH. in ROM. Pag. 24. SALLUST. Bel. Cat. C. 6. FLOR. Lib. I. C. 7.

(b) PLUTARCH. ibid. Pag. 30. A. DION. Hal. Lib. II. pag. 111.

(c) Lib. I. C. 17.

Rome , ayant transféré à Rome les habitans d'Albe , augmenta le nombre des familles Patriciennes (a) , en donnant cette qualité à celles des JULES , des SERVILIUS , des QUINCTIUS , &c. & les rendant par-là habiles à entrer dans le Sénat , mais il n'augmenta pas le nombre des Sénateurs. TARQUIN I. qui avoit fû qu'oiqu'étranger , se frayer le chemin au trône , augmenta (b) , pour se faire des créatures , jufqu'à trois cens , le nombre des Sénateurs , en élevant à cette dignité cent des principaux d'entre le peuple. Les descendans de ces derniers furent appellés *Patricii minorum gentium* , ou des nouvelles familles (c) , pour les distinguer des Patriciens de la création de ROMULUS , qu'on appella *majorum gentium*. TARQUIN le superbe fit périr par fes cruautés un grand nombre de Sénateurs & de Patriciens , fans les remplacer ; de sorte qu'ils étoient réduits

(a) Id. Lib. I. C. 30. DION. Hal. Lib. III. pag. 170.

(b) LIV. ibid. C. 35. DION. Hal. ib. pag. 199.

(c) LIVIUS ibid.

à moins de la moitié , au tems de la révolution. Pour remettre leur nombre à trois cens , BRUTUS (a), ou selon d'autres (b), VALERIUS PUBLICOLA après la mort de BRUTUS , ou enfin selon DENIS d'Halicarnasse (c), tous les deux conjointement choisirent les principaux d'entre les Plébéiens , & surtout d'entre les Chevaliers , & les admirent dans le Sénat.

Ils ne furent qu'au nombre de trois cens jusqu'au tems de SYLLA.

Le nombre des Sénateurs ne paroît pas avoir passé les trois cens , avant la dictature de SYLLA. Car je ne crois pas que CAÏUS GRACCHUS ait donné entrée dans le Sénat , comme le dit l'abrégé de TITE-LIVE (d) , à six cens Chevaliers. Peut-être en formant-il le projet , & qu'il ne put l'exécuter. De cette sorte le nombre des Sénateurs eût été triplé. PLUTARQUE se trompe aussi (e), lorsqu'il dit que GRACCHUS partagea les tribunaux entre les Sénateurs & les Chevaliers.

(a) Id. Lib. II. C. 1. TACIT. Annal. Lib. XI. C. 25.

(b) PLUTARCH. in POPLIC. pag. 102. FESTUS in *Adlecti*.

(c) Lib. V. pag. 287.

(d) Epit. LX. & ibi SIGON.

(e) In GRACCHIS. 837. A.

Je m'en rapporte plutôt à ce que dit APPIEN d'Alexandrie (a), que C. GRACCHUS ôta aux Sénateurs le droit de juger les causes, & le transféra aux Chevaliers : ce qu'il dit étant confirmé par l'histoire , puisqu'on voit que les Chevaliers restèrent long-tems seuls en possession des tribunaux ; & qu'au contraire , on ne voit point que le nombre des Sénateurs ait été augmenté avant SYLLA.

Les Chevaliers commirent des injustices si criantes , que le Sénat , las de les avoir pour juges , & de se voir par-là dans leur dépendance , engagea LIVIUS DRUSUS, Tribun du peuple , à prendre sa cause en main (b), & à faire rentrer l'autorité des Chevaliers dans ses anciennes bornes. Celui-ci tâcha de ménager les esprits des deux Ordres, & en partageant les tribunaux entre un égal nombre de Sénateurs & de Chevaliers, il entreprit , pour dédommager les Cheva-

(a) Lib. I. Civil. p. 618.

(b) LIVIUS Ep. LXX. & LXXI. APPIAN. *ibid.* pag. 630.

liers de ce qu'il leur faisoit perdre d'un côté, d'en faire entrer trois cens dans le Sénat. Il les mécontenta également, & ne put exécuter ses projets, toutes les loix, dont il étoit auteur, ayant été cassées d'abord après sa mort.

SYLLA en
augmente
le nombre.

Le nombre des Sénateurs n'a donc pas excédé celui de trois cens, jusqu'à la dictature de SYLLA (a), qui fit entrer trois cens Chevaliers dans le Sénat, de sorte qu'après ce tems, le nombre fixe doit avoir été de fix cens. Il est du moins certain qu'il y en avoit fort au de-là de quatre cens, puisque CICÉRON fait mention d'une assemblée du Sénat, où il s'en trouva quatre cens quinze (b), & d'une autre, où il en compta quatre cens dix-sept (c). Il y a bien de l'apparence qu'il y manquoit toujours environ un tiers, tant parce que le nombre n'étoit pas toujours complet, que parce qu'il y en avoit beaucoup d'employés au dehors, comme les Gouverneurs des

(a) APPIAN. *ibid.* p. 688.

(b) Ad ATTIC. Lib. I. Ep. 14.

(c) Orat. post red. in Senatu. C. 10.

provinces, leurs Lieutenans, leurs Questeurs, ou ceux que la République employoit dans les ambassades, ou dans d'autres commissions.

JULES CÉSAR augmenta beaucoup ce nombre, & y admit bien des gens de basse naissance (a), & même des étrangers. Ce fut pour jetter un ridicule sur ces nouveaux Sénateurs, qu'on mit des affiches dans divers quartiers de la ville, par lesquelles on exhortoit à ne point montrer le chemin de la Cour aux nouveaux Sénateurs (*Bonum factum ne quis Senatori novo Curiam monstrare velit.*) (b) Sous les Triumvirs la confusion devint encore plus grande, & la dignité de Sénateur fut toute-à-fait avilie. Chacun des Triumvirs, ne consultant que sa fantaisie dans la nomination des Sénateurs, le nombre en étoit monté jusqu'à mille. AUGUSTE, après s'être défait de ses compétiteurs & avoir affermi son autorité, fit une revue du Sénat, dans laquelle il le réduisit à l'ancien nombre de fix

JULES CÉSAR l'augmenta encore.

(a) CICER. ad Fam. Lib. VI. Ep. 18.

(b) SUTTON. in JUL. C. 76 & 80.

cens, ayant cassé la plupart de ces Sénateurs intrus (a). Pour relever la dignité du Sénat, il eut voulu encore le réduire à trois cens, mais il craignit de faire trop de mécontents, s'il entreprenoit d'en exclure tant de personnes, qui y avoient eu séance depuis long-tems.

De l'élection
des Sénateurs.

C'étoit aux Rois qu'appartenoit anciennement l'élection des Sénateurs; & comme les Consuls furent d'abord revêtus de toutes les prérogatives de l'autorité royale, ils conserverent le même pouvoir sur le Sénat, jusqu'à l'an 310 de Rome. Alors on créa deux Censeurs, dont la charge ne fut qu'un démembrement du consulat. On confia à ces nouveaux magistrats, avec une inspection sur les mœurs de tous les citoyens, le droit de donner entrée dans cette compagnie, ou d'en exclure, & cela d'une manière tout à fait arbitraire. Comme ces magistrats, de même que les Consuls, étoient toujours Patriciens, il étoit fort rare que leur choix tombât

(a) Idem, in AUG. C. 35. DIO CASS. Lib. LIV. pag. 606.

sur des Plébéïens ; & si la disette des premiers les obligeoit d'admettre quelques Plébéïens, ce n'étoit gueres à ceux qui s'étoient rendus recommandables par leur mérite & par leurs services , qu'ils donnoient la préférence ; mais à ceux qu'ils croyoient dévoués à leurs volontés. Cela dura jusqu'à ce qu'un nommé OVINIUS , Tribun du peuple (on ne fait au juste dans quel tems) , fit recevoir une loi , par laquelle il mettoit des bornes à ce pouvoir arbitraire , & prescrivait aux Censeurs certaines regles , auxquelles ils étoient obligés de se conformer , tant pour le choix que pour l'exclusion des Sénateurs. C'est de FESTUS que nous apprenons cette particularité , & comme ce passage est décisif contre ceux qui attribuent l'élection des Sénateurs au peuple (*a*) , je crois devoir le rapporter en entier (*b*).

(*a*) MANUCE & depuis Mrs. MIDDLETON & CHAPMAN.

(*b*) *Præteriti Senatores quondam in opprobrio non erant : quòd ut Reges sibi legebant sublegebantque , quos in Consilio publico haberent , ita post exactos eos , Consules , & Tribuni Militum potestate , con-*

« Anciennement ce n'étoit pas une
 » flétrissure que de n'être pas élu Sé-
 » nateur ; parce que , comme autre-
 » fois les Rois choisissoient à leur gré
 » ceux qu'ils vouloient admettre dans
 » ce conseil , de même après qu'on
 » eut aboli la monarchie , les Con-
 » suls & les Tribuns militaires , re-
 » vêtus du pouvoir consulaire choi-
 » firent leurs plus proches parens ,
 » ou ceux avec qui ils avoient quel-
 » que relation particuliere , premie-
 » rement entre les Patriciens , & puis
 » entre les Plébéïens , jusqu'à ce
 » qu'enfin la loi d'OVINIUS, Tribun
 » du peuple , ordonna que les Cen-
 » seurs eussent à choisir dans toutes
 » les Curies les citoyens les plus dis-
 » tingués par leur mérite & par leurs
 » services. Depuis ce tems-là ce fut
 » une flétrissure , ou de n'être pas ad-
 » mis dans cette compagnie , ou d'en
 » être exclu ».

*junctissimos sibi quosque Patriciorum deinde Plebeio-
 rum legebant. Donec Ovinia Tribunitia intervenit ,
 qua sancitum est ut Censores optimum quemque curia-
 rim Senatu legerent. Quo factum est , ut qui præteriti
 essent , & loco moti , ignominiosi haberentur. FESTUS
 Voce Præteriti.*

Ces paroles de FESTUS prouvent clairement que les Consuls, & après eux, les Censeurs nommoient d'une façon tout-à-fait arbitraire aux places sénatoriales, & que la loi *Ovinia* mit des bornes à l'espece de despotisme qu'ils exerçoient à cet égard. Cependant leur pouvoir demeura encore fort étendu, puisqu'on voit un APPIUS CLAUDIUS remplir le Sénat d'affranchis; d'autres Censeurs refuser d'y admettre, ou même en exclure ceux que le peuple avoit élevés par ses suffrages aux premières dignités. En quoi consistoient donc les restrictions que la loi d'OVINIUS mit à leur pouvoir, & quelles furent les règles auxquelles les Censeurs furent obligés de se conformer dans la suite? FESTUS se contente de dire, *Optimum quemque curiatim legerent*; ce que j'ai rendu, « qu'ils eussent à » choisir les citoyens les plus distingués par leur mérite & par leurs » services dans toutes les Curies » : sens fort vague, mais que je tâche de fixer par conjecture, sur ce que rapporte TITE-LIVE du Dictateur FABIVS BUTEO. Il fut créé dans un cas

Elle dépendoit entièrement des Censeurs,

extraordinaire, pour nommer aux places vacantes dans le Sénat où les malheurs de la seconde guerre Punique avoient fait un grand vuide (a). Le Dictateur commença par le rôle des anciens Sénateurs, sans donner l'exclusion à personne. Ensuite il y donna place à ceux qui, depuis la censure de L. EMILIUS & de C. FLAMINIUS, avoient exercé quelque magistrature curule, & n'avoient pas encore séance dans le Sénat, marquant leur rang selon leur ancienneté. Après ceux-ci il nomma ceux qui avoient été Ediles, Tribuns du peuple, & Questeurs. Enfin, entre ceux qui n'avoient point exercé de magistrature, il nomma ceux qui avoient remporté quelques dépouilles sur l'ennemi, ou qui avoient été honorés de la couronne civique, pour

(a) LIV. Lib. XXIII. C. 23. *Recitato vetere Senatu, inde primos in demortuorum locum legit, qui post L. Æmilium & C. Flaminium Censores curulem magistratum cepissent, necdum in Senatum lecti essent. ut quisque eorum primus lectus erat: tum legit, qui Ediles, Tribuni Plebei, Questoresve fuerant; tum ex iis qui magistratum non cepissent, qui spolia ex hoste domi fixa haberent, aut civicam coronam accepissent.*

avoir fauvé la vie à un citoyen. Le Dictateur avoit commencé par déclarer qu'il ne donneroit l'exclusion à aucun des anciens Sénateurs nommés par les Censeurs précédens, de peur qu'il ne parût s'arroger seul le droit de décider des mœurs & de la réputation d'un Sénateur, & que dans le choix des nouveaux Sénateurs il se conduiroit de maniere qu'on seroit convaincu que la faveur n'y avoit aucune part.

Il me semble qu'on peut retrouver dans la conduite du Dictateur FABRUS quelques traces des réglemens de la loi *Ovinia*, qui consistoient en ce que 1. les Censeurs étoient obligés de donner entrée au Sénat, & de mettre sur le rôle ceux qui avoient exercé quelque magistrature (a); 2. ceux qui avoient mérité la couronne civique, ou qui s'étoient distingués de quelque autre maniere. Dans l'un & l'autre cas ils ne pouvoient refuser de les admettre, à

Regles auxquelles ils étoient obligés de se conformer dans cette élection.

(a) *Senatores, aut qui eos magistratus gessissent, unde in Senatum legi deberent.* Idem Lib. XXII. C. 49.

moins qu'ils n'en donnassent des raisons aussi fortes que celles qu'il leur falloit alléguer pour dégrader un Sénateur. 3. Enfin on sçait qu'il falloit que les deux Censeurs fussent bien d'accord, sans quoi l'un pouvoit admettre, ou retenir celui que l'autre avoit rejetté. Ce fut cette dernière raison qui empêcha le Dictateur FABIVS de faire usage de tout le pouvoir que la République lui confioit. Il ne voulut point s'ériger en unique arbitre du sort des Sénateurs, & de ceux qui avoient quelque droit de prétendre à cette dignité, *ne penes unum hominem judicium arbitriumque de fama ac moribus Senatoris fuerit*) parce qu'il ne restoit aucun recours à ceux qui se croiroient lésés, au lieu que lorsqu'il y avoit deux Censeurs, on trouvoit dans l'un d'entr'eux un remède sûr contre les injustices de l'autre.

hangemens
rivés à cet
gard.

Cependant quelque magistrature qu'on eût exercée, fût-ce même une magistrature curule, elle ne donnoit point séance au Sénat, si ce n'est peut-être pendant l'année qu'on l'exerçoit : il falloit encore qu'on eût

été mis sur le rôle par les Censeurs. C'est ce que prouvent clairement les paroles de TITE-LIVE, que je viens de rapporter, & ce qui est encore confirmé par divers exemples (a) que je rapporterai ailleurs. Mais il faut distinguer les tems ; car ceci n'eut lieu , par rapport aux Tribuns du peuple, que jusqu'à l'an de Rome 623. Alors le Plébiscite d'ATINIUS ordonna que les Tribuns du peuple deviendroient Sénateurs par le droit de leur charge (b), & SYLLA attacha le même privilege à la questure, environ cinquante ans après. Avant ces loix il n'y avoit de Sénateurs que ceux que les Censeurs élévoient à cette dignité en les mettant sur le rôle ; & ils en étoient tellement les maîtres , que nous leur voyons refuser cet honneur , même à des Tribuns du peuple actuellement en charge. Je crois donc pouvoir soutenir, sur l'autorité de FESTUS, & sur ce qui se pratiqua constamment sous

(a) LIV. Lib. XLV. C. 15. VAL. MAX. Lib. II. C. 2. CICER. pro domo. C. 47.

(b) GELL. Lib. XIV. C. 8.

la République, que, sous les Rois, le choix & la nomination des Sénateurs dépendoient uniquement du Prince, sans que le peuple y eût aucun droit, ni directement, ni indirectement; que les Consuls qui leur succédoient dans toutes leurs prérogatives, jouirent aussi de celle-ci jusqu'à la création des Censeurs; & que ceux-ci posséderent seuls depuis le droit absolu de créer ou de dégrader les Sénateurs. Mais il faut sur toutes choses bien distinguer les tems, & il ne faut pas supposer que ce qui a eu lieu dans un tems, ait eu lieu dans tous les tems de la République. Il est arrivé à Rome, comme par-tout, divers changemens dans le gouvernement, & il ne s'agit que de faire une attention particulière à l'époque de ces changemens, pour lever un grand nombre de difficultés qui ont embarrassé les Sçavans. Ils ont trouvé de fréquentes contradictions dans les Auteurs anciens, faute de considérer que les usages étoient changés, & que la pratique du septieme siecle n'étoit pas la même que celle du fixieme. C'est ainsi qu'aux preuves

évidentes que l'on a que les Censeurs dispofoient presque souverainement de la dignité de Sénateur, on oppose l'autorité de CICÉRON, qui parle de ce qui s'observoit de son tems, où les choses avoient bien changé de face. CICÉRON parle souvent de sa dignité de Sénateur dont il témoigne n'être redevable qu'aux suffrages du peuple (a), & en effet comme dans un intervalle de dix-sept ans il n'y avoit point eu de Censeurs dans la République, ce n'étoit pas d'eux que CICÉRON, dans le tems dont il parle, pouvoit tenir sa dignité. De-là on argumente tout de suite aux tems antérieurs, sans faire attention au changement que SYLLA avoit introduit à cet égard, & que depuis la loi de SYLLA, le peuple, en conférant la questure, conféroit en même tems la dignité sénatoriale, comme je le prouverai ci-dessous.

On voit bien que j'adopte l'opinion que M. de VERTOT a tâché d'établir dans la lettre qu'il a adressée

Opinion de ceux qui attribuent l'élection des Sénateurs au Peuple.

(a) Orat. post redit. in Sen. C. I. Pro domo. C. 31. In VERR. Lib. IV. C. 13.

sur ce sujet à Milord STANHOPE (a). Il est vrai qu'on lui a fait quelques difficultés qu'il n'a pu résoudre d'une manière tout-à-fait satisfaisante. Mais je prouverai que ces difficultés disparaissent, dès qu'on fait attention au véritable sens dans lequel on doit prendre les passages qu'on nous oppose, & qui est très-différent de celui qu'on leur donne. Je rencontre à la vérité deux adversaires de plus que M. de VERTOT, qui n'avoit à répondre qu'aux argumens de MANUCE, qui soutenoit que l'élection des Sénateurs se confirmoit par le peuple, & que ce droit lui avoit appartenu de tout tems; opinion adoptée depuis peu dans toute son étendue par deux sçavans Anglois, MM. MIDDLETON & CHAPMAN, qui ont écrit des traités particuliers sur le Sénat de Rome. Je me contenterai cependant de répondre ici aux argumens de MANUCE, parce qu'en les réfutant j'enleve aux deux autres le principal fondement de leur système.

(a) V. *Revolut. de la Rép. Rom.* Tom. III. à la fin.

D'ailleurs la plupart des argumens de M. MIDDLETON n'ont que de la subtilité, sans aucune solidité; & si l'on se permettoit de raisonner ainsi, il n'y a point de sentiment, quelque destitué de preuves qu'il fût, qu'on ne pût soutenir. Il a donné tant d'étendue à ses raisonnemens, que je m'engagerois dans de trop longues discussions, si j'entreprendois de relever ici tous les passages qu'il présente dans un faux jour, & toutes les suppositions gratuites sur lesquelles il fonde ses argumens. Cependant, afin de ne rien laisser à désirer sur une matiere si intéressante, j'en renvoie l'examen à la fin de ce Chapitre.

MANUCE ne va pas si loin que M. MIDDLETON, & convenant du droit que les Rois, après eux les Consuls, & depuis les Censeurs, avoient de nommer à la dignité sénatoriale, il n'y fait intervenir le peuple que pour confirmer ce choix; au lieu que M. MIDDLETON attribue l'élection des Sénateurs au peuple, & ne laisse aux Censeurs que le simple soin d'en dresser le rôle. Ils se fondent l'un &

Sur quels fondemens elle est appuyée, 1. Réfutation de la premiere Objection tirée de l'exemple de ROMULUS.

l'autre 1. sur les exemples de ROMULUS & de SYLLA, qui firent élire par le peuple ceux auxquels ils donnerent entrée au Sénat. Mais de ces exemples, le premier remonte jusqu'à un tems si incertain, que l'autorité de DENIS d'Halicarnasse (a) ne me paroît rien moins que suffisante pour en constater la certitude. D'ailleurs ces trois Tribus, ces trente Curies, qui élisent chacune trois Sénateurs, ROMULUS qui ne se réserve que la nomination du centieme, tout cela me paroît sentir la fiction. Outre qu'il est très-problématique, par les noms mêmes des Curies & des trois premières Tribus, que cette distribution du peuple de Rome ait eu lieu dans le tems où cet Historien la place. En effet, puisqu'une des Tribus portoit le nom de TATIUS, & que la plupart des Curies empruntoient leurs noms des Sabines (b), cette division ne peut avoir eu lieu qu'après la jonction des Romains & des Sabins en un corps,

(a) Lib. II. pag. 83 & 85.

(b) T. LIV. Lib. I. C. 13. PLUT. in ROMULO p. 13.

& par conséquent bien du tems après le premier établissement du Sénat par ROMULUS. Cela suffit, je crois, joint à ce que j'ai dit ailleurs du caractère de cet Historien, & aux preuves que j'ai données de l'incertitude de tous les événemens du regne de ROMULUS (a), pour renverser une preuve si foible. D'ailleurs, quand ce qu'on nous dit de la première formation du Sénat seroit bien avéré, cela suffiroit-il pour en conclure que les membres en ont toujours été renouvelés de la même manière ? Cependant c'est là le fondement sur lequel M. MIDDLETON bâtit tout son système.

2. Par rapport à SYLLA, APPIEN 2. De celle qui est tirée de l'exemple de SYLLA. d'Alexandrie dit expressément, que faisant entrer dans le Sénat trois cens Chevaliers, il en donna le choix aux Tribus, dont il recueillit lui-même les suffrages (b). Je n'insisterai point sur les négligences qui se trouvent à chaque page dans cet Historien Grec, ni sur ce qu'il paroît peu convenable

(a) V. Dissert. sur l'incertitude des V. pr. Grecs de l'Hist. Rom. Part. I. Ch. 12. Part. II. Ch. 1, & 3.

(b) CIVIL. Lib. I. p. 688.

au caractère de SYLLA , qui se mettoit au-dessus de toutes les loix dans d'autres occasions, d'avoir accordé au peuple un droit qu'il n'avoit jamais exercé. Je me contente de dire que ce cas est tout-à-fait extraordinaire, & ne peut pas plus tirer à conséquence que celui du Dictateur créé dans le fort de la seconde guerre Punique; ni que les exemples de CÉSAR & d'AUGUSTE, qui, sous le titre de Préfets des mœurs (a), firent plus d'une fois la revue du Sénat; ni enfin que les Triumvirs, qu'AUGUSTE établit pour le même sujet (b). Il s'agit de ce qui se pratiquoit lorsque la République jouissoit de tous ses droits, & non dans les tems où elle gémissoit sous la tyrannie. D'ailleurs si tant est que SYLLA ait remis au suffrage du peuple l'élection des Sénateurs, comme le prétend APPIEN, il ne regna guere de liberté dans ces comices, puisque SYLLA y fit entrer qui il voulut, selon DENIS d'Halicar-

(a) *Præfatus morum.*

(b) SÆTON, in AUG. C. 37.

naſſe (a). J'ajoute encore, pour qu'on ne puiſſe tirer aucun avantage de cet exemple , qu'il ne s'agiſſoit pas de nommer aux places vacantes dans le Sénat , mais de doubler le nombre des Sénateurs , en y faiſant entrer trois cens nouveaux par-deſſus l'ancien nombre.

3. MANUCE cite la harangue du Tribun CANULEIUS , qui, s'adreſſant aux Patriciens , leur reproche, « que » leur nobleſſe ne venoit pas de leur » origine , mais que la plupart d'en- » tr'eux, originairement Sabins ou Al- » bins, ne tenoient leur nobleſſe que » du choix des Rois , ou d'un ordre » du peuple » (b). MANUCE n'a point fait attention qu'il ne s'agit point ici des Sénateurs , mais des Patriciens , auxquels le Tribun s'adreſſe particulierement , & non au Sénat en général, où il ſe trouvoit alors beaucoup de Plébéïens. Les Tribuns du peuple

3. De celle
qui eſt tirée
de l'autorité
de TITE-
LIVE.

(a) Lib. V. p. 340.

(b) Liv. Lib. IV. C. 4. *Quid ! hoc ſi polluit nobilitatem iſtam veſtram , quam plerique oriundi ex Albanis & Sabinis , non genere , nec ſanguine , ſed per cooptationem in Patres , aut ab Regibus lecti , aut , poſt Reges exactos juffu populi.*

demandoient deux choses qui paroissent bleffer les prérogatives des Patriciens : l'une, qu'il fût laissé au choix du peuple de prendre ses Consuls entre les Plébéïens, ou entre les Patriciens : l'autre étoit la cassation d'une loi des XII. Tables, qui défendoit les alliances par mariages entre ces deux ordres. La querelle n'étoit donc point entre le Sénat & le peuple, mais entre les Patriciens & les Plébéïens, & *cooptatio in Patres*, ne signifie pas ici l'élévation à la dignité sénatoriale, mais à la qualité de Patricien. MANUCE me fournit lui-même la preuve que le terme de *Patres* se prend souvent pour les Patriciens. C'est sur une lettre de C I C É R O N à PÆTUS (a), où il dit *quare ad Patres censeo revertare*; ce qui signifie, selon la remarque de MANUCE lui-même, *je suis d'avis que vous retourniez aux Patriciens*. « Le nom de Peres, dit-il, » signifie souvent Patriciens » ; & il confirme sa remarque par un passage de SUÉTONE, qui est très-clair, (*Clo-dium à Patribus ad Plebem transire co-*

(a) Ad Fam. Lib. IX. Ep. 21.

nantem) (a). SUÉTONE ne dit point là que CLODIUS voulût renoncer à sa qualité de Sénateur, mais à celle de Patricien. Le mot *Patres* doit à d'autant plus forte raison se restreindre aux Patriciens dans la harangue de CANULEIUS, que les Sénateurs Plébéïens ne portoient pas encore le titre de *Peres*, comme je le prouverai bientôt. Le Tribun attaquoit tout le corps des Patriciens; mais il en vouloit particulièrement à la famille *Claudienne*, dont l'établissement à Rome étoit encore assez récent, & qui étoit plus fière & plus entêtée des prérogatives de son ordre (b), qu'aucune des autres familles. Elle avoit été reçue à Rome, il y avoit environ 60 ans, & avoit d'abord été admise comme famille Patricienne, ce qui n'avoit pû se faire sans consulter le peuple, & sans recueillir ses suffrages. Comme cette famille est la seule que le peuple ait mise au rang des Patriciennes, & que c'étoit pourtant celle qui

(a) In JUL. C. 20.

(b) *Vetere & infusa Claudia Familia superbia.*
TAC. Annual. Lib. I. C. 4. SUET. in TIB. C. 1 & 2.

affettoit le plus d'appesantir son joug, le Tribun lui fait sentir, par maniere de reproche, que ce n'étoit que de la volonté du peuple qu'elle tenoit ce rang, *jussu populi*.

Objet ap-
prouvé de l'au-
torité de
CICÉRON.

4. Enfin on s'appuie de l'autorité de CICÉRON, autorité bien respectable, s'il dit en effet ce qu'on lui fait dire. Ce passage est emprunté de la harangue pour SEXTIUS (a), que CICÉRON termine par une exhortation à la jeunesse Romaine, où il tâche d'encourager les nobles, à l'imitation de leurs ancêtres; & ceux qui ne l'étoient pas, il leur montre qu'ils peuvent acquérir la noblesse par leurs talens & par leur application, en marchant sur les traces de quantité d'hommes nouveaux, (du nombre desquels il étoit) qui s'étoient élevés aux premières dignités de l'Etat. Il ajoute qu'ils peuvent tous s'ouvrir

(a) Cap. 65. *Vos adolescentes, & qui nobiles estis, ad majorum vestrorum imitationem excitabo: & quæ ingenio & virtute nobilitatem potestis consequi, ad eam rationem, in qua multi homines novi honore & gloria floruerunt, cohortabor... Deligerentur autem in id Consilium ab universo populo, aditusque in illum summum Ordinem omnium civium industria ac virtuti pateret.*

P'entrée du Sénat , en étudiant bien la constitution de la République , puisqu'on choisit les Sénateurs parmi tout le peuple, & qu'il n'y a personne qui, par sa vertu & son industrie, ne puisse se flatter de parvenir à cette dignité. On voit bien qu'il ne s'agit point ici du droit que le peuple pouvoit avoir à l'élection des Sénateurs ou non, mais que CICÉRON a uniquement en vûe de réveiller les jeunes Romains, & de leur mettre devant les yeux qu'en cultivant leurs talens, il n'y avoit point de dignité à laquelle ils ne pussent s'élever, & qu'aucun ordre de l'Etat n'étoit exclus de celle de Sénateur. C'est ce que signifient ces paroles, *deligerentur in id Consilium ab universo populo*. Elles ne signifient pas que tout le peuple éliroit ses Sénateurs , mais que ceux-ci étoient élus parmi tout le peuple, de sorte qu'aucun citoyen n'en étoit exclus ; & ce sens est déterminé par les paroles qui suivent : *Aditusque in illum summum Ordinem omnium civium industria ac virtuti pateret*. C'est ce même sens que HOFFMAN & GRÆVIUS ont adopté, & ils ont cru qu'on devoit changer la

préposition *ab* en *ex* ; mais il n'est pas nécessaire, ces prépositions se mettant souvent l'une pour l'autre, comme j'en pourrois citer divers exemples (*a*). MANUCE lui-même n'y donne point d'autre sens, & semble rétracter l'opinion qu'il avoit adoptée dans son *Traité du Sénat Romain*, où il soutenoit que le peuple intervenoit dans l'élection des Sénateurs. Ici il convient que la nomination en appartenoit uniquement au Censeur, sans que le peuple y eût aucun droit. Voilà les principaux fondemens du sentiment de MM. MIDDLETON & CHAPMAN. On en voit le peu de solidité, & je ferai voir à la fin de ce Chapitre que le premier n'a fait qu'embrouiller la matiere, pour se tirer des objections qu'on pouvoit lui faire.

du Prince
au Sénat.

Lorsque les Censeurs dresseoient le rôle des Sénateurs, celui qu'ils mettoient à la tête, & qu'ils nommoient

(a) PHÆDR. Lib. IV. Fab. 21. vs. 22. *Sermone ab ipso pro sermone ex ipso*. Vid. ib. SCHEFFERUM & BURMAN in OVID. Her. XVIII. vs. 10. ubi à portu pro e portu, & QUINCTILIAN. Decl. 269. à fide facere pro ex fide. Vid. ARENTZEN: ad AUREL. VICT. de Vir. III. C. 3.

le premier , en faisant la revue du Sénat, portoit le titre de Prince du Sénat. Cette dignité avoit anciennement été propre au plus ancien de ceux qui avoient exercé la censure (a) ; mais depuis l'an de Rome 544 , il dépendit des Censeurs de nommer celui qu'ils trouvoient à propos. Quoiqu'il n'y eût aucune autorité , aucun pouvoir attaché à cette dignité , elle donnoit en quelque sorte le premier rang dans l'Etat , & étoit considérée comme le comble des honneurs , & le plus haut degré de gloire , où un Romain pût aspirer. On n'y parvenoit point qu'on n'eût exercé avec distinction les premières charges de la République , & particulièrement la censure , & qu'on ne joignît à des qualités éminentes, une conduite irréprochable. CICÉRON désigne souvent, par ce titre (b) , comme le plus honorable , les hommes illustres dont il a occasion de parler. Celui qui avoit une fois été élu Prince du Sénat, étoit

(a) LIV. Lib. XXVII. C. 11.

(b) PRO SEXT. C. 17. Phil. VIII. C. 4. PRÔRABIR. C. 7.

continué pendant toute sa vie dans cette dignité (a). AUGUSTE, qui affectoit de ne point prendre aucun titre extraordinaire, & auquel les oreilles des Romains ne fussent accoutumées, se contenta de celui-ci, qui ne lui conféroit aucun pouvoir, mais qui marquoit qu'il tenoit le premier rang dans l'Etat. Ses successeurs l'imiterent, & cette dignité resta toujours depuis attachée à l'Empire.

De la revue
du Sénat.

Au bout de chaque lustre, ou de cinq ans révolus, les Censeurs dressaient un nouveau rôle des Sénateurs; & tous ceux des anciens, dont ils passaient les noms sous silence, étoient par-là même censés exclus du Sénat. Il est vrai qu'il falloit pour cela que les deux Censeurs fussent d'accord, & que s'il n'y en avoit qu'un qui donnât l'exclusion, le Sénateur conservoit sa dignité par la protection de l'autre Censeur, comme je l'ai déjà remarqué. Il falloit encore que les Censeurs donnassent des raisons de cette exclusion; mais elles étoient

(a) LIV. Lib. XXXIX. C. 52.

souvent assez arbitraires , à en juger par les exemples que rapporte VALE-RE MAXIME (a). Les plus ordinaires étoient une conduite déréglée , ou la dissipation du patrimoine (b). Celui qui avoit été ainsi dégradé , n'étoit pas pour cela noté d'infamie , ou exclus à jamais de l'ordre , ou de toute dignité , à moins qu'il n'eût encore été condamné par quelque sentence flétrissante , ou convaincu de brigue (c). La loi *Cassia* interdisoit à jamais l'entrée du Sénat à ceux qui avoient été dépouillés de leurs charges , & condamnés par les suffrages du peuple (d). Ceux pour qui des causes plus légères , & par la seule sentence des Censeurs , avoient été dépouillés de la dignité sénatoriale , pouvoient non-seulement continuer à avoir séance entre les juges (e) , mais ils pouvoient même , en corrigeant ce qu'il y avoit eu d'irrégulier dans leur con-

(a) Lib. II. C. 9. N. 2. 3. 4 & 5.

(b) CIC. ad Fam. Lib. XIII. Ep. 5. ASCON. in Orat. contra Competitores p. 145.

(c) DIO CASS. Lib. XXXVI. pag. 20.

(d) ASCON. in Orat. pro Cornel. p. 139.

(e) CIC. pro CLUENT. C. 43.

duite précédente , se rendre dignes de rentrer dans le Sénat. On voit que le peuple ne se croyoit pas obligé de se conformer toujours au jugement des Censeurs; & souvent il éleva aux dignités ceux qu'ils avoient jugés indignes de conserver leurs places dans le Sénat. Nous voyons que L. METELLUS , qui , après la défaite de Cannes , avoit été un des plus ardens à soutenir qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre qu'à abandonner l'Italie , fut à cause de cela exclus de l'ordre des Chevaliers & de sa Tribu , & ne fut point admis dans le Sénat , quoiqu'il fût actuellement Questeur (a). Nous le voyons , dis-je , peu de tems après Tribun du peuple (b); & comme le peuple n'avoit pas cru devoir se soumettre au jugement des Censeurs ; les Censeurs , à leur tour , refuserent encore de le mettre sur le rôle , & il ne put avoir entrée au Sénat (c). CICÉRON (d) rapporte l'exemple de C. GETA,

(a) Liv. Lib. XIV. C. 18.

(b) Ib. C. 43.

(c) Id. Lib. XXVII. C. 11.

(d) Pro CLUENT. C. 42.

qui après avoir été noté par les Censeurs, & chassé du Sénat, avoit été lui-même élevé à la dignité de Censeur, & par conséquent étoit devenu juge du Sénat. VALERE MAXIME rapporte le même fait (a), & y ajoute l'exemple d'un VALERIUS MESSALA, à qui la même chose arriva. TITELIVE nous fournit encore celui de MAMERCUS ÆMILIUS, qu'un pareil affront n'empêcha pas de parvenir depuis à la dictature (b). LENTULUS SURA (c), un des complices de la conjuration de CATILINA, avoit été chassé du Sénat par les Censeurs, même après avoir été Consul, & afin de pouvoir y rentrer, il s'étoit fait élire Préteur pour la seconde fois.

Dans le choix des Sénateurs, les Censeurs devoient avoir principalement égard à cinq choses : à la naissance, à l'ordre, aux biens, à l'âge, & aux charges qu'on avoit exercées.

I. Sous les Rois, la naissance avoit été considérée comme un point essen-

Qualités requises pour devenir Sénateur.

1. La Naissance.

(a) Lib. II. C. 9. N. 9.

(b) Lib. IV. C. 31.

(c) DIO. CASS. Lib. XXXVII. p. 42.

tiel , & ils choisissoient toujours les Sénateurs entre les Patriciens. Ils n'en étoient pas plus gênés dans leurs choix , puisqu'ils étoient maîtres de créer des Patriciens quand ils vouloient , & de les élever ensuite à la dignité sénatoriale (a). DENIS d'Halicarnasse prétend que BRUTUS (b), à l'exemple des Rois, commença par créer Patriciens ceux auxquels il voulut donner entrée au Sénat , & qu'ensuite il les nomma Sénateurs. TACITE dit la même chose , & ajoute que les Patriciens de la création de BRUTUS furent nommés *Patricii* ~~patrum~~ *genium* (c). Diverses raisons m'empêchent de me rendre à l'autorité de ces deux Historiens , & je crois que des Sénateurs de la création de BRUTUS ou de PUBLICOLA , ceux qui furent pris entre les Plébéïens , restèrent dans l'ordre des Plébéïens , de même que leurs descendans. Voici les raisons sur lesquelles je me fonde.

nateurs
plébéïens

I. A L'autorité de DENIS d'Hali-

(a) LIV. Lib. I. C. 30 & 35. SUET. in AUG. C. 2

(b) Lib. II. p. 287.

(c) Annal. Lib. XI. C. 25.

carnasse & de TACITE, j'oppose celle de TITE-LIVE & de FESTUS, qui marquent bien clairement que ces nouveaux Sénateurs ne devinrent pas Patriciens. TITE-LIVE, parlant des Sénateurs de la création de BRUTUS, dit qu'ils furent nommés *Conscripti*, & qu'ils ne furent point honorés du titre de Peres, qui demeura affecté aux Patriciens; de sorte que dans la formule dont on se servoit pour convoquer le Sénat, on y appelloit les Peres, (c'est-à-dire, ceux des anciennes familles sénatoriales ou Patriciennes) & ceux qui avoient été inscrits dans le rôle du Sénat, ou les nouveaux Sénateurs. *Traditum inde fertur, ut in Senatum vocarentur, qui Patres, quique conscripti essent: conscriptos videlicet in novum Senatum appellabant lectos* (a). Cela est bien exprès, & FESTUS, qui dit la même chose, la répète plus d'une fois (b), & s'exprime encore plus clairement que TITE-LIVE. Il dit qu'il n'y avoit que les Sénateurs, Patriciens de naissan-

dès le commencement de la République.

(a) Lib. II. C. 1.

(b) V. *Conscripti & Qui Patres*.

ce , qui portassent le titre de *Peres* , au lieu que les autres étoient désignés par le titre de *Conscripti* ou d'*Adlecti* (c). *Adlecti dicebantur apud Romanos, qui propter inopiam ex equestri ordine in Senatorum sunt numero adsumti, nam Patres dicuntur qui sunt Patricii generis : Conscripti , qui sunt scriptis adnotati.* TITE-LIVE & FESTUS se trouvent donc , sur ce point , dans une opposition manifeste avec DENIS d'Halicarnasse & TACITE ; & comme il est impossible de les concilier sur des opinions totalement contraires , je ne réfuterai ces derniers , qu'en établissant le sentiment de TITE-LIVE & de FESTUS sur toutes les preuves que l'Histoire peut fournir.

La Noblesse
des nouvelles
familles Pa-
triciennes est
antérieure à
BRUTUS.

2. Il n'est peut-être pas difficile de prouver que la noblesse des Patriciens des nouvelles familles , (*minorum gentium*) étoit antérieure à la révolution , & par conséquent qu'ils ne pouvoient pas en être redevables à BRUTUS. CICÉRON , dans une de ses lettres , adressée à PAPIRIUS PÆTUS

(c) V. *Adlecti*.

(a), nous apprend que la famille PAPIRIA étoit Patricienne *minorum gentium*. Or cette famille ne le pouvoit être de la création de BRUTUS, puisqu'on trouve qu'un C. PAPIRIUS étoit grand Pontife dans le tems même que TARQUIN le superbe fut détrôné (b), & qu'un MANIUS PAPIRIUS fut créé Roi des sacrifices, immédiatement après la révolution (c). C'est une preuve bien claire que la noblesse de la famille PAPIRIA remontoit jusques sous la monarchie, & que, contre l'opinion de DENIS d'Halicarnasse & de TACITE, les Patriciens *minorum gentium* n'étoient pas de la création de BRUTUS. Ajoutons que, bien qu'on puisse remonter jusqu'à l'origine de plusieurs familles Patriciennes, il seroit difficile d'en découvrir une seule, qui se dît redevable de sa noblesse à BRUTUS. Le nombre en auroit dû être assez grand, s'il étoit vrai que BRUTUS eût créé autant de Patriciens qu'il fit de Sénateurs Plébéiens.

(a) Ad Fam. Lib. IX. Ep. 21.

(b) DION. Hal. Lib. III. p. 178.

(c) Id. Lib. V. p. 278.

eur nombre
'étoit pas
rand.

On ne voit pas même que le nombre des Patriciens ait été fort considérable sous la République. Le passage de FESTUS, que j'ai rapporté ci-dessus, à l'occasion de la loi *Ovinia*, prouve que les Consuls & les premiers Censeurs ne choisissent des Plébéïens qu'au défaut de Patriciens, ce qu'il confirme encore dans le passage que je viens de citer, *propter inopiam*. Il ne se trouvoit donc pas trois cens Patriciens en âge d'avoir, séance dans le Sénat, sans quoi les Consuls & les premiers Censeurs n'y eussent point fait entrer de Plébéien. Le conte qu'on fait de la famille *Fabienne*, qui doit avoir été forte de trois cens six hommes en âge de porter les armes, & qui périt presque entièrement à la journée de Crémère, est donc destitué de vraisemblance. Puisqu'on ne trouvoit pas dans toutes les familles Patriciennes trois cens personnes à mettre dans le Sénat, à plus forte raison, une famille ne pouvoit-elle pas fournir seule ce nombre (a).

(a) Vid. PERIZON. *Animadv. Hist. G. V.* pag. 192.

3. Si BRUTUS avoit créé Patriciens ceux d'entre les Plébéïens qu'il admit dans le Sénat, il seroit fort difficile de déterminer quand on cessa de créer des Patriciens sous la République, & quand de simples Plébéïens purent devenir Sénateurs, sans être obligés de se faire créer auparavant Patriciens. Les Historiens sont si exacts à nous instruire des breches faites en divers tems aux prérogatives des Patriciens, que j'ai de la peine à croire qu'ils eussent négligé de nous apprendre quel fut le premier Plébéïen qui fut admis dans le Sénat, & en quel tems cela arriva, s'il y avoit en effet eu un tems sous la République où les Plébéïens en eussent été exclus par leur naissance. Comme ce n'est qu'après l'an 300 de Rome, qu'il est fait mention de Sénateurs Plébéïens, SIGONIUS en conclut(a) qu'ils ne furent admis dans le Sénat que sous les Décemvirs. Mais comme, entre les Décemvirs mêmes, il y eut des Plébéïens, il me paroît plus vraisemblable qu'ils étoient Sénateurs avant que

Que BRUTUS n'a point créé de Patriciens.

(a) De ant. jure Civ. Rom. Lib. II. C. 21

d'être élevés à une si haute dignité. L'histoire du troisieme siecle de Rome n'est pas assez claire ni assez détaillée, pour qu'on puisse conclure qu'il n'y a point eu de Plébéïens dans le Sénat, parce qu'on n'en trouve point de nommé avant ce tems-là.

Les premiers
Sénateurs
Plébéïens
étoient peu
considérés.

4. Au contraire, & c'est ma quatrième raison, il étoit bien difficile que ces premiers Sénateurs Plébéïens, étant exclus de toutes les dignités de l'Etat, pussent acquérir assez de considération pour qu'un Historien eût occasion de les nommer. On a vû dans le passage de FESTUS, que j'ai rapporté ci-dessus, que les Consuls & les Censeurs ne nommoient des Plébéïens aux places sénatoriales, qu'au défaut de Patriciens, & qu'encore ils ne choisissoient pas entre les Plébéïens ceux qui avoient le plus de mérite & de services, mais ceux qui leur étoient dévoués. Ces Sénateurs étoient dans une trop grande dépendance des Consuls & des Censeurs pour pouvoir lever la tête, & se rendre considérables dans la République. Enfin les Tribuns du peuple les tirent de cet assujettissement, en res-

férrant l'autorité des magistrats par diverses loix , qui égalèrent enfin les Plébéïens aux Patriciens. Il n'y a donc rien d'étrange que , pendant les cinquante ou soixante premières années de la République , il ne soit nommé aucun Sénateur Plébéïen , & il y auroit de la témérité de vouloir , sur ce silence , affirmer qu'il n'y en a point eu. La distinction que TITE-LIVE & FESTUS établissent si clairement entre les Sénateurs Patriciens & les Sénateurs Plébéïens de la création de BRUTUS , montrent que ces derniers restèrent toujours dans l'ordre des Plébéïens , & que la qualité de Patricien ne fut plus une qualité nécessaire pour devenir Sénateur. Je me suis un peu étendu sur ce sujet , parce que jusqu'ici il n'avoit été traité que d'une manière trop vague. On trouvera encore quelques preuves de ce que j'établis ici , dans le Chapitre III. de ce Livre.

II. On observa presque toujours de choisir les Sénateurs dans l'ordre des Chevaliers. TITE-LIVE témoigne que c'est la conduite que tint BRUTUS dans la création des nouveaux

De l'Ordre.

Sénateurs (a). Nous avons vû aussi, en parlant du nombre des Sénateurs, que c'étoit à des Chevaliers que CAÏUS GRACCHUS & LIVIUS DRUSUS avoient voulu donner entrée au Sénat, lorsqu'ils avoient projeté d'augmenter le nombre de cette compagnie; & que ce fut encore de cet ordre que SYLLA tira les trois cens nouveaux Sénateurs, qu'il ajouta à l'ancien nombre (b). L'Empereur ALEXANDRE appelle cet ordre, le séminaire du Sénat (c), & à cause de cela, il ne voulut point élever ses affranchis à la qualité de Chevaliers, comme l'avoient pratiqué ses prédécesseurs, & même AUGUSTE. PERSÉE, Roi de Macédoine, parlant des Chevaliers Romains, dit qu'ils étoient la fleur de la jeunesse Romaine, le séminaire du Sénat (d). Le seul qui n'ait point eu égard à cette pratique constante de choisir les Sénateurs dans l'ordre des Chevaliers, a été

(a) Lib. II. C. 1.

(b) APPIAN. Civil. Lib. I. pag. 688.

(c) LAMPRID. in ALEX. C. 9.

(d) Liv, Lib. XLII. C. 67.

APPIUS CLAUDIUS, surnommé l'aveugle, qui étant Censeur, donna entrée au Sénat, même à des affranchis (a). Mais on eut si peu d'égard à la nomination qu'il venoit de faire, que les Consuls de l'année suivante refuserent d'admettre ces nouveaux Sénateurs (b).

III. Si l'on a considéré les biens Les biens, dans le choix des Sénateurs, ce n'a assurément pas été dans les premiers tems de la République, où la pauvreté étoit l'apanage des plus illustres citoyens (c). Ce ne fut sans doute qu'après que la République fut parvenue à un certain degré de splendeur & d'opulence, qu'on crut qu'il étoit nécessaire qu'un Sénateur possédât une certaine quantité de bien, pour être en état de soutenir sa dignité. **TITE-LIVE** rapporte que dans le fort de la seconde guerre Punique (d), la République se trouvant épuisée d'argent, pour fournir aux frais de l'équipement d'une flotte, taxa

(a) Idem Lib. IX. C. 29.

(b) Ibid. C. 30. & 45.

(c) **PLINIUS** Præfat. Lib. XIV.

(d) Lib. XXIV. C. 11.

chaque particulier à l'entretien d'un certain nombre de matelots , selon ses facultés , depuis cinquante mille jusqu'à un million d'*As*. Ceux qui possédoient un million d'*As* & au-dessus , étoient chargés de l'entretien de sept matelots , & tous les Sénateurs de huit. Preuve évidente que les Sénateurs ne se choisissoient que parmi les personnes opulentes , & que leurs biens devoient monter du moins à un million d'*As* , & peut-être à un million deux cens mille ; ce qui feroit environ trente à trente-trois mille florins d'Hollande. Dans les derniers tems de la République , les biens d'un Sénateur devoient monter à huit cens mille sesterces (a) , ce qui fait environ soixante mille florins d'Hollande, Mais les guerres civiles ayant ruiné plusieurs familles puissantes , AUGUSTE avoit réduit cette somme à la moitié ; ce que je croirois avoir eu lieu sous la République , avant que l'opulence eût fait monter à la quantité que je viens de marquer (b). Ce-

(a) SUTTON. in AUG. C. 41.

(b) WIELING. Lect. Jur. Civ. Lib. II, C. 13.

pendant AUGUSTE fit bientôt après remonter cette somme au point où elle avoit été à la fin de la République, & même il l'augmenta encore depuis jusqu'à un million de sesterces, ou soixante & quinze mille florins d'Hollande, selon DION CASSIUS (a). SUÉTONE hausse encore cette somme jusqu'à douze cens mille sesterces (b). Pour le concilier avec DION CASSIUS, il faut supposer qu'AUGUSTE haussa par degrés la quantité de bien qu'il exigea des Sénateurs, & que de quatre cens mille sesterces, il la fit monter au double, ensuite à un million, comme le marque DION; & enfin à douze cens mille, selon SUÉTONE, quantité dont l'Historien Grec aura négligé de faire mention. Il paroît que, lorsqu'un Sénateur dissipoit ses biens, de sorte que leur valeur fût réduite à une somme beaucoup moindre que celle que je viens de marquer, il étoit censé

Perizon. ad Leg. Voc. ex DIONE CASS. ad an. 736 & 741.

(a) DIO CASS. Lib. LIV. pag. 618.

(b) Ubi suprà.

déchu de sa dignité (a). Les Censeurs GELLIUS & LENTULUS, en chassant CAIUS ANTOINE du Sénat, entre les raisons qu'ils en donnerent, alléguèrent celle-ci, qu'il n'étoit pas maître de ses biens, ayant été obligé de les abandonner à ses créanciers (b).

IV. DENIS d'Halicarnasse nous apprend que dès l'an 260 les Consuls firent un règlement sur l'âge des Sénateurs (c); mais il ne détermine point quel fut cet âge. Il n'est pas même facile de dire quel il a été jusqu'à ce que SYLLA le fixa à trente ans, comme je le prouverai ci-dessous. Il y a pourtant bien de l'apparence qu'il y a toujours eu un certain âge au-dessous duquel on n'étoit point admis dans le Sénat (d). CICÉRON dit que POMPÉE avoit commandé les armées & avoit eu les gouvernemens d'Afrique & de Sicile dans un âge fort au-dessous de celui qu'il falloit avoir pour être Sénateur (e). PLUTARQUE

(a) CIC. ad Fam. Lib. XIII. Ep. 5.

(b) ASCON. in Orat. contra Comper. p. 132.

(c) Lib. VI. p. 392.

(d) TACIT. Annal. Lib. XV. C. 28.

(e) PRO LEG. MANIL. P. C. 28.

dit aussi que SYLLA se fit une peine d'accorder le triomphe à POMPÉE, parce qu'il n'avoit pas encore l'âge requis pour être Sénateur (a). Il paroît du moins, sur ce que SYLLA fixa cet âge à trente ans, & même il me semble que le même âge doit avoir été requis avant le tems de SYLLA. J'en juge ainsi par les loix que le Préteur C. CLAUDIUS donna à une ville de Sicile en 658, & par lesquelles il déterminoit l'âge de trente ans pour qu'on pût entrer dans le Sénat de cette ville (b). Il est naturel d'en conclure qu'au-dessous de cet âge, on ne pouvoit entrer dans le Sénat de Rome, puisque CLAUDIUS n'eut pas exigé un âge plus avancé pour entrer dans le Sénat d'une ville peu considérable, qu'il ne falloit pour être admis dans celui de Rome. AUGUSTE en retrancha cinq années, & voulut qu'on pût devenir Sénateur à vingt-cinq ans (c); c'est du moins ainsi que

(a) In POMP. pag. 657.

(b) CICER. in VERR. Lib. II. C. 49.

(c) DIO CASS. Lib. LII. pag. 546.

je le conjecture par un endroit de DION CASSIUS (a).

Charges qu'il
faisoit avoir
aux Sénateurs.

V. Dans le choix des Sénateurs, on avoit encore égard aux charges qu'on avoit exercées ; mais ces charges ne suffisoient pas pour être qualifié Sénateur. Il falloit outre cela avoir été inscrit dans le rôle par les Censeurs, du moins jusqu'au tems de SYLLA. En qualité de Questeur, de Tribun du peuple, d'Edile, &c. on pouvoit se trouver au Sénat pendant l'année que duroit l'exercice de ces charges ; mais pour y avoir séance, après que ce terme étoit expiré, il falloit encore être inscrit dans le rôle du Sénat par les Censeurs. On en trouve une preuve bien claire dans

(a) AUGUSTE avança l'âge auquel on pût être admis au nombre des Juges, & au lieu de 25, il n'en exigea plus que 20 ans. SUET. in AUG. C. 32. & M. CASAR. V. LIV. IV. Chap. II. Il y a bien de l'apparence qu'il retrancha à proportion de l'âge des Sénateurs, & qu'il permit qu'on le devint à 25 ans. Il est du moins certain qu'ayant demandé pour TIÉRE & DRUSUS. & depuis pour GERMANICUS, qu'il leur fût permis d'exercer la questure cinq ans avant l'âge porté par les loix, ceux-ci l'exercerent à vingt ans. Aussi SYLLA ayant fixé à trente ans l'âge qu'il falloit avoir pour devenir Questeur & Sénateur, AUGUSTE le réduisit à vingt-cinq.

ce que rapporte VALERE MAXIME (a). On venoit de prendre dans le Sénat la résolution de déclarer la guerre à Carthage, guerre qui se termina par la destruction de cette fameuse rivale de Rome, & on avoit recommandé aux Sénateurs de garder le secret sur cette résolution. FABIVS MAXIMVS, qui avoit assisté à ces délibérations, partit immédiatement après pour aller à la campagne, & ayant rencontré P. CRASSVS, il lui raconta tout ce qui s'étoit passé dans le Sénat. Il y avoit trois ans que CRASSVS avoit été Questeur, & FABIVS le croyoit Sénateur, ignorant qu'il n'avoit pas été mis sur le rôle. Il fut vivement censuré de son imprudence par les Consuls. Cet Auteur ajoute, « que la nomination des Censeurs » étoit le seul moyen par lequel en- » troient au Sénat même ceux qui » avoient exercé des magistratures » (b). AULUGELLE dit expressément, » que ceux qui avoient exercé

(a) Lib. II. C. 2. F. 1.

(b) *Ignarus nondum à Censoribus in Senatum selectum, quo uno modo etiam his qui honores gesserant, aditus in Curiam dabatur.*

» une magistrature curule , n'étoient
 » point Sénateurs qu'ils n'eussent été
 » mis sur le rôle par les Censeurs (a).
 Tout cela est confirmé par le passage
 de TIRE-LIVE , que j'ai rapporté ci-
 dessus , où l'on voit sans doute la con-
 dition que tenoient ordinairement ,
 ou du moins que devoient tenir les
 Censeurs en dressant le rôle du Sénat ,
 qui étoit de ne passer aucun de ceux
 qui avoient exercé quelque magistra-
 ture , & même de les inscrire selon
 leur ancienneté , à moins qu'ils n'eus-
 sent de fortes raisons de leur donner
 l'exclusion. C'est ainsi que les Cen-
 seurs SEMPRONIUS GRACCHUS &
 C. CLAUDIUS refuserent de mettre
 sur le rôle des Sénateurs CN. TRE-
 MELLIVS , actuellement Tribun du
 peuple (b). QUINTUS METELLUS le
 Macédonique , Censeur en 623 , ne
 voulut point mettre au rang des Sé-
 nateurs C. ATINIUS , qui étoit pa-
 reillement Tribun du peuple cette mê-

(a) *Nam & curulibus magistratibus facti , qui
 nondum à Censoribus in Senatum lecti erant , Sena-
 tores non erant.* Lib. III. C. 12.

(b) *Liv. Lib. XLV. C. 15.*

me année (a). Preuves évidentes de l'autorité que les Censeurs exerçoient à cet égard, & qui détruisent le sentiment que MM. MIDDLETON & CHAPMAN ont embrassé.

Mais il faut, comme je l'ai insinué, distinguer les tems; car il paroît que dans cette même année 623, cet ATINIUS, Tribun du peuple, fit confirmer un Plébiscite, par lequel les Tribuns devinrent Sénateurs par le droit de leur charge (b), & par conséquent sans être obligés d'attendre la nomination des Censeurs, comme il s'étoit pratiqué jusqu'alors. Il en fut apparemment de même des autres dignités supérieures au tribunat du peuple, & il n'y eut plus que les Questeurs qui furent obligés d'attendre la nomination des Censeurs, pour prendre séance dans le Sénat.

Quand les Tribuns du peuple & les Questeurs devinrent Sénateurs par le droit de leurs charges.

Enfin SYLLA étant Dictateur, régla que les Questeurs continueroient à avoir séance dans le Sénat en qualité de Sénateurs, même après que l'année de leur charge seroit expirée.

(a) PLIN. H. N. Lib. VII. C. 44. LIV. Ep. LIX.

(b) GELL. Lib. XIV. C. 7.

C'est du moins ainsi que j'explique ce que dit TACITE, que SYLLA augmenta le nombre des Questeurs jusqu'à vingt, pour remplir les vuides du Sénat (a). On comprend à présent facilement pourquoi CICÉRON répète souvent qu'il étoit redevable au peuple de sa dignité de Sénateur (b), qu'il ne tenoit en effet que de ses suffrages. Le peuple éliquoit alors ses Sénateurs, puisqu'en élevant quelqu'un à la questure, il le faisoit en même-tems Sénateur, sans que celui-ci eût besoin de la confirmation des Censeurs, formalité qui étoit essentielle-ment requise avant ce règlement de SYLLA. Après cela, on voit bien que MM. MIDDLETON & CHAPMAN ont tort de se prévaloir de ce que dit CICÉRON dans les endroits que j'ai cités, pour les étendre aux tems antérieurs, & s'ils avoient fait quelque attention aux changemens arrivés dans la République Romaine, ils n'auroient pas soutenu que ce qui avoit lieu dans

(a) Annal. Lib. XI. C. 22. *Post lege SULLÆ viginti creati supplendo Senatui.*

(b) Orat. post fedir. in Senat. C. 1. *pro domo.* C. 31. in VERR. Lib. IV. C. 11.

un tems , avoit toujours été également en usage.

Si SYLLA n'eût point donné entrée dans le Sénat aux Questeurs, & n'eût pas ordonné que la dignité sénatoriale fût attachée à la questure , nous ne pourrions pas dire comment CICÉRON étoit devenu Sénateur , comme il se qualifie dans sa harangue contre VERRÈS (a). Il y avoit alors seize ans qu'il n'y avoit eu de Censeurs , & il y avoit onze ans que , depuis SYLLA , on n'avoit point fait de revue du Sénat. CICÉRON étoit trop jeune pour avoir pû être nommé Sénateur alors : il ne pouvoit donc tenir cette dignité que du peuple , qui l'avoit élevé à la questure ; charge que C I C É R O N avoit exercée en l'an 678. Il n'étoit point Sénateur avant que de parvenir à la questure , & il l'étoit en 682 , lorsqu'il plaida contre VERRÈS. MANUCE dit qu'il l'étoit de la nomination des Censeurs L E N T U L U S & G E L L I U S , mais ces Censeurs ne faisoient que d'entrer en charge , & ne

(a) *Cum venissem Senator ad socios P. R. qui in ea Provincia Quaestor fuisssem.* Lib. I. C. 6.

pouvoient encore avoir fait la revue du Sénat (a). Peut-être même n'étoient-ils pas encore élus dans le tems dont parle CICÉRON. Ainsi depuis le tems de SYLLA, il suffisoit d'être Questeur pour devenir Sénateur, sans avoir besoin d'être nommé par les Censeurs, comme il s'étoit pratiqué auparavant.

Il falloit
avoir trente
ans pour de-
venir Quest-
eur & Sénat-
eur.

Mais comme j'ai remarqué qu'il falloit avoir trente ans pour devenir Sénateur, & qu'avant le tems de SYLLA, il suffisoit d'avoir fait dix campagnes, dont la première commençoit à la dix-septième année de l'âge, pour pouvoir parvenir à la questure; SYLLA, pour ne point anticiper sur l'âge des Sénateurs, régla qu'on n'exerceroit la questure qu'à trente ans accomplis. L'exemple des GRACQUES montre clairement qu'avant SYLLA, on pouvoit devenir Questeur à vingt-sept ans, comme je le prouverai ailleurs. Cependant on voit qu'après ce tems-là CICÉRON, JULES-CÉSAR & CATON ne l'exercerent qu'après trente ans accomplis;

(a) Vide FERRATII Epist. Lib. II. Ep. 1.

& il y a bien de l'apparence que s'ils n'en avoient été empêchés par le changement dans les loix, ils n'eussent pas attendu plus tard que les GRACQUES. Il est facile de rendre raison par-là de ce que dit CICÉRON, que POMPÉE obtint le triomphe pour la seconde fois, n'étant encore que simple Chevalier Romain (a). Il n'avoit exercé ni la questure, ni aucune des autres charges qui, depuis la dictature de SYLLA, donnoient entrée au Sénat. Il n'avoit pas l'âge requis pour être Sénateur, lorsqu'il triompha la première fois; & depuis ce tems-là, il avoit été employé dans le commandement des armées, sans avoir exercé aucune des charges de la ville, & par conséquent sans être Sénateur.

Dans la formule ordinaire de convoquer le Sénat, on y invitoit (Senatores, quibusque in Senatu sententiam dicere licet) (b), » les Sénateurs » & ceux qui avoient droit d'y donner

Formule de
convocation
du Sénat.

(a) Pro Leg. Manil. C. 21.

(b) Liv. Lib. XXIII. C. 32. Lib. XXXVI. C. 34.
GELLIVS Lib. III. C. 18.

• leurs avis. Il est peut-être difficile de définir quelle étoit cette différence entre un Sénateur & celui qui avoit droit de suffrage dans le Sénat, & pourquoi ce dernier n'étoit pas qualifié Sénateur., quoiqu'il jouît de la plus belle de ses prérogatives. AULUGELLE veut qu'on entende par ces derniers, les Sénateurs pédaires, ou ceux qui ne donnoient leur voix qu'en se rangeant du côté de ceux qui avoient ouvert un avis, qu'ils approuvoient. Mais quels étoient ces Sénateurs pédaires ? AULUGELLE croit que c'étoient ceux qui, en vertu de quelque magistrature qu'ils avoient exercée, continuoient à assister aux délibérations du Sénat, quoiqu'ils n'eussent pas encore été mis sur le rôle par les Sénateurs. Mais on voit, par l'exemple de CRASSUS, que j'ai rapporté sur l'autorité de VALERE MAXIME, que ceux-ci n'avoient plus droit de se trouver dans le Sénat, dès qu'ils étoient sortis de charge. Ce ne fut que depuis la loi d'ATINIUS que les Tribuns du peuple, & ensuite depuis celle de SYLLA, que les Questeurs devinrent Sénateurs, par les

suffrages du peuple, sans avoir besoin de l'intervention des Censeurs. Ainsi ce que dit AULUGELLE ne peut avoir lieu à leur égard. Je crois même qu'il confond assez mal-à-propos ici ceux qui sont exprimés dans l'ancienne formule de convocation, avec les Sénateurs pédaires. En effet, ces derniers étoient Sénateurs, comme leur titre le porte ; au lieu que la formule en refuse le titre aux autres, & ne leur laisse que le droit d'opiner. Je crois donc devoir restreindre le sens de ces paroles, *Quibus in Senatu sententiam dicere licet*, aux Ediles, Tribuns du peuple & Questeurs, qui étoient actuellement en charge, & qui, en cette qualité, sans être Sénateurs, avoient droit d'assister aux délibérations du Sénat, & même d'y opiner sur ce qui avoit rapport à l'exercice de leurs charges.

Pour ce qui est des Sénateurs pédaires, ou ceux qui ne donnoient leur suffrage qu'en se rangeant auprès de ceux dont ils approuvoient l'avis, ils étoient réellement Sénateurs, & sont compris sous ce nom dans la formule de convocation. Tels

Sénateurs
pédaires.

étoient tous ceux qui n'avoient point encore exercé de magistrature curule, & qui ne donnoient leurs suffrages que de cette dernière façon; sans oser opiner de vive voix. Cette prérogative étoit réservée à ceux qui avoient exercé une magistrature curule, qui seuls avoient le droit de haranguer sur les matières qu'on débatoit dans le Sénat, sans doute parce qu'il y auroit eu de la confusion dans les délibérations, si on l'eût permis à tous ceux qui avoient exercé des magistratures inférieures. Je crois trouver la preuve de ce que j'avance dans ce que dit C I C É R O N, lorsqu'étant désigné Edile Curule, & parlant des prérogatives de cette charge, il dit, « qu'il a acquis le droit d'opiner à » une place honorable (a) ». Il n'avoit été que Questeur, & il ne lui avoit été permis de donner son avis qu'en se rangeant à celui de quelque ancien Sénateur, & non en parlant lui-même, n'étant que Sénateur pédaire; mais en devenant Edile Cu-

(a) IN VERR. Lib. V. C. 14. *Antiquiorem in Senatu, sententia dicenda locum.*

rule, il acquéroit le droit d'opiner de vive voix, & même de haranguer dans le Sénat. Ce n'est que par rapport aux dignités inférieures, que CICÉRON pouvoit dire qu'il alloit opiner à une place honorable; car l'édilité n'étoit que la dernière des dignités curules. Or, comme l'on verra ci-dessous, le Président en recueillant les suffrages, ne faisoit opiner que ceux qui avoient exercé des charges curules. Les autres Sénateurs ne se déclaroient qu'en se rangeant du côté de celui dont ils approuvoient l'avis.

Il étoit défendu aux Sénateurs de faire quelque sorte de commerce que ce fût, & même d'équiper des vaisseaux pour trafiquer (a). Cette loi déplut extrêmement aux Sénateurs, & aussi ne fut-elle pas fort scrupuleusement observée, comme le remarque CICÉRON. Elle ne les empêcha donc pas d'exercer l'usure la plus criante, & de faire toute sorte de trafic par leurs esclaves, & par leurs

Tout commerce étoit défendu aux Sénateurs.

(a) LIVIUS Lib. XXI. C. 63. CIC. in VERR. Lib. V. C. 18. Parad. VI. 1.

affranchis (a). Il étoit encore défendu de donner entrée au Sénat à des personnes qui auroient exercé des emplois bas, ou flétrissans (b). Il ne leur étoit point permis de se mêler, en épousant des personnes de basse extraction, des affranchies, des comédiennes, ou même des filles de comédiens, & la loi *Julia & Papia* étendoit cette défense jusqu'aux fils, petit-fils & arrière petit-fils des Sénateurs (c).

Is ne pou-
voient s'éloi-
gner de Ro-
me sans un
ordre.

Il n'étoit point permis aux Sénateurs de s'éloigner de Rome, si ce n'est dans certain tems, où le Sénat ne vacquoit point aux affaires (d), & encore faisoit-il qu'ils fussent à portée de s'y rendre en peu de tems, en cas qu'il arrivât quelque cas extraordinaire. Si quelque affaire particulière les appelloit hors de l'Italie, il leur falloit nécessairement une permission expresse du Sénat, dont il

(a) PLUTARCH. in CATONE Maj. p. 376.

(b) CIC. ad Famil. Lib. V. Ep. 18. AUGUST. de Civ. Dei Lib. II. C. 13.

(c) PAUL. L. 44. D. de Rit. Nup. ULP. L. 43. D. eod.

(d) CIC. ad Famil. Lib. III. Ep. 9. ad ATTIC. Lib. XII. Ep. 40.

se dressoit un Sénatus-Consulte. Cela se voit par la conduite que tint POMPEE , en faisant autoriser par un Sénatus-Consulte , tous les Sénateurs qu'il vouloit engager de quitter Rome & l'Italie (a), pour le suivre dans sa fuite. Il n'y avoit en effet que ceux qui avoient quelque commandement dans les armées , ou qui étoient employés dans les provinces , qui pussent le suivre , sans contrevenir aux loix , comme on le voit dans une lettre de CICÉRON à ATTICUS (b). Il étoit donc défendu à tout Sénateur de sortir de l'Italie, à moins qu'il n'eût obtenu un congé du Sénat , & cette défense fut renouvelée par AUGUSTE (c), & subsista de même sous les autres Empereurs. CLAUDE punit sévèrement les Sénateurs qui s'étoient absentés sans sa permission , & entra autres un qui étoit allé à la cour d'un Roi étranger (d), alléguant qu'on avoit fait un crime à RABIRIUS POSTUMUS, sous la République, d'être

(a) DIO CASS. Lib. XLI. pag. 177.

(b) Lib. VIII. Ep. 15.

(c) DIO CASS. Lib. LII. pag. 566.

(d) SUET. in CLAUD. C. 16.

allé à la cour du Roi d'Egypte. CLAUDE voulut encore que ce ne fût qu'à lui qu'on s'adressât pour obtenir cette permission (a), & pour conserver quelque chose des anciennes formalités, il en faisoit dresser un Sénatus-Consulte (b). Ce fut toujours depuis aux Empereurs qu'il fallut s'adresser pour l'obtenir (c).

mutations
es.

Sous la République, les Sénateurs, que leurs affaires particulières appelloient dans les provinces, se faisoient ordinairement accorder par le Sénat, une commission de Député du Sénat, ce qu'on appelloit députation libre, (*legatio libera*) (d). Ils le faisoient afin de se donner du relief auprès des sujets de l'Empire Romain, & de n'en être pas traités en simples particuliers. Pour y ajouter encore plus de considération, les Gouverneurs des provinces leur donnoient un ou deux Licteurs, qui portoient les faisceaux

(a) Id. ibid. C. 23.

(b) DIO CASS. Lib. LX. pag. 784.

(c) SUET. in NERONE C. 35. PLIN. Lib. X. Ep.

24.

(d) CIC. ad ATT. Lib. I. Ep. 1. Lib. II. Ep. 18. Lib. XV. Ep. 11. Ad Fam. Lib. XII. Ep. 21.

devant eux (a). Ces députations libres s'accordoient à tous les Sénateurs qui le souhaitoient, & la facilité avec laquelle le Sénat s'y prêtoit, fut cause que plusieurs en abusèrent. En effet, on voit que ces Députés libres étoient fort à charge aux provinces & aux sujets de l'Empire, & qu'ils occasionnoient beaucoup de murmures & de plaintes (b). Ils se faisoient apparemment défrayer eux & leur suite par les sujets des provinces où ils séjournoient, & par-là leur caufoient des frais extraordinaires, outre les différentes contributions qu'ils en exigeoient peut-être, sous divers prétextes. Ce fut la raison qui engagea CICÉRON à entreprendre de modifier les privilèges dont ils jouissoient. Il en avoit dressé une loi qu'il voulut faire recevoir pendant son consulat; mais les oppositions d'un Tribun du peuple l'obligerent de s'en désister, & de se contenter de restreindre à un an la durée de ces dépu-

(a) Vid. MANUT. in Ora. pro QUINCT. C. 2.

(b) CIC. Agr. II. C. 17. pro FLACCO. C. 34.

tations (a). Il paroît que JULES-CÉSAR fit depuis quelque loi pour en corriger les abus (b).

Marques de distinction des Sénateurs ; si la tunique bordée de pourpre étoit déjà une marque distinctive des Sénateurs sous la République.

Les Sénateurs se distinguoient du reste du peuple par leur habillement, leur tunique ou veste étant bordée d'un large galon de pourpre, qu'on nommoit *latus clavus* (c), pour le distinguer du galon plus étroit que portoient les Chevaliers, & qui se nommoit *angustus clavus*. Je crains que l'on n'ait encore ici confondu les tems, & qu'on ne fasse remonter jusques sous la République, un usage qui ne doit son origine qu'à AUGUSTE. Du moins je ne trouve pas qu'aucun Auteur plus ancien fasse mention de cette distinction dans les habillemens des Sénateurs & des Chevaliers d'avec le reste du peuple. CICÉRON auroit eu souvent occasion d'en parler, & sur-tout dans son oraison pour CLUENTIUS (d), où il s'étend beau-

(a) De Legg. Lib. III. C. 8.

(b) Ad ATTIC. Lib. XV. Ep. 11.

(c) OVID. Trist. Lib. IV. El. X. vs. 35.

(d) C. 66.

coup sur les prérogatives des Sénateurs, & sur ce qui les distinguoit des Chevaliers. Cependant il ne fait aucune mention du galon de pourpre ; il ne parle que de la distribution des places, de l'autorité & de la considération dont les Sénateurs jouissoient, tant à Rome que dans les provinces. Il parle à la vérité de la robe bordée de pourpre (*toga prætexta*) ; mais elle étoit propre aux magistrats, de même que diverses autres prérogatives, dont il parle en cet endroit (a), & qui n'appartenoient aux Sénateurs que lorsqu'ils étoient actuellement revêtus de quelque magistrature, laquelle donnoit droit à ces distinctions. Dans un autre endroit, il parle d'un certain ASINIUS, qui pour s'ériger en Sénateur, n'avoit fait que changer de chaussure (*Mutavit calceos, Pater Conscripius repente factus est*) (b). N'auroit-il pas ajouté qu'il avoit encore pris le *laiclave*, si dès-lors il eût été une des marques distinctives de la

(a) *Sella curulis, Insignia, Fasces, Exercitus, Imperia, Provincia.*

(b) Philip. XIII. C. 13.

dignité sénatoriale , comme l'étoient les fouliers ? Je m'en rapporte donc à **PLINE** , qui assure que cette distinction, dans l'habillement des Sénateurs & des Chevaliers, étoit assez récente, & qu'il n'y avoit pas long-tems que des crieurs publics mêmes portoient des tuniques bordées d'un large galon de pourpre (a). Il est vrai que **TITE-LIVE** dit , sous l'an de Rome 433 , que dans la consternation générale que causa à Rome la nouvelle du traité des Fourches Caudines , l'on quitta les tuniques bordées de pourpre & les anneaux d'or , (*lati clavi annuli aurei positi*) (b). On suppose que l'un regarde les Sénateurs , & l'autre les Chevaliers ; & c'est sans doute le véritable sens de l'Historien , qui aura eu plus d'égard à ce qui étoit en usage de son tems , qu'à ce qui se pratiquoit dans le cinquième siècle de Rome. Fondé sur l'autorité de **PLINE**, je pourrois dire que cela ne regarde

(a) *Sicut tunica ab annulis Senatum tantum : quanquam & hoc sero : vulgoque purpura latiore tunica usus invenimus etiam præcones* H. N. Lib. XXXIII. C. 1.

(b) Lib. IX. C. 7.

pas les seuls Sénateurs , mais généralement ceux qui portoient la pourpre par luxe , si ce n'est qu'il n'y a guere d'apparence que la pourpre ait été fort commune à Rome dans le tems dont parle TITE-LIVE. Quoi qu'il en soit , PLINE nous assurant que l'usage de la pourpre , comme une marque de distinction pour les Sénateurs & les Chevaliers , étoit assez récent , & qu'anciennement les particuliers la portoient , dès qu'ils en vouloient faire la dépense , je ne puis donner d'autre explication à TITE-LIVE que celle que je viens de donner. Je trouve même la confirmation de ce que dit PLINE dans ce que SUÉTONE rapporte de JULES-CÉSAR & d'AUGUSTE. CÉSAR portoit des tuniques avec un large bord de pourpre (a) , long-tems avant que d'être Sénateur , & AUGUSTE en prit une en prenant la robe virile (b). CASAUBON a senti la difficulté dans ce dernier endroit , & dit qu'AUGUSTE ne la porta que par un privi-

(a) In JUL. C. 45.

(b) In Aug. C. 94.

lege particulier que lui avoit accordé CÉSAR. Mais qui avoit accordé à CÉSAR le même privilege sous la République ? J'en conclus donc que la tunique bordée d'un galon de pourpre plus ou moins large se portoit sous la République , comme le témoigne PLINE , par tous ceux qui en vouloient faire la dépense , & qu'elle n'est devenue une marque de distinction pour les Sénateurs & pour les Chevaliers que sous le règne d'AUGUSTE , puisqu'avant ce tems-là aucun Auteur ne fait mention du laticlave ou de l'angusticlave.

2. HORACE parle encore d'une espece de chaussure particuliere aux Sénateurs. C'étoient des souliers , ou plutôt des bottines noires , qui leur montoient jusqu'à mi-jambe (a).

3. Ils portoient encore sur leurs souliers une boucle ou agraffe d'argent en forme de croissant , ou peut-être de C , qui marquoit en même tems en quel nombre les Sénateurs avoient été dans le tems de leur institution

(a) *Nigris medium impedit crus pelligibus.* HORAT., Lib. I. Sat. VI. vs. 27.

(a). 4. Les autres distinctions dont ils jouissoient, étoient d'avoir leurs places séparées du peuple dans l'amphithéâtre, ou ils occupoient celles qui étoient le long de la balustrade ou de l'arene, & dans le théâtre, où ils occupoient l'orchestre (b), qui étoit tout près de l'endroit où les comédiens déclamoient. 5. Les jours de fête & de solennité, lorsque les magistrats faisoient des sacrifices, tous les Sénateurs avoient droit de se trouver au festin qui suivoit le sacrifice, & se faisoit au Capitole (c). Ceux qui avoient exercé des magistratures considérables, comme le consulat, la préture, ou l'édilité curule, y paroissoient avec la robe prétexte, qu'ils avoient eu droit de porter pendant le tems de leur magistrature, & qu'ils reprenoient dans ces occasions solennelles, & même lorsqu'ils se trouvoient aux jeux du cirque, &

(a) JUVENAL. Sat. VII. vs. 192. PLUTARCH. Quæst. Rom. N. 75.

(b) JUVENAL. Sat. III. vs. 178. VITRUV. Lib. V. C. 6.

(c) SUETON. in AUG. C. 35. GELL. Lib. XII. C. 8.

de la convo-
cation du Sé-
nat.

aux autres spectacles publics (a) :

Le droit de convoquer le Sénat appartenait d'abord au Roi seul (b), & ensuite, sous la République, aux Consuls, au Dictateur, & en son absence, au Général de la cavalerie (c) ; aux Préteurs, en l'absence des Consuls, & aux Tribuns du peuple. On peut y ajouter les magistrats extraordinaires qui ont été créés en différens tems de la République, comme l'Entre-Roi, le Préfet de la ville, les Décenvirs, les Tribuns militaires revêtus du pouvoir consulaire, & enfin les Triumvirs. Les anciens ont déjà douté si le Préfet de la ville, qui s'établissoit pour quelques jours, à l'occasion des Fêtes Latines, jouissoit du même droit (d). On en doutoit, parce que celui qu'on établissoit dans cette charge, n'étoit ordinairement qu'un jeune homme, qui n'étoit pas même Sénateur, n'ayant encore exer-

(a) CIC. Philip. II. C. 43. SENECA. Controv. Lib. I. C. 8.

(b) GELL. Lib. XIV. C. 7.

(c) LIV. Lib. VIII. C. 33. DIO CASS. Lib. XLII, pag. 222. C.

(d) GELL. Lib. XIV. C. 8.

été aucune charge. La question avoit été débattue entre JUNIUS GRACCHANUS, qui étoit pour la négative, & VARRON & CAPITON, de l'autre part, & ceux-ci étoient pour l'affirmative. TUBÉRON embrassa le sentiment de ces derniers. Il croyoit que les Tribuns du peuple, ayant eu le droit de convoquer le Sénat, même avant qu'ils eussent séance, il se pouvoit fort bien que le Préfet de la ville eût joui de la même prérogative, quoiqu'il ne fût pas Sénateur.

Il faut remarquer qu'un magistrat inférieur ne pouvoit convoquer le Sénat, si ce n'est en l'absence de celui qui lui étoit supérieur. Nous voyons qu'en l'absence des Consuls, c'étoit le Préteur de la ville qui faisoit assembler le Sénat (a); & CICÉRON remarque même qu'il ne pouvoit l'assembler extraordinairement que dans certains cas qui ne souffroient point de délai (b). Cette règle n'avoit cependant pas lieu à l'égard des Tribuns

(a) CICÉRON, ad Fam. Lib. X. Ep. 12. LIV. Lib. XXX. C. 21.

(b) Lib. XII. Ep. 28

du peuple, qui étoient maîtres de convoquer le Sénat, lorsqu'ils vouloient, & même malgré les Consuls (a).

Cette convocation se faisoit anciennement par des messagers qui alloient à toutes les demeures des Sénateurs, & même à leurs maisons de campagne (b). Souvent même, lorsque les affaires ne souffroient point de délai, on rassembloit les Sénateurs par des crieurs publics (c). Cela étoit facile dans l'ancien tems, si, comme le dit VALERE MAXIME (d), les Sénateurs se tenoient alors à portée pendant une partie de la journée, afin d'être prêts à entrer au Sénat à l'ordre des Consuls. Aussi CICÉRON remarque-t-il qu'il étoit du devoir d'un Sénateur de ne manquer à aucune des assemblées du Sénat (e), & ailleurs il parle des fonctions d'un Sénateur, comme très-pénibles, dès qu'on vou-

(a) Id. Lib. X. Ep. 28. Lib. XI. Ep. 6. De Orat. Lib. III. C. 1. DION. Hal. Lib. X. pag. 599.

(b) LIV. Lib. III. C. 38. CIC. de Senect. C. 16. COLUM. de R. R. R. Præfat.

(c) LIV. ibid. APPIAN. Civ. Lib. I. p. 622.

(d) Lib. II. C. 2. N. 6.

(e) Pro Domo C. 28. de Legg. Lib. III. C. 18.

loit les remplir avec exactitude (a). Pour que les Sénateurs ne s'absentassent point sous de légers prétextes, & pour les obliger à se trouver régulièrement aux séances du Sénat, lorsqu'on y devoit traiter d'affaires importantes, on mettoit à l'amende ceux qui y manquoient (b). Les Sénateurs qui avoient atteint l'âge de soixante, ou de soixante-cinq ans (c), n'étoient plus sujets à cette amende, & pouvoient se trouver au Sénat, ou s'en absenter, lorsqu'ils vouloient (d). Depuis que Rome se fut accrue au point où elle étoit à la fin de la République, & que les maisons de campagne des Sénateurs furent souvent à une grande distance de la ville, les magistrats convoque-

(a) In VERR. Lib. III. C. 51. pro CLUENT. C. 55.

(b) Liv. Lib. III. C. 38. CIC. Philip. I. C. 5. GELL. Lib. XIV. C. 7.

(c) SENEQUE le pere met l'âge de soixante-cinq ; mais je m'en rapporterois plutôt au fils qui n'en met que soixante. Ce qui me paroît confirmé, parce que tous les citoyens étoient dispensés à cet âge-là de tous les emplois publics, & que cela est encore confirmé par le Proverbe, *Sexagenarios de ponte dejici*. FESTUS. h. v. NON. MARC. p. 522.

(d) SENECA de brev. vit. C. 20. Controv. Lib. I. 8.

rent le Sénat par des édits ou affiches ; & ils y exprimoient même le sujet sur lequel on devoit délibérer , afin que les Sénateurs y vinssent tous préparés (a).

lieux où
se tenoit
le Sénat.

Le Sénat tenoit ses assemblées , ou dans un temple , proprement ainsi dit , comme celui de JUPITER , d'APOLLON , de MARS , de BELLONE , de la Concorde , &c. ou dans des lieux qui y étoient particulièrement destinés , comme les cours d'HOSTILIUS , de POMPÉE , de JULES (b) , &c. Il falloit même que ces cours eussent été consacrées par les Augures , & c'est pourquoi on y avoit joint des temples (c) , le Sénat ne pouvant s'assembler que dans un endroit qui eût été consacré. C'est aussi par cette raison que le temple de VESTA n'avoit pas été consacré , parce qu'il paroïssoit peu décent que le Sénat s'assemblât dans un lieu où il n'y avoit que des vierges (d). Les assemblées commen-

(a) CIC. Philip. III. C. 8. TACIT. Ann. Lib. II. C. 28.

(b) *Curia Hostilia , Pompeia , Julia.*

(c) GELL. Lib. XIV. C. 7.

(d) Ibid. & SERV. ad VIRG. Æn. Lib. VII. vs. 159.

voient toujours par quelque invocation de la divinité (a) à laquelle le lieu où l'on s'assembloit étoit dédié, & par des sacrifices. AUGUSTE ordonna que les Sénateurs, avant que de prendre leurs places, brûleraient de l'encens, & feroient des libations de vin sur l'autel (b). Le Sénat s'assembloit souvent dans le temple de BELLONE, qui étoit hors de l'enceinte de la ville. C'étoit pour y donner audience aux Ambassadeurs des Rois, ou des nations étrangères, dont il croyoit avoir lieu d'être mécontent, & auxquels, à cause de cela, il ne vouloit pas permettre l'entrée de la ville (c). C'étoit dans le même temple qu'il donnoit audience aux Généraux Romains, qui, après quelque victoire éclatante, demandoient d'être honorés du triomphe (d). Le Sénat avoit cette condescendance pour eux, parce qu'ils ne pouvoient

(a) GELL. 1. c.

(b) SUETON. in AUG. C. 35.

(c) LIV. Lib. XXXIII. C. 24. Lib. XXXIV. C. 43. Lib. XLII. 36.

(d) FESTUS V. Senacula. LIV. Lib. XXXI. C. 47. Lib. XXXIII. C. 12. Lib. XXXVI. C. 39. SENECA de Benef. Lib. V. C. 15.

rentrer dans la ville sans renoncer au commandement de l'armée, & par conséquent au triomphe, qui ne se pouvoit accorder qu'à ceux qui étoient actuellement à la tête d'une armée.

es tems
arqués
our les
Emblées
i Sénat.

Le Sénat tenoit ses assemblées régulièrement trois fois par mois, aux Calendes, aux Nones & aux Ides de chaque mois (a). S'il survenoit des affaires, on pouvoit l'assembler tous les jours. MANUCE en excepte tous les jours où se pouvoient tenir les comices (b), ou assemblées du peuple, qui montent à près de deux cens, & croit que dans aucun de ces jours-là le Sénat ne pouvoit avoir de séances. Mais il n'y a nulle apparence que le Sénat ait été empêché de vaquer aux affaires de la République pendant plus de la moitié de l'année. D'ailleurs, quoique ce nombre de jours fût marqué pour les assemblées du peuple, il n'est pas vraisemblable que le peuple s'assemblât deux cens fois par an. Mais on ne pouvoit l'as-

(a) MANUT. de Senat. Rom. C. 5.

(b) *Dies comitiales.*

sembler que dans quelqu'un de ces deux cens jours. SIGONIUS est d'un sentiment contraire à celui de MANUCE (a), & donne des preuves claires que le Sénat pouvoit non-seulement s'assembler dans ces jours-là, s'il n'y avoit point de comices (b), mais même lorsque les comices étoient actuellement assemblées (c). L'opinion de MANUCE ne me paroît donc fondée que sur ce que, lorsque le peuple étoit actuellement assemblé en comices, les Sénateurs étoient obligés de s'y trouver, de même que les magistrats, qui ne pouvoient en même-tems présider au Sénat & aux comices. Il est même arrivé, sous le consulat de CICÉRON, que l'assemblée du peuple, indiquée à un de ces jours, fut surseie au lendemain, afin que le Sénat pût délibérer sur les mesures à prendre dans ces comices (d). AUGUSTE réduisit à deux fois par mois les séances régulières du Sénat,

(a) ZAMOUK. de Sen. Rom. Lib. II. C. 7.

(b) CIC. ad Fam. Lib. VIII. Ep. 8.

(c) LIV. Lib. XXXVIII. C. 53. Lib. XXXIX. C.

39.

(d) CIC. pro MUREN. C. 25.

& c'étoit, selon SUÉTONE (a), aux Calendes & aux Ides de chaque mois. AUGUSTE dispensa encore les Sénateurs de comparoître pendant les mois entiers de Septembre & d'Octobre, excepté un certain nombre, qui se tiroit au sort, & qui devoit suffire, pendant ces deux mois, pour donner force à un Sénatus-Consulte (b).

Du nombre
de Sénateurs
requis pour
donner force
à un Sénatus-
Consulte.

Car pour qu'un Sénatus-Consulte, ou decret du Sénat, fût valide, il falloit qu'il fût trouvé à l'assemblée le nombre de Sénateurs prescrits par les loix. Il n'est pas facile de déterminer quel fut ce nombre sous la République, mais on peut conjecturer qu'il falloit cent Sénateurs pour donner force à un decret. Nous trouvons qu'en l'an 566 de Rome, M. FULVIUS reproche au Consul EMILIUS d'avoir fait déposer dans les archives un Sénatus-Consulte, qui n'étoit pas dans les formes, puisqu'il n'y avoit pas assisté un nombre suffisant de Sé-

(a) In AUG. C. 35.

(b) Ibid.

nateurs (a). Dans un decret de l'année suivante, dressé au sujet des Bacchanales, il est défendu de célébrer, ou d'assister à ces fêtes, à moins d'y avoir été autorisé par un Sénatus-Consulte, formé du moins par cent Sénateurs (b). On en conclut naturellement que c'étoit-là le nombre requis, & qu'il le fut tant que le Sénat ne fut composé que de trois cens membres. Je crois même qu'il ne fut pas augmenté après que SYLLA eut doublé le nombre de cette compagnie, jusqu'en 686. Alors C. CORNELIUS, Tribun du peuple, fit passer en loi, que personne ne pourroit jouir d'une exemption des loix accordée par le Sénat, à moins que le decret n'en eût été formé par deux cens Sénateurs (c). Cette loi trouva

(a) LIV. Lib. XXXVIII. C. 44. Lib. XXXIX. C. 4.

(b) LIV. ib. C. 18.

(c) ASCON in Argum. Orat. pro CORNEL. Quoiqu'ASCONIUS ne fasse mention que de ce cas particulier, je crois que la loi devoit s'étendre à tous les Sénatus-Consultes. En effet le mécontentement général du Sénat, & les fortes oppositions qu'il fit au Tribun CORNELIUS, prouvent, à ce qu'il me semble, qu'il s'agissoit d'une affaire de la dernière importance pour le Sénat, & non d'un simple cas particulier.

beaucoup d'opposition de la part des principaux de Rome, qui n'auroient pû s'y opposer avec tant d'obstination, si le nombre de Sénateurs qu'elle ordonnoit n'eût été une nouveauté gênante pour le Sénat & pour les magistrats, qui avant ce tems-là formoient des decrets, sans avoir égard au nombre des Sénateurs. Je crois, à la vérité, qu'il y a toujours eu quelque loi qui régloit le nombre de Sénateurs nécessaire pour qu'un decret fût valide; mais je crois aussi que jamais loi n'a été plus négligée. Il est vrai que lorsqu'un Sénateur s'apercevoit qu'il alloit se former un decret contraire à ses vûes, & qu'il remarquoit que le nombre réglé de Sénateurs ne s'y trouvoit pas, il pouvoit arrêter tout court les conclusions, en disant au magistrat qui présidoit, « comptez les Sénateurs », (*Numera Senatum*) (a); mais à moins de quelque remarque pareille, il y a bien de l'apparence que le magistrat, sans faire attention au nombre, passoit outre, & faisoit dresser le *Sénatus-Con-*

(a) FESTUS V. *Numera*.

fulste. Souvent aussi le magistrat ne pouvant rassembler ce nombre, étoit obligé de remettre à un autre tems à prendre ses conclusions (a). AUGUSTE voulut qu'il se trouvât quatre cens Sénateurs présens, pour qu'un Sénatus-Consulte fût valide (b); mais lui-même réduisit bientôt après ce nombre (c), & il n'y eut rien de bien fixe à cet égard sous les Empereurs, comme j'aurai occasion de le prouver ailleurs (d).

Lorsque l'assemblée étoit formée, le magistrat qui l'avoit convoquée, après avoir pris les auspices, & fait des offrandes aux Dieux, entroit dans la cour, & proposoit les matieres (e). Dès qu'elles avoient été débattues, il recueilloit les suffrages. Anciennement on observoit presque toujours de faire ouvrir les avis par le Prince du Sénat (f), à moins que

Ordre observé dans les suffrages.

(a) CICER. ad Fam. Lib. VIII. Ep. 5.

(b) DIO CASS. Lib. LIV. p. 624.

(c) Idem Lib. LV. p. 629.

(d) LIV. III. Ch. dern.

(e) GELL. Lib. XIV. C. 7. SUTTON. in JUL. E. 81.

(f) GELL. ib. & Lib. IV. C. 10. V. MURET. in Cat. III. C. 6.

ce ne fût après l'élection des nouveaux Consuls ; car en ce cas-là , c'étoit toujours un des Consuls désignés , qui opinoit le premier (a). La raison pourquoi l'on faisoit ouvrir les avis par les Consuls désignés , étoit que naturellement ils devoient opiner avec beaucoup de prudence & de circonspection , puisqu'ils devoient être chargés de l'exécution des decrets qui se formoient alors dans le Sénat , laquelle s'étendoit ordinairement jusques dans l'année de leur consulat (b). S'il n'y avoit point encore de Consuls désignés , il dépendoit du Consul en charge de faire ouvrir le premier avis par celui qu'il vouloit , pourvû cependant que ce fût un Consulaire , & même il semble que cet usage étoit très-ancien (c). Ensuite il recueilloit les suffrages , suivant le rang & la dignité de chaque Sénateur , s'adressant d'abord aux Consulaires ; après eux , à ceux qui

(a) SALLUST. Catil. C. 50. CIC. Phil. V. C. 13. ad Fam. Lib. VIII. Ep. 4. GELL. Lib. IV. C. 10.

(b) APPIAN. Civil. Lib. II. pag. 713. GRAVINA de ortu & prog. Jur. Civ. Lib. I. . 18.

(c) LIV. Lib. V. C. 20.

avoient exercé la préture , & ainsi de suite , excepté que ceux qui avoient exercé des charges inférieures à l'édilité curule , se déclaroient rarement de vive voix , & ne faisoient que se ranger du côté de ceux dont ils approuvoient les avis (a) , ou , si on les consultoit , on avoit en ce cas-là plus d'égard à leur âge qu'à leur dignité. Pour ce qui est de ces magistratures inférieures , il faut remarquer que ceux qui étoient actuellement en charge , pouvoient quelquefois haranguer sur les choses qui regardoient indirectement leur charge , & principalement les Tribuns du peuple , qui pouvoient avoir beaucoup d'influence sur tout ce qui se traitoit dans le Sénat. Nous voyons que CATON , n'étant encore que désigné Tribun du peuple , y fait une harangue assez longue (b) , & en ceci , les Tribuns du peuple étoient traités avec quelque distinction , à cause du grand pouvoir que leur charge leur donnoit dans l'Etat.

(a) DIONYS. Halic. Lib. VII. p. 453.

(b) SALLUST. Catil. C. 54. CIC. pro SECT.
C. 28.

privilege de
sénateurs
seulement. Par un privilège extraordinaire, on accordoit quelquefois à un Sénateur, qui n'avoit encore exercé que des dignités inférieures, le droit de donner son suffrage dans le rang des Consulaires (a). Cet honneur étoit très-rare sous la République, & ne s'accordoit guere qu'à ceux qui, ayant accusé & fait condamner un Sénateur pour quelque crime, qui lui faisoit perdre la dignité sénatoriale, méritoient par-là la place qu'il avoit occupée dans le Sénat. Ceux qui en avoient accusé & convaincu de brigue, donnoient leurs suffrages entre ceux qui avoient exercé la Préture (b).

Jusqu'au premier consulat de JULES-CÉSAR, les Consuls observerent toujours de recueillir les suffrages pendant toute l'année, dans le même ordre qu'ils avoient suivi le jour qu'ils étoient entrés en charge. Mais CÉSAR, qui, dans son consulat, avoit d'abord commencé par consulter CRAS-

(a) CIC. Philip. I. C. 6.

(b) Id. pro BALBO. C. 25. DIO CASS. Lib. XXXVI. pag. 22.

SUS , s'adressa toujours à POMPÉE , depuis que celui-ci fut devenu son gendre (a) (b). AUGUSTE n'y observa aucun ordre , & s'adressoit tantôt à l'un , tantôt à l'autre , afin qu'ils vîssent tous d'autant mieux préparés sur les matieres qui devoient se traiter (c). Quelquefois aussi , lorsqu'il s'agissoit de quelque affaire de grande importance , on prenoit les Sénateurs à serment avant de les faire opiner (d). Les decrets du Sénat se formoient la plûpart du tems par le partage (e) , de sorte que ceux qui suivoient un avis se déclaroient , en se rangeant du côté de celui qui l'avoit ouvert ; & ceux qui étoient d'une opinion contraire, se rangeoient

(a) SUET. in JUL. C. 21. GELL. Lib. IV. C. 10.

(b) Il étoit encore très-honorable d'opiner le second , & même le troisieme ; mais cette distinction ne s'étendoit guere que jusqu'au quatrieme , après quoi celui qui présidoit prenoit les voix du reste des Consulaires selon leur rang ; & ainsi de suite. CIC. ad ATT. Lib. I. Ep. 13. GELL. Lib. IV. C. 10.

(c) SUET. in AUG. C. 35.

(d) LIV. Lib. XXVI. C. 33. Lib. XXX. C. 40. & Lib. XLII. C. 21.

(e) GELL. Lib. XIV. C. 7. PLIN. Lib. VIII. Ep. 14.

du côté opposé. Ceux qui n'avoient pas voix délibérative, ou les Sénateurs pédaïres, se déclaroient toujours de cette façon.

ordre obser-
dans les
libérations
du Sénat.

Dans tout ce qui devoit faire l'objet des délibérations du Sénat, on commençoit toujours par ce qui concernoit la religion, & ensuite on traitoit des affaires d'Etat (a). Le magistrat qui avoit convoqué le Sénat, & qui présidoit, n'étoit pas le seul qui eût droit d'y faire les propositions, tous ceux qui, en vertu du pouvoir de leurs charges, étoient en droit de le convoquer, avoient aussi celui d'y proposer les affaires (b). Il est vrai que le Consul étoit maître d'empêcher qu'on ne fît quelque proposition contraire à ses vûes. Il n'y avoit que les Tribuns du peuple qui fussent en droit d'y proposer ce qu'ils vouloient, même malgré le Consul, lorsqu'il refusoit de le faire lui-même (c). Ils pouvoient encore ajouter à sa proposition, la changer, & même

(a) GELL. l. c. LIV. Lib. VI. C. 1.

(b) CIC. Philip. VIII. C. 1.

(c) Vid. MANUT. in CIC. ad Fam. Lib. I. Ep. 1.

l'anéantir (a). Tout magistrat qui avoit un pouvoir égal ou supérieur à celui du magistrat qui présidoit, pouvoit s'opposer à sa proposition, & empêcher qu'on opinât sur cette affaire (b). Si le Consul s'apercevoit que les conclusions qu'on étoit prêt à prendre, n'étoient pas conformes à ses vûes, il pouvoit, avant que d'achever de recueillir les suffrages, interposer un discours exhortatoire, pour tâcher de les ramener à son sentiment. Nous en avons un exemple dans la quatrième Catilinaire, que CICÉRON prononça après qu'il eut remarqué l'impression qu'avoit faite sur les esprits de plusieurs Sénateurs la harangue de CÉSAR.

Une des principales prérogatives de celui qui présidoit, consistoit en ce qu'il pouvoit donner à une affaire le tour qu'il vouloit, selon qu'il penchoit d'un ou d'autre côté. On en voit un exemple dans la conduite

Prérogative
de celui qui
présidoit.

(a) CIC. ad Fam. Lib. X. Ep. 16.

(b) Id. de Legg. Lib. III. C. 3. GELL. Lib. XIV. C. 7.

du Préteur POSTUMIUS , à l'égard des principaux des Achéens (a). On les avoit fait venir à Rome , pour y rendre compte de leur conduite , parce qu'on les soupçonnoit d'avoir favorisé PERSÉE , Roi de Macédoine. Il y avoit long-tems qu'on les retenoit , sans se donner la peine de les ouïr dans leur défense. Les Envoyés de la République des Achéens étoient à Rome , pour prier le Sénat de les mettré en liberté , mais le Sénat étoit partagé là-dessus , & il y avoit trois avis différens. Les uns vouloient qu'on les renvoyât absous ; d'autres qu'on les déclarât absous , mais qu'on les retînt : les derniers vouloient qu'ils ne fussent ni absous , ni renvoyés. Le Préteur POSTUMIUS , qui présidoit , & qui n'étoit pas favorable aux Achéens , ne fit aucune mention de l'avis des seconds , & ordonna que ceux qui étoient d'avis qu'on les renvoyât passassent d'un côté , & que ceux qui étoient d'avis qu'on les retînt , passassent de l'autre. Tous ceux qui avoient été du second avis se ran-

(a) POLYB. *Excerpta Legat.* N. CXXIX.

gerent du côté des derniers , où la pluralité se trouvant par-là , les pauvres Achéens ne furent ni absous , ni renvoyés. Il pouvoit encore joindre deux propositions , & les lier si bien qu'on ne pût les séparer.

CICÉRON en rapporte un exemple (a). PTOLÉMÉE AULÈTES, Roi d'Egypte, ayant été chassé par ses sujets, étoit venu à Rome y solliciter le secours du peuple Romain pour son rétablissement. Les Consuls ayant assemblé le Sénat , y firent deux propositions ; l'une s'il falloit entreprendre de rétablir PTOLÉMÉE ; l'autre , en cas qu'on prît cette résolution , à qui on en donneroit la commission. Un Tribun du peuple réunit ces deux propositions ; & pour favoriser POMPÉE , les exprima ainsi : si le Sénat trouvoit à propos que POMPÉE fût chargé de la commission de rétablir le Roi d'Egypte.

Le Consul pouvoit encore faire diverses propositions dans une même séance , & ce droit fut depuis accordé aux Empereurs. C'est ce qu'on nom-

On pouvoit faire diverses propositions dans une même séance.

(a) Ad Fam. Lib. I. Ep. 21

moit *jus secunda*, *tertia*, *quarta relationis* (a). Cependant lorsqu'on joignoit ainsi des matieres différentes, il étoit permis à un Sénateur de demander qu'on les séparât, & qu'on traitât chacune en particulier (b). En opinant sur une proposition, un Sénateur étoit en droit de parler en même tems de quelque autre affaire qu'il croyoit importer à l'Etat, de dire ce qu'il en pensoit lui-même, & de prier le Consul de la faire débattre (c) (d). Cela se pratiquoit souvent pour gagner du tems, & empêcher qu'il ne se formât aucun décret ce jour-là (e). La raison en étoit qu'après dix heures (f), ce qui re-

(a) Vid. CASAUBON. ad SUET. JUL. C. 20. & LIPS. ad TACIT. Ann. Lib. XV. C. 22.

(b) ASCON. in Orat. pro MILONE. C. 6. SENECA Epist. 21.

(c) A tout cela le Consul n'y avoit d'égard qu'autant qu'il vouloit, à moins qu'il ne vit tout le Sénat & les Tribuns du peuple se déclarer pour la proposition du Sénateur, auquel cas il se voyoit comme forcé de se rendre aux clameurs du Sénat, & de changer la proposition.

(d) TACIT. Ann. Lib. XIII. C. 49. V. GRONOV. Obf. Lib. I. C. 22. FERRARI Elect. Lib. I. C. 12.

(e) CIC. ad ATT. Lib. IV. Ep. 2. De Legg. Lib. III. C. 18. GELL. IV. C. 10.

(f) SENECA de Tranq. animi. C. 15.

vient

vient à nos quatre heures du soir, on ne pouvoit plus faire de nouvelle proposition dans le Sénat, ni former de Sénatus-Consulte après le coucher du soleil (*a*).

Le Sénateur qui opinoit, se levait ^{Maniere d'opiner.} pour dire son sentiment (*b*), & après avoir fini son discours, il reprenoit sa place (*c*). Mais s'il se contentoit de se conformer à l'avis d'un autre, il restoit assis (*d*). On voit dans l'histoire de TITE LIVE, & sur-tout dans les Philippiques de CICÉRON, divers exemples de la maniere dont les Sénateurs opinoient (*e*). Il étoit de la liberté du Sénat que le Consul, ou le magistrat qui présidoit, ne pût interrompre un Sénateur, quelque étendue qu'il donnât à son discours (*f*). Tous les Sénateurs furent extrê-

(*a*) CIC. ad ATT. Lib. I. Ep. 14. : Catil. IV. C. 3. Philip. III. C. 10. GELL. Lib. XIV. C. 7.

(*b*) CIC. ad Q. Fr. Lib. II. Ep. 1.

(*c*) SALLUST. B. Catil. C. 53. CIC. ad ATT. Lib. I. Ep. 14.

(*d*) Id. ad Fam. Lib. V. Ep. 2.

(*e*) Phil. III. C. 15. V. C. 4. VIII. C. II. IX. C. 7.

(*f*) CICÉRON n'approuve pas qu'un Sénateur donne trop d'étendue à son discours, à moins que la nécessité ne l'exige, & il lui recommande d'ailleurs la précision. De Legg. Lib. III. C. 18.

mement choqués de la violence que CÉSAR, étant Consul, fit à CATON, qui parloit trop long-tems à son gré. CÉSAR s'apperçut que CATON, en alongeant son discours, n'avoit d'autre but que de gagner du tems, & de faire enforte qu'on ne pût prendre de conclusions ce jour-là. CÉSAR le fit saisir, & vouloit le faire conduire en prison ; mais tous les Sénateurs s'étant levés pour y accompagner CATON, CÉSAR n'osa poursuivre, & le fit relâcher (a). Il paroît cependant que les Consuls pouvoient mettre à l'amende ceux qui parloient avec trop de hardieffe (b) ; mais ils étoient obligés d'user de ce droit avec beaucoup de ménagemens, le Sénat n'aimant pas qu'on gênât la liberté de ses membres.

Du Sénatus-
Consulte.

Si quelqu'un, selon le droit de sa charge, formoit une opposition, on ne pouvoit dresser de Sénatus-Consulte (c) ; mais on ne laissoit pas de dresser un décret de ce qui avoit été

(a) SUET. in JUL. C. 20. GELL. Lib. IV. C. 20.

(b) De Orat. Lib. III. C. 1.

(c) CIC. ad Fam. Lib. VIII. Ep. 8.

résolu à la pluralité des voix, & ce décret ne se nommoit pas *Sénatus-Consulte*, mais (*Senatus auctoritas*) autorité du Sénat. On donnoit ce nom à toutes les résolutions du Sénat où il se trouvoit quelque manque de formalité (a), soit à l'égard du tems ou du lieu où le Sénat s'étoit assemblé, soit à l'égard de la maniere dont il avoit été convoqué, soit qu'il y eût eu quelque opposition, soit enfin que le nombre de Sénateurs requis pour donner force à un *Sénatus-Consulte*, ne s'y fût pas trouvé (b). Dans tous ces cas on devoit, ou faire débattre de nouveau la matiere dans le Sénat, ou bien on la portoit devant le peuple, qui en décidoit. Car quoiqu'on en dressât un décret, ce n'étoit qu'un simple mémoire de ce qui s'étoit passé dans le Sénat, & qui ne pouvoit servir qu'à faciliter les affaires dans une autre séance.

Une autre prérogative qui donnoit beaucoup d'influence sur les décisions du Sénat à celui qui présidoit, Maniere dont se prenoient les conclusions

(a) DIO CASS. Lib. LV. p. 629.

(b) CIG. ad Fam. Lib. VIII. Ep. 8.

consistoit en ce qu'il pouvoit recueillir les suffrages sur une affaire plutôt que sur l'autre, selon sa volonté (a). La formule dont il se servoit pour ordonner aux Sénateurs de se partager pour aller aux voix, étoit, « que ceux qui sont de cet avis se rangent » de ce côté-ci, & que ceux qui sont » de l'avis contraire, se rangent de » l'autre côté ». *Qui hoc censetis, illuc transite; qui alia omnia, in hanc partem* (b) (c). Celui qui présidoit se déclaroit toujours le premier, & ceux qui étoient de même avis, se rangeoient autour de lui. Il considéroit ensuite de quel côté étoit la pluralité, & en conséquence ordonnoit que le Sénatus-Consulte fût dressé (d).

(a) Id. ad Fam. Lib. I. Ep. 2. Lib. X. Ep. 12.

(b) FESTUS V. *qui hoc censetis*. PLIN. Lib. VIII. Ep. 14.

(c) MANUCE croit que les portes de la cour où le Sénat étoit assemblé, restoient ouvertes, de sorte que le peuple pouvoit voir & entendre tout ce qui s'y passoit, in *Phil.* IV. C. 1. Mais il n'y a nulle apparence qu'on permit au peuple d'assister à des délibérations qui demandoient souvent le secret, & d'ailleurs sa présence eût extrêmement gêné la liberté des Sénateurs. Vid. AC. A. FERRATII *Epist.* Lib. II. Ep. 1.

(d) Vid. BRISSON. de *Form.* Lib. II. p. 184.

Cela se faisoit avec solennité, & on nommoit un certain nombre de Sénateurs pour avoir, avec le magistrat, l'œil à ce que le décret fût dressé selon l'intention du Sénat. On commençoit par marquer le jour & le lieu où le Sénat avoit été assemblé : on y marquoit le nom du magistrat qui avoit présidé & avoit proposé les matieres : on y mettoit ensuite les noms des Sénateurs nommés pour avoir soin de faire dresser le décret, & c'étoit ordinairement ceux qui avoient le plus contribué à faire prendre cette résolution. Enfin suivoit la résolution même. Il nous reste encore quelques Sénatus-Consultes où l'on peut voir la maniere dont ils se dressoient (a).

Et dont se
dresseoit le
Sénatus-
Consulte.

Après que ce décret avoit été mis en écrit avec toutes les formalités requises, les Tribuns du peuple étoient encore en droit de le relire, & s'ils l'approuvoient, ils y souscrivoient la lettre T. (b) Alors le Séna-

(a) CIC. ad Fam. Lib. VIII. Ep. 8. FRONTIN. de Aquæd. N. 2. BRISSON. de Form. Lib. II. p. 198. BYNKERSH. Opusc. Diss. II. p. 219.

(b) VALER. MAX. Lib. II. C. 2. N. 7.

tus-Consulte , revêtu de toutes ces formalités , se portoit au trésor , où se gardoient les loix & les archives de la République. Cependant la validité d'un Sénatus-Consulte ne lui donnoit point force de loi , à moins que le peuple ne l'eût confirmé par ses suffrages. La peine dont on y menaçoit les contrevenans , étoit simplement , « que le Sénat jugeroit » qu'ils avoient agi contre l'intérêt » de la République ». *Si quis adversus ea fecerit , eum contra Rempublicam videri facturum* (a). Il semble même qu'un Sénatus-Consulte n'étoit valide qu'après avoir été déposé dans le trésor (b). Anciennement on les mettoit dans le temple de CÉRÈS sous la garde des Ediles (c). Toutes les affaires , au sujet desquelles le Sénat s'étoit assemblé , étant ainsi terminées , le Consul , ou le magistrat qui présidoit , congédioit les Sénateurs , en disant , « nous ne vous retenons plus ,

(a) Vide BRISSON. de Form. Lib. II. pag. 216, & seqq.

(b) SUTTON. in AUG. C. 94. TACIT. Ann. Lib. III. C. 51.

(c) LIV. Lib. III. C. 55.

» Peres Conscripti ». *Non amplius vos moramur , Patres Conscripti* (a).

Nonobstant toutes les formalités qu'on observoit en rédigeant un Sénatus-Consulte, il ne laissoit pas de s'y glisser bien des abus. Souvent il s'en dressoit sur lesquels le Sénat n'avoit pas seulement été consulté, ou qui, n'étant pas valides, se dressoient & se déposoient comme tels dans les archives. Il s'étoit de tout tems commis bien des fraudes à cet égard, car TITE-LIVE reconnoît que dès le commencement du quatrieme siecle de Rome, les Consuls supprimoient ou altéroient les Sénatus-Consultes à leur fantaisie (b). Il nous parle ailleurs d'un Sénatus-Consulte subreptice, que le Consul EMILIUS avoit fait déposer dans le trésor, quoiqu'il y eût eu un manque de formalité, en ce que le nombre de Sénateurs ordonné par les loix ne s'étoit pas trouvé à cette résolution (c). PLUTARQUE rapporte les pré-

Fraudes qui s'y commettoient.

(a) CAPITOL. in MARCO. C. 10.

(b) Lib. III. C. 55.

(c) Lib. XXXVIII. C. 44. & Lib. XXXIX. C. 46

cautions que prenoit CATON d'Utique , étant Questeur , pour s'assurer de la vérité des Sénatus-Consultes , avant que de souffrir qu'ils fussent portés au trésor (a). C'étoient les Questeurs de la ville qui étoient chargés de la garde du trésor , & CATON exerçant cette charge , & étant informé que ses prédécesseurs , par connivence ou autrement , avoient recubiens des Sénatus-Consultes faux , ou auxquels il manquoit quelque formalité , ne vouloit en recevoir aucun qu'après l'examen le plus scrupuleux. Il ne s'en rapportoit pas au témoignage de plusieurs Sénateurs , il falloit , pour qu'il portât le décret au trésor , que les Consuls lui eussent affirmé avec serment qu'il n'étoit destitué d'aucune des formalités requises. On voit combien les précautions de CATON étoient nécessaires , par un exemple que rapporte CICÉRON , & qui prouve bien clairement que dans les derniers tems de la République on n'y gardoit guere de ménagement , & qu'à cet égard on

(a) In CATONE Min. pag. 767. A.

pouffoit la hardieffe au plus grand excès (a). « MEMMIUS, dit-il, vient » de communiquer au Sénat la convention que son compétiteur & lui » avoient faite avec les Consuls. Elle » portoit que si les Consuls de cette » année pouvoient les faire désigner » Consuls pour l'année suivante, ils » s'engageoient, de leur côté, à » payer aux Consuls quatre cens » mille sesterces, s'ils ne leur fournissent trois Augures qui déclareroient qu'ils avoient observé les » auspices le jour qu'on avoit fait la » loi *Curiate*, qui n'avoit pas seulement été proposée ; & de trouver » encore deux Consulaires qui affirmoient qu'ils avoient assisté à la » signature du Sénatus-Consulte, qui » régloit l'état de leurs provinces, » quoique l'affaire n'eût pas seulement été proposée dans le Sénat ». On voit assez, par ce seul trait, combien il se commettoit de fraudes à cet égard, & cela n'est pas surprenant dans un tems où les mœurs des Romains étoient si corrompues, puis-

(a) Ad ATTIC. Lib. IV. Ep. 18.

qu'il s'y étoit glissé beaucoup d'abus dès les premiers tems de la République.

Ainsi sur de faux Sénatus-Consultes, on se faisoit donner des gouvernemens de provinces, on dispo-
soit à sa fantaisie des armées & des
revenus de la République. Les
Grands de Rome ne se donnoient
souvent pas la peine de s'adresser au
Sénat : ils faisoient dresser chez eux
des Sénatus-Consultes où ils met-
toient les noms de quelques Séna-
teurs, & par lesquels ils se faisoient
donner telle commission qu'ils ju-
geoient à propos (a). Il n'est donc
pas surprenant que CÉSAR, étant
Dictateur, s'en jouât publiquement,
& que, sans consulter le Sénat, il fit
dresser chez lui des décrets où il le
faisoit parler comme il vouloit. CI-
CÉRON se plaint de s'y trouver sou-
vent nommé, sans en avoir eu la
moindre connoissance (b). « Pendant
» que je suis à Rome, dit-il, & dans
» les plus pressantes affaires du bar-

(a) CIC. ad ATT. Lib. V. Ep. 26.

(b) Ad Fam. Lib. IX. Ep. 15.

» reau , on dresse des décrets du Sé-
» nat chez notre ami (CÉSAR), &c,
» quand la fantaisie lui en prend , il
» me fait l'honneur de m'y nommer ,
» comme si j'y eusse été présent. Il
» arrive que j'apprends qu'un décret
» du Sénat , qu'on dit être passé de
» mon avis , a été porté en Arménie
» ou en Syrie , avant même que j'en
» aie oui parler en aucune manière.
» Ne pensez pas que je raille ; mais
» sachez qu'il m'est déjà venu des
» lettres de la part des Rois les plus
» éloignés , par lesquelles ils me re-
» mercient de leur avoir fait donner
» le titre de Rois par mon suffrage ;
» fans que j'aie su , ni s'ils avoient le
» titre de Roi , ni même s'ils étoient
» au monde ». Après la mort de CÉ-
» SAR , MARC-ANTOINE n'y garda pas
» plus de mesures que lui , & sous de
» faux Sénatus-Consultes , disposa à son
» gré des gouvernemens des provinces ,
» des finances de la République , des
» royaumes & des immunités , comme
» CICÉRON le lui reproche en divers
» endroits (a).

(a) Ad Fam. Lib. XII. Ep. 1. Philip. V. C. 4. &
passim.

Associé du
Sénat.

L'autorité du Sénat étoit sans bornes au commencement de la République, & le peuple ne pouvoit exercer la souveraineté que d'une manière tout-à-fait dépendante. Il ne pouvoit être ~~assemblé~~ ^{assemblé} qu'en conséquence d'un décret du Sénat, & on ne lui pouvoit faire aucune proposition qu'elle n'eût été auparavant débattue & approuvée dans cette compagnie. Les conclusions mêmes qui se prenoient dans les comices, devoient être conformes aux vûes du Sénat, puisqu'elles n'avoient force de loi, qu'après avoir été ratifiées par un second Sénatus-Consulte. Le Sénat convenoit bien que la souveraineté résidoit dans le peuple ; que le pouvoir législatif lui appartenoit ; qu'il avoit le droit d'élire ses magistrats, & d'ordonner de la paix ou de la guerre. Hors ces trois points, il prétendoit décider de tout par lui-même ; & encore vouloit-il que ces affaires ne pussent être proposées au peuple qu'en conséquence d'un Sénatus-Consulte, qui l'ordonnât, & qui servît comme de règle à la décision du peuple ; après quoi il falloit encore un second Sénatus-Con-

sulte pour ratifier ce qu'avoit ordonné le peuple , sans quoi toutes ses ordonnances étoient nulles (a). On voit bien par-là que le Sénat étoit en effet maître de tout , & que le peuple n'exerçoit sa prétendue souveraineté que d'une manière précaire & entièrement dépendante.

Le Sénat se feroit aisément maintenu dans la possession d'une autorité si étendue, s'il n'eût travaillé un peu trop ouvertement à asservir ce même peuple ; qu'il vouloit bien considérer comme souverain. Les manières populaires des premiers Consuls , les haches ôtées des faisceaux ; ces mêmes faisceaux baissés devant lui , comme pour rendre hommage à sa souveraineté ; les appels qui paroissent assurer sa liberté , tout cela avoit ébloui le peuple , & lui avoit fait croire qu'il tiroit des avantages réels de la révolution. Il ne fut pas long-tems à s'appercevoir que son joug étoit plutôt appesanti qu'allégé , & que les Patriciens , qui remplis-

A laquelle
les Tribuns
du peuple
font diverses
breches.

(a) LIV. Lib. I. C. 17. & 22. Lib. IV. C. 3. CIC.
pro PLANC. C. 2.

soient presque toutes les places du Sénat, qui étoient seuls admis aux magistratures, n'avoient d'autre but que de le tenir dans l'oppression & dans la misère, comme le plus sûr moyen de le rendre soumis & docile. La dureté avec laquelle ceux-ci poursuivirent les débiteurs insolvables, qu'ils avoient ruinés par des usures criantes, & qu'ils vouloient encore réduire à l'esclavage, mit enfin le peuple au désespoir. Il se retira au mont sacré, disposé à renoncer à une patrie, où il gémissoit dans une dure servitude. Enfin le Sénat ne put l'engager à revenir à Rome qu'en lui accordant des Tribuns, qui devoient le protéger contre les injustices des Grands. Ces Tribuns firent diverses breches à la trop grande autorité du Sénat, & la fit rentrer de tems à autre dans ses justes bornes, en faisant agir le peuple, & le remettant dans l'exercice de ses droits. Cela n'empêcha pas que le Sénat, toujours attentif à saisir toutes les occasions d'étendre son autorité, n'usurpât de tems en tems sur les droits du peuple; & que, d'un autre côté, les Tribuns

du peuple ne portaient de grands coups à l'autorité du Sénat. C'est ce qui ne permet pas de fixer au juste les bornes de cette autorité, qui fut plus ou moins étendue, selon que les Tribuns du peuple lui laisserent la liberté d'agir, ou que, portant les affaires devant l'assemblée du peuple, ils ôtoient au Sénat le droit d'en décider. Voici pourtant à peu près les principales affaires dont ils lui laisserent l'entière direction.

1. Il avoit une inspection particulière sur la religion, dont tous les ministres lui étoient soumis, & où il ne pouvoit s'introduire aucune nouveauté sans un Sénatus - Consulte. Cependant, dans des cas importants, il falloit encore que le peuple confirmât par une loi (a), ce que le Sénat avoit ordonné; & le Sénat se fit même autoriser par le peuple, pour veiller à ce qu'il ne se bâtît point de temple, ni ne se consacrat point d'autel, sans l'approbation du Sénat & de la plûpart des Tribuns du peuple (b). Il

Il avoit la direction des affaires de religion.

(a) Liv. Lib. XXXIX. C. 19.

(b) Id. Lib. IX. C. 46.

conferva ce droit sous les Empereurs, auxquels les peuples de l'Empire Romain n'élevoient de temple qu'après y avoir été autorisés par un Sénatus-Consulte (a). C'étoit encore le Sénat qui ordonnoit quand on devoit consulter les livres des Sibylles, & on n'osoit même les lire sans son ordre (b).

disposoit des
gouverne-
mens.

2. C'étoit lui qui régloit tout ce qui concernoit les gouvernemens des provinces, & le commandement des armées, qu'il continuoit, ou dont il abrégeoit la durée, selon qu'il le jugeoit à propos. Par-là il tenoit les magistrats dans sa dépendance, puisque c'étoit du Sénat qu'ils devoient s'attendre d'obtenir des gouvernemens, & qu'ils ne pouvoient se flatter d'exécuter quelque grande entreprise, qu'autant qu'ils étoient favorisés du Sénat qui avoit soin de fournir les recrues, la paye & les vivres aux armées, dont il étoit maître de leur ôter, ou de leur continuer le commandement

(a) TERTULL. Apolog. C. 5. XIPHIL. in CQM-MODO. p. 274.

(b) CIC. de Divinat. C. 48 & 54.

(a). CAÏUS GRACCHUS, qui s'appliqua à ruiner l'autorité du Sénat, lui confirma cependant la disposition des provinces (b), mais avec diverses modifications, dont j'aurai occasion de parler ailleurs.

3. Il avoit la garde du trésor public, & le maniement des finances, dont il dispoſoit à ſon gré, & ſans être obligé à rendre compte (c). Et des finances.

4. Sa juridiction s'étendoit ſur toute l'Italie & ſur toutes les provinces. Il prenoit connoiſſance de tous les crimes qui ſ'y commettoient (d), & étoit juge des différends qui s'élevoient entre les villes (e). Sa juridiction ſur l'Italie.

5. C'étoit le Sénat qui donnoit audience aux Ambaſſadeurs des Rois & des nations étrangères, & qui répondoit à leurs demandes. Il envoyoit les ambaffades, & nommoit les Ambaſſadeurs, qui étoient toujours tirés de ſon corps (f). Il dreſſoit auſſi leurs inſtructions. Donnoit audience aux Ambaſſadeurs.

(a) POLYB. Lib. VI. C. II.

(b) CICER. pro domo C. 9. in Vatin. C. 15.

(c) POLYB. L. C. CIC. in Vatin. C. 15.

(d) Id. ibid. Liv. Lib. XXX. C. 26.

(e) CIC. de Offic. Lib. I C. 10.

(f) POLYB. ibid. CICER. in Vatin. 19.

Accordoient ou
refusoient les
récompenses.

6. C'étoit lui qui accordoit ou refusoit le titre de Roi ou d'allié du peuple Romain, aux Princes qui le sollicitoient (a). C'étoit lui qui, après une victoire, décidoit du sort des nations vaincues; qui accordoit des récompenses & des immunités à celles qui étoient restées fermes dans l'alliance des Romains, & les avoient aidés à soumettre leurs ennemis (b).

Ordonnoit
les jours de
fêtes.

7. C'étoit lui qui ordonnoit les jours de fêtes & de supplications, tant dans les calamités publiques, que dans les réjouissances, à l'occasion de quelque grande victoire. C'étoit lui qui examinoit les prétentions des Généraux, & qui leur adjugeoit le triomphe, ou l'ovation (c).

Et les assem-
blées du peu-
ple.

8. C'étoit le Sénat qui ordonnoit les assemblées du peuple, qui en fixoit, ou en différoit le jour, & préparoit les affaires qui devoient s'y traiter (d), excepté les comices des

(a) Cic. de Harusp. resp. C. 13. CESAR de B. Gall. Lib. I. C. 35 & 43.

(b) Liv. Lib. XLV. C. 20 & 25.

(c) Liv. Lib. V. C. 23. Lib. XLV. C. 35.

(d) Cic. pro MUR. C. 25. Ad ATT. Lib. IV. Epi.

Tribus , que les Tribuns du peuple dirigeoient souvent à leur fantaisie , & qu'ils assembloient malgré le Sénat.

9. Mais la puissance du Sénat ne se manifestoit jamais avec plus d'éclat , que quand il en venoit à ce fameux Sénatus-Consulte , par lequel il ordonnoit aux Consuls , & aux autres magistrats d'être attentifs à ce que la République ne souffrît point de dommage (a). *Dent operam Consules , Prætores , Tribuni Plebis , ne quid Respublica detrimenti capiat.* Sénatus-Consulte , qui conféroit aux Consuls une autorité sans bornes , & les mettoit en droit de faire des levées , de former des armées , & de faire la guerre , sans consulter le peuple. Aussi n'avoit-on recours à ce remède que dans les dernières extrémités , & lorsque l'Etat étoit menacé d'un péril évident.

Telles étoient les prérogatives dont jouissoit le Sénat. C'étoit un conseil

Dans quel cas il s'arrogeoit l'autorité souveraine.

Etoit le conseil perpétuel de la République.

(a) LIV. Lib. III. C. 4. SALLUST. B. Cat. C. 29. CIC. Catil. I. C. PRO MILONI C. 26. CÆSAR. B. Civ. Lib. I. C. 5.

perpétuel , qui veilloit à la sûreté & à la conservation de la République. Les magistrats devoient les consulter dans toutes les affaires , & n'étoient proprement que les ministres de ses volontés (a). Ce n'étoit qu'après s'être munis de l'autorité du Sénat , qu'ils devoient porter les affaires devant le peuple , ou entreprendre quelque chose. C'étoit à cette compagnie que le peuple remettoit les rênes du gouvernement , & dont il suivoit les lumieres (b). C'étoit à cette compagnie , toujours assemblée , à pourvoir à toutes les affaires qui ne souffroient point de retardement , & sur lesquelles on n'avoit pas le tems de consulter le peuple. C'étoit à elle à préparer les affaires qui devoient être portées devant lui , & à diriger ses opérations par ses conseils. Enfin c'étoit à cette compagnie qu'il s'en remettoit pour l'exécution de ses volontés ; & dès qu'il avoit ordonné , il laissoit au Sé-

(a) POLYB. Lib. VI. C. 13. CIC. pro SEXT. C. 65.

(b) Id. de Orat. Lib. I. C. 52. *Cui Populus ipse moderandi sui & regendi potestatem , quasi quasdam habenas , tradidisset.*

nat le choix des moyens les plus propres à l'exécution de ses desseins (a).

Mais quelqu'étendue que fût l'autorité du Sénat, & quoiqu'il se soit arrogé souvent une puissance qui anéantissoit celle du peuple, il a toujours affecté quelque modération, & ne lui a jamais contesté la souveraineté. Il s'exprimoit, dans tous ses décrets, avec beaucoup de modestie, & les termes y étoient toujours ménagés. Jamais il n'ordonnoit; il trouvoit simplement à propos; il jugeoit convenable que telle ou telle chose se fît. *Senatui videri; Senatum judicare, arbitrari, existimare* (b). Lorsque le peuple prenoit une résolution conforme aux vûes du Sénat, c'étoit le Sénat qui avoit conseillé, & le peuple qui avoit ordonné. *Senatus censuit, populus jussit*. Les ordres mêmes qu'il adressoit aux Consuls, aux Préconsuls & autres magistrats, étoient toujours conçus en termes fort adoucis, & paroïssent plutôt des con-

Mais reconnoissoit la souveraineté du peuple.

(a) CICER. de Leg. Lib. III. C. 12. *Potestas in Populo, auctoritas in Senatu est.*

(b) BRISSONIUS de Formulis. Lib. II. p. 215.

seils, que des ordres. La condition que l'on y ajoutoit ; sçavoir , s'ils le trouvoient à propos , s'ils jugeoient qu'il fût avantageux à la République , les laissoit en quelque sorte maîtres de les exécuter , ou de les négliger. *Si ei videretur ; si à Republica ei videretur ; si commodo Republicæ fieri posset (a).* Mais quoique le Sénat s'exprimât avec tant de modestie , il aimoit à trouver de la docilité & de la soumission dans les magistrats , & à les voir agir d'une maniere conforme à ses vûes. Quoiqu'il ne prétendît point que ses decrets fussent des loix pour tout le peuple Romain , il vouloit du moins qu'ils fussent respectés comme tels par les membres de son corps , & que les magistrats s'y conformassent dans l'exercice de leurs charges. Il employoit même quelquefois des remèdes assez violens pour les contenir dans leur devoir , & les forcer à la soumission. Il se servoit pour cela de différens moyens. 1. Il leur infligeoit une espece de flétrissure (*nota*) , en condamnant ce qu'ils entreprenoient ;

(a) Ibid.

en les rayant du rôle des Sénateurs, ou même en les faisant conduire en prison (a). 2. Il les bornoit dans l'exercice de leurs charges, & leur défendoit de rien entreprendre au-delà (b). 3. Il leur interdisoit tout exercice de leurs charges, en leur ôtant le commandement des armées, &c. 4. Souvent même il les chassoit de Rome (c).

Mais le Sénat n'avoit recours à ces remèdes qu'avec beaucoup de circonspection, & ne hasardoit ces actes de vigueur, que lorsqu'il sentoît que les circonstances lui étoient favorables. Il avoit toujours à craindre que quelque Tribun du peuple n'évoquât l'affaire au peuple, qui alors devenoit le juge du Sénat, chose à laquelle le Sénat avoit peine à se soumettre. Il avoit voulu être juge souverain des membres de son corps; mais les Tribuns du peuple les appelèrent devant les comices des Tribus, & les obli-

Il perd toute son autorité dans les derniers tems de la République.

(a) DIO CASS, Lib. XL. pag. 158.

(b) CIC. Phil. II. C. 22.

(c) Id. ad ATT. Lib. VII. Ep. 9. Vid. ABRAM, in CIC. Phil. II, C. 22. p. 427. Edit. GRÆV,

gerent de subir les jugemens du peuple, & de s'y soumettre (a). Il vouloit rester maître de ratifier, ou de casser ce qui auroit été résolu dans les assemblées du peuple (b). On l'obligea de ratifier d'avance, par un *Sénatus-Consulte*, la résolution des comices, quelle qu'elle pût être (c). Il fut même obligé de se soumettre aux *Plébiscites*, ou loix qui avoient été faites sans la participation. Mais quoique resserrée dans des bornes plus étroites, l'autorité du Sénat fut toujours très-grande, jusqu'au tems des *GRACQUES*, qui y porterent des coups mortels. *SYLLA* la releva, & rétablit le Sénat dans un degré de puissance peu différent de celui où il s'étoit vu au commencement de la République. Il ne s'y maintint pas long-tems. Le rétablissement des *Tribuns du peuple*, le consulat de *JULES-CÉSAR*, & diverses autres causes, le firent tomber dans un tel anéantissement, que *GABINIUS*, étant Con-

(a) *DIONYS. Halic. Lib. VII. p. 463.*

(b) *CICER. pro PLANG. C. 3.*

(c) *LIV. Lib. VIII, C. 12.*

ful , ne se faisoit point scrupule de dire que ceux-là se trompoient , qui croyoient que le Sénat avoit quelque pouvoir dans la République (a). JULES-CÉSAR acheva de ruiner son autorité en ne le consultant presque sur rien , & en y donnant entrée à toutes sortes de gens pour le rendre méprisable. AUGUSTE en agit avec plus de ménagement , & n'entreprit rien sans le consulter ; & de son côté le Sénat eut toujours soin de se conformer à ses volontés. TIBERE , en transférant la puissance législative du peuple au Sénat (b) , sembloit rendre cette compagnie dépositaire de l'autorité souveraine ; mais cette puissance ne s'exerça jamais que d'une manière précaire , & suivant le bon plaisir des Empereurs , qui furent toujours y mettre telles bornes qu'ils voulurent.

C'étoit sur-tout dans les provinces & chez les nations étrangères , que le Sénat jouissoit de la plus haute considération. Les peuples soumis à

Grande considération où il étoit chez les peuples étrangers.

(a) *Errare homines , si etiam tum Senatum aliquid in Rep. posse arbitrantur. CIC. pro SECT. C. 12.*

(b) TACIT. Ann. Lib. I. C. 15.

